





John Carter Brown  
Library  
Brown University

*The Gift of  
The Associates of  
The John Carter Brown Library*











# LETTRES IROQUOISES,

---

OU

CORRESPONDANCE POLITIQUE, HISTORIQUE

ET

CRITIQUE

ENTRE

UN IROQUOIS

VOYAGEANT EN EUROPE,

ET

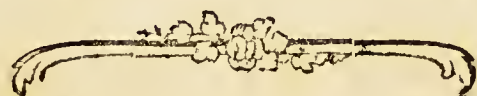
SES CORRESPONDANS

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

TOME SECOND.

---



---

LONDRES.

AU BERCEAU DE LA VÉRITÉ.

1783.



231015 112153 74

112153

74

112153 112153 112153

112153

112153 112153

112153 112153 112153

112153 112153

112153 112153

112153 112153 112153

112153

112153 112153 112153

112153 112153





# LETTRE QUINZIEME

DE MATECK à TAMAR.

---

Nous ne connoissons, mon cher Tamar, dans notre pays, qu'une sorte d'habillement; nous ne le mettons que pour nous garantir du froid; la peau des animaux que nous avons tués nous sert de vêtemens. Il n'en est pas de même chez les ropéens; ici la moitié de la nation est occupée du soin de travailler pour vêtir l'autre. L'or, l'argent, la soie, la laine prennent sous les mains des ouvriers mille formes différentes, pour fabriquer ensuite des étoffes & des draps de toutes espèces. Les françois ont trouvé le moyen, par leur goût & leur industrie, de mettre à contribution toutes les autres nations de l'Europe. Pour entendre ceci il est bon que tu sois instruit que c'est Paris qui fournit tous les objets de luxe, & les modes nouvelles aux quatre parties du monde; & l'habillement le plus ridicule sera approuvé, s'il a été inventé par un petit-maître ou une petite-maîtresse de cette Capitale. Tu auras vu dans une de mes dernières lettres, que chaque quartier de Paris est habité par une nation différente; eh bien! elle diffère autant dans son habillement que dans ses mœurs. \*) La nation du quartier de la Cité ne s'habille point comme la nation du Marais; celle-ci a un costume différent

Tome II.

A 2

---

\*) Il est bon d'observer à notre Iroquois que ces trois nations diffèrent même dans leur langage; car lorsque celle du Marais s'en retourne du spectacle, elle dit au cocher: à la maison; celle de la Cité: au logis, & celle de la rue St. Honoré: à l'Hôtel. Note de l'éditeur.



chacun des départemens pour qu'on s'occupât sérieusement de la rédaction de ce grand & important ouvrage.

Je t'avoue que ces folies m'amusement; \*) & je crois qu'il n'y a que les françois capables de mettre autant d'agrément & d'importance dans de pareilles frivolités: les autres nations traitent ces premiers d'hommes légers & superficiels; cependant elles les imitent en tout; il faut bien que ces ridicules aient quelques attraites puisqu'on s'empresse de les copier.

Je vais te dire comment s'introduit ici une mode nouvelle; les hommes & les femmes du pays St. Germain & St. Honoré se rendent le matin vers les onze heures, lorsqu'il fait beau, dans un jardin qui est public. \*\*) C'est dans cet endroit que l'un & l'autre sexe se montrent en demi-toilette. Le petit-maître y paroît en Lévitte ou en frac d'un goût nouveau: chacun le suit; on lui fait compliment sur l'élégance de son déshabillé. On demande le nom de son tailleur. . . . . Pendant que les uns admirent, les autres critiquent; cependant comme il s'agit d'adopter ou de rejeter cette mode, on s'assemble, on discute le pour & le contre; on recueille les suffrages; on va aux opinions. Les femmes dans ce cas opinent comme les hommes; si l'on prononce en faveur de l'habillement, chacun doit aussitôt se conformer à la mode reçue, & l'on n'a que vingt-quatre heures pour se préparer à paroître dans le public suivant le nouveau costume.

On compte ici quatre ordres de petits-maîtres; les premiers sont de l'ordre de la Noblesse; les seconds sont de l'ordre du Clergé; les troisièmes

---

\*) M. l'Iroquois devrait bien parler avec un peu plus de décence; qu'il sache que depuis plus d'un demi-siècle nous n'apprécions l'homme que par le goût qui règne dans toute sa surface, & que celui qui n'y en met point est un sot, un imbécille & un homme à bannir de la société. Note de l'éditeur.

\*\*) C'est sans doute du Palais Royal que notre iroquois veut parler.



font de la magistrature, & les quatrièmes font dans l'ordre du tiers état. Quant à ces derniers ils ne font que les singes des petits-mâîtres de la haute Noblesse. C'est un usage reçu ici qu'une femme de la Cour ait tous les matins un abbé à sa toilette; on appelle cela courir un bénéfice. Cet abbé doit chaque jour savoir ce qui se passe; il doit être instruit de telle ou telle aventure galante; des raisons qui ont obligé la Duchesse, la Comtesse ou Marquise de rompre avec leur amant . . . . . quel a été le successeur . . . . . quel est l'homme du jour en réputation & le plus à la mode. . . . . Cet abbé obtient souvent lui-même les faveurs de la Dame qu'il sert; mais il ne remplit cette fonction que par *interim*, & lorsque l'autel de l'Amour est vacant. On a ici l'exemple que plusieurs de ces abbés sont parvenus par leur esprit aux premières dignités de l'Eglise; & de prêtres de Vénus qu'ils étoient, devenir Evêques ou Cardinaux. On nomme cela changer de Culte.

Il me reste à te parler des petits-mâîtres de la magistrature. Oh! pour cette espèce elle m'a paru plaisante; elle ne ressemble en rien à tous les autres; l'air, le langage, le maintien, tout m'a paru d'une affectation insupportable. J'ai demandé pourquoi cette différence entre des hommes qui habitent le même pays & qui voient les mêmes sociétés; on m'a répondu que ces hommes destinés à être magistrats, doivent nécessairement contracter l'habitude d'être graves, même dans leurs plaisirs. Comme ces derniers font les juges de la nation, on a beaucoup d'égards pour eux, car ce sont des gens redoutables, lorsqu'ils sont rassemblés en corps dans ce palais antique dont je t'ai parlé, & qui sert d'azile à ce monstre que les européens nomment *la Chicane*.

Convien, mon Cher Tamar, que nous sommes heureux d'être libres comme nous le sommes. N'envions jamais à ces européens le prétendu bonheur dont ils jouissent. Tu trouveras, ainsi que moi, qu'ils paient bien cher ces plaisirs: ils



font les esclaves de leurs besoins, les oppresseurs de leurs frères, & souvent les victimes de leur ambition.

On ne parle pas plus de guerre ici que si l'on étoit en pleine paix : tous les habitans de cette grande ville ne sont occupés que des plaisirs du Carnaval. Comme tu ignores ce que c'est, je vais te l'expliquer le mieux qu'il me sera possible.

C'est une fête qui commence peu de jours après le renouvellement de l'année ; alors on se rassemble dans une salle publique qu'on nomme l'Opéra. Les françois se déguisent & se masquent de cent manières différentes, & de façon à ne pouvoir être reconnus. Les hommes & les femmes se permettent de dire tout ce qu'il leur plaît ; on se fait dans cet endroit des déclarations d'amour, ou l'on se reproche des perfidies & des infidélités. On a la liberté sous le masque d'être sincère. Ceux qui connoissent les intrigues amoureuses persécutent les femmes qui veulent passer pour prudes. Ceux qui ne peuvent avoir d'accès dans les maisons dont les maris sont jaloux ou les mères surveillantes, trouvent le moyen de s'en venger dans ces sortes d'assemblées. Je vais te raconter ce qui s'est passé à ce sujet il y quelques jours.

M. le Comte de ..... étoit fort amoureux de la Marquise de C..... ; cette dernière l'aimoit aussi, mais le mari qui étoit fort aise d'avoir une femme pour lui seul, n'avoit jamais voulu consentir à recevoir le galant chez lui. Les deux amans étoient forcés de s'exprimer leurs tendres sentimens par Lettres. Cette correspondance ne faisoit qu'irriter leurs desirs sans les satisfaire. Enfin arrive le tems du Carnaval ; l'amour ici plus qu'ailleurs est ingénieux à cause des difficultés qu'on éprouve. Le Comte & la Marquise s'occupent des moyens de se voir & de tromper le mari : la Dame lui parle du Bal de l'Opéra & de l'envie qu'elle auroit d'y aller ; son époux fait tout ce qu'il peut pour l'en empêcher ; enfin, forcé de se rendre aux caresses & aux pleurs de



sa femme, il consent à la laisser jouir de ce plaisir; mais il proteste qu'il ne veut pas être de la partie; c'étoit tout ce qu'on desiroit. Vous prendrez, dit-il à sa femme, votre fille-de-chambre; vous vous déguiserez l'une & l'autre, & vous irez dans cette assemblée qui vous ennûira plus qu'elle ne vous amusera..... La Dame bien persuadée du contraire, & charmée d'avoir obtenu ce qu'elle desiroit, écrivit au Comte de ... le billet suivant.

„ J'irai au Bal Jeudi prochain; foyez dans  
 „ votre loge grillée à minuit précise;  
 „ je m'y rendrai à cette heure. Madame  
 „ de ... qui est de ma taille changera avec  
 „ moi d'habit en entrant à l'Opéra; ma  
 „ fille-de-chambre qui est dans la confi-  
 „ dence jouira bien son rôle, ainsi que celle qui  
 „ me représentera. Je suis sûre que mon  
 „ jaloux viendra *incognito* pour savoir ce  
 „ que je fais, & je me réjouis d'avance  
 „ du plaisir que j'aurai à le tromper. Que  
 „ ne puis-je, cher Comte, hâter le moment  
 „ qui doit faire notre bonheur à tous deux!  
 „ Ah! que ne puis-je .....! si vous  
 „ m'aimez autant que je vous aime, le tems  
 „ vous paroîtra bien long d'ici à Jeudi...  
 „ adieu.....!“

Enfin ce jour heureux pour le Comte de ..... & malheureux pour le mari arrivé, la Dame s'habille le soir en *domino* blanc; elle s'enveloppe bien la tête, afin, dit-elle, de n'être reconnue de personne. Elle insiste encore pour que son mari l'accompagne, mais il refuse; il affecte même de se mettre au lit devant elle, pour lui faire croire qu'il veut dormir. La femme n'est pas plus tôt sortie, qu'il se relève; il prend un déguisement singulier, qui le rend absolument méconnoissable, & s'en va au Bal. Sa femme avoit déjà troqué son *domino* avec-celle qui devoit se mettre à sa place, & la Marquise de ..... les conduit en face de la Loge du Comte de ..... Ces deux femmes ne tardent pas à être abordées par le mari, qui en contrefaisant sa voix commence à



dire des choses agréables à celle qu'il croit son épouse. Comment vous amusez-vous, beau masque, lui demande-t-il? . . . . . Vous me paroissez charmante; mais vous avez l'air bien rêveuse . . . . . masquée comme vous l'êtes, vous voulez certainement observer quelque mari ou quelque amant que vous croyez infidèle? mais cependant malgré votre déguisement, je crois vous connoître. . . . . Donnez-moi votre main; j'y tracerai la première lettre de votre nom . . . . Ah! la belle main . . . . ! Je vois à travers ce masque de grands yeux noirs qui m'ont l'air bien dangereux . . . . . Mais quoi! vous ne me répondez rien . . . . ! êtes-vous muette? . . . . Quoi! pas le moindre petit mot . . . . ! vous êtes bien cruelle . . . . De grâce! Tenez, vous avez beau garder le silence, je vous connois certainement . . . . Mettez-moi dans votre secret, ou je vais vous trahir. . . . . Enfin le mari, lassé d'interroger sa femme, sans pouvoir la faire parler, s'applaudissoit en secret de la conduite qu'elle tenoit. . . . Il s'adresse à la foubrette. Serez-vous aussi silencieuse que votre compagne, beau masque . . . . ? Oh non! répondit-elle; car j'aime à parler . . . . Dites-moi donc, je vous prie, pourquoi votre amie aime à se taire . . . . ? Vous êtes bien curieux, beau masque, répondit la foubrette. Si vous voulez savoir notre secret, dites-nous qui vous êtes. . . . Je le veux bien, dit le mari, mais commencez . . . . Non; vous savez que notre sexe est curieux, & vous devez parler le premier. . . . Quand je vous dirois mon nom, vous ne me connoîtriez pas. Je suis arrivé à Paris depuis hier au soir. . . . . Et nous aussi, lui dit la foubrette. . . . Au moins puis-je savoir de quelle province vous êtes? . . . . Non . . . . L'une de vous deux est-elle mariée? . . . . oui & non . . . . Vous m'avez l'air bien lutine . . . . C'est selon . . . . Vous aviez sûrement des projets lorsque vous êtes venues ici. . . . ? Oh! beaucoup . . . . Si vous vouliez me mettre du secret; je pourrais. . . . Vous êtes trop galant, beau masque; dans ce moment vous ne pourriez rien, car nous avons quelqu'un qui s'est



chargé de remplir les fonctions pour lesquelles vous vous proposez . . . . Mais au moins, dit le mari, promenons-nous un peu. Voulez-vous toujours rester assises? . . . . Oui, répliqua la foubrette, car nous sommes encore fatiguées de la route. . . . Adieu, beauté cruelle . . . ! Adieu, beau masque. . . . Le mari réduit à se promener seul observoit toujours son épouse, qui fut attaquée encore par différens masques, mais qui garda avec eux le plus profond silence.

L'heure de se retirer étant venue, le mari se rendit le premier chez lui; la Marquise de . . . . se sépara avec regret de son cher Comte; elle reprit ses habillemens de Bal, & se fit remener à son logis. Sa fille-de-chambre lui raconta ce qui s'étoit passé . . . . ce qu'avoit dit son mari . . . . ce qu'elle lui avoit répondu. Arrivée chez elle, le Marquis de . . . . lui demanda comment elle avoit trouvé le Bal . . . . fort maussade, répondit-elle . . . . Je m'en étois formé une toute autre idée . . . . Je vous l'avois bien dit, répliqua le mari . . . . mais n'avez-vous parlé à personne . . . ? Oui, un homme de province, mis assez grotesquement, est venu nous aborder . . . . Ce masque étoit fort curieux de nous connoître; mais il a bien perdu son tems; car à tout ce qu'il m'a dit, je n'ai pas répondu le mot. Constance, ma fille-de-chambre l'a un peu turlupiné, & cela m'a amusé un instant . . . . Vous ne soupçonnez pas qui peut être ce masque? . . . . Point du tout, répondit la Dame . . . . Comment le cœur ne vous a rien dit pour lui? . . . . Pas la moindre chose, répondit l'épouse . . . . Devinez qui c'étoit . . . . Je ne puis . . . . Eh bien, je vais vous le dire . . . . C'est . . . . qui? . . . . Moi . . . . Est-il possible! vous . . . . ! Moi-même . . . . je vous l'avoue en rougissant . . . . J'étois jaloux, Madame; j'ai cru que vous aviez formé des projets avec le Comte de . . . . J'ai soupçonné votre vertu . . . . j'ai eu tort . . . . pardonnez cette démarche à l'amour que j'ai pour vous; je vous promets dès ce moment, de m'en rapporter entièrement à vous. du soin de vous garder vous-même. . . . Vous



avez raison, répondit la Dame, car la contrainte ne sert qu'à irriter nos desirs . . . & vous voyez que je n'ai pas cherché à me venger. . . . Epouse adorable, répliqua le Marquis . . . ! Oui, j'aurois mérité . . . mais je vais réparer mes torts . . . . Tu devines le reste, cher Tamar. Convenons que nous faisons beaucoup mieux de laisser la liberté à nos femmes ; & qu'il vaut mieux les offrir aux étrangers que d'attendre qu'elles le fassent elles-mêmes. Ce qui me plaît ici & m'étonne en même tems, c'est que la Cour & la Ville savent l'histoire que je viens de te raconter ; il n'y a que le mari qui l'ignore, & qui croit sa femme une vestale. Au reste cette fête du Carnaval m'amuse beaucoup ; tous les françois sont en gaité ; la classe du peuple coure les rues & se divertit à sa guise.

Tous ces plaisirs finissent dans huit jours ; alors il n'est plus permis de danser, ni de s'amuser, pendant quarante jours ; c'est un tems de pénitence pour les chrétiens ; il leur est défendu de manger de la chair ; ils doivent se nourrir de poissons & de légumes, à moins que le Grand Prêtre ne les en dispense ; cependant beaucoup de françois transgressent cette loi. On m'a dit qu'autrefois les prêtres des chrétiens n'auroient pas souffert cette désobéissance ; mais qu'ils sont obligés aujourd'hui de se prêter aux circonstances, pour conserver le peu d'autorité qu'il leur reste . . . . A te parler franchement, je ne vois pas qu'il y ait rien de contraire au respect qu'on doit au Grand Chef de l'univers, lorsqu'on se nourrit de chair d'animaux plutôt que de chair de poissons. Je ne me sens pas en train aujourd'hui de te parler sur la religion des chrétiens ; je réserve mes observations à ce sujet pour une autre Lettre. Je suis au reste bien aise de voir ce qui va se passer pendant ces quarante jours. On m'assure que je serai, si je le veux, témoin des plus grands mystères de cette religion. Je ne manquerai pas de te dire ce que je pense sur tout ce que j'aurai vu.

Je ne veux pas finir ma Lettre sans te parler nouvelles. Le brave Amiral *Keppel*, accusé



comme je te l'ai écrit par *Hugues Palisser*, vient de se justifier aux yeux de sa nation & de l'Europe entière. Ses juges l'ont absous, en faisant le plus grand éloge de sa bravoure & de la conduite qu'il a tenue à l'affaire d'Ouessant. Il ne reste à son accusateur que la honte d'avoir voulu perdre son supérieur . . . . On assure que la nation angloise demande que le procès soit fait à *Sir Hugues Palisser*.

Les ministres du Grand Chef des françois se proposent, dit-on, de tenter cette année une descente en Angleterre. Je doute que cette expédition réussisse, ou il n'auroit pas fallu que les anglois en fussent instruits; car ils prendront certainement leurs précautions pour l'empêcher. Ceux qui connoissent ce pays assurent que la Campagne prochaine ne sera pas plus décisive que la dernière. On dit que le Ministre de la Marine n'emploie pas tous les moyens qu'il pourroit pour frapper un grand coup contre l'ennemi. Quelqu'un m'a assuré qu'on n'étoit point du tout préparé à la guerre contre l'Angleterre, & qu'on n'avoit pris aucune mesure offensives & défensives contre cette dernière. Je me trouvai il y a quelques jours dans une maison où je fis connoissance avec un officier qui arrivoit de St. Domingue, île appartenante moitié aux françois & moitié aux espagnols; il m'assura n'avoir appris la guerre que par la prise d'une frégate françoise qui fut conduite à la Jamaïque. Si la France, me dit-il, eût voulu, j'aurois pu faire la conquête de la Jamaïque avec deux vaisseaux de guerre & deux mille hommes de troupes réglées. Cette île étoit alors sans défense; il n'y avoit ni canons, ni munitions de guerre, ni soldats pour s'opposer à une descente; & le gouverneur anglois qui étoit dans la plus grande sécurité, nous auroit reçus comme amis. Ce n'étoit pas, m'ajouta cet officier, dans l'Amérique septentrionale qu'il falloit envoyer M. le Comte d'Estaing; c'est aux Antilles qu'on devoit chercher à frapper les grands coups . . . . Mais, dis-je à cet officier, ne seroit-il pas tems encore de faire cette année ce qu'on a manqué



la dernière? . . . . Oui, me répondit-il; mais cette expédition sera plus difficile. Cependant si j'étois le maître, je la tenterois; je suis bien assuré qu'on n'en fera rien; on a d'autres projets qui ne réussiront pas mieux. N'importe, on a dit au Ministre de la Marine qu'il falloit les mettre à exécution, & cela suffit. Je vous dirai, m'ajouta cet officier, qu'on ne consulte pas dans ces fortes d'affaires ceux qui pourroient donner les meilleurs avis; le Ministre de la Marine est circonscrit par un petit nombre de gens à projets, qui ont le soin de s'assurer du suffrage des premiers Commis. Le Ministre ne voit presque toujours que par les yeux de ces derniers; il est même obligé de s'en rapporter à ce qu'ils lui disent, & les choses vont comme elles peuvent. Mais, dis-je à cet officier, ne pourriez-vous pas communiquer vos idées? Je m'en garderai bien, me répondit-il; j'aimerois mieux encourir la disgrâce du Roi que celle d'un premier Commis; ces hommes sont ici tout puissans; & comme ils se prétendent infailibles dans tout ce qu'ils font, malheur à ceux qui osent ou les critiquer ou les contredire . . . . Si cela est comme vous le dites, répondis-je à cet officier, je doute que la guerre que vous faites ait le succès qu'on paroît s'en promettre . . . . Je suis de votre avis, me répliqua cet officier. . . . Nous fûmes interrompus dans notre conversation par le Chevalier de . . . . qui vint nous annoncer que le Grand Chef de l'Empire d'Allemagne alloit faire la paix avec le Grand Chef des prussiens. Le Chevalier nous assura que cette paix étoit l'ouvrage du ministère de France. C'est, nous dit-il, notre Comte de Vergennes, qui veut empêcher la continuation d'une guerre de terre dans laquelle nous serions obligés de prendre part malgré nous . . . . Nous avons assez de l'Angleterre à combattre, & nous avons besoin de toutes nos forces pour vaincre nos superbes ennemis. Je te dirai que je m'amusai un peu à contrarier le Chevalier de. . . Mais, lui dis-je, je m'étonne qu'une nation comme la vôtre ne soit pas plus généreuse avec l'Angleterre; & j'ai appris hier avec peine



que votre Cabinet cherchoit à faire déclarer l'Espagne contre la Cour de Londres. . . . Il me semble, ajoutai-je, que la France auroit dû se mesurer seule contre les anglois; ces derniers sont sans alliés quelconques; la moitié de la nation est même contre l'autre; & malgré cela vos ministres cherchent à se renforcer par des alliés! Je vous avoue que je ne reconnois pas, à ce procédé, cette bravoure & cette grandeur d'ame qui vous ont acquis les surnoms de franc, loyal, & généreux ennemis. Eh! quelle gloire aurez-vous, d'avoir vaincu, si vous ne devez la victoire qu'à votre grande supériorité? Le chêne qui s'élève jusqu'aux nues résiste à la tempête & aux vents impétueux qui l'agitent & lui font courber la tête; mais il tombe lorsque des bucherons viennent l'attaquer par le pied & couper les racines qui le tiennent à la terre . . . . Ce chêne alors prend mille formes différentes dans les mains de celui qui en est le propriétaire. Les treize États-unis, dis-je au Chevalier, sont le chêne; les racines qui faisoient toute sa force, & qui s'étendoient jusqu'à la Grande-Bretagne sont coupées; il pourra rester encore quelque tems dans l'état où il est; mais il ne croîtra plus; & comme tout doit avoir une fin, ce chêne tombera sous la coignée des bucherons; on s'en partagera le tronc & les branches. . . . „ Je comprends votre Apologue, „ me répondit le Chevalier, & je pense comme „ vous à l'égard de la guerre que nous faisons à „ l'Angleterre. J'aurois désiré que nous eussions seuls „ la gloire de les vaincre; mais nos ministres ne „ pensent pas ainsi; on veut absolument s'assurer „ de l'Espagne, je ne fais trop pourquoi; car il est „ absolument contre l'intérêt de cette dernière „ de favoriser l'indépendance des américains, à „ cause des possessions espagnoles qui ne tarde- „ ront pas de suivre le même exemple; & je „ vous avoue que je doute toujours que le Ca- „ binet de Madrid prenne aucune part dans cette „ guerre. J'estime, dit le Chevalier de . . . . la „ nation angloise; mais je ne puis m'empêcher „ de dire qu'elle a bien des torts envers toutes



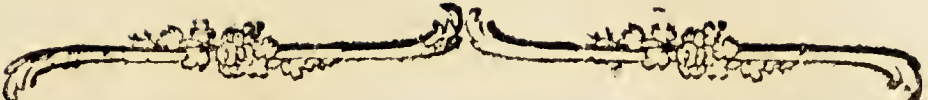
„les autres nations; aussi c'est ce qu'on lui fait  
 „cruellement ressentir aujourd'hui. Pendant le  
 „dernier voyage que je viens de faire en Alle-  
 „magne je n'ai trouvé qu'une façon de penser  
 „uniforme sur la guerre des américains; &  
 „chacun faisoit des vœux pour ces derniers contre  
 „les anglois. “

Je crois, répondis-je au Chevalier, que chaque nation a sa dose d'amour-propre; & la vôtre ne le cède point à cet égard aux anglois. Je ne mets de différence entre vous & eux que dans la manière d'être. Les anglois ne rendent que très-rarement justice au mérite des étrangers; les françois font tout le contraire; ils louent avec enthousiasme le mérite des autres, afin qu'on en fasse autant à leur égard. A vous parler franchement comme Iroquois, je préfère la façon de penser des premiers; mais comme homme policé, j'approuve la conduite des derniers. Ici se termina notre conversation; chacun se sépara pour aller au spectacle; je refusai d'y aller, car je préfère, mon cher Tamar, à m'entretenir avec toi. Mon Banquier m'ayant fait avertir qu'il avoit une occasion pour te faire parvenir cette lettre, je me suis dépêché de la finir. Je t'adresse une partie des livres que tu m'as demandés; c'est un négociant de Québec qui sera chargé de te les faire passer où tu seras. Adieu, Tamar; aime toujours, Matek.

Paris le 10 Février 1779.

---





# LETTRE SEIZIEME

DE MATECK à TAMAR.

---

Voilà les françois, mon cher Tamar, qui ont renoncé à tous les plaisirs; mais ce n'est que pour quarante-fix jours seulement. Ils vont maintenant faire pénitence à cause des amusemens qu'ils ont pris pendant le Carnaval. Il est bon que tu sois instruit que leurs prêtres se trouvent fort offensés qu'on abandonne leurs temples pour aller aux spectacles & aux bals; cependant ils ont tort de se plaindre, car il y a autant de monde chez eux qu'à la Comédie & à l'Opéra.

Je communiquai mes réflexions à ce sujet à un jeune abbé; sa réponse m'étonna, la voici. — Nous voudrions, Monsieur, me dit-il, avoir le privilège exclusif de jouer la Comédie, & nous sommes jaloux du succès de nos Confrères.... Tu reconnoîtras encore à ce trait la légèreté des françois; car celui qui me parloit étoit lui-même un de ces prêtres: mais depuis que je fréquente cette nation, je me suis apperçu que les individus qui la composent ne peuvent résister au plaisir de lâcher un bon mot, dût-il même leur coûter la liberté ou la vie..... Des femmes qui étoient présentes, & qui entendirent le propos que m'avoit



tenu l'abbé, lui firent la guerre, & le querellèrent beaucoup; elles le traitèrent d'impie & de sacrilège. Il se défendit sur les deux dernières épithètes; ce n'est pas, leur répondit-il, le fond de la religion que j'attaque; je ne parle que de l'accessoire. Une de ces femmes (c'étoit la plus jolie) obligea l'abbé de faire une rétractation en présence de la compagnie. Il y consentit; & se prosternant aux pieds de la dame, il fit à l'instant un impromptu en vers charmans, où il demandoit pardon au grand Chef de l'Univers d'avoir mal parlé des prêtres; il termina cela par la plus jolie déclaration d'amour qu'il fit à celle devant laquelle il étoit prosterné. La dame rougit, l'abbé baïsa sa main; & l'impie, . . . . le sacrilège fut pardonné. Voilà comme je voudrois qu'on eût toujours terminé les querelles de religion.

Un des actes de la religion des chrétiens qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la cérémonie qui se fait pour la cloture du Carnaval; je vais te la raconter. Les françois en sortant du Bal de l'Opéra, ou de ceux qui se donnent en société, se rendent dans leurs temples pour y prier. Un de leurs prêtres est devant un autel, tenant dans ses mains une espèce de plat qui est d'or, d'argent ou de cuivre, (c'est suivant les gens à qui il a affaire, . . . .) ce plat est rempli de cendres; il en prend avec les doigts & fait deux lignes qui se croisent sur le front de chacun des chrétiens qui s'approchent de lui en leur disant, *de se ressouvenir qu'ils ne sont que poussière & qu'ils retourneront en poussière.\**) Je trouve cette morale sublime, mon cher Tamar, . . . . elle tient au système d'Epicure; & si les chrétiens y réfléchissoient bien, ils ne feroient pas autant de mal à leurs frères qu'ils en font; & leurs

---

\*) Notre Iroquois ignore sans doute que ces cendres ne sont point tirées de la cuisine, mais qu'elles proviennent des rameaux du Dimanche avant Pâques, lesquels on bénit solennellement. Note de l'éditeur.



ancêtres ni eux ne feroient jamais venus troubler notre tranquillité.

Les prêtres des chrétiens disent que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix; & cependant c'est au nom de ce Dieu qu'on a fait les guerres les plus injustes & les plus cruelles, & qu'on a versé des torrens de sang, à cause des différentes opinions que différentes sectes avoient sur le grand Chef de l'Univers. Ces européens chrétiens sont venus ensuite les armes à la main ravager nos contrées de l'Amérique, & nous ont proposé de recevoir leur religion ou la mort. Des millions d'hommes ont péri. Toute la partie méridionale de notre continent a été dévastée par ces barbares; & ceux qui ont échappé au carnage vivent encore comme nous, errant dans les bois & dans les montagnes, afin de se soustraire aux persécutions des *Tyrans* qui se sont emparés de leurs pays. Quelques nations européennes rougissent aujourd'hui du fanatisme de leurs ancêtres; mais cela ne répare pas le mal qui s'est fait.

Les françois ont un Roi dont ils ont fait un saint, lequel étoit né avec toutes les qualités nécessaires pour régner sur un peuple qui idolâtre ses grands Chefs. Celui dont je veux te parler s'appeloit *Louis IX*. Ce que je trouve de singulier dans tout ce qu'on m'a raconté de lui, c'est qu'il fut un des souverains qui soutint le mieux ses droits contre les prétentions des pontifes des chrétiens, qui avoient imaginé de pouvoir disposer des royaumes & des empires comme bon leur sembloit, ou les gouverner à leur gré. *Louis IX*, qui n'étoit pas du même avis, & qui vouloit être le maître dans ses états, eut de grands démêlés avec les pontifes, & ces derniers eurent toujours tort avec lui. Cependant, soit adresse de la part des prêtres, soit foiblesse de *Louis IX*, on persuada à ce dernier, qu'il devoit aller faire la conquête du pays où le fils du grand Chef de l'Univers étoit mort..... Tous les souverains de la secte des chrétiens voulurent prendre part à cette expédition, qui est connue sous le



nom des Croisades. On prétend aujourd'hui, & c'est avec assez de raison, que les Croisades n'ont été imaginées par les prêtres, & les derviches (\*) des chrétiens, que pour s'emparer des biens de ceux qui alloient combattre leurs frères, qu'on nommoit, & qu'on nomme encore les infidèles. Cette guerre fut aussi malheureuse qu'elle étoit injuste. Les européens, malgré les prodiges de valeur qu'ils firent, furent presque toujours vaincus & jamais vainqueurs. Louis IX. après avoir été témoin de la perte de ses plus braves capitaines dont les uns furent tués & les autres fait prisonniers, fut obligé de renoncer à une guerre qu'il n'auroit jamais dû entreprendre..... On dit que le regret qu'il eut d'avoir sacrifié autant de braves gens, occasionna la maladie dont il mourut dans le pays qu'il vouloit conquérir. Ce grand Chef fut regretté de ses sujets, & il méritoit de l'être.

Des débris de ces Croisades on forma un Ordre appelé l'Ordre de Malte. Ceux qui y sont reçus comme Chevaliers doivent sans cesse être en guerre avec les mahométans qui sont les ennemis des chrétiens. Ces derniers traitent les premiers d'infidèles. On paroît être un peu revenu aujourd'hui de ces préjugés de religion. On ne cherche plus comme autrefois à convertir les gens de gré ou de force, & chacun croit ce qu'il veut. Quant aux Chevaliers de Malte, ils ne font plus la guerre qu'à ceux qui sont infidèles en amour. Une femme trompée par son mari, une maîtresse trompée par son amant est vengée sur le champ par un de ces Chevaliers. On nomme cela ici faire sa caravane. Autrefois on devoit aller sur mer pendant huit ans; chercher l'ennemi, le combattre, & braver la mort. Aujourd'hui, le tout se passe dans un boudoir charmant; le Chevalier prend possession de l'autel abandonné, il y sacrifie au Dieu d'amour,..... & venge la beauté outragée. (Ah

---

\*) Moines fort riches sous le nom de Bernardins.



qu'il est doux, Tamar, de faire la guerre de la forte!) Les services du Chevalier lui sont comptés comme s'il avoit fait la guerre. Une Duchesse, une Marquise, une Comtesse, rend témoignage des combats amoureux que le Chevalier a soutenus; alors il obtient de l'avancement dans l'Ordre, & peut devenir Grand-Maître, Grand-Prieur, & Grand-Commandeur: ce sont les plus éminentes; elles ont des revenus considérables qui y sont attachés. Je dois t'observer que les femmes ne s'adressent jamais aux officiers de l'Ordre pour faire la guerre à leurs infidèles; c'est toujours dans la classe des Chevaliers qu'elles choisissent ceux qui doivent les venger.... Tu devines aisément la raison de cette préférence; c'est que les françoises, comme les iroquoises, en amour, n'aiment point les vétérans.

Les femmes de ce pays aiment généralement à plaire: beaucoup d'entr'elles sont galantes; il n'est même guères possible qu'elles ne le soient pas. Celles qui sont jolies voient sans cesse à leurs pieds des adorateurs sans nombre, qui emploient tous les moyens de séduction possible, pour obtenir leurs faveurs. Je ne conçois pas comment il y a des femmes qui ont la force de résister; aussi je regarde ces dernières comme des prodiges. Crois, Tamar, qu'il n'y a pas une de nos iroquoises qui ne cédât à la première déclaration qui lui feroit faite. Ici, ce sont les difficultés à vaincre qui irritent les desirs: ces françoises, je l'avoue, ont l'art de faire naître les passions, & de faire désirer le plaisir. Tu ne peux te former une idée du charme qu'elles mettent dans la société; elles ont un esprit naturel beaucoup plus agréable que celui des hommes, qui est généralement cultivé.

J'étois il y a quelques jours chez le Marquis de.... je vis entrer une femme fort jolie, elle me plut d'abord par l'air de gaieté qui régnoit sur sa physionomie; elle avoit vingt-cinq à vingt-six ans environ; ses yeux étoient bruns & très-vifs;



la forme de son visage étoit ronde, sa bouche charmante; son sourire laissoit voir des dents aussi blanches que des perles; sa gorge, Tamar, fesoit naître les desirs; un bras rond, blanc & potelé se terminoit par la plus jolie petite main possible; sa taille étoit bien prise, elle n'avoit ni trop, ni trop peu d'embonpoint. Son pied fort petit me fesoit desirer qu'elle eût préféré des jupons courts à ceux qu'elle avoit qui étoient trop longs....

Le Marquis s'apperçut de l'effet qu'avoit produit sur moi l'arrivée de cette dame; il me présenta à elle, en lui disant: „voilà, Madame, „un sauvage iroquois qui seroit bientôt apprivoisé „si vous vouliez permettre qu'il vous fît la cour...“ Vous pourriez... La dame rougit; & me regardant malignement, elle répondit au „Marquis: on pourroit se charger de ce soin, si „Monsieur vouloit être docile aux leçons qu'on „lui donneroit; mais je crains qu'il n'ait reçu „les premiers principes de quelques mauvais maîtres; & j'aime à commencer mes écoliers,... La compagnie rit beaucoup de la réponse de la dame... Comme j'étois l'objet de la conversation, je voulus me justifier sur la fausse idée qu'on avoit de moi. J'assurai mon institutrice que j'étois tout neuf, & que je serois l'élève le plus docile. Je lui dis tout ce qui me passa par la tête pour l'engager à se charger de mon éducation; elle m'écouta fort tranquillement; mais lisant sans doute dans mes yeux ce qui se passoit dans mon ame, elle m'interrompt par un grand éclat de rire. Non.... Non.... dit-elle, sans me laisser achever.... Quel sauvage! Comme il est formé! bien loin de lui en apprendre, c'est lui qui seroit mon maître.... Ah, Marquis! vous vouliez me tromper...! La conversation devint alors générale. Il y avoit d'autres femmes qui étoit charmantes; mais j'avois fait mon choix, & je restai fidèle. On joua, on soupa. Comme chez le Marquis tout le monde est à son aise, & qu'il a le talent de ne réunir ensemble que les amis, nous



passâmes une soirée délicieuse. Je me plaçai à côté de ma prétendue institutrice ; elle ne fit qu'augmenter l'amour que j'avois conçu pour elle : mais, mon cher Tamar, j'ai peu d'espoir qu'elle me paie de retour ; car cette femme a un mari qu'elle paroît aimer. Tu avoûras que cela est piquant, & que c'est jouer de malheur. Si ce mari ressembloit à ceux de notre pays, il m'offriroit sa femme ; mais ces européens ont des usages bisarres qui ne sont point dans la Nature. Cependant, dans ce pays il y en a beaucoup qui, à cet égard se conforment à notre coutume ; mais malheureusement celui auquel j'ai affaire n'est pas de ce nombre. J'ai communiqué mes réflexions à celle qui les cause ; elle s'en est beaucoup amusée, mais elle n'a fait qu'en rire. Tu vois que je ne suis pas heureux dans mes premières amours. Le Marquis à qui j'ai fait part de ma passion m'a conseillé d'y renoncer. Vous perdriez vos peines m'a-t-il dit ; cette femme que vous trouvez à votre gré est vraiment charmante ; vous n'êtes pas le seul à qui elle ait inspiré des desirs ; mais elle n'en a encore ressenti pour qui que ce soit ; je la crois peu sensible aux plaisirs de l'amour ; elle l'est aux sentimens de l'amitié. C'est une des femmes dont je fais le plus de cas. Je suis charmé qu'elle vous ait plu ; elle vous recevra chez elle avec plaisir ; vous pourrez lui parler d'amour ; elle vous laissera la liberté de lui dire que vous l'aimez : voyez si vous êtes homme à vous contenter de cela. Non, répondis-je au Marquis de.... L'amour veut être payé de retour ; je veux sacrifier sur l'Autel où je brûle mon encens ; sans cela je renonce au culte de l'idole que j'adore... Le Marquis chercha à me persuader que les sentimens de l'amitié duroient beaucoup plus que ceux de l'amour ; il peut avoir raison ; mais nous autres sauvages ne pensons pas ainsi. C'est assez t'entretenir de Madame de,.... & de tout ce qu'elle m'a inspiré. Je suis accoutumé depuis que je suis dans ce pays à éprouver des contrariétés.



Au commencement de ma lettre, je t'ai parlé d'un abbé qu'on avoit obligé à se rétracter, parce qu'il avoit mal parlé de ses confrères les prêtres, Voici ce qui m'est arrivé. Je reçus il y a quelques jours un billet d'invitation pour aller dîner chez la Comtesse de, .... je m'y rendis. On se mit à table plus tôt qu'à l'ordinaire; la Comtesse me dit qu'elle vouloit sortir de bonne heure, & qu'elle avoit compté sur moi pour l'accompagner; je lui répondis que j'étois à ses ordres. Le dîner fut court; nous montâmes en voiture à deux heures précises; on dit au cocher de nous mener au temple des chrétiens. Comment, dis-je à la Comtesse de, .... Où me menez-vous Madame? Avez-vous formé le projet de me convertir? Non, me répondit-elle; je suis tolérante; mais je veux vous faire entendre un de nos amis que vous connoissez, & qui jouit d'une grande réputation parmi les orateurs des prêtres chrétiens. Tout en causant, nous arrivâmes au Temple; nous y trouvâmes une foule prodigieuse de monde qui étoit déjà rassemblé. La Comtesse de .... avoit envoyé de ses valets pour nous garder des places en face d'un pilier où l'on avoit pratiqué une espèce de tribune élevée de terre à la hauteur de douze pieds environ. Je demandai à la Comtesse de .... à quoi servoit cette tribune? Vous le saurez dans un moment, me répondit-elle. Effectivement je n'attendis pas longtems; & je vis paroître, à mon grand étonnement, l'abbé, qui, huit jours auparavant s'étoit permis de faire des plaisanteries sur la religion des chrétiens & sur les prêtres; il avoit changé d'habillement; celui qu'il avoit étoit tout blanc; il entra dans cette tribune; un homme (On l'appelle bedeau) qui le suivoit resta à quelque distance de lui. L'abbé se mit à genoux, inclina la tête & m'eut l'air de se recueillir pendant quelques instans; ensuite il se leva, & prononça tout haut quelques mots en latin. Après il parla françois. Mais quel fut mon étonnement lorsque je l'entendis déclamer contre les philosophes modernes, & contre les esprits



forts qui parloient, & qui écrivoient sans cesse contre la religion & contre les prêtres. Les temples du grand Chef de l'Univers, disoit-il, sont déserts, pendant que ceux de la débauche sont remplis, .... C'est, continua-t-il, à la Comédie & à l'Opéra qu'on se porte en foule, tandis qu'on abandonne les saints lieux..... Chrétiens! s'écria l'Orateur avec enthousiasme, couvrez vous de Cilices, . . . . & craignez ce jour terrible, car il approche, . . . . & lorsque vous voudrez vous repentir il n'en fera plus tems. L'abbé se modérant ensuite, expliqua à ses auditeurs les devoirs que les chrétiens avoient à remplir; il leur prouva la nécessité de changer leur manière de vivre; il versa des larmes sur les malheurs dont ils étoient menacés, &c.

Je t'avoue, mon cher Tamar, que cet homme me fit trembler; & si tout ce qu'il a dit est vrai, il n'y a pas un habitant de cette Capitale qui ne doive frémir au moment de la mort; car il n'y en a aucun qui suive les préceptes, ni qui remplisse les devoirs qu'impose la religion des chrétiens. L'abbé, après avoir parlé une heure environ, termina son discours en invoquant le grand Chef de l'Univers, pour le prier de toucher le cœur de ceux qu'il venoit d'instruire.

Je ne te dissimulerai pas, mon cher Tamar, que l'éloquence de cet abbé, sa manière de dire, les moyens qu'il employa pour persuader m'ont paru propres à convaincre ceux-même qui auroient des doutes sur la vérité de la religion des chrétiens. J'étois curieux de savoir ce que pensoit la Comtesse de .... Nous sortîmes du temple, elle fut la première à me demander mon avis sur le Sermon que je venois d'entendre. Si j'étois chrétien, lui répondis-je, je renoncerois pour jamais à tous les spectacles & à tous les plaisirs que vous goûtez; car si tout ce que l'abbé nous a dit est vrai, il me semble que vous autres chrétiens, paîrez bien cher, dans l'autre monde, les amuse-



mens que vous goûtez dans celui-ci.... Je ne doute pas, dis-je à la Comtesse, que d'après tout ce que nous venons d'entendre, vous ne renonciez à la loge que vous avez à la Comédie & à l'Opéra.... Quelle idée, dit la Comtesse! Je compte bien sur vous pour m'accompagner demain à la Comédie françoise, où l'on donne *Athalie*; c'est une tragédie sainte, & dont la morale est aussi pure que celle du Sermon que vous venez d'entendre.... Mais pourquoi donc, lui dis-je, l'abbé de .... a-t-il autant déclamé contre les spectacles?.... Oh! me répondit-elle, il a fait son métier. Entre nous soit dit, il ne croit pas le mot de tout ce qu'il vient de nous débiter. Comme il est bon Orateur, & qu'il a beaucoup d'esprit, il veut se faire une réputation, afin d'obtenir des bénéfices; & ce n'est que par ce moyen qu'il peut y réussir.... Comment, répliquai-je à la Comtesse! tout ce qu'il a dit n'est donc pas vrai?.... Je ne dis pas cela, me répondit-elle; mais on doit prêcher cette morale sévère au peuple; la religion est pour lui un frein qui le retient; sans cela il se livreroit à tous les excès: les châtimens dont on le menace dans l'autre monde lui font peur; & l'espérance qu'il a d'être heureux après sa mort, s'il a bien vécu pendant sa vie, lui font endurer paisiblement la faim, la soif & le travail auquel il est condamné pour se procurer les choses nécessaires à sa subsistance. \*)

Voilà encore, mon cher Tamar, de ces contrariétés auxquelles je ne conçois rien; car il me semble, & même je crois que tous les hommes sont égaux aux jeux du grand Chef de l'Univers; mais c'est encore *la Politique* qui met une distinction entre les européens. Plus des deux tiers de la nation françoise composent la classe qu'on appelle le peuple; cette dernière est obligée de travailler pour nourrir le troisième tiers, qui est ce qu'on nomme ici la Noblesse & le Clergé. Que nous sommes heureux, Tamar, d'avoir conservé

---

\*) Et à nous le superflu & tous les agrémens de la vie.  
Note de l'éditeur.



entre nous cette égalité ! Les européens ne connoissent pas le prix de notre bonheur ; ils chérissent leur esclavage comme nous chérissons notre liberté.....

J'ai accompagné la Comtesse de . . . . à la Comédie. L'abbé qui avoit tant parlé contre les spectacles y vint ; je lui témoignai ma surprise de le voir ; il se mit à rire. Vous ignorez, me dit-il, Monsieur l'Iroquois, que c'est ici où je viens prendre des leçons. C'est aux comédiens que je dois mes talens oratoires ; c'est à eux que je dois mes succès & les applaudissemens de mes auditeurs. . . . Mais, lui répondis-je, n'y a-t-il pas de l'ingratitude à vous de médire, comme vous le faites, de vos maîtres ? ---- „Non, me répondit-il, & vous allez voir qu'ils parlent aussi mal de nous que nous parlons mal d'eux ; & les Auteurs „qui ont écrit (le Poète Voltaire sur-tout) n'ont „jamais manqué de nous rendre odieux lorsqu'ils en ont trouvé l'occasion. Au reste, vous „avez été le témoin de ma franchise chez Madame „la Comtesse, & de la rétractation qu'on a exigé de moi ; je fais tout le mal qu'ont fait les prêtres, „& je ne prétends pas les justifier ; mais ils ont „été les mêmes dans toutes les religions. Il a „régné, & il régnera toujours parmi nous un „esprit de corps qui ne finira qu'à l'annéantissement du Globe que nous habitons. „ Nous „fûmes interrompus dans notre conversation par les acteurs qui parurent sur la scène. Cette Tragédie d'Athalie que l'on représentoit me fit grand plaisir. Ce qui en fait le sujet, c'est une Reine qui fait mourir tous les Princes du sang royal. Un seul fut sauvé par les soins d'un grand prêtre ; il s'appeloit *Joas* : on le tint caché pendant six ans. La Reine Athalie qui avoit usurpé le trône, eut beaucoup de contrariétés à éprouver ; elle savoit que les prêtres, qui n'étoient pas de sa religion, ne l'aimoient pas. Enfin, après beaucoup d'événemens qui se passent, elle est détrônée & assassinée, & le jeune *Joas* est proclamé Roi. Cette Tragédie m'a paru sublime ; il y a



des situations qui m'ont fait verser des larmes; & je t'avoue que le Sermon de l'abbé de... n'a pas produit autant d'effet sur moi que cette pièce.

Je m'apperçois, mon cher Tamar, que voilà une lettre bien longue qui me laissera peu de place pour te parler nouvelles: cependant je veux te mettre au courant de ce qui se passe. On regarde comme certain que la paix se fera entre le grand Chef de l'Empire, & le grand Chef des prussiens. C'est une souveraine du Nord qui se mêle de cette médiation. Le grand Chef des françois offre de son côté ses bons offices, & l'on dit qu'ils ont été acceptés. Quant à la guerre entre la France & l'Angleterre, on fait de part & d'autre de grands préparatifs; & cette campagne doit nécessairement décider quelque chose en faveur de l'une des deux nations. C'est le Comte d'Orvilliers qui a commandé l'année dernière à Ouessant, qui commandera encore cette année la grande Flotte qui doit se rendre dans l'Océan. Les anglois ont donné pour successeur à l'Amiral Keppel, l'Amiral Hardy: on dit que ce dernier est un brave officier, & qu'il se battra bien si l'occasion s'en présente.

On assuroit hier chez le Comte de..... où j'étois allé faire une visite, que M. de Maillebois, officier de terre, d'un mérite distingué, avoit donné le projet pour faire une descente en Angleterre, & qu'on alloit s'occuper sérieusement de cette expédition. Le Chevalier de... me dit à l'oreille: ne croyez point à cette nouvelle; nous ne pensons point à aller à Londres; nous ne voulons qu'en faire semblant, afin d'obliger les anglois de garder leurs côtes; & les empêcher de porter leurs forces maritimes ailleurs. Nous avons l'avantage sur eux dans l'Amérique septentrionale; & si notre Comte d'Estaing n'éprouve pas de contrariétés; nos succès sont assurés de ce côté. Je suis de l'opinion du Chevalier; & je crois, comme lui, qu'on ne pense point à faire une descente en Angleterre.



Mais voici bien une autre nouvelle. Le grand Chef des espagnols est, dit-on, résolu de s'allier à la France contre la Grande-Bretagne. Une dernière réponse qu'on attend de Londres, doit décider de la paix ou de la guerre avec l'Espagne. Il paroît que le Ministère anglois s'attend à une rupture avec cette première, & qu'il a pris ses mesures en conséquence.

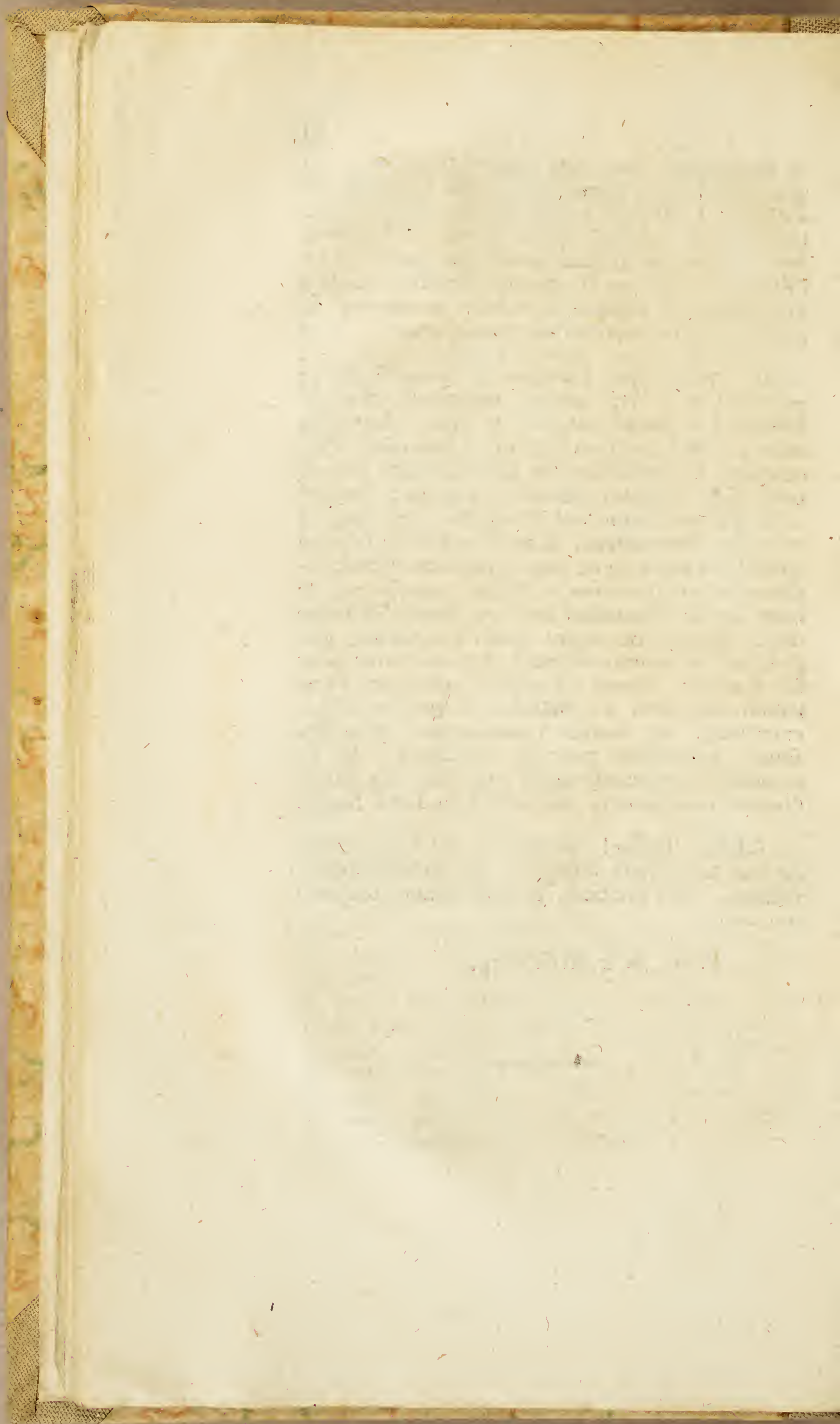
Je t'avoue que j'admire la fermeté & le courage de cette nation angloise; rien ne l'étonne; la guerre intestine qu'elle a chez elle, celle qu'elle fait à ses Colonies, l'ennemi puissant qu'elle a à combattre; (la France) celui qui est prêt à se déclarer encore contr'elle; malgré cela elle voit d'un œil tranquille, les dangers dont elle est menacée, & persiste dans le système qu'elle a adopté de ne pas reconnoître l'indépendance de ces Colonies. Je ne connois que de nom & de réputation le Lord North, Ministre de la Grande-Bretagne; mais je t'avoue que j'admire ses talens, & qu'il faut en avoir pour se soutenir comme il fait, vis-à-vis d'une nation qui, tout en blâmant la guerre qu'il a entreprise, lui fournit volontairement tous les fonds nécessaires pour la continuer. Si tu connoissois la constitution angloise, tu ferois étonné, comme moi, des succès du Lord North.

Adieu, Tamar! Voilà une lettre qui traite de bien des objets différens. Je souhaite qu'elle t'amuse. Je t'embrasse, & suis comme toujours ton ami.

Paris, le 2 Avril 1779.

---

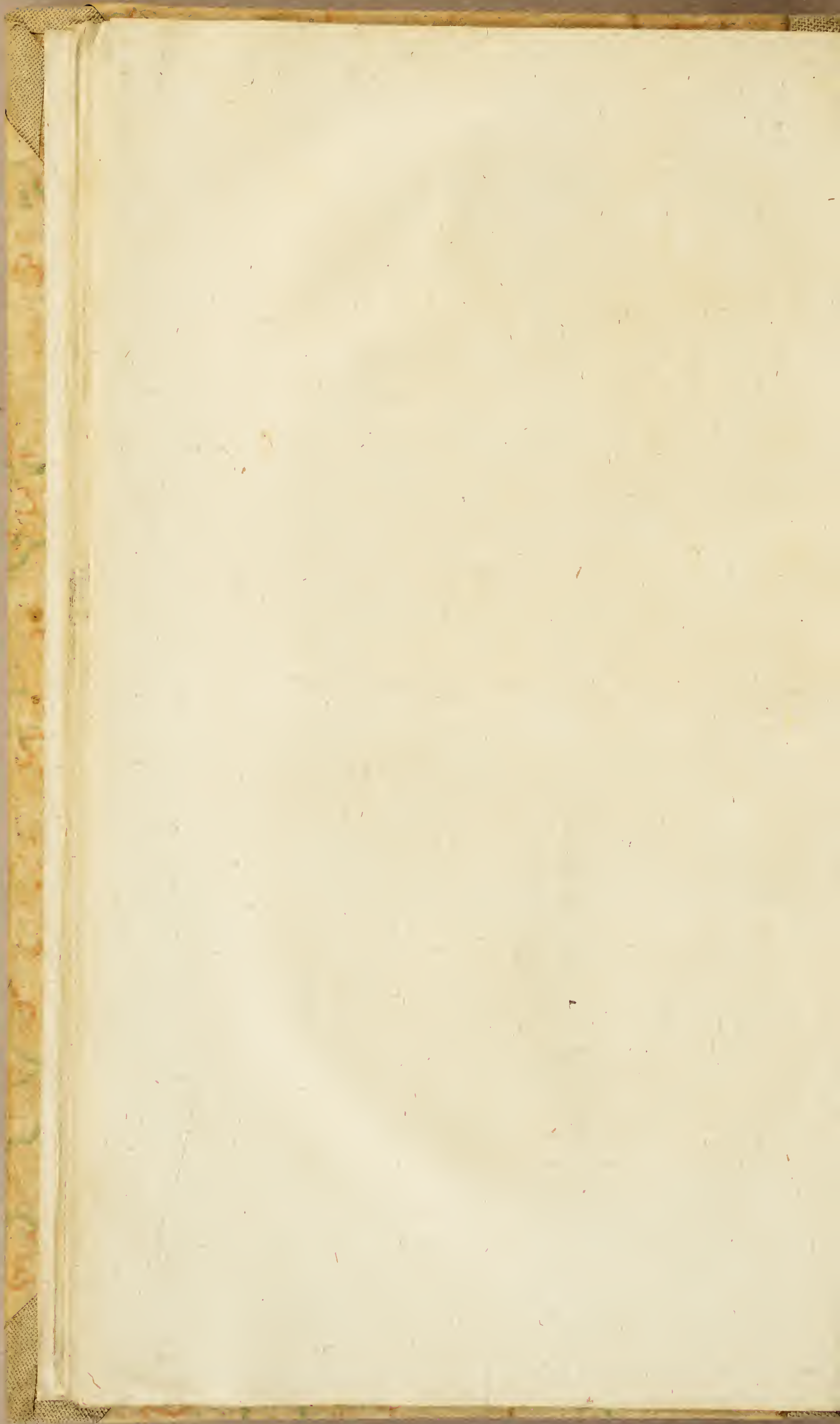
















# LETTRE DIX-SEPTIEME

DE MATECK à TAMAR.

Toutes réflexions faites, mon cher Tamar, je ne trouve rien de plus heureux qu'un Grand Chef des françois; car lorsque les succès d'une guerre ne répondent point à l'attente qu'on s'en promet, le peuple se déchaîne contre les ministres, les généraux ou les amiraux, mais on se garde bien d'accuser le Grand Ononchio des malheurs de la patrie, ou des batailles qui ont été perdues: on est toujours prêt au contraire à le justifier; & l'inimitié ne tombe que sur ceux qui ont sa confiance, & qu'on suppose être la cause des calamités publiques qu'on éprouve.

On a pour habitude ici d'élever aux nues, & de vanter les talens d'un ministre ou d'un officier général, avant qu'il ait donné aucune preuve de capacité; commence-t-il à opérer, on ne lui donne pas le tems de développer ses talens, soit dans la partie de l'administration qui lui est confiée, ou dans les projets de guerre qu'il veut mettre à exécution: on le critique alors impitoyablement, & l'on fait tout ce qu'on peut pour l'empêcher de réussir.

Tome II.

C



J'ai observé depuis que je suis ici quels sont les moyens dont on se sert pour renverser un homme en place; le plus sûr pour y réussir, c'est de lui prêter des ridicules, ou de saisir adroitement ceux qu'il peut avoir. Je crois qu'à cet égard les françois sont les premiers de l'Europe; ils abusent même de la facilité qu'ils ont dans ce genre d'escrime pour tourmenter ceux qui ont le malheur de leur déplaire. \*)

---

\*) On doit regretter à cet égard la perte qu'on a faite du Régiment de la Calotte qui fut créé sous le règne de Louis XIV. On ne recevoit dans ce Corps que ceux qui se distinguoient par l'extravagance de leurs discours ou de leurs actions. Le premier qui en fut nommé Colonel ou Général étoit un sieur *Aimon*, Porte-Manteau du Roi. Il fut le premier qui mit une calotte de plomb sur sa tête. On poussa cette plaisanterie si loin, que l'on fit frapper des médailles sur cette institution: on fit faire des étendards, les beaux-esprits eurent, comme de raison, les premières places dans ce régiment; & ils furent chargés de l'expédition en vers des brevets que le régiment distribuoit à tous ceux qui s'étoient distingués par quelques sottises éclatantes. Comme Messieurs de la Calotte ne ménageoient personne, ils ne tardèrent pas à se faire des ennemis. Cet établissement fit du bruit. On voulut faire supprimer ce corps dangereux; il eut un combat horrible à soutenir de la part de ceux qui vouloient sa destruction; mais il résista aux assauts que lui livrèrent ses adversaires, & la victoire que remporta le régiment de la Calotte ne servit qu'à le rendre plus célèbre; il ne tarda pas à s'augmenter considérablement; la Cour & la Capitale lui fournirent des sujets de toute espece qui firent longtems l'honneur du Corps.



Tu te souviendras que je t'ai parlé dans quelques-unes de mes lettres de celui qui est à la tête des finances. L'enthousiasme qu'il avoit inspiré à la nation n'est plus le même. On commence à revenir de son admiration, & bien des gens sont honteux d'avoir été pris pour dupes. Je fus témoin il y a quelques jours d'une dispute à ce sujet, qui m'amusa, & qui m'instruisit en même tems. Pour l'intelligence de ceci, je dois te dire que le Royaume de France est divisé en deux partis, les uns sont les *Turgomanistes*, & les autres sont les *Neckromanistes*. Il étoit question d'un nouvel emprunt. Ah! Parbleu, dit le *Turgomaniste*, si ce Directeur reste encore longtems en place il finira par vuidier nos poches, & nous laissera sans un sol... Quoi, toujours des emprunts!... Eh! Avec quoi paîra-t-il les emprunts?... Avec les épargnes qu'il fera, répondit un *Neckromaniste*. Ce dernier étoit un grand homme maigre d'une

C 2

---

Louis XIV. ayant été informé de la quantité de soldats qui prenoient part dans cette nouvelle milice, demanda un jour au Général *Aimon* s'il ne feroit jamais défilér son régiment devant lui. Sire, répondit le Général des Calottins, *il ne se trouveroit personne pour le voir passer*. Ah! Quel dommage que ce corps ne subsiste plus! combien d'officiers généraux, de ministres, &c. &c. &c. en feroient aujourd'hui l'ornement & la gloire! Les françois n'ont plus maintenant cette gaîté agréable & cette plaisanterie fine, que Voltaire seule avoit conservé dans ses écrits. On est inondé aujourd'hui de brochures qui ne font pas rire; ce ne sont que des libelles.... contre les souverains, les ministres & les gens en place. Il me semble qu'il n'est pas besoin d'esprit pour dire des sottises. Note de l'Editeur.



figure assez blême, portant un habit noir & des cheveux flottans sur ses épaules... Oui, répliqua le *Turgotiste*, avec les épargnes qu'il fera. Ma gouvernante a autant de science; & cela est fort aisé quand on n'a qu'à supprimer, & qu'on peut abuser de la confiance d'un Grand Chef pour commettre les plus grandes injustices.... Eh! pourquoi? Pour fournir aux frais d'une guerre qu'on n'auroit jamais dû entreprendre. Que nous en reviendra-t-il quand les américains seront indépendans?.... Et que nous importe, à nous habitans de la Capitale, que l'Amérique soit libre ou qu'elle ne le soit pas? Je ne fais point de commerce; mon revenu est hypothéqué sur de bonnes maisons solidement bâties; je paie régulièrement au Roi ma capitation, mes deux vingtièmes, les huit sols pour livre de tout cela. Je rends le pain béni à ma paroisse, je fournis à la caisse des pauvres; & lorsque j'ai de l'argent de reste, je le prête à de bons fermiers ou à des manufacturiers; ce sont-là les gens qu'on doit secourir: car, apprenez de moi que, lorsque les sujets d'un état sont riches, le Roi l'est aussi.... Ah! répondit, le *Neckromaniste* à figure blême, vous raisonnez comme un bourgeois de Paris. Il ne vous appartient pas, à vous autres citadins, de connoître ni de dire votre avis sur le *Génie sublime* qui fournit aux dépenses d'une guerre sans mettre d'impositions. Respectez les opérations occultes du gouvernement; allez vous faire inscrire, si vous le pouvez, dans l'emprunt qui est ouvert... C'est-là où vous devez porter ce qui vous reste du surplus de votre revenu; ensuite admirez.... payez.... & taisez-vous.

Parbleu, répliqua celui à qui ce propos s'adressoit, je ne me tairai pas, & j'ai le droit de dire mon avis. Quand je vais à la Comédie ou à l'Opéra, je siffle l'acteur qui ne joue pas bien son rôle, & j'en fais autant du ministre qui me débite des fornettes dans de beaux préambules, afin de m'attraper mon argent.... Tenez, tout bourgeois de Paris que je suis, je



n'ignore pas tous les moyens que votre *Génie sublime* a employés pour parvenir à la place qu'il occupe aujourd'hui. Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. \*)

Votre *Génie sublime* est un étranger qui ne connoit point assez la France pour régir une partie aussi difficile que l'est celle de l'administration des finances. Qu'a-t-il fait depuis qu'il est en place ?

Des empruns, des lotteries, & des suppressions. Bel effort de *Génie*!... Il n'a pas mis d'impositions, dites-vous;.... mais n'a-t-il pas augmenté les charges de l'État?... Quel sera le résultat de toutes ces opérations?... Le voici.

C 3

---

\*) On fait que M. Necker n'a dû sa nomination qu'au fameux marquis de Pesay.... Si le représentant de la République de Genève eût été assez philosophe pour se contenter du rôle qu'il jouoit, il seroit encore en place; mais semblable à bien d'autres, l'ambition lui a tourné la tête; il a cru pouvoir gouverner un grand empire, comme il avoit fait de sa maison de banque: il s'est trompé; & quoiqu'en disent ses admirateurs, le projet qu'il avoit conçu avec ses amis, sur les administrations provinciales, étoit la plus grande hérésie en politique: car c'étoit rétablir les états du Royaume, & remettre toute l'autorité du Roi dans les mains du peuple. La postérité admirera la sagesse de Louis XVI. d'avoir rejeté ce projet qui auroit replongé la France dans l'anarchie d'où le Cardinal de Richelieu & ses successeurs l'avoient tiré.

On assure que c'est sur le Mémoire de M. Necker, présenté au Roi pour l'établissement des administrations provinciales, que M. de Voltaire a dit: *J'ai vu du papier de Necker qui valoit mieux que cela.* Note de l'Editeur.



D'enrichir le Roi pour le moment, mais de ruiner les particuliers. De favoriser l'état de célibataire; de détruire la population; enfin d'augmenter les charges de ceux qui ont des biens fonds pour payer les intérêts de tous les empruns qu'il a faits, tandis que ceux qui ont placé leurs biens en viager ne paient que très-peu de chose à l'État. Le grand administrateur, selon moi, c'est celui qui cherche à répartir l'imposition également, & qui s'occupe des moyens de favoriser l'agriculture, les manufactures, les arts, & le commerce; & tout cela ne se fait pas en créant des rentes viagères.... Jetez les yeux sur les empires qui sont bien gouvernés, & voyez si on y fait des empruns, & si on y crée des rentes viagères & des lotteries; examinez ce Roi de Prusse qui avec cent-quinze millions de revenu entretient un militaire effectif de cent quatre-vingt mille hommes en tems de paix; qui paie les dettes que sa noblesse a contractées pendant la dernière guerre, qui embellit sa résidence & sa capitale par des édifices magnifiques qu'il fait construire à ses frais. Ce Prince a en outre un trésor où il peut puiser les fonds nécessaires pour soutenir une guerre de dix ans, sans mettre aucune imposition sur ses peuples.... Voyez ce que fait le Roi de Sardaigne avec un revenu très-borné... Prenez les administrateurs de ces deux empires pour exemple!.... Que votre *Génie sublime* se souvienne de ce qu'a fait l'Abbé Terray, qu'on pourroit mettre à côté des Sully & des Colbert, si sa probité & ses mœurs eussent répondu à ses talens pour la partie de la finance: cet administrateur ne vouloit point entendre parler d'empruns, ni que le Roi eût du crédit; on n'a que trop abusé, disoit-il, de cette facilité qu'on avoit de trouver de l'argent, & c'est la cause des malheurs de la France. L'Abbé Terray fit les trois mariages des petits-fils du Roi; il forma les trois maisons de ces Princes; il fournit aux dépenses immenses & secrètes de son maître; il parvint à mettre la dépense & la recette au pair;



& laissa dans les coffres du Roi quatre-vingt millions, tant en effets payables au porteur, qu'en argent comptant. Si cet Abbé Terray avoit continué son administration sous Louis XVI, il seroit devenu vertueux, parce qu'il auroit été obligé de suivre l'exemple de son maître; il auroit fourni aux dépenses de la guerre actuelle; il auroit trouvé dans son propre génie des ressources sans avoir recours à des emprunts viagers, ou à des lotteries; ou enfin à d'autres opérations aussi mal combinées que mal vues & mal conçues, dont les suites ne peuvent qu'être funestes à l'État.

Le successeur de l'Abbé Terray avoit de bonnes intentions, mais il n'avoit pas le génie ni cette habitude des affaires de son prédécesseur; il se laissa circonscire par la secte des économistes, & fut trompé par ses sous ordres auxquels il donna trop de confiance.... Or, voici quelle est mon opinion sur votre *Génie sublime*.

Il avoit tous les talens nécessaires pour être un excellent comptable. On devoit lui laisser gérer la partie du Trésor Royal, mais ne point lui confier celle de la grande administration des finances. Je le compare dans ce moment au jeune Icare; il veut voler trop haut, mais le mécanisme de ses ailes ne l'élèvera jamais au mont Olympe pour être assis au rang des ministres de Jupiter.... Comment, dit le Neckromaniste, le Phébus s'en mêle! On voit bien que Monsieur a lu les Métamorphoses d'Ovide; mais je trouve qu'il n'a pas employé heureusement la citation qu'il fait d'Icare. Celui qui a été l'objet de notre dispute est trop au-dessus de la critique pour que je réponde à toutes les assertions qu'on vient de débiter contre lui... Le Neckromaniste se leva, salua la compagnie & s'en fut. Le prétendu bourgeois de Paris, qui me parut être un homme fort instruit, s'applaudit de son triomphe, & l'assemblée le complimenta sur la manière dont il avoit discuté avec son adversaire les opérations du Directeur des finances.... Quant à moi, Tamar,



qui suis juge très-incompétent dans cette affaire où je n'entends rien, j'ai trouvé que l'homme à figure blême n'avoit dit que des mots, mais que le prétendu bourgeois de Paris avoit dit des choses; & d'après cela je suis assez de l'avis de ce dernier. Beaucoup de gens de ce pays croient à la chute de l'Icare financier; j'ai la même opinion. Le tems m'apprendra si je me suis trompé dans mes conjectures.

Enfin, mon cher Tamar, voilà les quarante-fix jours de pénitence des chrétiens qui sont passés; les quinze derniers jours m'ont paru fort longs à cause de la cessation des spectacles. J'ai cherché à m'instruire, pendant ce tems, sur la religion des chrétiens, sur l'origine du mystère qu'ils appellent la Pâque; mais j'ai toutes les peines à comprendre ce qu'on me dit à ce sujet; c'est la raison qui m'empêche de te communiquer aucune de mes réflexions; j'attends pour le faire que je sois plus instruit; car je n'ai jusqu'à présent qu'un cahos d'idées qui sont sans ordre; & je ne pourrois te rendre ce que je n'entends pas encore bien moi-même; .... mais en attendant que je puisse le faire, je te dirai qu'il y a ici des gens beaucoup mieux instruits que moi qui paroissent douter de la vérité de leur religion. Je suis même étonné de la liberté avec laquelle ils disent leur avis. Les femmes de ce pays sont généralement plus attachées à leur culte religieux que les hommes. Les françois qui cherchent en général à plaire, & à imiter en tout leur Grand Chef, ne lui ressemblent en rien du côté de la religion; le premier en remplit les devoirs très-scrupuleusement, & peu de ses sujets suivent son exemple.

Jusqu'à présent je ne t'ai encore parlé que des mœurs, des usages, des petits-mâîtres & des modes; je vais t'entretenir un moment des beaux-esprits, ou des femmes à prétentions de ce pays. J'avois imaginé qu'une comédie que



je vis représenter il y a quelque tems, intitulée *les Précieuses ridicules*, n'étoit qu'une plaisanterie de l'Auteur, & que de pareilles femmes n'existoient point; mais je viens d'être convaincu du contraire.

Le Marquis de.... vint il y a quelques jours chez moi; je veux, me dit-il, vous faire passer une soirée agréable & qui vous amusera; je vous mènerai chez une femme de ma connoissance; c'est un bel-esprit féminin qui est originale dans son espèce; je dois vous prévenir que c'est une élève de nos *Quarante Lettrés*: elle travaille en société avec eux à ce fameux Dictionnaire qui doit perfectionner la langue françoise, composer les mots qui nous manquent, & réformer ceux qui donnent lieu à l'équivoque, tels que, *Condiles, Condylonus, Confabulation, Confabuler, Condenser, Condescendant, Confit, Confluent, Con-geler, Conglu-tineux, Congratuler, Conjonction, Congrue, Conil, Con-sanguin, Contenant, Contrebande, Con-trepoil, Controuvé, Convive, Con-voler, &c.* \*) Je ne finirois pas si je vous disois tous les mots qui vont être réformés de notre Dictionnaire. Cette Académie est le St. Germain de notre Dialecte....

Je remerciai le Marquis de son attention, & du plaisir que j'aurois de connoître le bel-esprit dont il me parloit. Nous montâmes en voiture pour nous rendre chez Madame de . . . . nous trouvâmes un petit cercle qui étoit déjà rassemblée. La société étoit composée de quatre femmes & cinq hommes. Le Marquis de . . . . me présenta à la maîtresse du logis, comme un jeune iroquois

C 5

---

\*) Tous ces mots peu usités, mais connus, se trouvent dans le Dictionnaire & l'Apparat Royal; & l'Académie se propose d'en supprimer beaucoup.



membre de l'Académie du Lac-Erie, qui voyageoit pour s'instruire dans la connoissance des langues de l'Europe. La dame qui étoit couchée sur un canapé, me fit des excuses de ce qu'elle ne se levoit pas. Je suis, me dit-elle, tourmentée de vapeurs & de maux de nerfs qui m'empêchent de bouger. En vérité, Marquis, depuis que je ne vous ai vu j'ai souffert cruellement. . . . Vous ne faites pas assez d'exercice, Madame, répondit le Marquis, & la vie sédentaire que vous menez est je crois une des causes du délabrement de votre santé. . . . Vous avez raison, Marquis, répliqua la Dame. . . . Tronchin est de votre avis: il dit „ que les gens dont „ l'esprit est trop occupé détruisent la force des „ muscles & les mettent, par la dessuétude, hors „ d'état de supporter le mouvement; la circulation du sang privé d'un secours considérable, „ & abandonné aux seules forces du cœur & „ des vaisseaux, s'affoiblit d'abord dans les plus „ petits & enfin dans tout le corps. La chaleur „ diminue, les humeurs croupissent & se corrompent; les unes s'exténuent, les autres „ s'épaississent, toutes sont altérées; & les sécrétions & les évacuations ne se faisant plus bien, le „ corps reste surchargé des humeurs excrémentielles, dont l'évacuation régulière est le „ conservateur le plus sûr d'une santé ferme; leur „ acrimonie mine par degrés le corps; alors „ les forces diminuent, le sang devient aqueux, „ & la maladie finit par l'hydropisie. “ Ce Tronchin est vraiment un habile homme; car j'ai lu dans *Hérodias*, précepteur d'*Hippocrate*, tout ce qu'il m'a dit sur ma maladie; aussi suis-je décidé à faire beaucoup d'exercice, car j'ai vu quelque part que *Gallien* attaqué comme moi d'une maladie de nerfs jusqu'à l'âge de trente & quelques années, ne parvint à se guérir, qu'en consacrant deux heures par jour à la promenade; mais je m'aperçois, continua la dame, que je ne vous entretiens que de ma santé, & cela n'est pas fort intéressant. Je vous dois des remerciemens, & je



vous fais gré, Marquis, de m'avoir procuré la connoissance de Monsieur.... C'est un savant dites-vous, de l'Académie du Lac-Erie.... Cet endroit est-il bien éloigné d'ici? Je crois que c'est du côté du Lac de Genève.... Oh! Madame, répondit le Marquis, vous n'y êtes pas; le Lac-Erie est au Nord de l'Amérique septentrionale. Que me dites-vous là, s'écria la Dame! Au Nord de l'Amérique septentrionale!... Comment il y a des savans dans ce pays! Ah! mon cher Marquis, que je suis reconnoissante de votre attention de m'avoir procuré la visite d'un Académicien du Lac-Erie! Ensuite cette Dame m'adressant la parole, me demanda si nos séances se tenoient en françois.... Je t'avoue, mon cher Tamar, que je fus un peu embarrassé.... Le Marquis de... ne m'avoit point prévenu sur le rôle qu'il me fesoit jouer; cependant je me prêtai à la plaisanterie le mieux qu'il me fut possible. Je répondis à la dame que nos séances se tenoient en langue iroquoise, & que j'étois envoyé par le secrétaire perpétuel de notre Académie pour lier une correspondance avec les savans de l'Europe. Cette Dame me fit ensuite beaucoup de questions sur ce que nous fisions, & quel étoit le genre de nos occupations. Avez-vous, me dit-elle, dans votre Académie des membres qui jouissent de quelque réputation, & qui aient fait quelques Ouvrages importans?... Embarrassé de répondre à cette question, je te nommai comme un de ceux qui fesoit le plus d'honneur au Corps.... Tamar.... Tamar, ... me répliqua la Dame, je n'ai jamais entendu parler de ce nom. N'importe, je vais l'écrire sur mes tablettes, & je veux qu'il soit reçu comme associé, honoraire de nos *Quarante Lettrés*. Ainsi te voilà, sans t'en douter, admis au rang des membres de l'Académie françoise, & je t'en fais d'avance mon compliment.

Chacun de ceux qui composoient la société me firent nombre de questions assez embarrassantes; & comme ils se servoient de termes que je



n'entendois pas, le Marquis de... répondoit pour moi, & cela me donnoit le tems de me préparer. Nous nous amusions beaucoup de la crédulité de nos auditeurs, quand nous fûmes interrompus par un original vêtu de noir qu'on annonça; la dame du logis lui fit le plus grand accueil; tout le monde suivit son exemple. Je fus présenté à ce nouveau venu comme confrère. Voici ce qu'il me dit.

„Je suis charmé, Monsieur, que le hazard  
 „& mon heureuse étoile m'aient procuré l'honneur  
 „de vous connoître. Notre Capitale est le  
 „Prytanée \*) des Belles-Lettres & des rencon-  
 „tres heureuses; les savans sans se chercher se  
 „trouvent & se reconnoissent d'abord comme  
 „frères, pour vivre ensuite dans un concert mutuel  
 „d'affection où l'on ne prélude point. Les qua-  
 „rante augustes personnages, dont j'ai l'honneur  
 „d'être membre, étant dans notre Musée,  
 „chacun de nous s'y décharge en commun des  
 „trésors qu'il a recueillis dans ses études parti-  
 „culières; il s'y forme comme un cercle brillant  
 „où plusieurs pensées, comme autant de lignes  
 „de lumières venant à se réunir en un point, se  
 „réfléchissent après sur ce public ignorant que  
 „nous instruisons; & ce dernier ne se nourrit  
 „que d'extraits & de suc que nos quarante  
 „esprits, qui n'en font qu'un, lui fournit pour  
 „son aliment littéraire.“ \*\*)

---

\*) Le Prytanée, à proprement parler, étoit l'Hôtel-de-Ville d'Athènes où se réfugioient tous les vieillards ou les infirmes qui avoient rendu quelques services à la république; on nourrissoit aussi dans cet endroit les ânes & les mulets.

\*\*) Les Lecteurs sentiront bien que le compliment qu'on fait faire à l'iroquois est une critique contre les beaux-esprits qui sont inintelligibles. On trouve cette manière d'écrire dans le Trésor des Harangues. T. 1. Pag. 24. Note de l'Editeur.



Cette harangue finie chacun applaudit... On vanta les talens de mon prétendu confrère, & l'Orateur reçut modestement les éloges qu'on lui prodiguoit: je fis aussi mes remerciemens quoique je n'eusse rien compris à tout ce qu'il m'avoit dit. La maîtresse du logis prenant la parole, & s'adressant à tout le monde, nous prouva la nécessité de cultiver son esprit. Vous voyez, nous dit-elle, à quoi servent les Académies...! Que de beautés dans tout ce que Monsieur vient de dire! On sent que c'est le cœur qui parle; à chaque phrase l'esprit s'y confond avec la naïveté & le sentiment dans une foule de beautés originales....

Mon cher confrère le harangueur s'inclina très-profondément pour remercier du compliment qu'on venoit de lui faire. Il parla ensuite de l'objet de sa visite. „Je viens, dit-il, communiquer au Comité les différens sujets proposés pour les prix de cette année.... 1. *Recherches sur la verge d'Aaron.* 2. *Recherches sur la longueur & la grosseur des ossemens de Charlemagne.* 3. *Recherches sur la mâchoire d'âne avec laquelle le Roi David combattit les philistins.* 4. *Recherches physiques & métaphysiques sur la manière de faire parler les perroquets.*“ Chacun s'empressa de demander qui étoit le génie sublime à qui on avoit l'obligation de ces différens sujets proposés. L'orateur avoua, en rougissant, que c'étoit lui. Nouveaux sujets d'admiration de la part de tous les auditeurs qui firent de grands hélas sur tous les avantages qu'on retireroit de ces découvertes... Ah! dit une très-jolie femme, les recherches sur la verge d'Aaron me plaisent infiniment, car cette verge avoit une vertu incompréhensible.... Oh! répondit une autre, la longueur & la grosseur des os de Charlemagne me plaisent tout autant. Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus constitués comme ils l'étoient autrefois, & l'espèce humaine a bien dégénéré quant au physique.



Pour moi, reprit la maîtresse du logis, je suis impatiente de voir comment on traitera la machoire d'âne avec laquelle David a combattu; c'est un sujet neuf, & qui n'a point encore été proposé, par aucune Académie.

Le Marquis de ... trouve que les Recherches physiques & métaphysiques sur le perroquet, étoient selon lui ce qu'il y avoit de plus intéressant, & que cela pouvoit mener à des découvertes très-importantes.

La dame qui avoit dit son avis sur la verge d'Aaron, prenant la parole, annonça à l'assemblée qu'elle avoit fait l'emplette d'un livre très-important, intitulé: *Fables nouvelles*, mais qui étoient fort anciennes; j'ai trouvé, continua-t-elle, dans cette brochure des mots que je désirerois que l'Académie adoptât. Comme, par exemple, je voudrois qu'on ne dît plus un cadran de montre, ni d'horloge, & qu'on y substituât le mot de *Griffier solaire*. Une grosse carotte devoit être appelée *un phénomène* potager. Le mariage, *le tombeau de l'amour*. Les querelles de ménage, *les béatilles de l'hymen*.

L'Académicien qui m'avoit harrangué promit qu'à la prochaine séance, il proposeroit à ses Confrères d'adopter ces nouveaux mots, & qu'il ne doutoit point de les faire passer à la pluralité des voix. Nous fûmes interrompus dans notre conversation par le mari de la dame chez laquelle nous étions; c'étoit un bon réjoui qui se mit à rire en entrant; il s'adressa à la compagnie; il nous dit, hé bien, Messieurs & Mesdames, vous êtes là enfermés à faire de l'esprit, tandis qu'il fait la plus belle journée pour aller se promener à la promenade des Boulevards. Le mari n'eut pas achevé ce dernier mot, que son épouse jeta un grand cri en disant: Ciel! que viens-je d'entendre! *aller se promener à la promenade!* Je suffoque..... j'étouffe; non, ce coup



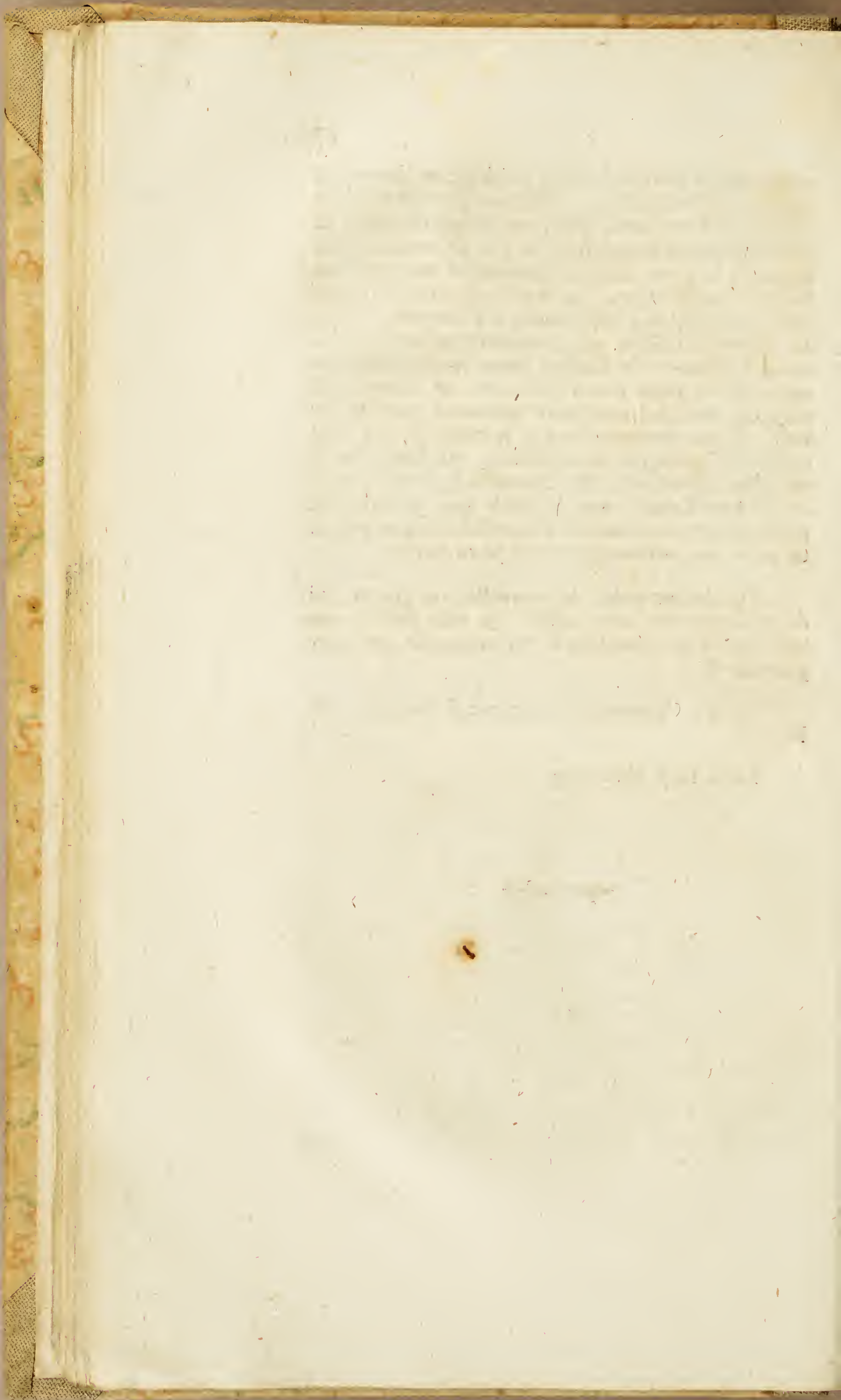
me donnera la mort. Et voilà cette dame qui tombe en foiblesse.... Chacun s'empresse à la secourir. Pour moi, j'ouvrais de grands yeux, & ne comprenois rien à tout ce que je voyois. On emporta la dame dans sa chambre à coucher; les femmes la suivirent. Le mari tout étonné, nous dit: je crois que ma femme est devenue folle. Le Marquis l'assura que ce n'étoit qu'une vapeur. Nous sortîmes; & lorsque nous fûmes remontés en voiture, nous rîmes beaucoup, le Marquis & moi, sur tous les originaux que nous venions de voir. Il me demanda ce que je pensois, sur tout ce dont j'avois été le témoin.... Il faut l'avoir vu pour le croire, lui répondis-je. Je desire, mon cher Tamar, que le récit que je t'en fais puisse te procurer autant d'amusement que j'en ai eu avec les personnages dont je te parle.

Tu n'auras point de nouvelles de guerre, ni de politique par ce courier. Je vais fermer ma lettre pour la remettre à un armateur qui part pour Brest.


Adieu, Tamar; souviens-toi toujours de Mateck.

Paris le 5 Mai 1779.









# LETTRE DIX-HUITIEME

DE MATECK à TAMAR.

---

**J**e demandai il y a quelques jours, mon cher Tamar, au Comte de.... quelle étoit l'origine de la noblesse; que chez nous nous ne connoissions aucune différence de rang; que les iroquois étoient tous égaux entr'eux.... Le Comte de.... me dit que ma demande l'embarassoit.... A vous parler franchement, m'ajouta-t-il, je crois que nous sommes tous issus du même principe; & nous autres européens, avant d'avoir été rassemblés en corps, nous avons longtems erré; ensuite, nous nous sommes réunis en société; nous avons formé plusieurs nations. C'est à cette époque que les plus courageux de nos ancêtres se sont rendus maîtres des plus foibles. Voilà, je crois, l'origine de notre noblesse. Nous avons commencé nos preuves en nous emparant du bien des autres. Les conquêtes qu'ont faites nos ancêtres sont notre seul droit de propriété; & si l'on remontoit à la source de nos titres originaux, on n'y verroit qu'une possession injuste, acquise par la force, & souvent aux dépens des victimes que nous avons immolées. Mais comme le tems efface tout, & qu'il ne seroit pas aisé de vérifier aujourd'hui à quel titre nous possédons, nous jouissons; pareillement, l'on ne pourroit même nous en empêcher;

Tome II.

D



car, il y a prescription contre les demandeurs, s'ils s'en trouvoient qui voulussent faire valoir leurs droits contre nous . . . . Je croyois que vous teniez votre noblesse du grand Chef, & que c'étoit lui qui vous décoroit du titre de Duc, . . . Comtes, . . . Marquis . . . ou Baron . . . Autrefois, me répliqua le Comte de, . . . notre grand Chef ne faisoit point de nobles. Nous autres gaulois ne connoissions point alors les titres de Duc, Comtes, ou Marquis; nous avions la liberté de choisir parmi nous celui que nous jugions le plus digne de nous commander; nous le levions sur un bouclier, & nous disions à la nation assemblée: voilà celui que nous avons élu pour être notre Chef. Aujourd'hui les grands Chefs se sont fait un droit de propriété de ce qui n'étoit qu'élection. Comme on ne les a pas contredits, ils en jouissent paisiblement. Maintenant, notre grand Chef, regarde la noblesse comme le soutien de son trône, & comme la partie de la nation à laquelle le préjugé de la valeur & de la fidélité est particulièrement confié; aussi vous voyez que, généralement, notre noblesse est très-brave & très-belliqueuse; elle se sacrifie volontiers pour la patrie. Il n'y a pas un de nous qui ne quitte volontiers ce qui l'attache le plus, soit ici ou à la Cour pour marcher à la guerre, avec autant d'empressement qu'il iroit à une partie de plaisir. Vous en voyez un exemple dans le Duc de *Laufun* & le Marquis de la *Fayette*, & tant d'autres encore qui quittent des épouses charmantes, & des hôtels magnifiques pour aller habiter les réduits malsains d'un vaisseau, & braver mille fois la mort tant sur mer que sur terre, sans autre motif que celui de courir à la gloire; car ils n'ont rien à désirer du côté des besoins physiques . . . . ni des honneurs qui sont attachées à leur haute naissance; mais pour en revenir à l'objet de notre conversation sur les nobles, je vous dirai que la forme de notre gouvernement étant absolument changé de ce



qu'il étoit dans les premiers tems de la monarchie ; nos grands Chefs ont acquis le droit de créer des nobles ; ils ne s'en servirent d'abord qu'en faveur de ceux qui s'étoient distingués dans la profession des armes ; mais comme on abuse de tout, on usa de ce droit pour se procurer de l'argent, & l'on vendit des titres à ceux qui avoient le moyen de les payer. Il y a bien peu de ces nouveaux parvenus qui avoient le moyen de les payer. Il y a bien peu de ces nouveaux parvenus qui puissent réussir à faire lignée ; il y en a cependant quelques-uns. \*) Mais nous faisons toujours une différence entre ces derniers, & ce que nous appelons la haute noblesse ; & nous traitons fort lestement nos confrères descendans des secrétaires du Roi du grand & petit Collège. Ces nouveaux camarades ont une peine infinie à se deshabituer de leur air de roture ; & ce n'est qu'au bout de quelques siècles qu'ils réussissent à devenir des gentilshommes un peu passables ; mais cependant qui n'iront jamais de pair avec les Montmorenci, les Baufremont, les Duchâtelet, \*\*) les Choiseuls, les Rohans, les

D 2

---

\*) On pourroit citer quelques maisons qui jouissent d'une grande illustration, & dont l'origine est de très-fraîche date ; mais comme nous ne sommes point généalogistes, nous ne commettrons point d'indiscrétion afin de ne déplaire à personne.

\*\*) Quelqu'un demandoit à l'Empereur François premier s'il étoit vrai que le Comte du Châtelet fût de la maison de Lorraine du côté de la branche cadette. Je n'en fais rien, répondit S. M. I ; mais tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a six-cents ans que ses ancêtres & lui forment cette prétention. La Noblesse des Ducs de Choiseuls d'aujourd'hui remonte à l'année 800. Note de l'Editeur.



la Trémouille, & tant d'autres familles illustres, dont quelques-unes, sont tombées dans l'oubli, mais que le hazard ou la faveur du grand Chef peuvent faire reparoître à la Cour avec l'éclat digne de leur naissance.

Je voudrois, dis-je, au Comte de .... que l'on n'accordât la noblesse qu'à ceux qui exercent la profession des armes, & qu'il y eût parmi vous d'autres marques d'honneur pour ceux qui se feroient distingués dans le commerce & dans les arts ; car j'ai entendu dire déjà plusieurs fois, depuis que je suis ici, qu'un nouveau noble dédaignoit, & méprisoit même la profession qui lui avoit fait sa fortune. Il me semble que je préférerois l'état de premier négociant ou d'artiste à celui de dernier noble. Vous avez raison, me répondit le Comte ; cela vaudroit beaucoup mieux : mais c'est un vice du Gouvernement qui existera aussi longtems qu'on aura des besoins ; car lorsqu'il n'y a pas de nobles qui viennent augmenter la masse du Trésor royal, on force nos confrères, *nouveaux nés*, de venir, en payant, faire vérifier leurs titres sous peine d'être déchus de leurs privilèges.... On augmente le prix des Lettres de noblesse.... On fait payer, par forme de supplément, aux possesseurs des charges, qui anoblissent, des sommes considérables auxquelles on les oblige de satisfaire ; & s'ils refusent de le faire, on est toujours assuré de trouver des dupes qui paient volontiers.... Nous fûmes interrompus, dans notre conversation, par le Chevalier de .... qui entra. Bon jour, Chevalier, lui dit le Comte. Quelle nouvelle ?.... Venez-vous de la Cour ? J'en arrive, répliqua le Chevalier, & j'ai de l'humeur.... Chacun murmure de la nomination du Comte de .... pour commander notre grande Flotte, & je trouve qu'on a raison ; car, dans le fait, ce n'étoit pas lui qu'on devoit choisir. Ce n'est pas que j'aie rien à lui reprocher du côté de l'honneur & de la bravoure ; c'est un honnête homme ; mais tout cela ne fait pas titre



pour être bon général; & tandis que M. D'O... fera ses prières du matin & du soir, qu'il entendra la messe, l'Amiral Hardy qui doit commander contre lui s'occupera de choses plus essentielles; il fera des manœuvres savantes pour faire entrer sûrement les flottes marchandes angloises dans les différens ports de la Grande-Bretagne, & intercepter s'il le peut les nôtres. Quant à nous, nous promènerons gravement sur le grand Océan, & nous rentrerons à Brest comme nous en ferons sortis... Tous les vœux se réunissoient en faveur de notre brave la M... P... Mais ce n'étoit pas l'homme de Sa.... ni des Bureaux de la Marine; & c'est tout dire..... Au reste, j'ai fait mes adieux à plusieurs de nos marins; ils m'ont tous paru disposés à se bien battre; & je crois qu'ils feront leur devoir si on leur en fournit l'occasion. Mais trêve de nouvelles, dit le Chevalier, parlons de choses plus gaies. Il demanda au Comte s'il avoit des engagements de pris pour le soir, & ce qu'il faisoit. Rien, lui répondit le Comte. Eh bien, répliqua le Chevalier, je veux vous mener souper chez Soph..... Nous nous amuserons. Le Chevalier me demanda si je voulois être de la partie; je m'en défendis d'abord; mais le Comte me persuada en me disant que je ferois la connoissance d'une femme charmante. Ce n'est pas, me dit-il, une vertu; & vous pouvez sacrifier sur son autel, si l'envie vous en prend. J'acceptai d'être de la partie.

Depuis que je suis ici, mon cher Tamar, je n'ai pas encore fait un souper aussi plaisant ni aussi agréable. Je dois d'abord te prévenir que celle chez qui nous étions étoit une femme retirée du Théâtre; elle avoit joué jadis les premiers rôles à l'Opéra où elle s'étoit acquis une grande réputation. On prétend même qu'elle n'a pas été remplacée, & quelle ne le fera jamais. Lorsque je lui fus présenté elle me reçut avec un air de connoissance qui me mit sur-le-champ à mon



aïse. Cette femme, sans être jolie, a des grâces naturelles qui suppléent à ce qui lui manque du côté de la beauté, & tout prévient en sa faveur; elle avoit chez elle, lorsque nous arrivâmes, deux femmes, un abbé, un artiste, un poète & un musicien. Le Comte lui parla quelques mots à l'oreille; elle me demanda ensuite si j'avois déjà fréquenté beaucoup les spectacles; je lui répondis que, depuis mon arrivée à Paris je n'en avois manqué aucun. Auxquels donnez-vous la préférence, me demanda-t-elle? . . . . . Aux François & à l'Opéra, lui répliquai-je. . . . Eh, bien, reprit-elle, je vais vous jouer quelques fragmens de tragédies; je verrai si vous êtes connoisseur: elle débuta par un morceau des *Horaces*, non pas d'une manière à nous faire pleurer, mais au contraire à nous faire rire aux larmes. Les contre-sens, les équivoques & les gestes les plus libertins & les plus lâches, donnoient un nouveau charme au jeu de cette actrice: elle réitéra sur le même ton plusieurs morceaux de tragédies de différens auteurs, en variant son jeu à l'infini. Je ne tardai pas à m'appercevoir de la plaisanterie; mais j'aurois désiré qu'il eût été possible que Racine, Corneille & Voltaire eussent été présens; ils n'auroient certainement pas reconnu leur pièce à la manière dont on débitoit les plus beaux morceaux. Nous aurions oublié de souper, si l'on n'étoit venu nous avertir qu'on avoit servi. Nous nous mîmes à table. La gaîté, qui avoit précédé le repas, continua sur le même ton. On parla, de politique & de guerre, ou pour mieux dire, on déraisonna. Un bon mot, une saillie n'attendoit pas l'autre. La maîtresse du logis assura que si elle étoit souveraine, elle ne voudroit point de ministre qui portât perruque. On lui demanda pourquoi. C'est, répondit-elle, parceque la perruque influe beaucoup sur la tête & l'esprit de celui qui la porte. Je fus, continua-t-elle, il y a quelques jours, à l'audience d'un ministre; il reçut mal tout le monde à cause d'une boucle en



rose qui s'étoit dérangée par la maladresse d'un valet-de-chambre qui avoit laissé tomber un rideau sur le côté gauche de la perruque de Monseigneur. . . . . Cet accident affecta le grave personnage au point qu'il n'étoit plus à ce qu'on lui disoit; il promettoit le Commandement d'une frégate à une femme qui sollicitoit une pension pour élever des enfans qui avoient perdu leur père dans l'affaire d'Ouessant: il répondit à une jeune demoiselle très-jolie, qui demandoit de l'avancement pour son frère qui étoit garde-marine, *je ne peux, lui disoit-il, faire ce que vous desirez. Il n'est pas possible, dans ce moment, d'accorder une pension à vos enfans; ayez patience, écrivez-moi, & je vous donnerai un rendez-vous.* La suppliante voulut répliquer, mais Monseigneur rentra dans son cabinet; les portes se fermèrent, & l'on annonça que l'audience étoit finie. . . . . J'avois une affaire très-importante à communiquer; j'insistai pour avoir un entretien particulier; il ne me fut pas possible de l'obtenir. Le valet-de-chambre m'assura que son maître étoit occupé à travailler avec le Docteur Francklin, & que le Roi lui-même ne pourroit pas entrer. Je fus le soir que cette grande occupation étoit d'avoir changé de perruque. Je suis fâché, nous dit-elle, d'avoir été le témoin de cette foiblesse de la part d'un homme que j'aimois, & qui ne manque pas au reste d'esprit. Il en a donné des preuves dans une place qu'il a remplie avec distinction; & s'il vouloit m'en croire, il quitteroit cette perruque pour prendre le costume du représentant des treize Etats-unis. \*) Alors il n'auroit plus de distractions.

---

\*) Ceux qui ne connoîtront pas cette coëffure sauront que M. Benjamin Francklin porte le peu de cheveux qui lui restent; ils sont tout plats, & la coëffure de cet Ambassadeur ne lui fait pas perdre un tems inutile à sa toilette. Beaucoup de nos petits-mâtres



Cette femme nous raconta ensuite quantité d'anecdotes de la Cour. Elle nous fit l'historique de la naissance.... de la vie.... & de la mort d'un certain Marquis de Pezai qui avoit paru comme un éclair sur le Théâtre de la Cour. C'étoit à ce qu'elle nous a assuré un excellent Comédien ; il avoit débuté par les rôles de Confident ; il feroit, nous dit-elle, devenu premier acteur, s'il n'avoit pas rompu en visière un de ses camarades ;... mais ce dernier, qui avoit aussi ses amis, fit interdire le Marquis ;... & le Marquis n'eut pas le courage de résister à sa disgrâce , qui , certainement , n'eût pas été de longue durée. Il mourut....

Comme j'étois curieux de savoir ce que pensoit cette femme du Comte de.... qui est ici, après le grand Chef, le premier de l'État, je lui demandai ce qu'elle pensoit... „ Oh ! pour „ celui-là, me répondit-elle, il est de mes amis ; „ il n'a contre lui que son grand âge : c'est au „ reste l'homme qu'il nous faut ; il a dans les „ affaires. un coup d'œil juste & prompt ; il n'est „ pas possible d'avoir plus d'esprit ;... il aime les „ femmes, les Belles-Lettres & les arts. Il s'est „ fait des amis lorsqu'il étoit dans la plus haute „ faveur sous le feu Roi ; il les a conservés pendant „ tout le tems de sa disgrâce ; & les a retrouvés „ sous le Roi Louis XVI. Il joint, à des con- „ noissances acquises une grande expérience dans „ les affaires ; il a pour habitude de ne jamais „ contredire ceux qu'il a choisis pour l'aider dans „ les fonctions pénibles qu'entraîne l'administra- „ tion d'un grand état ; mais il renvoie ces sous- „ ordres lorsqu'il n'en est pas content.... Les

---

viennent d'adopter cette méthode, les uns pour leur commodité, les autres parcequ'ils n'avoient plus de cheveux ; mais cette mode passera comme tant d'autres. Note de l'Editeur.



„délassemens du Comte de . . . . font des petits  
 „souters fins & délicats où il n'admet que de  
 „jolies femmes & des gens d'esprit. . . . Ce ne  
 „sont point les talens sublimes du cuisinier, ni  
 „les vins délicieux de toute espèce que l'on vante  
 „à cette table; ils n'en font au contraire que  
 „l'accessoire. . . La vraie volupté de ces repas, ce  
 „sont les propos gais & les plaisanteries fines &  
 „voilées qui s'y disent. . . . Le Comte de M. . . .  
 „fait souvent, lui-même, les frais de la conver-  
 „sation, & dans ces petites orgies c'est l'être du  
 „monde le plus aimable & le plus charmant; il  
 „n'a alors que vingt ans, & les jolies femmes  
 „auroient des foiblesses pour lui.“ Si . . . . .  
 Je pourrois, mon cher Tamar, te raconter  
 encore une quantité de choses & d'anecdotes plus  
 plaisantes les unes que les autres, que cette femme  
 nous a dites; mais comme cela ne regarde que des  
 personnages isolés, le récit que je t'en ferois ne  
 t'intéresseroit point. Nous restâmes à table jusqu'à  
 deux heures du matin. Notre charmante hôtesse  
 nous congédia à notre grand regret en nous  
 disant qu'elle avoit fait un extraordinaire pour  
 nous de veiller si tard. Nous regretâmes, &  
 moi, sur-tout, de quitter une aussi délicieuse  
 société; & je me promets bien d'y retourner  
 quand l'occasion s'en présentera. Il est bon que  
 tu saches, mon cher Tamar, que cette femme  
 reçoit chez elle la meilleure compagnie en hom-  
 mes; car, à l'exception du grand Chef, tous les  
 gens de la Cour, sans distinction, vont lui rendre  
 hommage.

Le Chevallier de . . . . me reconduisit chez  
 moi; il me demanda si j'étois content de ma  
 soirée; Je l'assurai que je n'en avois pas encore  
 passé de plus agréable depuis que j'étois à Paris.  
 Cette femme, me dit-il, est divine; elle a une  
 manière de dire les choses qui n'est qu'à elle;  
 & je suis, d'honneur, fâché qu'ici les pro-  
 fessions changent comme les modes. Nous  
 eûmes jadis une *Ninon l'Enclos* qui étoit une  
 Laïs en grande réputation; nos Dames l'aimoient.



Aujourd'hui, les femmes de théâtre sont généralement méprisées, (du peuple seulement & de quelques dévotes; mais elles s'en dédommagent dans les bras des hommes les plus aimables de la Cour qui les adorent) il en est de même des courtisanes.... Chez les anciens, lorsque ces dernières avoient de la beauté & de l'esprit elles amassoient de grands biens, & contribuoient souvent plus au bonheur public que nos dévotes & nos femmes moralistes..... Les fameuses courtisanes d'Athènes & de Rome employèrent une partie de leurs richesses à des établissemens utiles; il est vrai, qu'aujourd'hui, les maîtresses de nos rois, lorsqu'ils en ont, cherchent aussi à se distinguer en manifestant leur goût pour les arts; mais cela leur est personnel, car elles ne font ces dépenses que pour afficher un faste ridicule, soit pour se faire bâtir des palais magnifiques, ou pour orner les boudoirs où elles sacrifient à l'amour. Au reste ces sortes de courtisanes ou de phrinées sont des idoles qu'on ne révère que fort peu. Elles forment une secte à part & comme rarement le Public les aime à cause de l'argent qu'elles lui coûtent sans qu'il jouisse;.... il n'y a que le mal, qu'ont fait ces femmes, qui passe à la postérité.

Nous, qui sommes d'ailleurs très-adulateurs, nous n'avons cependant pas encore pensé à élever des monumens aux maîtresses de nos Rois; cela viendra peut-être. Chez les anciens *Vesta* avoit un Temple, *Vénus* avoit des autels; & les courtisans de Rome eurent aussi les leurs.

Nous autres françois, descendans des anciens gaulois, nous avons toujours élevé des autels à *Vénus*. Malgré la révolution que la religion des chrétiens a fait éprouver au Paganisme, nous sommes resté fidèles à la mère des amours, des ris, des jeux & des plaisirs. Les allemands ont préféré de chanter des hymnes & de rendre des



hommages au Dieu Bacchus. \*) Les hollandois qui, suivant les apparences, n'aiment ni les femmes ni le vin, ont trouvé que la divinité qui méritoit le plus leurs hommages, c'étoit le Dieu *Plutus*.....

Je me souviens d'avoir lu quelque part que la religion, chez les égyptiens, les grecs & les romains, étoit une affaire de goût, & j'aime assez cette façon de penser; car il est certain que l'ignorant, le Philosophe, l'homme sensuel, & celui qui est stupide ne portent pas leurs offrandes sur les mêmes autels; & par cette raison, le culte est aussi délicat chez les uns qu'il est bas & grossier chez les autres. Pour moi, j'avoue que si j'avois les talens nécessaires pour être législateur, je voudrois, qu'après le grand Chef de l'univers, les femmes fussent les seules divinités qu'on adorât. Ce culte est, à mon gré, le seul parfait, par ce qu'il occupe à-la-fois les parties du corps & les facultés de l'ame. Rien, selon moi, n'est au-dessus de ces prières mystiques... où la ferveur n'est point hypocrisie; on croit à l'idole qu'on adore parce qu'on jouit aussitôt du bonheur qui est l'objet du culte qu'on lui rend.....

Tu conviendras, Tamar, que nous autres iroquois n'avons pas de l'amour cette idée voluptueuse, tendre & délicate des françois; nous n'aimons que pour satisfaire aux besoins de la Nature; mais c'est le sentiment chez les

---

\*) M. Le Chevalier de ... veut parler, sans doute, des anciens allemands; car ceux d'aujourd'hui sont des apostats qui se sont un peu francisés, & Vénus a maintenant des temples sur les rives du Rhin & du Danube, comme elle en a sur les bords heureux de la Seine. Bacchus ne reçoit plus des hommages que des peuples. Note de l'Editeur.



françois qui précède toujours celui de la jouissance. Je veux, lorsque je ferai de retour parmi nos compatriotes, leur inspirer cette façon de penser. Nous pouvons adopter cette maxime d'aimer des européens; car elle ne tire point à conséquence; qu'en penses-tu Tamare...? Je crois que tu feras de mon avis. Je connois ta sensibilité, & combien tu regrettois d'offrir ta femme à un étranger lorsqu'il s'en présentoit chez toi pour demander l'hospitalité... Mais c'est assez t'entretenir des femmes & de l'amour; je vais te parler nouvelles, car j'en ai beaucoup à t'apprendre.

La paix entre le grand Chef de l'Empire & celui de prussiens paroît certaine. On a choisi la petite ville de Teschen pour y assembler un Congrès, où les ministres des Puissances belligérantes se rendront pour terminer le différend qui a mis les armes à la main à leurs grands Chefs. Les Puissances médiatrices de cette paix sont la France & la Russie. On prétend que les anglois font ce qu'ils peuvent pour faire continuer la guerre en Allemagne; mais qu'ils ne réussiront pas. Je te joins ici la copie d'une lettre qui doit avoir été écrite par le grand Chef des prussiens. Tu verras, au style, que c'est un maître homme. Je trouve qu'il a un peu du laconisme de nos chefs iroquois dans sa manière de s'énoncer. Pour l'intelligence de cette épître, je dois te dire que ce grand Chef exigeoit qu'on donnât à son allié, l'Electeur, une indemnité de quatre millions pour des prétentions que formoit ce dernier. On fit quelques difficultés d'accorder cette demande; & cependant on s'en remettoit à la décision du grand Chef des prussiens. Voici ce qu'il doit avoir répondu de sa propre main à son ministre à Teschen. „Pas un denier de moins „que quatre millions pour la Saxe. Je suis „sensible aux marques de confiance que cette „Cour me donne & me témoigne. Il faut que



„ce Prince ait toute la satisfaction qui lui est due, ou que je sois écrasé, ce qui n'arrivera pas à ce que j'espère.“ Sur ce, je prie Dieu, &c. Signé Frédéric.

C'est l'Electeur Palatin qui doit payer ces quatre millions; & maintenant, c'est une chose arrangée; de manière qu'on ne prévoit plus d'obstacles à la paix; & ce qui l'assure encore davantage, c'est l'ordre que vient de donner le grand Chef des prussiens de suspendre tout envoi de munitions de guerre & de recrues pour l'armée. Le représentant du grand Chef des françois à Teschen écrit que les Puissances belligérantes sont d'accord sur tous les points, & que les ratifications pour la paix doivent être échangées le 10 de ce mois. Les armées du grand Chef de l'Empire, devront, après l'échange, évacuer la partie de la Bavière dont ils s'étoient emparés, pour aller occuper celle qui leur est cédée par le Traité de paix. Les armées du grand Chef des prussiens ne sortiront des pays, dont ils s'étoient mis en possession que le 24 de ce mois.

Tous les politiques de ce pays raisonnent sur cette paix, & sur les causes qui en ont hâté la conclusion. Je ne suis pas assez versé dans la politique, ni dans la connoissance des intérêts des puissances européennes, pour dire mon avis. On prétend que le grand Chef de l'Empire a consenti malgré lui à mettre bas les armes, & qu'il a dû céder aux instances d'une mère dont il respecte les volontés....

Les françois de leur côté ne rêvent & ne parlent que d'une descente en Angleterre; & je crois, qu'à force de le dire, ils forceront leur grand Chef à mettre ce projet à exécution. Je t'avoue que je commence à y croire; & si l'on doit en juger par tous les préparatifs qui se font, il sembleroit qu'on a vraiment cette intention. On a retenu une quantité de navires marchands qui serviront comme vaisseaux de transports; on fait défiler des troupes du côté de la



Bretagne : tout cela annonce réellement une invasion dans la Grande-Bretagne. J'ai été m'amuser un instant au Café des nouvellistes ; rien de plus plaisant que tous les propos que l'on tient dans ces comités ; on y dispose déjà du gouvernement de l'Angleterre. On nomme le Vice-Roi qui commandera dans cette île au nom du grand Chef des françois ; on envoie celui des anglois habiter une principauté qu'il a en Allemagne ; on lui accorde, par forme d'indemnité, une pension de quelques millions de livres sterling qui sera affectée sur les cinq grosses fermes qu'une compagnie de financiers se proposent d'établir en Angleterre. Tu ne peux te former une idée, mon cher Tamar, avec quel sérieux les françois traitent cette affaire. J'ai cru un moment que le Gouvernement les avoit mis dans son secret ; mais j'ai été désabusé par le Comte de.... qui entra, par hasard, dans l'endroit où j'étois ; je courus à lui, & lui racontai tout ce que je venois d'entendre. Il se mit à rire aux larmes : forttons, me dit-il, je vais vous mettre au fait. Lorsque nous fûmes dehors, il me raconta que c'étoit lui qui étoit l'auteur de toutes les nouvelles que je venois d'entendre. Il faut, me dit-il, amuser nos oisifs. J'ai mon secrétaire que je leur dépêche tous les matins, & qui va porter à Monsieur le Président, du Café d'où nous venons, toutes les folies qui me passent par la tête, ou que nous avons composées à l'œil-de-bœuf pendant qu'on tient Conseil d'Etat chez le Roi. Rien ne m'amuse après autant, que de venir me promener dans ce jardin (le Palais Royal,) & d'entendre paraphraser tout ce que j'ai imaginé. Ce que je trouve de plus plaisant, c'est que mes nouvelles prennent un air de vraisemblance qui les rend importantes ; les espions de l'Angleterre les font passer à Londres ; les Ministres étrangers qui résident ici en ornent leurs dépêches pour les envoyer à leurs Cours ; & je fournis à la subsistance de trois à quatre cents bultinistes de Paris qui



gagnent de l'argent à copier mes rêveries, pour les envoyer du Nord au Midi.... Je ne dois donc point ajouter foi, dis-je, au Comte de..., à tout ce que je viens d'entendre..... Il n'y a pas le mot de vrai, me répondit-il, mais cependant, lui répliquai-je, il est certain que votre ministre de la marine a retenu beaucoup de navires marchands, & que vous faites défilér des troupes du côté de la Bretagne... Cela est vrai, me dit le Comte, mais je ne crois pas pour cela à la descente en Angleterre; & voici pourquoi la politique des Puissances de l'Europe ne leur permet pas de voir d'un œil indifférent l'abaissement de l'Angleterre: elles ont intérêt au contraire à soutenir celle qui a été & qui sera toujours une ennemie redoutable pour nous. Tant que la guerre se fera par mer, on ne se mêlera pas de la querelle, par la raison qu'on est bien-aïse de voir la France & la Grande-Bretagne s'épuiser. L'Espagne va, dit-on, se déclarer en notre faveur, & j'en suis fâché; car cet allié ne nous fera pas, je crois, d'une grande utilité. Les hollandais ne savent pas encore quel parti prendre; mais nous leur avons fait insinuer amicalement ce qu'ils devoient faire, savoir, de garder la plus exacte neutralité, ou de s'allier avec nous. Ils doivent nous donner à cet égard une réponse claire & précise; ou, sans cela, nous irons leur faire une visite par terre. Nous aurions respecté davantage Leurs Hautes Puissances, si elles avoient suivi l'avis de leur Stathouder & qu'au lieu de renvoyer, *ad referendum*, les sages conseils qu'on leur donnoit, elles eussent mis sur pied soixante-mille hommes & soixante vaisseaux de ligne. Alors l'Angleterre & la France eussent laissé Leurs Hautes Puissances maîtresses de faire ce qu'elles auroient voulu.... Mais elles se sont mises dans le cas de recevoir la loi par la conduite qu'elles ont tenue; & je crois entrevoir que cette guerre sera funeste à leur Commerce. Je vous en dirai davantage d'ici à quelque



tems. Le Comte me dit adieu, & moi je suis rentré au logis, mon cher Tamar, pour t'écrire ce qu'il m'avoit dit. Je ferme ma lettre, car la poste part; & je n'ai que le tems de te dire que je suis toujours ton ami.

Paris le 17 Mai 1779.


---

*Avis de l'Editeur aux Souscripteurs de cet  
Ouvrage.*

Messieurs les Souscripteurs recevront, avec la cinquante-deuxième Lettre, trois gravures pour mettre au frontispice de cet Ouvrage périodique. Ces gravures seront faites de mains de Maître, & représenteront les sujets les plus intéressans de ces Lettres. On y joindra un quatrième volume qui fera une Table des matières.

---





# LETTRE DIX - NEUVIEME

DE MATECK à TAMAR.

---

Depuis longtems, mon cher Tamar, j'ai voulu t'écrire sur une chose qui me paroît, à moi sauvage, contre tous les droits de la Nature, & qui est une suite de ces loix policées des européens. On ne connoit point ici les droits d'hospitalité comme chez nous; & celui qui n'a rien à manger ne peut pas entrer dans la cabane d'un de ses frères, & lui dire: *je viens partager ton repas & coucher chez toi.* Ici on ne donne l'un & l'autre qu'en payant.

Chez les européens tout est propriété; rien n'appartient au public. *Les grands Chefs, la Noblesse, le Clergé,* & certains particuliers, sont les seuls propriétaires des *terres, des bois, des rivières,* ainsi que de tous les animaux *terrestres, aquatiques* & volatiles qui habitent l'un ou l'autre élément. La classe qu'on nomme, le bas peuple, ne possède absolument rien que ses bras pour travailler, & fournir à ses besoins de première nécessité. C'est cependant cette dernière qui fait exister celle qu'on appelle ici les gens riches.

Le bas peuple qui habite les villes est encore moins malheureux que celui qui est dans les campagnes, (on nomme ces derniers les payfans.) Ceux-ci travaillent sans cesse, ..., ne jouissent d'aucune considération; & c'est cependant par leurs travaux que l'état se soutient. Cette classe d'hommes est la plus nombreuse. On m'a assuré qu'elle formoit les deux tiers de la nation .... D'après cela je regarde, mon cher Tamar, comme un prodige, la forme du gouvernement qui peut conduire ainsi seize millions d'êtres pensans.

Tome II.

E



On m'a dit qu'autrefois le labourage étoit regardé comme le premier des états. Un noble conduisoit alors, lui-même, sa charrue. Les mœurs, dans ce tems étoient pures, les besoins moins grands, & la nation plus heureuse. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui; le grand ne laboure plus: c'est un fermier ou un homme à gage qui est chargé de faire valoir les terres de chaque propriétaire; & le payfan est un sous ordre à qui l'on paie très-peu de chose par jour pour remuer la terre, l'ensemencer & faire la récolte: ce dernier, enfin, est une espèce d'esclave qui jouit de sa liberté moyennant qu'il paie toutes les impositions auxquelles il est assujetti; s'il manque de satisfaire à ces taxes, on s'empare de tout ce qu'il a, & on le prive souvent de sa liberté. \*) Eh bien! le

---

\*) Ces réflexions de l'Iroquois ont besoin d'une explication. Il est bien certain que rien n'est plus injuste que les vexations & même les tyrannies qui se commettent à ce sujet; car il est très-vrai que le malheureux payfan qu'on arrête pour n'avoir point payé sa taille, sera encore moins en état de le faire, lorsqu'on lui en ôte les moyens, en l'empêchant de travailler pendant tout le tems qu'on le tient en prison; mais on n'a nul égard à cela. . . . Or, voici l'abus de cette autorité & de ce despotisme financier. Ce malheureux payfan qu'on arrête, ne doit souvent payer au Roi qu'une somme très-modique de vingt ou trente livres au plus; (la taxe pour le simple journalier est beaucoup moindre encore) lorsque cet homme est en prison il y vit aux frais du Roi qui paie par jour cinq sols pour sa nourriture. S'il reste un an, ce qui arrive très-souvent, il en coûte quatre-vingt-onze livres & quelques sols pour être payé d'une somme de dix, vingt ou



croiras-tu, mon cher Tamar! C'est ce même ordre de payfan méprisé, avili, qui fait toute la force de l'état. C'est cette classe d'hommes qui fournit aux besoins de toute la nation; c'est elle qu'on choisit de préférence pour marcher contre les ennemis de l'état; & l'on fait beaucoup plus de cas de ces premiers à la guerre que de ceux qui

E 2

---

trente livres; car celui qui a été mis en prison ne tient pas compte des frais de nourriture, cela entre en compensation avec la perte de sa liberté.....

Que de choses on auroit à dire contre ces receveurs des tailles, & autres préposés à la recette des impositions, & des moyens qu'ils emploient pour augmenter leurs revenus & afficher le faste le plus insolent aux dépens de cette classe indigente du peuple! Ce dernier doit souffrir & se taire, à cause de l'impossibilité où il est de faire parvenir ses plaintes aux pieds du trône, où il trouveroit un jeune Monarque bienfaisant, qui ignore toutes les injustices qui se commettent en son nom, & qu'il ne souffriroit pas s'il en étoit instruit... Certains administrateurs sont d'opinion que le payfan ne doit avoir que son nécessaire pour vivre; qu'étant riche il ne travailleroit pas. O financiers Welches! où avez-vous pris cette abominable maxime? Regardez les payfans flamands, les payfans hollandois, les payfans anglois. C'est la seule réponse qu'on puisse vous faire pour vous convaincre de la fausseté de votre assertion.

Je me souviens d'avoir voyagé il y a quelques années avec un financier qui jouissoit d'une grande réputation, parmi ceux que nous appelons les traitans. Lorsque nous passâmes par la Flandre autrichienne il remarqua l'aisance de tous les



sont pris parmi les habitans des villes. Ces derniers accoutumés à la vie oisive, & généralement mieux nourris, résistent moins à la fatigue que les payfans.

Tu imagineras peut-être, d'après le tableau que je te fais, qu'il n'y a de vraiment heureux ici que les gens riches. Eh bien! tu serois dans l'erreur. C'est cette classe indigente du peuple qui m'a paru l'être davantage; & j'imagine en avoir deviné la raison; c'est, je crois, parceque sa manière d'exister se rapproche plus des principes de la Nature. Et les habitans de la campagne m'ont encore paru plus heureux que ces premiers. Le bas peuple, & les payfans qui n'ont point de propriété ne craignent point de perdre ce qu'ils n'ont pas. Leur manière de vivre est toujours la même; ils ne sont occupés que du moment; ils n'ont nul souci pour l'avenir; ils rient, chantent, dansent, & leur gaîté n'est point empruntée comme celle que l'on voit régner ici parmi tous ceux qui regorgent d'opulence. Je vais te communiquer mes observations, & les réflexions que j'ai faites à ce sujet. Ceux qui habitent le pays de la Cour sont tous dévorés d'ambition; ils ne

---

payfans de ces contrées, leur bonne mine, & leur ton indépendant; cela le choqua. „Voilà, me „dit-il, des gens qui m'ont l'air d'avoir du „superflus. C'est un vice dans l'administration qui „les gouverne. Ceux qui sont à la tête des finances „de ce pays n'entendent pas les intérêts de leur „souverain; & si j'étois chargé de cette manutention, je dégraisserois tous ces flamans qui ont „trop d'embonpoint.... Je voulus faire quelques „observations à mon financier; mais il me traita „comme un écolier. Je l'écoutai, mais ii ne me „convainquit pas; & j'eus ses principes en horreur.”

Note de l'Editeur.



jouissent réellement que d'un bonheur factice ; leur âge d'or, c'est depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ans. Ils ne pensent alors qu'aux plaisirs ; l'amour pour les femmes est la seule chose qui les occupe. Quand ils ont passé leur cinquième lustre ils commencent à vouloir jouer un rôle. Ceux qui suivent le métier des armes font tout ce qu'ils peuvent pour avancer en grade. Si le grand Chef les oublie dans une promotion, c'est une mortification pour eux, & un sujet de jalousie envers ceux qui leur ont été préférés. Ceux qui sont dans l'état ecclésiastique, n'épargnent aucuns des moyens permis ou non permis pour avancer en dignité. C'est le grand Chef qui a seul le droit de nommer aux évêchés & aux abbayes ; mais ce sont les femmes, le plus souvent qui déterminent le choix des sujets ; & les services du boudoir l'emportent sur ceux d'un prêtre des chrétiens qui n'aura fait que les devoirs de son état. Les Magistrats ont aussi leurs intrigues particulières ; celles-ci, sont, à mon gré, les plus dangereuses ; car ces derniers n'obtiennent, le plus souvent leurs avancements qu'en commettant les plus grandes injustices. Comme ce sont les gardiens des loix, ils savent leur donner l'interprétation qu'ils veulent, lorsqu'il s'agit de favoriser un homme puissant, & dont la protection est regardé comme un moyen sûr de parvenir aux premières places de la magistrature.

Comme cette préférence, donnée à l'intrigue plutôt qu'au mérite personnel, fait des mécontents, on ne tarde pas ici à être instruit du motif qui a fait obtenir telle ou telle place à un Conseiller ou à un Président ; on dévoile le mystère. Celui qui a été avancé se venge ensuite, lorsqu'il en trouve l'occasion, sur ceux qu'il fait lui être contraires. On m'assure qu'on a déjà vu ici plus d'une fois ces fortes de querelles particulières avoir des suites funestes pour la tranquillité de la nation....

La classe des bourgeois qui, suivant moi, pourroit être la plus heureuse, n'est pas moins



ambitieuse que les autres ; elle s'agite & se tourmente sans cesse, pour sortir de son état. Ceux qui ont amassé des biens considérables s'ennuient de la tranquillité dont une fortune honnête les fait jouir ; ils veulent acquérir plus de considérations, soit pour eux ou pour leurs enfans ; ils se font anoblir pour faire jouer un rôle à leurs descendans ; mais ces derniers dissipent leur fortune, manquent leur objet, & rentrent dans la classe bourgeoise d'où on n'auroit jamais dû les faire sortir.

Enfin, mon cher Tamar, il n'y a pas jusqu'au peuple qui n'ait aussi l'envie d'être quelque chose : mais comme il n'a pas le moyen de se faire anoblir, ni l'espérance de jouer un rôle à la Cour, toutes ses vues se portent à tâcher d'obtenir les premières places de son état. Il forme, en conséquence, des projets, ensuite il intrigue & fait des sacrifices d'argent pour obtenir l'honneur d'être *Juré* ou *Maître-Garde* de la Communauté dont il est membre. Pour l'intelligence de ceci, il est bon que tu sois instruit qu'il n'est pas permis à qui que ce soit de faire des habits, des souliers, des chapeaux, ni de vendre du pain, ou autres comestibles, sans être agrégé à un corps qui a seul le droit de faire ou de vendre toutes ces choses. Chacun de ces derniers élit tous les ans deux *Jurés* ou *Maîtres-Gardes* qui, pendant le tems de leur régence, ont une espèce de souveraineté sur les membres dont ils sont les Chefs ; ils exercent la police, font des statuts & des réglemens, tiennent la main à leur exécution, & ils punissent, sous l'autorité du grand Chef, ceux qui sont réfractaires. J'ai vu quelques-uns de ces Messieurs exerçant leurs fonctions ; ils m'ont paru y mettre beaucoup de dignité ; mais je n'ai pu m'empêcher de rire, il y a quelque jours en rencontrant mon cordonnier qui étoit mis comme un *Sénateur*. Je lui demandai pourquoi ce déguisement. — *Je suis, me répondit-il, en charge. Je*



*vais aujourd'hui faire des visites à mes confrères, & voir si les choses se passent dans l'ordre.*

Imagine-toi, mon cher Tamar, qu'il y a ici environ quatre-vingt ou cent corps de métiers qui forment, suivant moi, autant de petites républiques, & dont les différens intérêts les divisent perpétuellement entr'elles. C'est encore des nations à-part que le grand Chef a bien de la peine à mettre d'accord ensemble ; car la république des *Tailleurs* est envieuse de celle des *Fripiers* ; celle des *Cordonniers* l'est de celle des *Savetiers* ; celle des *Boulangers* est rivale des *Pâtissiers*, ainsi des autres. En général le génie de tous ces républicains est fort turbulent ; & leurs *Sérénités*, *Jurés*, ou *Maîtres-Gardes* aiment beaucoup à faire la guerre ; mais comme les voies de fait sont défendues à toutes ces républiques, elles fondoient des troupes étrangères qui combattent pour elles, non pas avec l'épée, ni le casse-tête, (armes dont se servent les sauvages à la guerre,) mais avec la plume. On nomme ces guerriers : des *Procureurs* & des *Avocats*. C'est dans ce Palais antique dont je t'ai parlé qu'on voit deux champions qui s'escriment l'un contre l'autre pour soutenir les droits de la république qu'ils défendent ; celui qui est vainqueur fait condamner son ennemi à payer tous les frais de la guerre. Dans cette manière de combattre il n'y a jamais de sang répandu ; il n'en coûte que beaucoup d'argent qu'il faut donner aux troupes mercénaires qu'on a employées ; car elles ne se battent bien, & ne défendent une bonne ou mauvaise cause, qu'autant qu'on fait briller plus ou moins d'or à leurs jeux. On m'assure que cette milice de *Thémis* a fait & fait encore plus de ravage que les guerres les plus cruelles : ces soldats sont toujours en activité ; & depuis leur établissement le temple de la paix n'a jamais été fermé.

Je t'avoue franchement, d'après toutes les réflexions que je fais sur le prétendu bonheur des



hommes policés, que rien ne me fait envier leur fort, & voici pourquoi; je n'ai encore pu trouver un seul françois qui m'ait paru content de son état; celui qui a de la fortune desire des honneurs; celui qui jouit des honneurs souhaite des richesses, pour soutenir avec éclat le rang qu'il tient. Ici les soucis, les chagrins, l'espérance naissent avec l'homme, & l'accompagnent jusqu'au tombeau. Je suis d'opinion qu'une pareille existence est cruelle, & qu'elle n'est point dans l'ordre de la Nature; qu'en penses-tu, Tamar?

Depuis que je suis ici, j'ai souvent entendu parler & vanter la forme du gouvernement anglois. Quelques françois qui ne disent pas leur avis ouvertement admirent les discours des membres du Parlement, & la fermeté avec laquelle ils parlent à leur grand Chef & à leurs Ministres. Il est certain, mon cher Tamar, que, d'après la lecture que je fais des papiers anglois, je suis étonné de la liberté qui y règne; & je le suis encore d'avantage qu'on en permette la lecture ici; car cela me paroît d'un mauvais exemple.... J'étois il y a quelques jours chez le Marquis de ...., il avoit chez lui un anglois qui est venu ici pour des affaires. On parla guerre & du nouvel ennemi que l'Angleterre alloit avoir à combattre; (car je dois te dire que l'Espagne se joint à la France contre la Grande-Bretagne) le Marquis demanda à Milord ce qu'il pensoit de cette alliance; je m'en réjouis, répondit Milord; *la réputation d'une nation en fait la force. Il vaut mieux avoir un ennemi déclaré qu'un ennemi secret de moins....* Mais pensez-vous, dit le Marquis, être en état de pouvoir résister à tant de forces réunis? .... Oui, répliqua Milord....; car le Ministère & la nation espagnole sont pour nous; votre nouvel allié nous fera peu de mal, & vous empêchera de nous en faire. Vous allez avoir des forces navales combinées avec l'Espagne, & vous ferez moins dangereux que si vous étiez seuls. Les espagnols sont trop appréciateurs de



leurs vrais intérêts, pour vous servir efficacement dans cette guerre; & Milord Stormond, qui vient de m'écrire à ce sujet, me paroît fort content du parti que vient de prendre l'Espagne.... Je ne suis pas de l'avis de Lord Stormond, répliqua le Marquis....; car votre nation, pour laquelle j'ai vraiment de l'estime, ne fait pas attention que, bravant ainsi toute l'Europe, elle peut se voir écrasée sous le poids énorme des ennemis qui semblent se liguier contr'elle. Jamais Rome, dans toute sa splendeur & toute sa gloire, n'auroit osé montrer autant de courage que vous le faites; convenez cependant que vous n'êtes pas invincible?

Ayez, répliqua Milord au Marquis, une idée plus juste de la politique des puissances qui n'ont été jusqu'à présent que spectatrices dans notre guerre avec vous. Nous aurons des alliés quand nous le voudrons; nos liaisons avec la Russie, le commerce que nous faisons avec elle, le besoin qu'elle a de nous, son antipathie pour la France nous sont de sûrs garans que cette puissance sera toujours pour nous; car tenez, soyons vrais, je vais vous parler en anglois. Supposons que la France parvienne à nous abaisser, & qu'elle puisse réussir à nous enlever l'empire de la mer, croyez-vous que les choses en iront mieux pour la tranquillité de l'Europe? Croyez-vous que les françois seront moins dominateurs que les anglois? En supposant même que nos ennemis puissent réussir dans leurs projets; formez-vous ensuite l'idée de la grandeur de la France, & de son influence: si elle réunissoit l'Empire des mers au vaste continent qu'elle possède, qui oseroit alors se heurter contre cette Puissance? Que deviendrait cette balance? .... Non, Monsieur le Marquis, il est de l'intérêt de toutes les puissances de nous soutenir, dans le cas où notre rivale deviendrait trop formidable.... Nous avons mal fait, je l'avoue, de soulever nos Colonies contre nous, & de n'avoir pas su faire des sacrifices pour



conclure notre paix avec elles avant que votre ministère n'ait traité & favorisé leur divorce avec la mère-patrie. Je regarde comme certain la perte d'une partie de l'Amérique septentrionale; mais c'est un mal sans remède pour le moment; je suis au reste bien assuré que l'intimité qui paroît régner entre la France & les Etats-unis ne peut être de longue durée, & le tems apprendra si je me suis trompé....

Milord, me répondit le Marquis, je conviens qu'il est possible que nous abusions de nos avantages, en supposant que nous vous succédions à l'empire des mers; mais votre exemple doit servir de leçon à nos ministres ou à leurs successeurs, pour ne jamais inspirer à leurs maîtres l'idée de se rendre les despotes d'un élément qui appartient à toutes les nations. Je suis au reste de votre opinion sur l'intérêt qu'ont toutes les puissances d'empêcher que la France ne devienne trop formidable par mer; mais je crois pouvoir vous assurer que notre projet n'est pas de conquérir. Nous avons voulu vous montrer, dans cette guerre, que nous étions digne de vous; & j'imagine, d'après les différens combats, qui se sont passés soit en bataille rangée, ou en affaires particulières, que vous nous rendrez la justice de dire que notre courage a égalé le vôtre. Quant à votre prédiction sur le peu de solidité de notre alliance avec les Colonies, ou les treize Etats-unis, cela est dans le nombre des choses possibles; mais si nous avons su les faire révolter lorsqu'ils étoient sous votre domination, nous trouverons encore bien le moyen de les diviser lorsque notre intérêt l'exigera. Car, Milord, si vous l'emportez sur nous par vos savantes manœuvres navales, vous conviendrez que vous devez baisser pavillon devant nous quant à nos manœuvres politiques, & que nous pourrions être vos maîtres à cet égard. Tenez, à votre exemple, je vais vous dire franchement mon avis. Rien ne pouvoit arriver de plus heureux à l'Angleterre que



cette mort subite & inattendue de l'Electeur de Bavière. C'étoit vraiment là le cas où le Cabinet de St. James devoit faire mouvoir tous les ressorts de la politique pour forcer la France à se mêler de cette guerre entre l'Empereur & le Roi de Prusse; vous nous auriez obligé par ce moyen de diviser nos forces; vous nous auriez empêché de donner toute notre attention à notre marine; vous vous seriez fait des alliés qui auroient stipulé vos intérêts; nous n'aurions pu envoyer que difficilement des troupes dans l'Amérique septentrionale; & le résultat de toutes ces combinaisons, si votre Cabinet de St. James les avoit faites, auroit été de nous forcer à une paix désavantageuse. Nos ministres qui ont senti tout l'avantage que vous pourriez retirer de la rupture entre l'Empereur & le Roi de Prusse, se sont hâtés d'empêcher la continuation de cette guerre; & quoique vous assuriez, Milord, que la Russie soit l'amie de l'Angleterre, je trouve qu'elle n'a pas rendu service à votre nation, en offrant sa médiation comme elle l'a fait pour la paix de Teschen. Il est vrai qu'elle voulut nous donner cette marque de reconnoissance, pour avoir empêché les ottomans de lui faire la guerre; mais cela prouve encore en notre faveur; car les menaces de la Porte ottomane étoient notre ouvrage... Milord convint que la politique de la France étoit bien supérieure à celle de l'Angleterre, & même de toutes les autres nations de l'Europe. Nos ministres, ajouta-t-il, depuis la paix de 1763 dormoient à l'ombre des lauriers que la nation avoit cueillis, tandis que le génie qui gouvernoit la France réparoit dans le secret ses forces épuisées, régénéroit sa marine, fomentoit des divisions dans la Capitale de l'Angleterre, excitoit nos Colonies à la révolte, donnoit de la jalousie dans l'Inde contre nous à un ennemi dangereux, (Hider-Aly) d'un autre côté il attachoit des alliés puissans à la France par des traités, mettoit en défaut la politique d'un Conquérant du Nord,



occupoit, la Russie à calmer les troubles de Pologne, qu'il fomentoit en secret, tandis qu'il allumoit le feu de la guerre entre cette première & les turcs. Notre heureuse étoile nous débarrassa de ce grand ministre au moment où les succès alloient couronner ses travaux; nos ports sans défense, notre marine sans matelots, n'auroient pu résister aux forces de la France & de l'Espagne réunies. Une femme nous tira du plus grand embarras où l'Angleterre se soit jamais trouvée; aussi voulut-on à Londres lui élever une statue; mais les ministres s'y opposèrent, attendu que ce monument leur auroit reproché sans cesse les malheurs que leur mauvaise administration avoient pensé causer à la nation. \*)

Parbleu, dit le Marquis, j'aurois voulu que notre charmante Comtesse de..... eût été placée en figure pédestre devant le Palais du Lord Maire. Cette idée est plaisante & digne des anglois. Nous autres françois ne sommes pas si gais, ni si reconnoissans; sans cela nous devrions aussi faire placer la statue équestre d'un de vos Lords..... Vous vous doutez bien de qui je veux parler? c'est de celui à qui nous devons notre mariage avec les treize États-unis. Ma foi, Milord, quoique vous en disiez, c'est un fort bon parti. Les frais pour la signature du contrat nous coûtent un peu d'argent; mais cela vous coûte aussi pour mettre opposition à notre union; & vous finirez par consentir.....

C'est ainsi, mon cher Tamar, que finit notre conversation qui d'abord avoit été fort sérieuse, mais qui se termina à la françoise, c'est-à-dire, par une plaisanterie. Le Marquis de...., avec une légèreté apparente, est un homme étonnant pour les connoissances; il parle sur-tout de manière à intéresser & à amuser en même tems. Le Marquis de .... nous proposa à Milord & à moi

---

\*) Cela ne fut différé que de quelques années. Note de l'Editeur.



d'aller avec lui à l'Opéra. La Reine, nous dit-il, doit y venir. Nous acceptâmes sa proposition. Tu te ressouviendras sans doute de ce que je t'ai déjà écrit sur cette Souveraine des François. J'étois en face de la loge où elle se met ordinairement, de manière que j'ai pu la voir tout à mon aise. Cette Princesse, mon cher Tamar, est au-dessus de tous les éloges que je pourrois t'écrire. J'ai peu fait d'attention à l'Opéra qu'on représentoit; j'étois trop occupé de la Reine véritable, pour regarder celles qui ne le sont qu'au théâtre. Je t'avoue que j'ai désiré dans ce moment d'être François; demande-moi pourquoi? Je l'ignore. Les grâces, la gaieté & l'air de bonté de cette Souveraine me charmèrent. Le croirois-tu, Tamar? J'ai souhaité que la nation iroquoise fût gouvernée par cette Souveraine.... O! toi qui as tant combattu pour la liberté de notre patrie, si tu avois été avec moi, je suis bien assuré que tu aurois pensé de même. Jamais je n'ai trouvé le spectacle aussi court. Je ne te rendrai pas compte de la pièce qu'on a représentée, car je n'ai vu que la Reine.... Pour Milord, qui étoit avec nous, ayant apperçu une danseuse qu'il avoit vu à Londres, nous quitta pour aller renouveler connoissance avec elle: il ne vint nous retrouver qu'à la fin du spectacle. Le Marquis lui demanda, en plaisantant, comment les choses s'étoient passées? Fort mal, répondit-il; „cette fille m'a dit qu'elle ne pouvoit rien „m'accorder à cause de la guerre qui existoit entre „les deux nations. J'ai promis, m'a-t-elle dit, „d'être fidèle à ma patrie, & rien ne me fera „changer de sentiment.“ J'ai fait ce que j'ai pu pour la persuader, en lui représentant que l'affaire dont il s'agissoit n'étoit point comprise dans la déclaration de guerre de la France à l'Angleterre, elle n'a jamais voulu entendre raison. „Le Roi, „me répliqua-t-elle, a défendu toutes liaisons „directes ou indirectes entre ses sujets & ceux de „la Grande-Bretagne, & ce que vous me proposez



„est contre les ordres de S.-M.“ Je suis furieux, nous dit Milord, j'aime cette femme à la folie, & je donneroïs toute l'Amérique pour elle... Le Marquis & moi nous rîmes beaucoup de la proposition de Milord; nous le consolâmes du refus qu'il venoit d'éprouver, & le Marquis lui promit de s'intéresser pour lui près de celle qui lui étoit cruelle. *God dem*, répondit Milord! si vous me rendez ce service important, je vous promets à mon retour à Londres, de caballer dans la Chambre des Communes en faveur de l'indépendance de l'Amérique, & de faire haranguer mon ami F... en faveur de votre nation. Que penses-tu, Tamar, de Milord? Tu vois ce que peut le pouvoir de l'amour. Si tous les anglois pensoient de même, la Grande-Bretagne & toutes les possessions qu'elle a dans les autres parties du Monde appartiendroient bientôt aux femmes de l'Opéra de Paris.

En attendant, mon cher Tamar, que ces échanges se fassent, je te dirai que la Cour de Londres prépare dans ses ports une escadre formidable pour opposer à celle du Comte d'Orvilliers. On vient de recevoir ici la liste de cette armée navale; elle sera composée de trente-six vaisseaux de ligne, dont un de 110 canons, & deux de 100; les autres sont en proportion. Il y aura en outre une quantité de frégates & quelques brulots, ainsi que des galiottes à bombes, ce qui formera au total une flotte de cinquante à soixante voiles environ. Les ordres donnés à l'Amiral Hardy sont, *qu'il doit attaquer les françois par-tout où il les rencontrera; de ne point chercher à prendre leurs vaisseaux, mais de les détruire ou de les brûler; de ne chercher qu'à tirer dans leurs manœuvres pour les mettre hors de combat, & profiter autant qu'on le pourra du désordre qui règne ordinairement dans le commandement de leurs chefs, pour les serrer de près, avant qu'ils aient le tems de se rallier, comme ils firent au combat d'Ouessant du 27 Juillet, ce qui enleva à la nation britannique la gloire d'avoir remporté*



*une victoire complète.* \*) Tu trouveras, comme moi, que de pareils ordres sont plus aisés à donner qu'à mettre à exécution, & que les françois profiteront de l'avis. Au surplus ils ont déjà donné des preuves qu'ils ne craignoient pas leurs adversaires, & ils paroissent bien disposés à se battre. La Flotte françoise est en route, plus forte que celle des anglois, ce qui fait un grand avantage. On est toujours fort partagé ici sur les talens du Comte d'Orvilliers; les uns le regardent comme celui qui est le plus en état de commander, d'autres assurent qu'il n'est pas assez actif ni assez entreprenant, & qu'il ignore les moyens de forcer la victoire à lui être propice; il fera son devoir, dit-on; mais un général doit avoir quelque chose de plus que la bravoure.... On fait circuler ici une lettre que le Ministre de la Marine doit avoir écrite au Comte d'O... qui ressemble plutôt à une plaisanterie qu'à une dépêche sérieuse. M. de S.... souhaite un bon voyage au Comte d'O.... Commandant en Chef la flotte; il l'assure, (par un heureux pressentiment sans doute,) qu'il reviendra triomphant dans les ports de France, parce qu'il a la certitude qu'il battra l'ennemi. „Vous m'annoncerez ces bonnes nouvelles, dit le Ministre de la marine; je les communiquerai au Roi, je ferai valloir vos services, & j'obtiendrai de S. M. les grâces que vous aurez méritées, &c.“ \*\*) Cela s'appelle prévoir les choses de loin. Un plaisant, devant lequel on lisoit cette lettre assura que les promesses du Ministre de la Marine ne seroient point à charge à l'État... ni au Trésor Royal.

La paix est signée entre le grand Chef de l'Empire, & celui des prussiens; l'Electeur Palatin, qui a fait un très-bel héritage, paie à l'Electeur de Saxe quatre millions d'écus par forme d'indemnisation pour les prétentions que ce dernier formoit sur la Bavière. L'Empereur gagne quelques terrains qui arrondissent les états d'Autriche.

\*) Avis secret envoyé de Londres au Ministère de France.

\*\*) Voyez la lettre écrite par le Ministre de la Marine au Comte d'O.... lors de son départ pour Brest.



Le Roi de Prusse n'a que la gloire d'avoir pris les armes pour défendre les droits & les libertés germaniques. Il y a ici des gens qui prétendent que ce grand Chef avoit d'autres projets, & qu'il a voulu les mettre à exécution trop tôt....; ce qu'il y a de vrai, c'est que les deux puissances belligérantes n'ont pas été fort contentes de la paix.

L'on parle toujours ici d'une descente en Angleterre; mais je ne crois plus rien de tout ce qu'on a dit à ce sujet, depuis que je connois l'auteur des nouvelles qui se débitent au Caffé politique.

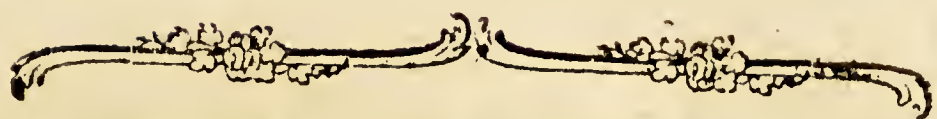
A propos de cela, le gouvernement vient de faire choix d'un homme qui instruit régulièrement le public, deux fois par jour, de tout ce qui se passe; ce confident des ministres est remarquable par un nez d'une grosseur énorme & qui s'apperoit de fort loin. Tu ne peux te former une idée de la considération dont jouit ce nouvelliste; il tient ses audiences lorsqu'il fait beau dans un des jardins du grand Chef; \*) il est toujours entouré d'une cour nombreuse; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui être présenté. Le Marquis de.. m'a promis qu'il emploïroit quelques amis pour me procurer sa connoissance. Il est, m'a-t-on dit, d'un difficile accès, à cause des affaires importantes dont il est occupé. Il ne reçoit jamais personne chez lui; il lit toutes ses dépêches le matin, ne paroît en public que sur les onze heures, donne audience, voit les étrangers qui lui sont présentés, se retire à midi précis, & reparoît ensuite l'après-midi depuis trois heures jusqu'à sept. Je te dirai dans ma prochaine lettre de quelle manière j'aurai été reçu par ce grand homme.... Adieu! Tamar. J'attends de tes nouvelles; car je n'ai encore reçu qu'une lettre de toi. Mande-moi ce qui se passe dans nos contrées. Je suis ton ami Mateck.

Paris, le 28 Juin 1779.

---

\*) Les Tuilleries.





# LETTRE VINGTIEME

DE MATECK à TAMAR.

---

**J**e vais t'entretenir aujourd'hui, mon cher Tamar, de choses que j'ai apprises sur les anciennes coutumes des françois; & je t'avoûrai en même tems que je ne trouve pas qu'ils aient infiniment gagnés au change en adoptant celles qu'ils ont à présent. La Nation prétend qu'elle a perfectionné ses connoissances dans tous les genres, qu'on est beaucoup plus instruit maintenant qu'on ne l'étoit il y a trois-cents ans; mais d'après tout ce que j'entends dire, je ne trouve pas que ces connoissances acquises équivalent à ce caractère de franchise & de loyauté, qui faisoit jadis l'honneur de la Chevalerie françoise. On n'a plus actuellement que de l'esprit; ceux qui en ont assez pour écrire ne s'en servent le plus souvent que pour outrager leurs grands Chefs, leurs ministres, les gens en place ou leurs amis. Le Public s'est accoutumée à recevoir ces productions avec avidité; & elles n'ont de succès qu'autant qu'elles renferment beaucoup de méchanceté. Il y a cependant ici des lois très-sévères contre les calomniateurs & les médifans, mais ces lois sont sans vigueur; ceux même qui en sont les gardiens les transgressent les premiers. Cette milice dont je t'ai parlé, qu'on emploie à combattre pour la défense de l'honneur des citoyens, se permet elle-même d'attaquer cet honneur en le défendant. Jadis on punissoit un membre de ce corps lorsqu'il employoit de pareilles armes, (la calomnie & la médifance) maintenant il peut se servir de tous les moyens qu'il croit propre à vaincre son adversaire & remporter la



viçtoire ; les juges du camp, devant lesquels il combat, ne le forcent point à faire preuve de ce qu'il avance ; quelquefois seulement on lui ordonne d'être plus circonspect. \*)

Ces sortes de champions se sont rendu très-redoutables, même à ceux dont ils dépendent ; ils élisent tous les ans un grand chef, (Bâtonnier des avocats) & n'en connoissent point d'autres ; c'est en général une milice très-indisciplinée, & sur laquelle le grand Chef lui-même n'a que très-peu d'autorité.

Autrefois, mon cher Tamar, les françois ne se servoient point de cette milice pour autre chose que pour discuter leurs droits de propriété ou justifier leurs prétentions sur quelques héritages ; aujourd'hui on s'en sert pour défendre le point d'honneur. Si on a attaqué la réputation de quelqu'un, l'offenseur est cité devant les juges de la Nation ; deux athlètes de la milice de Thémis s'escriment l'un contre l'autre ; les moyens qu'ils emploient pour vaincre sont presque toujours insidieux ; & les juges trompés par les apparences, condamnent souvent celui qui a raison . . . . Jadis les françois demandoient eux-mêmes satisfaction d'une insulte qu'ils avoient reçue, soit dans

---

\*) Il est certain qu'on n'a jamais vu plaider comme on fait aujourd'hui. Un avocat se permet de dire tout ce qui lui plait ; il passe en revue toute la vie privée d'un citoyen, attaque sa réputation, ou le tourne en ridicule aux yeux de toute la nation . . . On ne peut qu'être étonné de la foiblesse du Gouvernement à ce sujet, qui n'auroit qu'à prendre, pour exemple, ce que vient de faire ce grand *Roi de Prusse* qui a prouvé qu'on pouvoit se passer d'avocats . . . . Ce qui est arrivé au célèbre *Lingnet* flétrira à jamais l'Ordre qui l'a rayé du Tableau ; ce membre qui faisoit honneur à son corps n'eut des ennemis que par ses grands talens ; son plus grand crime est d'avoir vaincu plusieurs de ses confrères en combattant contre eux, Chez les grecs & les romains il auroit eu la couronne civique ; chez les françois il est persécuté de la manière la plus révoltante. Note de l'Editeur.



leur personne ou dans celle d'une femme dont on avoit attaqué la réputation; cela se faisoit avec le plus grand appareil, & suivant la qualité des personnes; .... Je vais te dire à ce sujet ce que j'ai appris d'un preux Chevalier françois dont le Marquis de.... m'a procuré la connoissance. Il vint à cet effet me prendre chez moi il y a quelques jours. Je veux, me dit-il, vous mener chez un de mes bons amis; c'est un des braves guerriers de la Nation; il n'est pas petit-maitre; c'est le seul rejeton qui nous reste de l'ancienne Chevalerie & de la Cour de Louis XIV. Il a toujours conservé ce ton & le costume de ce tems. Je lui ai parlé de vous, il desire vous voir; nous irons ce soir souper chez lui. Comme il est un peu incommodé, & qu'il ne peut sortir, nous nous y rendrons de bonne heure, car il aime beaucoup à causer. Le Marquis & moi, nous fûmes à l'hôtel de M. le Maréchal; il me présenta. Je suis ravi de vous voir & de vous connoître, me dit ce dernier. J'ai beaucoup entendu parler de vous, *Monsieur l'Iroquois*, & j'aime votre Nation; car parbleu le brave *Montcalm*, qui étoit mon ami intime, m'a dit qu'elle se battoit bien, & qu'elle ne pensoit jamais à s'assurer une retraite lorsqu'elle marchoit à l'ennemi: voilà ce que j'appelle les grands principes de faire la guerre, *vaincre ou mourir*.

Ce début me plût infiniment, & sur-tout de la part d'un vieillard qui touchoit à son seizième lustre. Il me demanda comment je trouvois la France, comment je m'y plaisois, & si je m'y amusois. Vous nous voyez, me dit-il, dans notre décrépitude, & nos beaux jours sont passés. Nous étions jadis des géans, maintenant nous ne sommes plus que des nains. Je me souviens d'avoir vu de grands généraux, de grands poètes, de grands écrivains & de grands artistes; tout cela est mort sans laisser de postérité. Un seul poète & historien nous reste encore: cet homme célèbre, qui est de mon âge, se nomme



V...; il fait honneur à la Nation; mais il mourra aussi sans laisser de successeur.

Le Marquis de ..... observa au Maréchal qu'il jugeoit les écrivains modernes avec trop de rigueur; il lui cita quelques auteurs qui avoient fait d'excellens Ouvrages, & qui étoient dignes d'être mis en parallèle avec ceux qui avoient joui d'une haute réputation sous Louis XIV.... Cela peut être, répondit M. le Maréchal, qu'on écrive aussi bien; mais il n'y a plus d'idées neuves. Aux bonnes tragédies on a fait succéder de fort mauvaises traductions prises du Théâtre anglois ou allemand; aux bonnes comédies on a substitué des drames. Nos femmes & nos beaux-esprits s'ennuient aux *Précieuses ridicules*, au *Misanthrope*, au *Malade imaginaire*, & on les voit courir à Jeanot ..... ou autres farces des Boulevards. Beau spectacle pour élever l'ame, & pour former l'esprit & le cœur!... A la place de nos anciens Tournois on nous donne des Balets d'Opéra; c'est sur ce Théâtre qu'on fait voir à nos jeunes militaires le simulacre des combats.... Non, ce n'est pas de cette manière qu'on enflamme le courage d'une nation belliqueuse; cela n'est fait au contraire que pour l'amollir. C'est ainsi que ces républiques d'Athènes & de Rome sont retombées dans la barbarie d'où elles étoient sorties.... L'Opéra & la Comédie sont devenus aujourd'hui des affaires d'Etat. Un chanteur, un danseur, un acteur sont des hommes aussi importans qu'un Général d'armée. A l'exemple de l'Ecole militaire on va former celle pour la danse, pour le chant & pour la déclamation. Les fêtes que l'on donnoit jadis au peuple n'ont plus lieu. Il n'y a que ceux qui ont le moyen de payer qui peuvent s'amuser. Si l'on fait quelque réjouissances publiques, on n'y voit régner que la plus grande mesquinerie.... Actuellement c'est la mode de marier des filles; on allume quelques milliers de lampions; alors toutes les Gazettes & les Journaux retentissent des réjouissances qu'on



à faites; on dit que le Public s'est bien amusé... Ces écrivains, à mon avis, prennent la partie pour le tout; ils veulent parler sans doute des nouveaux mariés.... Encore je n'assurerois pas que la joie de ces derniers ait été bien pure.... Je voudrois moi qu'un empire comme la France fît ce qui se pratiquoit jadis chez les grecs; qu'il y eût une armée olympiade qui célébreroit, par des fêtes magnifiques, des jeux & des tournois, où l'on feroit tous les exercices propres à former les guerriers;... qu'on invitât toutes les nations voisines à venir y faire preuve de leur courage, & recevoir le prix de la victoire des mains de notre auguste Reine. Comme ces combats n'offriroient point le spectacle hideux de morts & de mourans, elle pourroit y assister; en présidant à ces fêtes elle en feroit l'ornement par toutes les grâces que la Nature lui a prodiguées.... Quelle gloire ne feroit - ce pas pour les vainqueurs d'être couronnés des mains de notre auguste Souveraine! Le Roi feroit le premier Juge du Camp. Tout cela devroit se faire avec le plus grand appareil; & les sommes que coûteroient ces fêtes, feroient remboursées par les dépenses que feroient les étrangers. Voilà ce que devroient faire des administrateurs qui auroient du génie; voilà ce qu'auroit fait Colbert..., & c'est le seul moyen de soutenir nos arts de luxe & nos manufactures; mais on n'a plus de ces idées élevées. On dépense des sommes énormes à bâtir des palais magnifiques qu'on n'habite point, & l'on se ruine à entretenir des filles qui ne nous aiment point.

Le Maréchal demanda au Marquis des nouvelles du procès du Comte de B.... avec l'Abbé.... On fait de part & d'autre des Mémoires, répondit le Marquis. On se dit, suivant l'usage, des invectives, & l'on amuse le Public.... Que pensez-vous de nous, Monsieur l'Iroquois, me demanda le Maréchal? Vous en aurez, je crois, une mauvaise opinion.... Ces heureux tems ne sont plus, où nous n'avions point recours à des tiers pour tirer



vengeance d'un affront reçu ou prendre la défense d'une femme outragée. On demandoit simplement au Roi la permission d'appeler le coupable en champ clos, & l'on se battoit avec lui; on ne lui accordoit point de quartier si on étoit vainqueur. On ne lui donnoit la vie qu'après qu'il avoit confessé sa faute. C'est cette sage coutume qui empêchoit la médifance & la calomnie; car celui qui se permettoit la moindre plaisanterie sur un chevalier, ou qui auroit mal parlé de sa dame étoit obligé de se battre ou il étoit deshonoré.

Je pourrois, nous dit le Maréchal, vous raconter une quantité de ces batailles qui ont eu lieu en présence de nos Rois, mais je ne vous en dirai qu'une seule qui nous sert de proverbe; on le nomme le coup de *Jarnac*.

Deux gentilshommes françois, issus l'un & l'autre de maisons illustres, furent nourris & élevés à la cour de François I. L'un s'appeloit *Monlieu de Jarnac*; & l'autre *de la Chateigneraye*, ils étoient unis & liés de la plus tendre amitié; quelques jaloux de leur intimité cherchèrent à les désunir; on imagina, pour y réussir, de rendre un propos que *Jarnac* devoit avoir tenu à la *Chateigneraye*; il lui avoit confié sous le sceau du secret qu'il avoit couché avec sa belle-mère. *Jarnac* instruit du bruit qui se répandoit sur son compte, annonça hautement devant toute la cour que celui qui avoit tenu ce propos en avoit menti. La *Chateigneraye* à qui *Jarnac* s'étoit adressé indirectement, sentit la nécessité où il étoit de soutenir ce qu'il avoit dit. Comme il étoit très-brave, & qu'il comptoit sur son adresse & sa dextérité, il provoqua *Jarnac* au combat, & demanda au Roi de faire preuve en champ clos. François I. refusa la *Chateigneraye*. Comme c'étoit sur la fin du règne de ce Prince, les choses en restèrent là jusqu'à l'avènement de Henri II. au Trône; alors *Jarnac* & la *Chateigneraye* firent de nouvelles instances pour obtenir ce qui leur avoit été refusé sous le règne précédent. L'affaire ayant été mûrement examinée, Henri II.



ordonna que François Vivone de la *Chateigneraye*, & Gui de Chabat de *Jarnac* étant en différent sur certaines paroles importantes, & touchant gravement l'honneur de l'un & de l'autre, se battroient en champ clos dans trente jours, à compter de la date de cet ordre. Le combat fût différé de quelques jours de plus, à cause des préparatifs qu'il exigeoit. Il ne pût avoir lieu que le dix du mois de Juillet 1547. \*) Le choix des armes étant convenu de part & d'autre, on nomma les parreins. Le Comte d'Aumale étoit celui de la *Chateigneraye*, & le Comte de Boizi, grand Ecuyer, celui de *Monlieu de Jarnac*. Le Camp fut dressé près du Parc de St. Germain-en-Laye, où le Roi se rendit avec toute sa Cour, savoir, les Princes de son sang, les femmes, le Connétable & les Maréchaux de France. Les combattans étoient accompagnés de leurs amis. Ces deux champions s'attaquèrent avec le plus grand courage. *Jarnac* qui n'ignoroit pas les avantages que la *Chateigneraye* avoit sur lui s'étoit exercé pendant un mois avec un maître d'escrime qui lui avoit appris à couper le jarret. Cela lui réussit si bien, qu'il porta deux coups sur le jarret gauche de son adversaire qui le mirent hors de combat. La *Chateigneraye* voulut deux fois se relever pour recommencer de nouveau;

---

\*) On croit faire plaisir aux Lecteurs de leur communiquer le Ban & Cri du Héraut-d'armes de la part de Henri II., un moment avant le combat. De par le Roi. Je fais commandement à tous, que sitôt que les combattans seront au combat, chacun des assistans ait à faire silence, & ne parler, moucher, cracher, tousser ni faire aucuns signes du pied, de la main, ou de l'oeil qui puisse aider, nuire ne préjudicier à l'un ni à l'autre desdits combattans. Et davantage, je fais exprès commandement, de par le Roi, à tous quelconques, qualités & grandeurs qu'ils soient que, pendant & durant le combat, ils n'aient à entrer dans le Camp ni à subvenir ni à l'un ni à l'autre des combattans pour quelque occasion que ce soit & nécessité, sans permission de Messieurs les Connétables & Maréchaux de France, sous peine de la vie.



mais son courage fut inutile. *Jarnac* lui accorda la vie, après avoir vengé son honneur, & celui d'une femme qui jouissoit à la cour de la réputation d'être vertueuse.

Voilà, nous dit le Maréchal, comment je voudrois qu'on se battît encore aujourd'hui; & qu'au lieu de se ruiner en frais de procédures, pour soudoyer cette horde d'avocats & de procureurs, qu'on emploie comme défenseurs, on rétablît les Champ-clos; cela feroit plus d'effet sur les grands & sur le peuple; on s'observeroit davantage, & l'honneur des femmes feroit moins compromis qu'il ne l'est actuellement.

Il y a dans nos loix & dans l'Ordonnance pour les duels une contradiction qui est inconcevable. Nos rois ont défendu & défendent le duel; & si un gentilhomme ne se bat pas il est déshonoré. Quel parti prendre? Je voudrois donc que le Souverain & le Tribunal des Maréchaux de France fussent les seules Juges de la Noblesse dans tous les cas possibles, comme ils le sont pour certains seulement. Je voudrois que les légers outrages fussent accommodés à l'amiable sans qu'il en résultât aucune tache pour l'offenseur ou pour l'offensé; mais il faudroit qu'on permît de se battre lorsque l'injure feroit de nature à devoir permettre le Champ-clos; alors le Roi devroit y présider, ou en son absence, Messieurs les Maréchaux de France; car puisqu'il est quelquefois nécessaire de venger son honneur outragé, pourquoi ne pas le faire en public? Je suis d'opinion qu'il y auroit moins de duels qu'il n'y en a actuellement; & ce feroit alors le cas de punir, & même de dégrader un gentilhomme qui se battroit sans en avoir reçu la permission du Roi; & cette permission ne pourroit lui être accordée qu'après que le Tribunal des Maréchaux de France auroit décidé que le combat à toute outrance doit avoir lieu. \*)

---

\*) Les anciens avoient pour coutume, suivant l'exigence des cas, de punir les nobles ou chevaliers qu'on



Autrefois ce n'étoit point le Parlement qui jugeoit les nobles ou gentilshommes accusés de crime de haute trahison ; on assembloit vingt ou trente Chevaliers, ou écuyers sans reproche devant lesquels le coupable paroïssoit, & lorsqu'il étoit atteint ou convaincu du crime dont on l'accusoit, après que le Héraut-d'armes avoit déclaré les faits tout-au-long, nommé les témoins & rendu compte de toutes les particularités, les Chevaliers prononçoient le jugement du coupable. Il étoit d'abord dégradé de l'honneur de la Chevalerie & de la Noblesse ; on l'obligeoit de comparoître armé de

---

pouvoit convaincre de quelques crimes ou de quelque indiscretion ; on suspendoit à un pilori leurs armes à la renverse avec leur condamnation ; ensuite les juges d'armes y retranchoient quelques pièces, y ajoutoient des marques d'infamies ou les brisoient entièrement.

A un fanfaron, un avantageux, un rodomont qui se vantoit beaucoup, mais qui faisoit peu, l'on tailloit d'or la pointe de son écusson.

Un chevalier ou guerrier qui auroit tué de sang froid un prisonnier de guerre, on lui raccourcissoit son écusson par le bas de la pointe, & on l'arrondissoit.

Le noble ou chevalier qui étoit convaincu de mensonge, de flatterie, ou de faux rapports à son prince, pour le porter à la guerre, on lui couvroit son écusson, vers la pointe de couleur de gueules, & l'on effaçoit les figures qui y étoient posées.

Le chevalier ou noble qui étoit accusé de faux témoignage, de mauvaise conduite d'indiscretion envers les femmes, l'on peignoit son écusson & l'on y ajoutoit deux gouffets de sable sur les flancs.

A ceux qui étoient lâches ou poltrons, l'on barbouilloit leur écusson sur le flanc sénéstre en façon de gore qui étoit une espèce de gouffet échancré & arrondi en-dedans.

A celui qui avoit manqué de parole, l'on peignoit une tablette ou quarré de gueules, sur le cœur de son écusson.

Enfin un noble ou chevalier qui auroit ravi par force, ou violé une demoiselle, l'on peignoit son écusson sur un drap noir, les armes renversées pour désigner que le coupable méritoit la mort.



toutes pièces; on le dépouilloit ensuite, & les hérauts-d'armes crioient à haute voix: c'est *le Casque*, c'est *le Bassinet*, c'est *la Cuirasse*, c'est *l'Épée du Chevalier déloyal*. Le tout se passoit en présence du peuple; & cet exemple lui en imposoit ainsi qu'aux grands. Lorsque cette cérémonie étoit finie, si le coupable étoit condamné à mort, on le livroit à l'exécuteur de la Haute-justice. \*)

Aujourd'hui, on ne dégrade plus, ou du moins très-peu; on ne fait plus subir le dernier supplice, & les coupables d'une naissance illustre sont presque toujours sûrs de n'être jamais punis.

Pour moi, je suis d'avis que cette sévérité contre la Noblesse & les guerriers est nécessaire, pour retenir dans les bornes du devoir ceux qui sont vicieux ou méchans; on craint plus le supplice ou l'infamie que les disgrâces, ou la privation de sa liberté, qui sont les seules punitions qu'on inflige à la Noblesse.

Le Maréchal me demanda ensuite ce que je pensois sur tout ce qu'il venoit de me raconter. Je lui dis que j'approuvois beaucoup tout ce qui se faisoit anciennement, & que je regrettois ainsi que lui que les tournois & les champs-clos fussent abolis; qu'il me paroïssoit que l'un & l'autre étoient nécessaires dans un empire comme la France.

Le Maréchal me parla ensuite des campagnes de guerre qu'il avoit faites, & me fit le plus grand plaisir. Il avoua avec la plus grande franchise qu'il étoit plus propre à se battre qu'à commander une armée. Je vous fais, me dit-il, cet aveu de bonne foi, &

---

\*) Quand un chevalier ou noble étoit convaincu de trahison, lorsqu'il étoit jugé, l'on diminuoit le premier jour les pièces de ses armes, & le lendemain l'on brisoit son écusson en plusieurs pièces avec un marteau; & lorsque ses armes étoient brisées on déclaroit ignoble & roturier ce traître ainsi que toute sa postérité..

Voyez le vrai théâtre d'honneur par Marc de Wilson, Seigneur de la Colombière.



j'aurois désiré, pour le bonheur de ma patrie, & la gloire du Roi, que quelques-uns de mes collègues eussent eu autant de sincérité que moi; alors nous n'aurions pas perdu autant de batailles....

On vint avertir qu'on avoit servi. Nous nous mîmes à table; nous avions pour société un évêque, deux femmes assez jolies, un colonel, le Maréchal, le Marquis & moi. Nous nous amusâmes beaucoup. Le Maréchal tourmenta un peu l'évêque; il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse... le traita d'infidèle à la Duchesse de... qui venoit de donner le jour à *un Pair futur de France*. On dit, ajouta le Maréchal, que vous êtes le restaurateur de cette maison, & que sans vous elle seroit éteinte... L'Evêque se défendit assez bien; il assura que c'étoit une calomnie.... Oh! lui répondit le Maréchal, je fais là-dessus à quoi m'en tenir; mais buvons à la santé de cet enfant de l'Eglise.... Les Dames à leur tour firent la guerre à Monsieur l'évêque; on passa en revue quelques maisons illustres, qui, faute d'héritiers, alloient passer à des collatéraux, & l'on engagea beaucoup le soit disant père du Duc nouveau né de répandre sa rosée vivifiante sur plusieurs femmes de la Cour qui n'étoient stériles peut-être que par la faute de leurs maris.... L'évêque prit très-bien toutes les plaisanteries qu'on lui fit, & n'eut pas l'air trop fâché qu'on le crut capable de pouvoir sacrifier avec efficace sur les autels de Vénus....

Le jeune colonel prétendit que Messieurs du Clergé faisoient un tort infini à l'Ordre équestre; qu'on ne pouvoit plus avoir de femmes maintenant, & qu'il étoit d'avis de présenter une requête au Roi pour supplier S. M. d'envoyer Messieurs les évêques dans leurs diocèses.... Nous nous y opposerons, répondit une des Dames, car nous préférons les évêques à vous; nous sommes au moins sûres de leur discrétion, & quelquefois de leur fidélité; nous ne craignons pas non plus de les perdre à la guerre; & les devoirs qu'ils ont à remplir s'accordent assez bien avec ceux de l'amour.... L'on



discuta beaucoup le pour & le contre de la proposition de la Dame. Cela mit infiniment de gaîté dans la conversation; mais le Maréchal, qu'on avoit choisi pour juge, décida en faveur de l'Ordre équestre. Les Dames le récuserent comme juge incompetent, & décidèrent qu'elles se pourvoiroient en cassation à la prochaine assemblée du Clergé..... Je t'écrirai, Tamar, comment cette affaire aura été décidée. Nous nous retirâmes fort tard de chez Monsieur le Maréchal, qui m'a fort engagé à venir souvent le voir.

Lorsque je fus monté en voiture avec le Marquis, je lui demandai pourquoi les prêtres des chrétiens ne se marioient pas; que ces hommes avoient les mêmes sensations que les autres, qu'il me paroîssoit injuste de les obliger à garder le célibat.... Vous avez raison, me répliqua le Marquis; mais c'est leur grand prêtre qui s'y oppose; cette importante question a été agitée dans un Concile général; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont les jeunes prêtres des chrétiens qui se sont opposés à ce qu'on leur donne des femmes. Maintenant les célibataires tels que les évêques ou les abbés commendataires sont regardés comme nécessaires; cela entre dans notre constitution politique. Comme les familles illustres ont intérêt à soutenir l'aîné de leurs maisons, on met les cadets dans l'église. Ces derniers, lorsqu'ils ne prodiguent point leurs revenus, enrichissent leurs familles & souvent les relèvent. S'il arrive, comme cela est assez commun, qu'un officier général se ruine à la guerre, son oncle ou son frère qui est évêque paie ses dettes, prend soin de ses enfans, leur fait donner l'éducation conforme à leur naissance, & les avance, soit dans le militaire ou dans l'église.

Les faiseurs de projets ont déjà proposé bien des fois à nos ministres, de faire main basse sur les biens du Clergé. Je vous avoue que j'ai l'opinion que le Gouvernement feroit une grande faute. Je puis dire mon avis à ce sujet, car je ne possède aucuns biens de l'église, & je n'ai aucun,



de mes parens qui soit dans ce cas, mais voici mon avis.

Le Roi est riche lorsque les particuliers le sont. C'est un axiome politique qu'on ne peut révoquer en doute. On crie tous les jours contre les revenus immenses d'un évêque, ou d'un abbé commendataire, & l'on ne fait pas attention à un riche capitaliste comme il y en a dans cette Capitale, qui ne paient qu'un revenu très-modique au Roi, en proportion des revenus qu'ils ont. Comme son bien est en porte-feuille, il n'est pas possible de le taxer légalement. Les biens du Clergé au contraire sont connus; il fournit sans cesse aux besoins de l'Etat, soit par des dons gratuits, ou par des secours extraordinaires. Le Roi qui nomme à tous les grands bénéfices en dispose en faveur de ceux de sa noblesse dont les parens ont bien servi l'Etat. C'est une fausseté que d'oser avancer que la masse du revenu énorme du Clergé soit enfouie. Ce revenu circule sans cesse dans le Public; les évêques qui suivent encore la doctrine des apôtres (& il y en a quelques-uns,) donnent leurs biens aux pauvres, ceux qui préfèrent le luxe, enrichissent ceux qu'ils font travailler; peu importe à l'Etat que ce soit un évêque ou un particulier qui fasse circuler l'espèce ou le numéraire, qui après avoir passé dans différens canaux, en porte une partie dans le trésor de l'Etat. Pour justifier ce que je vous dis, je vous citerai la Suède & le Dannemarck, dans la révolution qu'a éprouvée la religion, les Souverains de ces deux Royaumes se sont emparés des biens du Clergé. Que sont ils devenus....? Y a-t-il de pays moins à l'aise que ces deux empires? L'Angleterre qui a opéré la même révolution, que seroit-elle sans son commerce; & malgré la prétendue liberté dont elle jouit, le peuple n'est-il pas écrasé sous le poids des impositions? .... Je conclus donc que nos Ministres commettraient la plus grande faute en adoptant aucun projet, qui auroit pour objet de s'emparer des biens du Clergé; c'est une ressource dans le besoin, & qui doit être sacrée



pour l'Etat. Il y a, je l'avoue, des abus dans tout, mais il est dangereux quelques fois de vouloir les changer.

Nous n'avons plus à redouter aujourd'hui le pouvoir des prêtres; ce sont des citoyens paisibles. Comme leur existence est absolument nécessaire, je trouve qu'il est sage de les laisser vivre en paix. Vous voyez, me dit le Marquis, que personne ne vous dit rien ici sur votre croyance; on ne vous force point d'assister à nos cérémonies religieuses: vous êtes aussi libre ici que vous le seriez dans votre pays. Jamais notre gouvernement n'a été aussi doux; on ne persécute que ceux qui ont la manie de faire secte, & certainement l'Angleterre, ce pays de liberté tant vanté, on n'y est pas aussi tolérant que nous le sommes. Je t'avoue, Tamar, que le Marquis m'a fait revenir des préjugés que j'avois sur les prêtres des chrétiens; plusieurs de ceux qui habitent cette capitale, me paroissent d'une conduite irréprochable. Tu ne dois pas mettre de ce nombre certains abbés dont je t'ai parlé; ces derniers n'en portent que l'habit; ils ne sont point initiés aux grands mystères de la religion; c'est une espèce de troupes légères que le corps défavoue lorsque quelques-uns des derniers font des sottises.

Je ne veux pas fermer ma lettre sans te parler de nouvelles. Je te dirai que le Roi d'Espagne vient de déclarer la guerre à l'Angleterre. Voilà les fiers bretons qui ont un ennemi de plus à combattre. S. M. Britannique vient d'ordonner en conséquence d'agir de représailles contre les espagnols, & de les attaquer par-tout où on les rencontrera. La nation angloise ne paroît pas contente de tout ce qu'ont fait les ministres qui auroient dû depuis longtems prévoir ce qui arrive aujourd'hui. Vingt membres de la Cour des pairs demandent un changement dans l'administration. L'arrêté qu'ils ont pris à ce sujet est de la plus grande force. Ils disent "que la conduite indigne qu'ont tenue les Ministres ne mérite pas qu'on leur confie les opérations futures des affaires,



“attendu l’abus qu’ils ont fait de leur autorité,  
 “pour plonger la nation dans une guerre qui ne  
 “peut avoir que des suites funestes.... Une ligue  
 “puissante formée contre nous avec une supériorité  
 “navale tant en nombre de vaisseaux qu’en célérité  
 “d’armemens ; & ce pays, laissé pour la première  
 “fois sans alliés , nous rendroient complices des  
 “délits de nos ministres, si nous ne travaillions pas  
 “nous-mêmes à rendre à nos efforts la vigueur qui  
 “leur est nécessaire , & à développer ce courage  
 “Britannique, qui sous la direction de sages con-  
 “seils a si souvent triomphé de ses ennemis, &c. ,

Il est certain, mon cher Tamar, que l’Angle-  
 terre est dans une furieuse crise , en guerre avec  
 deux puissances formidables, brouillée avec ses  
 Colonies de l’Amérique, divisé chez elle entre  
 deux partis. Je commence à craindre que cette  
 nation ne succombe, & qu’après avoir combattu  
 pendant quelques années, elle ne soit réduite à  
 faire une paix honteuse.

Je t’avoue, mon cher Tamar, que je suis moi-  
 même très-étonné du peu de sagacité des ministres  
 anglois ; ils n’ont pas ignoré tous les préparatifs,  
 secrets de la France ; ils ont été de même instruits  
 de ceux de l’Espagne, malgré cela ils se sont  
 laissé amuser par des négociations frivoles, qui  
 n’avoient pour objet que de gagner du tems &  
 se préparer à la guerre. D’après tout ce que  
 j’apprends ici je vois que le Cabinet de St. James  
 auroit pu prévenir ses ennemis, & qu’il n’est pas  
 excusable d’avoir cherché à temporiser lorsqu’il  
 devoit agir. L’Angleterre, suivant moi, devoit  
 réunir toutes ses forces maritimes pour bloquer le  
 port de Brest & empêcher l’année dernière la  
 flotte du Comte d’Estaing d’en sortir. Elle  
 devoit prévoir sa rupture avec l’Espagne ; &  
 sans attendre la déclaration que vient de lui faire  
 l’Ambassadeur de cette dernière, agir offensivement  
 contre les espagnols du côté de leurs possessions  
 qu’on auroit trouvé sans défense.

On ne peut assez s’étonner que les anglois  
 n’aient pas suivis dans cette guerre les mêmes



principes qu'ils avoient adoptés dans la précédente. Si dès le commencement de l'année 1777, ils avoient déclaré la guerre à la France, cette dernière, qui n'étoit pas encore préparée à la faire, auroit été obligée de renoncer à l'alliance qu'elle a faite depuis avec les treize Etats-Unis; & la Cour de Londres l'auroit obligée d'accepter des conditions de paix, qu'elle ne peut plus se flater d'obtenir maintenant.

Le Comte d'Orvilliers qui commande en chef la grande flotte françoise, est parti pour aller croiser sur les côtes d'Angleterre. On vient de lui envoyer des dépêches pour lui donner avis que Don Cordova, commandant les forces navales espagnoles, se joindra à lui pour agir de concert contre les anglois.

Tandis qu'on fait tous ces préparatifs sur mer, les différens corps d'armée de terre se rendent aussi à leur destination. Les officiers généraux qui doivent commander en Normandie ont pris congé du Roi & toutes les troupes qui sont sous leurs ordres doivent se rendre à leurs différens postes sur les côtes de Bretagne.

Il est pareillement question de rassembler une armée en Flandres pour y protéger, dit-on, un embarquement qui doit se faire de ce côté. On croit toujours ici à une descente en Angleterre. Pour moi, que le Marquis a mis dans le secret, je fais qu'on ne veut que donner le change à l'Angleterre, & l'obliger à ne pas abandonner ses côtes, pendant que les flottes françoises agiront ailleurs.

Il vient d'arriver une grande nouvelle qui donne matière à tous les nouvellistes de ce pays de former des conjectures. La flotte d'Espagne s'est jointe à celle de France; ces forces réunies cherchent maintenant l'Amiral anglois, qui n'aura certainement pas beau jeu, s'il rencontre ses adversaires. On croit que sa prudence lui suggérera de ne point se mesurer avec des forces aussi supérieures.

Voilà, mon cher Tamar, la superbe Albion dans une furieuse crise, & je suis impatient de savoir comment elle s'en tirera.

Donne-moi donc de tes nouvelles, Tamar, & de tout ce qui se passe dans nos contrées. Nos frères gardent-ils la neutralité? Je crois que c'est le parti le plus sage & celui qu'ils doivent suivre. Adieu, Tamar, je suis impatient de recevoir de tes lettres.

Paris, le 20 Juillet 1779.





# LETTRE VINGT-ET-UNIEME

DE MATECK à TAMAR.

---

**J**e veux t'entretenir aujourd'hui, mon cher Tamar, de Physique & de Métaphysique, & te faire part de la façon de penser de plusieurs philosophes modernes, qui sans aucuns égards pour les *Descartes*, les *Gassendi*, les *Newton*, & les *Loke*, ont cru devoir adopter d'autres principes sur l'origine du Globe que nous habitons.

Depuis ma dernière lettre, je te dirai que j'ai passé une partie de mon tems avec les savans. Je t'avoue que je ne sais plus maintenant à quoi m'en tenir; il y a ici différens systêmes, & différentes sectes de philosophes, qui prétendent toutes avoir raison. Pour moi, je suis fort embarrassé à laquelle donner la préférence. Je vais te communiquer à ce sujet les opinions de chacune d'elle, & je serai fort aise de savoir ta façon de penser: elle me servira à me décider.

Le philosophe *Buffon*, dont je t'ai parlé dans une de mes lettres, est l'Auteur *des Epoques de la Nature*; c'est lui qui a imaginé ces comètes ces planètes, ces soleils de verre, d'émeril de craye & de pierre-ponce; c'est le créateur de ce systême qui prétend que nous mourrons tous par le froid.... Un autre philosophe qui a joui pendant sa vie d'une grande réputation, & qui a encore beaucoup de sectateurs, est connu sous le nom de *Tellamed*: il enseigna que la Terre avoit été dévidée par le soleil, & qu'avant d'être hommes nous avions été poissons; si nous devons l'en croire, nous tirons notre origine des *saumons*, des *carpes*, des *esturgeons*, & des *brochets*.... Le philosophe



*Robinet* est d'avis que les montagnes & la lune, pondent des œufs, comme les poules; & il assure même qu'il en a vu éclore. Ce système se rapproche un peu de celui des *Buffoniens*.... Un certain *la Mettrie* philosophe charmant (qui fut le favori d'un grand Chef que toute l'Europe admire) prétendoit que l'homme dans son origine avoit été Lion, Tigre, Loup, Renard, &c.... il disoit "qu'il ne suffit pas à un sage d'étudier la Nature „ & la Vérité; il doit oser dire la dernière en faveur „ du petit nombre de ceux qui veulent s'instruire „ & peuvent penser; car pour les autres qui sont „ volontairement les esclaves des préjugés, il ne „ leur est pas plus possible d'atteindre la vérité „ qu'aux grenouilles de voler., L'Auteur de cette maxime a été accusé de matérialisme, à cause des préceptes qu'il a enseignés dans ses œuvres philosophiques. Pour moi, je les ai lues avec plaisir; & je compte de te les envoyer dans la nouvelle collection de livres que je te destine. Je pourrai y joindre les ouvrages d'une nouvelle compagnie de philosophes, qui prétendent que toute la surface du globe est composée de quatre sortes de matières qu'ils classent dans l'ordre qui suit.

1. Matières granitiques & volcaniques.
2. Matières calcaires encore & humides & mal durcies.
3. Matières calcaires desséchées & très-dures.
4. Matières terreuses.

Ces quatre opérations connues, ont donné les époques & annales du monde physique, & fourni aux philosophes l'action successive des quatre élémens. Le granit & les volcans, disent-ils, n'existeroient pas sans l'action & le secours du feu; les eaux seules ont pu nous donner les montagnes calcaires; mais ces montagnes seroient encore humides & fangeuses sans l'action de l'air & des vents. Enfin la terre seule a pu donner les matières terreuses. Le résultat de toutes ces



opinions est, que le feu, dans ce système devra occuper la première place, & la première époque sera celle de son empire. Auquel on fait succéder l'empire de l'eau qui sera la seconde époque. La troisième sera l'empire de l'air; & la quatrième sera donnée à l'empire de la terre.

Cette compagnie de physiciens est maintenant occupée des calculs arithmétiques du tems que la terre doit durer encore, & déjà un de leurs Géomètres a décidé que son empire ne cessera que dans soixante-&-quinze millions d'années. — Les pères de ce nouveau système ne doutent pas que les préjugés, & même la physique, ne leur préparent beaucoup de difficultés à vaincre; mais ils espèrent les résoudre aussi facilement que leurs confrères *Buffoniens la Mettrie, Tellement & Robinet* ont donné la solution des leurs.

Que penses-tu, mon cher Tamar, de toutes ces différentes opinions? Comme tous les savans de l'Europe ont juré de n'être jamais d'accord entr'eux, une nouvelle secte de philosophes va bientôt paroître sur les rangs; ils sont tous d'un avis différent: les uns prétendent que la mer a formé par sept à huit déluges les schistes, les grès, l'ardoise, la marne, & la craie, ainsi que différentes autres couches entremêlées qui se trouvent dans les montagnes. D'autres qui n'ont point trouvé dans plusieurs montagnes, ni pierre calcaire, ni marbre, ni ardoise, ni craie, assurent que l'empire de l'eau n'est pas encore arrivé, mais qu'il viendra, parce que la terre se change en eau. Un adversaire combat cette opinion, & soutient que l'eau se change en terre, & que la preuve en est dans la diminution de cet élément liquide qui perd chaque jour de sa quantité. Enfin un des savans de cette secte, prétend que les montagnes calcaires ont été produites par le feu & non par l'eau. Il abrège aussi les époques inventées par ses confrères, en assurant que les montagnes se sont formées dans l'eau par une espèce de précipitation



& d'agglutination, semblable à celle du lait qui se caille subitement dans un vase.

Voltaire, cet homme célèbre, a voulu aussi écrire sur ces matières & faire part au Public de ses opinions sur les révolutions qu'a éprouvées le Globe; il prétend démontrer la raison pour quoi on trouve des coquillages de mer sur les hautes montagnes, & assigner en même tems une cause à la retraite des eaux; afin de donner de la vraisemblance à son hypothèse, il a eu recours aux mouvemens des poles.

“ Il est possible, a-t-il dit, que la mer ait couvert  
 „ successivement tous les terrains, l'un après  
 „ l'autre; & cela ne peut être arrivé que par une  
 „ gradation lente, dans une multitude de siècles.  
 „ La mer en cinq cents ans s'est retiré d'Aigue-  
 „ morte, de Fréjus, de Ravène qui étoient des  
 „ ports de mer, & elle a laissé environ deux  
 „ lieues de terrains à sec; par cette projection il  
 „ est évident qu'il lui faudroit deux millions  
 „ cinquante mille ans pour faire le tour de notre  
 „ Globe. Ce qui est fort remarquable, c'est que  
 „ cette période approche beaucoup de celle qu'il  
 „ faut à l'axe de la terre pour se lever & se  
 „ coincider avec l'Equateur: mouvement très-  
 „ vraisemblable, qu'on commence à soupçonner  
 „ depuis cinquante ans, & qui ne peut s'effectuer  
 „ que dans l'espace de deux millions & plus de  
 „ trois-cent-mille ans. „

D'après le peu de notions que j'ai sur le système du monde, je t'avouerai, Tamar, que je suis assez de l'avis du philosophe Voltaire quant à la révolution que doit éprouver notre Globe; & j'ai l'idée que notre patrie fera un jour placée sous la ligne méridionale; mais ni toi ni moi ne vivrons assez longtems pour être les témoins de cette révolution.

Tu te souviendras, Tamar, de ce que je t'ai écrit dans ma onzième lettre sur le système de M. de Buffon; il trouve aujourd'hui beaucoup de contradicteurs. Un nouvel athlète s'est présenté dans



l'arène pour combattre l'auteur des Epoques; il a commencé son attaque en vérifiant les calculs de ce dernier. J'aurois désiré que ce critique eût imaginé quelque chose de mieux que les soleils de verre fondu . . . . mais il ne substitue à la place que des idées vagues, renouvelées des anciens; il rétablit ces demi-vides; il ressuscite cette matière subtile qui remplit tout l'espace; & ne résiste point au mouvement des astres. Ce fluide aérien plus épais, plus dense, plus ferré que le mercure, & plus léger que la vapeur de l'eau, plus dense, puisqu'il faut qu'il remplisse tout l'espace qu'il est physiquement possible d'occuper; plus léger, puisqu'il & chassé, agité, transporté en tout sens, & par tous les corps, sans leur opposer la moindre résistance; ce fluide plus lourd & plus puissant que nos masses planétaires, puisqu'il les soutient, & dirige tous leurs mouvemens, avec toutes les forces de l'impulsion, mais bien moins actif, & moins fort, puisqu'il les laisse toutes s'approcher, s'éloigner, augmenter ou diminuer leur vitesse, selon des loix tout autres que celles de l'impulsion. Avec ce fluide étonnant l'Auteur rétablit celui des tourbillons qui se croisent les uns les autres sans se troubler mutuellement; ces tourbillons éliptiques ou paraboliques qui transportant certains astres d'Orient en Occident, & d'autres au contraire d'Occident en Orient; d'autres enfin du Midi au Nord, ou du Nord au Midi; quand avec ce fluide, & ces tourbillons l'auteur expliquera le triple mouvement qui produit les jours & les nuits, les saisons & les années, la mutation de l'axe & la précession des équinoxes; quand il en viendra aux variations de la lune, des comètes, & des planètes dont les vitesses s'accélèrent précisément quand elles s'approchent les unes des autres, c'est-à-dire quand le choc de leurs tourbillons devrait retarder leur mouvement; enfin quand il parlera de ce fluide & de ces tourbillons qui suivent ou font suivre aux corps célestes la raison inverse du carré des distances. Alors M.



*de Buffon* se propose de combattre son ennemi & de lui prouver toute la fausseté de son système dont les idées ne lui appartiennent point, les ayant prises de quelques rêveurs carthésiens. La seule idée neuve que j'aie trouvée dans le système du rival de *M. de Buffon*, & qui me plaît assez, c'est sa *théorie des mers & des montagnes fondée sur l'applatissment des pôles*. Je vais te faire part de ce que dit l'anti-Buffonien à ce sujet. "L'Océan „ s'étend d'un pôle à l'autre dans les deux hémis- „ phères, parceque les pôles se sont aplatis ; „ l'Afrique a dû se séparer de l'Europe, parce „ qu'elle faisoit effort vers l'Equateur. La vitesse „ de la rotation de la terre augmente, & les jours „ doivent en conséquence diminuer. Les eaux „ éprouvent une même diminution que les jours ; „ & l'Océan doit se trouver réduit à sec. Enfin „ l'anti-Buffonien prétend que les régions qui occu- „ poient le milieu des continens ont dû, par „ leur excès de solidité, prendre plus de force „ centrifuge, & s'élever au-dessus des régions qui „ s'approchent davantage des parois des grandes „ scissures ou bords de la mer ; & que c'est en effet „ vers le milieu des continens que se trouvent les „ plus hautes montagnes, &c. „

On est occupé à réfuter ce nouveau système ; & je te ferai part, mon cher Tamar, des réflexions qui auront été faites à ce sujet.

Ce qui va t'étonner maintenant, c'est que les philosophes mages ou prêtres des chrétiens ne veulent entendre parler d'aucun de ces systèmes, & qu'ils s'obstinent à s'en tenir à celui de leur ancien *Moïse*. Les mages lettrés, qui habitent un palais qu'on nomme *la Sorbonne*, sont les ennemis déclarés de ceux qui osent penser autrement qu'eux. On doit croire que le grand Chef de l'univers a travaillé six jours pour faire le ciel, la terre, la lune, le soleil, les eaux, les animaux & les hommes. C'est une hérésie chez les chrétiens qui ne sont pas philosophes que de penser & croire que le grand Chef de l'univers ait pu dans un instant



créer notre globe, & l'arranger tel qu'il est maintenant . . . J'eus occasion, il y a quelques jours, de causer avec un de ces mages qui étoit un homme instruit; je lui parlai *des Epoques de la Nature*; sur ce qu'il me répondit que cela étoit contraire à tous les principes de la religion des chrétiens, je lui répliquai que je ne voyois pas les choses du même oeil que lui; qu'il ne pouvoit résulter aucun mal pour la religion en cherchant à s'instruire; que nous autres sauvages croyons à un premier principe; que ce premier principe étoit le grand Chef de l'univers; que nous étions persuadés qu'il étoit le créateur de la lumière, des astres des animaux des planètes & de tout ce qui existoit sur le globe, mais que l'idée noble & sublime que nous avons de ce grand Chef de l'univers nous empêchoit de croire tout ce que la doctrine des prêtres européens enseignoit à ce sujet. Les recherches, lui dis-je, que font les hommes de la vérité, n'ont rien de contraire à la sagesse & à la puissance du grand Chef de l'univers; je suis même d'opinion que cela ne peut servir qu'à les confirmer dans la haute idée qu'ils doivent avoir du grand Ouonthio que vous autres européens appelez Dieu. . . .

Que sert aux hommes, me répondit le *mage*, d'avoir toutes les explications physiques & autres recherches sur la théorie de la terre & du soleil ou de la lune, quand il est démontré que la physique & autres connoissances ocultes des philosophes, ne produiront jamais ni terre, ni soleils, ni lune, ni mers, ni animaux? Lisez, me dit-il, *la Genèse*; vous y trouverez les premiers élémens qui ont servi de guide à tous nos philosophes. J'avoue que *Moïse* n'avoit pas l'art de s'exprimer comme *Newton*, *Locke*, *Buffon*, *Diderot* & d'*Alembert*; mais la bonhomie de sa physique étoit à la portée de tout le monde. Le peuple ne comprendra rien *aux Epoques de la Nature*; & il entend parfaitement la création du monde imaginée par le philosophe juif . . . . Je suis de votre avis



répondis-je au *mage* ; mais je crois qu'il est cependant essentiel que de la philosophie naisse le choc des opinions ; cela est absolument nécessaire pour électriser les esprits & forcer la lumière de se montrer. Il me paroît sage qu'il y ait des mages pour combattre les systèmes, comme il faut des philosophes pour en imaginer. J'aime assez qu'il y ait des savans qui tournent les mages en ridicules comme il en faut qui les défendent ; sans cela les prêtres des chrétiens feroient, selon moi, des hommes trop puissans, & qui je crois abuseroient de leur autorité. Au reste toutes ces argumentations pour & contre la religion, lorsqu'elles sont écrites gaîment amusent & instruisent en même tems.... Le *mage* prit assez bien tout ce que je lui dis ; il m'engagea beaucoup d'aller le voir ; je le lui promis : je veux, me dit-il, vous éclairer, & vous donner une meilleure opinion que celle que vous avez de nous. Je le remerciai, de la peine qu'il vouloit bien prendre ; mais j'y mis une condition que dans nos entretiens, il ne feroit point question de *théologie*, ni de *scolastique* ; que je voulois être éclairé par les lumières de la raison, & non par cette logique de l'école que les disciples d'Aristote ont imaginée pour pouvoir argumenter seuls, & avoir toujours raison avec les autres. Le *mage* m'engagea sa parole de ne point se servir des armes que je lui défendois, & dont il ne faisoit lui-même usage qu'à la dernière extrémité....

Tu ne peux te former une idée, Tamar, du pouvoir qu'ont ces *mages* ; je vais te citer à ce sujet un trait qui te paroîtra incroyable. Il est bon que tu saches que les européens sont attaqués d'une maladie de peau que nous autres ne connoissons point. Ce mal fait périr une quantité d'enfans en bas-âge ; & ceux qui n'ont point eu cette maladie dans leur jeunesse n'en sont point exempts dans leur vieillesse, & beaucoup en meurent. Quelques *médecins*, espèce d'hommes dont je ne t'ai pas encore parlé, ont fait des recherches



sur la cause de cette maladie, & sur les moyens d'en empêcher les suites funestes. Les anglois ont été les premiers qui en ont fait l'épreuve; les turcs depuis longtems ont fait usage de l'inoculation avec succès. Toute l'opération consiste à donner ce mal à ceux qui ne l'ont point eu; les européens appellent cela *l'inoculation*. Les anglois, en leur qualité de peuples libres, ont cru pouvoir faire usage du remède sans consulter leurs gens de loix ni leurs *mages*, & ils ont conservé la vie à des milliers de citoyens. Cette découverte a fait beaucoup de bruit ici; quelques particuliers ont trouvé bon d'en faire usage. Le Parlement qu'on n'avoit pas consulté a défendu qu'on employât ce remède. On a demandé l'avis des *mages* & des *Lettrés de la Sorbonne*, qui se sont assemblés pendant plusieurs mois pour examiner & prononcer sur le fait dont il étoit question, enfin après de vifs débats il a été décidé que *l'inoculation* étoit une oeuvre impie, un crime de Lèze-Majesté divine, qui ne pouvoit être approuvé ni même toléré par la religion; le Public a appelé comme d'abus de cette sentence. On a beaucoup écrit pour & contre cette importante matière, & pendant que les uns se disputoient, les autres profitoient de la découverte des anglois pour se préserver de la mort, en dépit de *la Sorbonne*. . . . Aujourd'hui on fait publiquement usage de ce remède; il n'y a plus qu'une certaine classe du peuple qui préfère la mort à l'oeuvre impie de se faire donner un mal, qui, selon lui, offenseroit le grand Chef de l'univers. . . . Que penses-tu, mon cher Tamar de ce préjugé? Croirois-tu qu'il pût exister chez un peuple éclairé, & sur-tout chez une Nation qui ne se pique pas d'avoir, pour sa religion & pour ses prêtres, la croyance aveugle qu'on dit nécessaire au bonheur d'aller après sa mort habiter le séjour où réside le grand Chef de l'univers. . . . ?

Mais c'est assez t'avoir parlé physique & systêmes sur la théorie de la terre; tu peux actuellement



faire tes réflexions sur les différentes opinions des philosophes; comme tu t'occupes de l'étude de cette partie, tu pourras, si tu le veux, me communiquer tes observations; tu peux même imaginer un Système; alors tu figureras parmi les savans européens, à qui j'ai déjà donné une haute opinion de toi. Je te dirai que les françois n'ont eu jusqu'à présent qu'une idée très-imparfaite de notre nation; ils ont cru qu'il y avoit peu de différence entre un *Iroquois*, ou un animal à quatre pieds; quelques-uns paroissent étonnés de m'entendre parler, de me voir agir, boire, manger & faire tous les exercices du corps comme ils les font; plusieurs doutent encore que je sois *Iroquois*. Je t'avoue que leur incrédulité m'amuse infiniment; c'est bien le cas de dire *que c'est le propre de l'ignorance de révoquer en doute ce qu'on ne peut comprendre*. Plusieurs Lettrés de ce pays m'ont fait nombre de questions sur notre dialectique; je leur ai répondu que la Langue *Iroquoise* étoit la Mère-Langue de tous les peuples qui habitent l'Amérique septentrionale la plus près du pôle; \*) que nous avons ainsi que les européens nos règles grammaticales; que notre Dialecte avoit les Locutions particulières, les expressions variées, & les tours de phrase pour parler avec élégance; & qu'en général notre manière de nous énoncer étoit extrêmement concise. On m'observa qu'il étoit fâcheux que nous ne connussions point l'usage de l'écriture. Je répondis que suivant une ancienne tradition que nous avons conservée, nos ancêtres en avoient fait usage, & qu'ils avoient

---

\*) On sait que tous les peuples sauvages qui habitent la partie la plus septentrionale de l'Amérique ne parlent que deux langues qui servent de dialecte à toutes les autres contrées de ce pays. Ces deux Langues sont l'*Algonkine* & l'*Iroquoise*; les naturels du pays croient que ces deux nations sortent d'une même famille; & que deux grands chefs qui sans doute étoient frères se séparèrent & formèrent deux peuples différens, d'où sont sorties les cinq nations.  
Note de l'éditeur.



écrit sur des écorces d'arbres les faits mémorables de la nation, mais que les guerres cruelles qu'on avoit eu à soutenir contre les européens depuis la découverte qu'ils avoient faite de l'Amérique nous avoient obligé de mener une vie errante dans les bois & les montagnes, & forcés de renoncer à cultiver & perfectionner la semence des connoissances que nous avions acquises.

J'ai eu l'honneur d'être présenté il y a déjà quelque tems à ce nouvelliste dont je t'ai parlé dans mon avant-dernière Lettre; il m'a donné une audience fort courte, attendu qu'il étoit occupé à parler d'affaires sans doute importantes avec le représentant du grand chef des espagnols. Je n'ai pas cru devoir troubler un entretien d'où dépendoit peut-être le sort de l'état. Cet homme parle peu; on m'a dit que c'étoit une habitude que contractoient ceux qui étoient employés dans les secrets du gouvernement, par la crainte qu'ils ont d'être pénétrés. . . . . *Le nouvelliste de la Cour* (c'est ainsi qu'on l'appelle) ne fait que communiquer les avis qu'il a reçus soit de Versailles ou des pays étrangers. Comme j'étois là, il lui arriva des lettres d'Espagne, qui lui annonçoient que le Lord Grantham, ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne à Madrid, avoit quitté sans prendre congé; que le motif de la rupture entre les espagnols & les anglois, étoit, la conduite, qu'avoient tenue les commandans de l'Angleterre, voisins des établissemens de la Louisiane; que ces derniers avoient négocié secrètement avec les Indiens pour les porter à massacrer tous les espagnols qui se trouvoient dans ces contrées, &c. . . . On étoit occupé à faire des commentaires sur cette nouvelle, lorsqu'un homme fendant la presse remit une lettre au *nouvelliste de la Cour*. Dans le moment, tous ceux qui étoient à se promener dans le jardin, se rassemblèrent, & la foule devint à l'instant si nombreuse que le *nouvelliste de la Cour* manqua détouffer; on sentit la nécessité de conserver une tête si chère;



si chère; on fit place, & l'oracle parla: voici ce qu'il lut à mi-voix.

Le feu a pris à Plymouth la nuit du 22 au 23 du mois dernier dans le bureau de ravitaillement, & dans le magasin de biscuit où il a fait beaucoup de dégât. le 25 au matin il a pris une seconde fois dans le chantier des constructions, à l'atelier des peintres; & le dommage qu'il a causé est très-considérable. On ignore encore si les bois de construction & autres munitions navales qui se trouvoient dans ce port ont été sauvés de l'incendie.

Chacun raisonna à sa manière sur cet événement; les uns l'attribuoient au hasard, d'autres affiuroient que c'étoit une suite du mécontentement qu'il y avoit en Angleterre, & dans une heure, mon cher Tamar, cette nouvelle fut répandue dans tout Paris avec des circonstances curieuses à entendre; enfin elle étoit si défigurée que je crus que c'en étoit une autre.... J'ai su depuis la vérité; le dommage causé par ces deux incendies est peu de chose, & ne peut faire aucun tort aux anglois; mais ce qui peut leur en faire beaucoup, c'est l'avis qu'on vient de recevoir, que l'Amiral Hardy n'ayant que trente vaisseaux de ligne pour combattre les françois & les espagnols qui en ont plus de soixante, a jugé à propos de rentrer dans le port de Plymouth, pour y attendre que plusieurs vaisseaux qu'on arme viennent se réunir à sa flotte. On ignore dans ce moment où est le Comte d'Orvilliers; mais on est rassuré sur les craintes qu'on avoit qu'il ne fût allé pour intercepter une flotte marchande angloise de 200 voiles venant des Iles sous le vent; cette riche flotte vient d'arriver saine & sauve dans les ports d'Angleterre, sans avoir rencontré dans sa route un seul vaisseau françois. On murmure ici à ce sujet, non-seulement pour la perte de cette riche flotte, mais aussi à cause des matelots qu'elle va fournir à la



royale qui pourra par ce moyen armer dix vaisseaux de plus.

J'étois il y a quelques jours à l'Opéra dans la loge du Comte de..... un de ses amis qui arrivoit de Versailles nous apporta la nouvelle que le ministre de la marine avoit reçu l'avis de la jonction des deux flottes; qui s'étoit effectuée le 23 du mois dernier à la hauteur du Cap de Finistère; elles firent voile ensemble le 25. Ces deux flottes réunies forment une armée navale de soixante-&-six vaisseaux de ligne. Le nombre des frégattes, corvettes & brulots, est de quarante. Forme-toi l'idée, mon cher Tamar, d'une pareille flotte; on assure ici que jamais il n'y en a eu de pareille sur l'Océan. Les partisans de l'Angleterre, commencent à trembler. Je t'avoue que je ne puis concevoir comment l'Amiral Hardy pourra tenir contre de pareilles forces. Il y a ici des marins qui prétendent que les anglois se tireront encore de ce mauvais pas, attendu que les grandes armées navales sont comme les grandes armées de terre, & qu'on manœuvre mieux avec trente vaisseaux de ligne qu'avec soixante; je serois assez de cet avis.

Tu te souviendras, Tamar, que dans ma première lettre je t'ai parlé d'un abbé qui voyageoit avec nous dans la voiture qui me conduisit de l'Orient à Paris. Je n'avois pas encore rencontré depuis que je suis ici ce compagnon de voyage; je fus fort surpris de le trouver il y a quelques jours à la Comédie françoise; il étoit dans une petite loge en tête-à-tête avec une très-jolie femme; il me reconnut le premier. Après les complimens d'usage qu'on est accoutumé de se faire ici, il me demanda si je m'amusois beaucoup, & comment je trouvois la France. Je lui répondis que c'étoit un séjour charmant, où l'on n'avoit qu'à desirer.... ma foi, répliqua-t-il, vous avez raison. Pour moi, je crois qu'il n'y a qu'un Paris dans l'univers entier.... Il me paroît, lui dis-je, que vous êtes fort content d'y être.... oh très-content, me répondit-il; la femme charmante à laquelle j'avois adressé des



vers, \*) m'a fait avoir un bénéfice de vingt mille livres de revenu. Je suis plus heureux qu'un abbé commendataire; & je n'ai d'autre chose à faire que de desservir l'autel de l'amour de Monseigneur l'Evêque de... pendant quelques mois de l'année; où il va dans son diocèse pour y remplir les fonctions de son ministère.... L'autel que vous desservez, lui demandai-je, mérite-t-il le culte que vous lui rendez? Jugez-en vous-même, me dit l'abbé; c'est celui que vous voyez à côté de moi (tu comprends bien que c'étoit la Dame avec laquelle il étoit.) En vérité, mon cher Tamar, c'étoit une figure divine; je priai l'abbé de me présenter à elle; il le fit d'assez bonne grâce. La Dame m'honora d'un sourire; elle parla bas à l'oreille de l'abbé; je voulus savoir la confidence qu'on avoit faite, mais on refusa de me le dire. Je liai ensuite conversation avec cette Dame, qui me parut avoir beaucoup de gaieté dans l'esprit. Lorsque le spectacle fut fini, je lui donnai la main pour descendre; l'abbé me demanda si j'avois des engagemens de pris; je lui dis que non; eh bien! me répliqua-t-il, Madame vous invite à venir souper ce soir avec elle.... J'acceptai la proposition.... Je t'avoue, mon cher Tamar, que j'enviai le bonheur de l'abbé, & que je me ferois volontiers chargé du soin qu'il prenoit de l'autel de Monseigneur l'Evêque de.... L'on fit & l'on dit mille folies; l'abbé chanta des couplets libertins qu'il avoit faits, cela mit plus que de la gaieté dans notre petit triumvirat; l'abbé ne me parut point jaloux de toutes les agaceries que me faisoit sa Dame, auxquelles je répondois de manière à lui faire entendre que j'étois digne d'être admis aux sacrés mystères.... A propos, dit cette Dame, en parlant à l'abbé, ma femme-de-chambre m'a remis avant le souper une lettre de l'Evêque de.... sans doute qu'il m'annonce son retour. Voyons, lisons ce qu'il m'écrit....

---

\*) Voyez la lettre Iroquoise première.



“Vous êtes charmante, ma belle amie, de ne  
 „ point m’abandonner à moi-même, & de  
 „ m’écrire aussi souvent que vous le faites. La  
 „ vie que je mène ici est vraiment fatigante,  
 „ à cause de la représentation à laquelle je  
 „ suis obligé : cette uniformité d’existence est  
 „ pour moi d’une insipidité à me faire périr  
 „ d’ennui.... Je n’ai de plaisir & de bonne  
 „ humeur que les jours de courier qui  
 „ m’apportent de vos lettres. Votre dernière  
 „ étoit écrite à ravir ; les détails que vous m’y  
 „ faites de votre journée m’ont fait regretter  
 „ de n’avoir pu être de la partie. Savez-vous  
 „ que vous me rendriez presque jaloux de  
 „ l’abbé, si je n’étois pas aussi sûr de votre  
 „ cœur.... que de l’honnêteté du confident ?....”  
 (ici l’abbé & la Dame partirent d’un grand éclat de  
 rire ; je fis chorus avec eux... on continua de lire.)

“Que me parlez-vous sur les craintes que  
 „ vous avez de me perdre ? Je vous renouvelle,  
 „ ma chère amie, ce serment prononcé tant  
 „ de fois dans vos bras.... Rappelez-vous  
 „ ces heureux délires où nos bouches ne  
 „ savoient dire que je vous aime.... Nous  
 „ serions indignes l’un de l’autre, si l’un de  
 „ nous deux étoit capable de manquer à  
 „ sa promesse....

Oh ! je nie cela, répliqua vivement la Dame, car  
 vous ignorez sans doute, Monseigneur, que les  
 absens ont toujours tort.... mais voyons jusques  
 à la fin ; elle lut.

„ J’espère de me venger de vos injustes soup-  
 „ çons à mon retour près de vous, & vous  
 „ prouver que je ne mérite pas d’être accusé  
 „ d’un pareil sacrilège en amour.... J’ai été  
 „ tenté plusieurs fois de retourner à Paris,  
 „ mais je n’aurois pu le faire sans me compro-  
 „ mettre. Je suis obligé de rester ici pour  
 „ terminer quelques affaires qui regardent le  
 „ ministère & qui demandent ma présence....  
 „ Je pourrai peut-être vous prier de m’envoyer



„ l'abbé pour m'aider à finir plus promptement....  
 „ Cette phrase déconcerta un peu la Dame, &  
 „ celui qu'elle regardoit; on se tut; & moi je  
 „ me mis à rire, mais personne ne m'imita: on  
 „ acheva la lettre....

„ C'est un honnête créature; je suis enchanté  
 „ de tout le bien que vous m'en dites; c'est  
 „ ce qui me détermine à me l'attacher davan-  
 „ tage .... qu'il est heureux d'être près de  
 „ vous!.... Je lui fais bon gré de vous entre-  
 „ tenir de moi, & je lui tiens compte de son  
 „ zèle.... La privation cruelle que je ressens  
 „ d'être éloigné de vous ne me laisse que le  
 „ plaisir de vous parler de ceux que nous  
 „ avons goûtés .... quand je me les retrace,  
 „ mon ame vole où vous êtes.... Je vous vois,  
 „ je vous entretiens .... & plus d'une fois cette  
 „ douce illusion m'a rendu heureux pendant  
 „ le sommeil....

„ Je ne prévois pas de pouvoir être de  
 „ retour auprès de vous avant deux mois. Ne  
 „ vous chagrinez point de ce retard; l'amour me  
 „ ramènera dans vos bras, & vous retrouverez  
 „ en moi l'amant le plus tendre.... adieu.,

On fut fort content que le voyage de Monseigneur  
 fût différé; on s'occupa des moyens d'empêcher  
 l'abbé d'aller partager ses travaux spirituels, une  
 maladie devoit servir de prétexte, & l'on arrêta  
 que le lendemain on consulteroit un médecin sur  
 des insomnies, des maux de nerfs, des palpitations  
 de cœur, qui obligeroient à un régime non pas  
 d'amour .... mais qui défendrait de voyager &  
 de travailler, lorsque ce projet fut arrêté on se livra  
 de nouveau à la gaieté; l'abbé demanda dispense  
 à la Dame pour le service du jour; j'offris de le  
 faire à sa place; on me refusa. Je n'eus qu'un  
 baiser qu'on me permit de prendre sur une bouche  
 charmante. Adieu, Tamar, la poste part, & Mateck  
 t'embrasse.

Paris, le 27 Août 1779.





# LETTRE

## VINGT - DEUXIEME.

DE MATECK à TAMAR.

---

Tout en admirant, mon cher Tamar, les européens, & en rendant justice à toutes les découvertes qu'ils ont faites, & aux connoissances qu'ils ont acquises, je doute que toutes ces études profondes aient perfectionné leurs mœurs & leur caractère; & je ne vois ici de vraiment heureux que l'homme simple qui croit bonnement tout ce qu'on lui dit sans chercher à l'approfondir.

Je partage les européens en trois classes; les uns ont du génie, les autres de l'esprit, & les troisièmes du sens commun. Tu imagineras peut-être que c'est la première classe qui domine sur les autres....? Non.... la seconde....? non encore.... devine...? Eh! bien c'est la troisième... c'est cette dernière qui, sans briguer, aucuns emplois les obtient souvent par préférence en dépit des hommes de génie ou d'esprit. Veux-tu savoir pourquoi? ... C'est qu'ils s'acquittent paisiblement & modestement du travail qui leur est confié.... c'est qu'ils ne sont point tranchans; c'est qu'ils n'humilient ni ne font de mal à personne; ils ne sont point inovateurs; ils corrigent les abus, mais ils ne les suppriment pas entièrement. Leur administration n'a point ce brillant ni cet éclat qui en impose à la multitude; ils font peu d'attention aux critiques, font peu sensibles à la louange, ou à la flatterie, & leurs succès font seuls leur éloge.

Tome II.

H



Depuis que je suis ici, je n'ai pas encore entendu dire du bien d'un homme en place; la cour, la ville & les lieux publics sont remplis d'une espèce de gens qu'on nomme les frondeurs; ils ne sont occupés qu'à censurer la conduite des ministres, des généraux & de tous ceux qui ont part à l'administration. Si l'on en doit croire ce qu'ils disent, ils sont fort au-dessus de ceux qu'ils critiquent, & s'imaginent d'être en état de faire beaucoup mieux. Les grands Chefs ont voulu essayer quelquefois de ces talens qui étoient précédés par la renommée; mais tous ces hommes de génie & d'esprit ont été semblables à la fable de la *Montagne enfantant une souris*; ils ont fait d'abord grand bruit, ont mis toute la nation en mouvement, ont beaucoup promis, peu tenu; ils ont été injustes envers les uns, prodigues avec aveuglement envers les autres; ils se sont fait des ennemis, les ont vaincus par la force, ont usé de la victoire en vainqueurs peu généreux. \*) A leur tour ils ont été vaincus & victimes de leur ambition, tandis que le Public a été la dupe de leur incapacité.... Je t'avoue, Tamar, que d'après l'étude que j'ai faite des européens, j'ai l'opinion que les empires feroient mal gouvernés par ce qu'on appelle ici les beaux-esprits & les lettrés. Voici pourquoi ces derniers ont une trop haute idée de leurs talens, pour vouloir suivre la routine qu'ils trouveroient établie; il n'y en a pas un qui ne se croie en état de faire des loix fort

---

\*) L'Iroquois ignore ce que le Marquis auroit dû lui dire, qu'un ministre a eu le courage d'abandonner sa place, voyant qu'il ne pouvoit y opérer le bien qu'il vouloit y faire; il refusa de se prêter à toutes les innovations d'un de ses confrères, qui se connoissoit beaucoup mieux en littérature qu'en administration; c'étoit le Législateur de la liberté, & il se fâchoit lorsqu'on lui disoit son avis librement sur la fausseté de ses opérations, & sur tout le mal qui devoit en résulter. Le règne de ce ministre fut celui des gens d'esprit & des Lettrés; mais pour le bonheur de la Nation ce règne n'a pas été long. *Note de l'Editeur.*



au-dessus de celles de *Solon*, *Licurgue* ou *Numa*... Le Marquis, à qui je communiquai mes réflexions, me confirma dans mon opinion. Ne vous y trompez pas, me dit-il, lorsque vous entendez vanter les talens d'un homme qu'on veut placer dans le ministère ou à la tête des armées; soyez presque assuré que celui dont on fait l'éloge est un être médiocre; c'est un nouvel acteur qui a payé des billets de parterre pour qu'on l'applaudisse. Le vrai mérite ne cabale point, ne fait point d'intrigue pour obtenir des emplois; & ses talens seuls font sa recommandation. Je voudrois savoir quel est le ministre ou l'officier général qui puisse dire: je ferai telle ou telle chose. Le premier, s'il a le département des affaires étrangères, peut-il savoir exactement ce qui se passe dans les autres Cabinets de l'Europe, & répondre que tous les projets qu'il forme ne seront point dérangés par quelques évènements auxquels il ne s'attend point.... Un général d'armée, peut-il assurer en entrant en campagne qu'il battra l'ennemi? Celui qui le dit est presque toujours vaincu; celui qui se tait est fort souvent vainqueur.... *Sully*, *Turenne*, le grand *Condé*, étoient des hommes simples dans leurs mœurs; le premier remplissoit les coffres du Roi sans fouler les peuples, sans faire des emprunts ni créer des Lotteries & rentes viagères; les derniers avec de petites armées opéroient de grandes choses. *Sully* ne faisoit point de discours académiques.... *Turenne* & *Condé*, n'écrivoient point sur la guerre; mais ils gagnoient des batailles. Il n'appartient pas à tout le monde d'être *César* ou *Frédéric*, Roi du Prusse. La Nature ne produit que rarement de pareils hommes; mais pour en revenir à nos beaux-esprits & à nos gens de Lettres, ils font aujourd'hui les instituteurs des gouvernemens & du genre-humain: ils donnent des préceptes de morale, & d'administration; ils peignent avec assez d'énergie la vie malheureuse des habitans de la campagne. On diroit en les lisant qu'ils ont,



parcouru, tous les coins & recoins de la France, & qu'ils en connoissent jusqu'au plus petit hameau... Ne vous y trompez pas; ils ne parlent de tout cela que par oui dire; il en est de même de ceux qui d'un style éloquent nous présentent le tableau de la corruption des villes; ils confondent les hommes honnêtes avec ceux qui ne le sont pas; ils dessinent leurs groupes de la même manière; ils donnent à leurs figures les mêmes attitudes; c'est enfin un tableau qui manque par la couleur & l'effet: on y trouve quelques beautés de détail; mais la composition en est totalement manquée.... Ce qui m'amuse le plus dans tous ces écrits qui paroissent, c'est que ce sont les gens corrompus qui se récrient contre la corruption, & qui veulent rendre les autres vertueux; ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ne font que la critique de leurs vices & de ceux de leur Société; ils jugent le reste de la Nation d'après eux, & l'univers croit à son tour pouvoir nous juger d'après ces écrits.

Jadis rien n'étoit plus gai que la compagnie des gens de Lettres; aujourd'hui rien n'est plus triste, leur conversation ou leurs personnes sont d'un ennui à périr; ils n'ouvrent la bouche que pour parler d'eux, de leurs ouvrages, ou dire du mal de ceux de leurs confrères. La rage d'avoir de l'esprit est une espèce de maladie qui s'est emparé de toutes les têtes; les femmes ont la manie maintenant d'être auteurs; elles ont renoncé à leur esprit naturel pour adopter un langage étranger; & c'est dans leurs boudoirs, entre les bras de leurs amans qu'elles composent des ouvrages de sentimens qui ne respirent que la vertu.... aussi jamais l'esprit n'a-t-il été aussi décrédité qu'il l'est aujourd'hui, Je me défie d'un homme qui me dit qu'il est auteur.... Je vais vous dire, m'ajouta le Marquis, une anecdote dont j'ai été le témoin.

Je fus il y a quelques années voyager en Suisse; je ne pus me dispenser d'aller rendre une visite à



Voltaire, car c'eût été aller à Rome sans voir le Pape. Comme j'étois à causer avec ce Poète célèbre, on annonça quelqu'un qui vouloit lui parler, & qui avoit des Lettres à lui remettre; il le fit entrer; c'étoit un auteur qui venoit solliciter la place de secrétaire. Voltaire lui fit une infinité de questions; (le suppliant y répondit avec assez de modestie. Voltaire après l'avoir écouté l'assura qu'il n'avoit besoin de personne dans ce moment & le congédia. Lorsqu'il fut parti, j'ai, me dit-il, vraiment besoin d'un secrétaire; cet homme m'auroit assez convenu; s'il ne m'avoit pas dit ce qu'il étoit, je l'aurois gardé: mais j'ai pour maxime de ne point employer sous ma dictée des hommes de lettres, ou prétendus tels; il me faut un manœuvre qui ne sache que lire, écrire & mettre l'orthographe. Savez-vous, Monsieur le Marquis, me demanda Voltaire, pourquoi cela? C'est qu'on fait des gens médiocres tout ce qu'on veut; on est assuré que le travail se fait bien, & qu'ils ne substituent point leurs idées aux vôtres. Je n'aime point un raisonneur qui prend sur lui de faire ce que je ne lui dis point; & j'ai l'amour-propre de ne pas vouloir être conduit par les autres. J'avoue que j'aurois été moi-même un fort mauvais secrétaire, ou premier commis d'un ministre.

Tu vois, Tamar, que mon opinion s'accorde avec celle du plus beau génie de la France, & aussi avec la façon de penser du Marquis de .... Ce dernier me dit que la guerre d'esprit qui étoit en usage aujourd'hui dans les Sociétés ne lui plaisoit point, & qu'il préféroit celui de ce qu'on appelle un bon homme, qui doué simplement d'un esprit naturel, inspiroit la gaieté par-tout où il étoit, & provoquoit le rire par mille faillies heureuses qu'il disoit sans prétentions.

Je viens d'être le témoin de l'humiliation de ce qu'on nomme ici un petit-maître à la mode; le récit que je vais te faire de cette aventure t'amusera, je crois. Il y a quelques jours



que le Marquis de .... me rendit une visite. Je viens, me dit-il, mon cher Iroquois, vous proposer d'être le témoin de la manière dont nos femmes punissent quelquefois ceux qui abusent de leur crédulité. Celui dont il s'agit vouloit tromper six femmes à la fois en leur faisant accroire qu'il les aimoit toutes; par malheur pour lui ces femmes se sont fait des confidences réciproques, & se sont communiqué les lettres du perfide. C'est ce soir qu'on doit le juger comme atteint & convaincu du crime de lèze-amour au premier chef. Je dois être un des juges; le Chevalier & le Comte de... seront des nôtres. L'accusé a de l'esprit, & je suis assuré qu'il défendra bien sa cause. Nous nous rendîmes à six heures du soir chez la Marquise de .... c'étoit chez elle que l'affaire devoit se décider. Nous trouvâmes six femmes charmantes qui étoient rassemblées. Le Marquis me présenta à elles comme son meilleur ami, & qui ne feroit pas de trop; que je pourrois même opiner dans l'affaire dont il alloit être question. Le coupable n'étoit pas encore arrivé; on paroïssoit craindre qu'il n'eût été prévenu; mais on entendit arrêter une voiture; c'étoit le criminel accompagné du Comte & du Chevalier de .... lorsqu'il entra les dames parurent un peu décontenancées; on le reçut froidement; il eut de son côté l'air assez embarrassé. La réunion de ces six rivales lui donna quelques soupçons; cependant il fit bonne contenance; après les avoir saluées, leur avoir dit qu'elles étoient belles, il ajouta: quel bonheur, Mesdames, de vous rencontrer ici! Encore trois vous seriez les neuf Muses, & je pourrois, si vous le vouliez, être votre Apollon.... Ce n'est pas vous que nous choisirions, répondit une brune piquante; vous tromperiez vos Muses.... Moi, répondit, le Vicomte de ...! vous me rendez bien peu de justice. Je suis peut-être l'homme du monde le plus sincère; tenez, demandez au Marquis; il me connoît depuis longtems, & il vous dira si ... D'accord, reprit la Marquise, nous



l'acceptons pour juge. Vous dites donc, Vicomte, que vous êtes sincère.... ? Oui... Sans doute que vous n'écrivez jamais rien que vous ne le pensiez ? .... Oui, je vous le jure.... Vous ne rendez jamais vos hommages qu'à un seul objet à la fois ? .... C'est la vérité.... A l'instant ces six femmes tirèrent chacune une lettre de leurs poches ; on les remit au Marquis pour les lire. Le Vicomte de .... ne se troubla point, se plaça dans un fauteuil & dit : je vois, Mésdames, que ceci me regarde ; écoutons ; ma justification est prête.... Oui, Monsieur, répondit la Marquise ; nous voulons punir un téméraire, un perfide, qui, se faisant un jeu de tromper les femmes, se permet d'abuser de leur crédulité pour les séduire, & se vanter sans doute après des faveurs qu'il aura reçues d'elles.... Ah ! ah ! tout beau ! Mésdames, répliqua le Vicomte de ... je ne souffrirai pas que vous outragiez l'honneur de notre sexe.... Marquis, lis, je te prie, les chef d'accusation de ces dames... Le rapporteur dans cette cause d'amour commença par la lettre du Chevalier de... à la Marquise ; voici ce qu'elle contenoit.

„Ce n'est toujours qu'avec le souvenir le plus  
 „délicieux que mon cœur se rappelle, ma chère  
 „Marquise, l'heureux baiser que l'amant le plus  
 „tendre ravit sur vos lèvres charmantes. Ma  
 „délicatesse m'auroit-elle nui auprès de vous,  
 „adorable Marquise, & l'incrédulité que vous  
 „paraissez avoir, ne proviendrait-elle pas d'un  
 „attachement qui vous porteroit à aimer un autre  
 „objet.... ? Quoi, vous vous méprenez au lan-  
 „gage de mon cœur & de mon amour, quand une  
 „longue absence n'a fait que le fortifier ! Je vous  
 „aime plus que jamais, Madame ; mes yeux ne  
 „voient que vous, & vous causez dans tous mes  
 „sens une émotion dont je ne suis point le  
 „maître.... Cette partie de jeu d'hier soir, a  
 „porté dans mon ame le trouble dont vous vous  
 „êtes apperçue... Dieu, que vous étiez belle ! ...  
 „Ah ! que n'étois-je seul avec vous ! Votre amant



„à vos genoux vous auroit peut-être attendrie; la  
 „sincérité de son amour, la vivacité de sa flamme,  
 „eussent au moins mérité d'être plaintes.... Char-  
 „mante Marquise! dites-moi comment vous  
 „desirez que je vous prouve toute la sincérité de  
 „mes sentimens; quel sacrifice exigez-vous de  
 „moi? il n'en est aucun que je ne sois prêt à  
 „vous faire... Je vous aime plus que moi-même;  
 „tout autre objet qui n'est pas vous m'est indiffé-  
 „rent; en vous seule se réunissent toutes les idées  
 „de bonheur dont je n'ai connu jusqu'à présent  
 „que l'illusion.

„Que faut-il enfin que je fasse pour vous faire  
 „revenir de l'opinion que vous avez des hommes?  
 „Soyez assurée qu'il est des ames honnêtes sensi-  
 „bles & délicates qui abhorrent celles dont  
 „l'existence outrage l'amour. Eh! pourquoi ne  
 „vous inspirerois-je pas ce même sentiment que  
 „celui que je ressens pour vous....? pourquoi  
 „ne mériterois-je pas d'être payé de retour....?  
 „Oui, j'attens de votre belle bouche, le mot qui  
 „doit faire le bonheur de ma vie ou me donner  
 „la mort.

Les cinq autres Lettres étoient copiées sur  
 cette première; il n'y avoit de changé que les  
 les noms des femmes auxquelles elles étoient  
 adressées. Lorsque le Marquis de .... eut fini cette  
 lecture, la Marquise dit au Vicomte de se justifier  
 .... & qu'il lui tardoit de voir & d'entendre  
 comment il le feroit.... Je vais vous obéir,  
 Madame, répondit l'accusé, & je ferai bref.

C'est presque toujours votre faute, Mesdames,  
 si nous vous trompons; car tout le tems que nous  
 perdons à vous faire la cour & à vous déterminer  
 pourroit être beaucoup mieux employé, si vous  
 le vouliez.... Vous savez que je dois partir au  
 mois de Janvier prochain pour servir comme volon-  
 taire dans l'armée de Rochambeau; il y a un mois  
 environ que je suis revenu de mon Régiment;  
 depuis ce tems je n'ai cessé de vous faire ma cour  
 fort assidument, sans qu'il m'ait été possible d'obte-



nir de vous la plus légère faveur. Comme vous êtes toutes si charmantes, & que je n'ai point de tems à perdre, je vous ai attaquées toutes à la fois ; la première qui se seroit rendue auroit seule reçu mon hommage. Je ne vous ai point trompées, lorsque je vous ai dit que je vous aimois ; je vous répète encore tout ce qui est contenu dans les Lettres que le Marquis vient de lire. Quant à votre accusation de téméraire & de perfide, je ne suis ni l'un ni l'autre ; l'amant téméraire est celui qui use de moyens violens pour hâter le moment de son bonheur ; moi au contraire j'ai attendu que votre bouche prononçât le mot qui devoit me rendre heureux ; & mon respect vous a prouvé que je voulois tout obtenir de l'amitié & rien de la contrainte... Je n'ai point été perfide, puisque je ne vous ai point sacrifiées... L'amant perfide, c'est celui qui vole des bras d'une femme qu'il aime dans ceux d'une autre, & qui se vante des faveurs qu'il a reçues. Vous savez, Mesdames, que je ne suis pas dans ce cas ; quel est donc mon crime ? De vous avoir aimées.... ! "Femmes adorables ! leur dit le Vicomte en se levant avec précipitation ; vous ignorez ce que c'est que l'amour. Pouvois-je me défendre de tous les sentimens que vous m'avez inspirés... ? triomphez donc, cruelles ; & voyez devant vous la victime de votre indifférence qui se dévoue à tout ce que vous ordonnerez. Accablez, si vous le pouvez, un amant qui ne brûloit que pour vous.... Puis, tirant son épée, frappez, dit-il, (en la présentant à la Marquise) & que chacune de vous perce ce cœur qui n'existoit que par vous & pour vous.... Ah ! Vicomte, dit la Marquise, vous voulez pousser les choses trop loin.... Non... vivez.... j'avoue que j'ai eu tort de flatter votre espoir.... Mesdames, ne trouvez-vous pas qu'il mérite son pardon ? Oui, répondirent ces dernières, puisqu'il avoue que la première de nous qui se seroit rendue auroit reçu seule son hommage. On demanda notre avis ; nous opinâmes tous en faveur du Vicomte....



Le Marquis de.... qui avoit rempli les fonctions de rapporteur & de greffier dans cette cause d'amour prenant la parole, dit à la Marquise qu'elle devoit payer les dépens, pour avoir intenté une action qui pouvoit compromettre l'honneur du Vicomte.... qu'il falloit qu'en réparation, elle donnât un souper où la paix & l'union se rétablissent entre toutes les parties, sauf à l'accusé de se pourvoir ailleurs si mieux n'aimoient ses accusatrices accorder à l'accusé la demande contenue dans les Lettres jointes au procès.... Je consens au souper, dit la Marquise; quant au reste, c'est une affaire à délibérer & qui mérite d'être appointée.... \*) La gaité, mon cher Tamar, succéda à la cause sérieuse qui venoit de nous occuper; on joua des proverbes; le Vicomte en composa un dans l'instant sur ce qui venoit de se passer, lequel fut trouvé charmant. Nous y jouâmes chacun un rôle; on fut d'une folie étonnante pendant le souper; le Vicomte surpassa tous les autres en bonne humeur; & j'imagine qu'il n'aura pas besoin de se pourvoir ailleurs. Je t'avoue que je crois qu'il y aura au moins une de ces dames qui mettra un vu bon au bas d'une des Lettres qu'elle a reçues. Je t'écirai, mon cher Tamar, ce qui en fera; car ces sortes de choses se disent ici lorsqu'on les fait, & même lorsqu'on ne les fait pas.

Je te dirai que j'ai été invité il y a quelques jours à un grand dîner d'esprit où se trouvoient plusieurs Auteurs; on parla beaucoup de littérature; on prétendoit que c'étoit une erreur de croire que les anciens avoient mieux écrit que les modernes; qu'il y avoit des ouvrages nouveaux qui feroient honneur aux beaux-esprits de la Grèce & de Rome. Je ne suis pas de cet avis,

---

\*) Terme de Barreau qui veut dire que les pièces & les papiers du procès soient mis sur le bureau pour y être examinés. Ces sortes d'affaires se jugent alors à l'amiable & à huis-clos. *Note de l'Editeur.*



répondit un des convives, j'aurois pensé ainsi du tems des *Corneille*, des *Boileau*, des *Racine*, des *la Fontaine* & des *Molière*; mais citez-moi quel-  
qu'un aujourd'hui qui puisse être placé à côté de  
ces grands hommes. Les belles-lettres mainte-  
nant sont tombées dans la décrépitude, & sur-tout  
depuis que les gens de la Cour servent seulement  
à décorer votre salle d'Académie françoise.... \*)  
Les poètes qui ont le mieux écrit sous Louis XIV.  
n'ont jamais pris les avis des grands seigneurs de  
la Cour pour se former le goût. Les meilleures  
tragédies que nous ayons sont tirées des Grècs,  
des Latins, & du théâtre Espagnol; *Corneille* fit  
une étude particulière de tous les auteurs qui ont  
écrit sous le siècle d'Auguste; il ne consulta  
point, comme on fait aujourd'hui, ces prétendus  
protecteurs des belles-lettres, qui se forment le  
goût dans les coulisses ou dans les bras de leurs  
maîtresses. Ce n'est pas en recueillant les  
suffrages de pareils maîtres que *Racine* eût peint,  
comme il l'a fait, les différentes passions de l'ame,  
& qu'il eût attendri les cœurs: ce poète célèbre a  
puisé tous ces sentimens dans la Nature qu'il  
connoissoit bien.

*Molière* fut plus heureux; il trouva à la Cour  
& à la Ville, des originaux pour faire ces pièces  
de caractère, qui ont été, qui sont, & qui seront  
toujours des chef-d'œuvres, malgré tout ce  
qu'en disent les Zoïles admirateurs du genre  
larmoyant & des drames. Je suis d'avis que le  
génie, & l'esprit sont des dons de la Nature,  
qu'on ne peut acquérir lorsqu'elle les refuse;  
l'homme qui passe sa vie sur les livres, n'aura

---

\*) Les lecteurs ne doivent pas confondre dans la tapisserie  
de l'Académie, un grand Seigneur, qui n'a besoin ni de  
son nom, ni de sa naissance pour honorer le corps  
illustre des quarante Lettrés; la Nature lui a prodigué  
ce qu'elle a refusé à beaucoup de ses confrères. M.  
le D. de N... est le *Tibule* françois. Note de  
l'Editeur.



jamais ni l'un ni l'autre s'il n'est pas né avec les organes nécessaires aux facultés de penser & d'écrire. On prend aujourd'hui pour de l'esprit ce qui n'est que du jargon. Avec un peu de mémoire, un homme se meuble la tête de quelques citations, de quelques anecdotes; il lit quelques feuilles périodiques, & cela lui suffit pour se faire une réputation; on l'admire dans les sociétés on en parle avec éloge, on le prend pour juge de tous les ouvrages littéraires; il décide sans appel, & souvent il condamne un auteur qu'il n'a jamais lu. La Philosophie d'aujourd'hui n'est que pure charlatanisme, & je vais vous en donner une preuve. J'étois il y a quelques jours chez un homme qui jouit d'une grande réputation parmi les lettrés; il me parla d'un grand projet qu'il avoit pour faire un Code universel. Je suis, me dit-il, occupé à rassembler tous les papiers qui sont relatifs à cet objet; j'en vis effectivement une assez grande quantité qui étoient épars çà-&-là; il y avoit aussi sur une espèce de Bureau beaucoup de Cartons qui étoient étiquetés de cette manière, *papiers sur la grande administration des empires. Papiers sur la législation pour le bonheur des peuples: Théorie de la Politique physique & morale: Influence de la Philosophie sur toutes les actions des hommes. Prototype moderne, ou moyens de composer une langue intelligible à toutes les nations; le bonheur parfait, ou l'art de civiliser les hommes, &c., &c.* J'étois vraiment édifié de trouver un philosophe qui me paroïssoit avoir sacrifié ses veilles à travailler au bonheur du genre-humain, & je louai beaucoup son zèle.... "Vous avez raison, me répondit-il, car ce n'est pas peu de chose que de changer le gouvernement des nations accoutumées au joug d'une discipline ancienne; il faut plus qu'une ame ordinaire pour les assujettir au frein d'un gouvernement nouveau; il ne faut rien moins que cet héroïsme éclairé où le sage ne peut presque atteindre. On fera étonné de voir dans un seul



„homme, l'ame universelle de plusieurs grands  
 „hommes; l'ame du guerrier, l'ame du législa-  
 „teur, l'ame du profond Politique, du lettré, du  
 „Philosophe, en un mot l'ame d'un homme qui  
 „contient tous les esprits, & renferme toutes les  
 „ames: enfin un homme qui puisse se changer &  
 „se multiplier comme un nouveau Protée, & qui  
 „prenne toutes les formes du mérite & de  
 „la vertu. „

Cette réponse ne me donna pas une haute opi-  
 nion de la modestie du philosophe; cependant j'eus  
 l'air d'applaudir à ce qu'il venoit de me dire; mais  
 je commençai à douter de la réalité de cette nom-  
 breuse postérité de son imagination intitulée:  
*Systèmes pour le bien public.* Je ne voulus pas  
 le distraire de ses grandes occupations en le  
 priant de me détailler quelques-uns de ses projets,  
 qui étoient demeurés sans exécution... Mais comme  
 le philosophe sortit de son cabinet pour aller parler  
 à quelqu'un j'eus la curiosité téméraire d'ouvrir  
 quelques-uns de ces cartons dont les titres  
 m'avoient le plus frappé; mais quel fut mon  
 étonnement de n'y trouver aucuns papiers ren-  
 fermés! Tous ces cartons étoient vuides. Alors  
 je fus à quoi m'en tenir sur le compte de mon  
 philosophe, qui n'avoit d'autre mérite que d'avoir  
 imaginé des titres. \*) J'avoue que de tous les  
 tems les philosophes ont toujours été un peu char-  
 latans; mais je trouve que ceux de nos jours  
 renchérissent sur les anciens. Je ne finirois pas,  
 mon cher Tamar, si je voulois te raconter tous  
 les débats & les opinions différentes de chacun;  
 on convint cependant qu'on ne devoit placer dans  
 la première classe des écrivains que *Voltaire,*  
*Jean Jacques Rousseau, & l'Abbé Raynal.* Pour

---

\*) L'Iroquois assure avoir été le témoin de cette super-  
 cherie philosophique; les cartons dont il est question  
 se repleyoient sur eux-mêmes, & le philosophe les  
 portoit en voyage & les mettoit en évidence dans les  
 lieux où il s'arrêtoit, afin d'avoir l'air d'être occupé du  
 bien public par-tout où il étoit.



l'Histoire, pour les Journalistes, on donna la palme à *Linguet*. On nomma beaucoup d'écrivains de la seconde, troisième & quatrième classe, que l'on compara à ceux du Bas-Empire Romain. Les auteurs qui étoient présens à ce jugement ne furent pas, je crois, très-flattés de la décision; mais ils prirent assez modestement le jugement qu'on avoit porté d'eux & de leurs ouvrages.

Je ne t'ai pas encore parlé, mon cher Tamar, d'une espèce d'hommes qu'on nomme ici des courtisans; ce sont à mon gré des êtres bisarres qu'on doit fuir. Je vais te raconter ce qui m'est arrivé à ce sujet. Je fus il y a quelques jours à Versailles; je rencontrai chez le Grand Chef quelques personnes que j'avois beaucoup vues en société, & desquelles j'avois été accueilli. Je crus pouvoir les aborder comme de coutume, & causer avec eux, ainsi que je l'avois fait dans les différens endroits où nous nous étions rencontrés; mais à peine daignèrent-ils me saluer; un d'eux me fit cependant l'honneur de me parler, mais d'une manière qui me déplut infiniment; il m'interrogeoit sans me regarder; il se haussait & se baissait sur la pointe des pieds, élevoit les épaules, mettoit les mains dans ses poches, chantoit quand je lui parlois, ou que je répondois à ce qu'il m'avoit demandé, & me faisoit répéter en me disant....

*Hin....* Je t'avoue que je commençois à prendre de l'humeur lorsque tout à coup j'entendis une voix qui criait *voilà la Reine, Messieurs*, dans le moment chacun se rangea sur deux files; & lorsque la Reine passa, son Ecuyer que je connoissois me salua; la Reine lui demanda qui j'étois; il le lui dit. Cette Princesse eut la bonté de me sourire, & de me fixer un moment. Le Courtisan dont j'avois à me plaindre s'étant aperçu de l'honneur, que j'avois eu d'être remarqué de sa Souveraine, voulut de nouveau me parler; mais je pris avec lui le même ton qu'il avoit eu quelques instans avant avec moi; je copiai ses manières, ses ridicules; je chantois aussi un petit air pendant qu'il me



faisois des questions; il s'aperçut enfin de la raillerie & me quitta.

Je te dirai, Tamar, que c'est le caractère présomptueux des courtisans & leur air de hauteur qui rend tous les gens qui habitent la cour, & sur-tout ceux qui sont ministres du Grand Chef, très-défiants; d'un abord difficile, & très-réservés avec ceux qui les approchent; ils sont obligés de vivre dans une contrainte perpétuelle, & de voir habituellement ceux qu'ils savent être leurs plus cruels ennemis. La franchise est bannie de ces audiences publiques ou particulières que donnent les ministres; ces derniers n'ont que quelques amis particuliers qui jouissent de toute leur confiance. Quant au reste des hommes qui les approchent, les uns ne sont que des esclaves, prêts à tout faire pour obtenir les grâces qu'ils sollicitent.... les autres, sont des ennemis dangereux, & quelquefois puissans qui font une guerre de ruse à celui dont ils envient le pouvoir, afin de lui succéder. Le Grand Chef au milieu de cette foule d'hommes dissimulés est obligé lui-même de s'observer & de se défier de tous ceux qui l'approchent; il a aussi des amis particuliers qui ont sa confiance & dans le sein desquels il épanche quelquefois son cœur... Au reste il est bon que tu saches qu'un Grand Chef des françois est un homme si fort au-dessus des autres, qu'il pourroit, s'il le vouloit, se faire rendre les mêmes honneurs que ceux qu'on ne doit qu'au Grand Chef de l'univers. Lorsqu'il paroît, c'est un soleil qui éclipse tout ce qui l'entoure; ces courtisans & ces grands seigneurs qui un moment avant étoient hauts, vains & superbes, sont honnêtes, carressans & affectueux; ils savent avec adresse, dissimuler la contrainte & l'embarras où ils sont; mais ils redeviennent ce qu'ils étoient, lorsqu'ils ne sont plus retenus par la présence de leur maître.

Je dois cependant, mon cher Tamar, mettre en opposition de ce tableau celui des gens de la cour qu'il ne faut pas confondre avec les courti-



sans ; il y a beaucoup de ces derniers qui sont des hommes vraiment aimables, & qui savent que leur naissance ne leur donnent point le droit d'être malhonnêtes ni d'humilier ceux qui n'ont pas l'honneur d'être Ducs, Comtes, Marquis ou Vicomtes, &c. L'homme vraiment de qualité, ne fait usage de sa grandeur que dans les cérémonies d'apparat où la représentation est nécessaire ; au sortir de-là, il rentre dans la classe des citoyens ordinaires, cultive les arts & les Belles-Lettres ; il a des amis & fait des heureux. Je te parlerai dans une autre Lettre, de quelques-uns de ces grands Seigneurs aux recherches desquels on doit des découvertes utiles.

Je ne te dirai qu'un mot, mon cher Tamar, sur les nouvelles de guerre. Les espagnols après la déclaration qu'ils ont faite, à l'Angleterre n'ont pas tardé à commencer les hostilités : cette forteresse de Gibraltar qu'on regarde comme la clef de la mer méditerranée est bloquée de tous les côtés, & l'on se dispose à l'attaquer de manière à l'obliger de se rendre sous très-peu de tems. Le gouverneur anglois qui commande dans cette place, est un homme, dit-on, d'un grand mérite, & qui se propose de faire repentir les espagnols de leur témérité. Les anglois doivent avoir reçu un échec assez considérable aux Antilles ; & le Comte d'Estaing s'est emparé de l'île de la Grenade, après avoir remporté une victoire navale sur l'Amiral Washington.

L'armée navale françoise & espagnole, composée de 51 vaisseaux de ligne, après avoir cherché à combattre l'Amiral Hardy sans pouvoir y réussir, vient de rentrer dans le port de Brest ; le Comte d'Orvilliers qui commandoit l'escadre françoise a demandé & obtenu sa retraite. On parle diversement sur le Comte de cet Officier Général. Au prochain courrier tu en sauras davantage ; adieu, cher Tamar.

Paris, le 5 Octobre 1779.

---





# LETTRE

## VINGT-TROISIEME.

### DE MATECK à TAMAR.

---

**L'**or & l'argent, mon cher Tamar, sont les vrais dieux des européens; ils n'en connoissent, suivant moi, point d'autres. Ces deux métaux sont leurs divinités pénates; & c'est pour les avoir en leur possession qu'on les voit chaque jour sacrifier leur vie, leur honneur & leur liberté.... A te parler franchement, je ris quand je réfléchis sur ces hommes policés, qui se disent fort au-dessus de nous, être les esclaves de leurs grandeurs, de leurs richesses & de leurs besoins. Ceux qui regardent l'opulence comme nécessaire à leur bonheur, se permettent tout pour acquérir des richesses; il n'y a sorte d'intrigues qu'ils ne fassent, d'injustices qu'ils ne commettent, ni de persécutions qu'ils n'exercent contre leurs frères. Dans toute cette Europe, mon cher Tamar, c'est pour de l'argent qu'on marche à la guerre & qu'on se fait tuer; c'est pour de l'argent qu'on s'attache au Grand Chef ou à ses ministres, afin d'en obtenir des grâces, des pensions ou des gratifications.... C'est pour de l'argent qu'on vend aux ennemis les secrets de l'état, & que d'autres trahissent les secrets des familles, & même souvent de leurs meilleurs amis. C'est pour de l'argent qu'on rend la justice; & malheur à celui qui n'a en sa faveur que son bon droit. C'est pour amasser de l'or que l'on voit se rassembler dans les temples dont je t'ai parlé dans ma dixième Lettre, ces hommes qui se dépouillent entr'eux & qui se ruinent. C'est pour de l'argent que les femmes vendent leurs faveurs; & pour se



faire aimer d'elles il suffit d'être riches. L'or & l'argent sont enfin l'arme la plus sûre pour vaincre, & les Grands Chefs savent l'employer utilement pour combattre leurs ennemis & augmenter leur puissance. On calcule, mon cher Tamar, que les Souverains d'Europe entretiennent sur pied une milice d'un million & demi d'hommes environ; c'est avec ce million & demi qu'on tient dans un espèce d'esclavage cent millions d'européens à peu près, & qu'on vient donner des fers à nos frères.... Je serois tenté de comparer tous ces individus raisonnables, ou prétendus tels, qui peuplent l'Europe & les deux Amériques, à ces animaux domestiques qu'un enfant conduit au pâturage, & qui n'ayant pour toute arme qu'un bâton, se fait craindre de ces quadrupèdes, qui ne sont pas organisés de manière à connoître leurs forces ni les avantages qu'ils pourroient avoir sur le chétif atôme qui les maîtrise. Ne penfes-tu pas ainsi que moi que toutes ces nations qui se disent policées ressembtent un peu à ces animaux? .... & que la transition de ces derniers à l'homme, n'est pas bien considérable? Pour moi je regarde l'existence des Grands Chefs & de leurs Ministres comme un prodige : c'est la volonté de douze Grands Chefs qui dirige celle de cent millions d'êtres pensans; c'est quinze-cent-mille *machines armées* d'un fusil, d'une baïonnette & d'un sabre qui sont chargés de tenir sous le joug ce nombreux troupeau d'européens. Lorsqu'un Grand Chef est juste il n'emploie ces *machines armées* qu'à la défense de son pays; lorsqu'il ne l'est pas il peut, si c'est son bon plaisir, les employer à combattre ses propres sujets, tout homme qui est officier ou soldat doit une obéissance passive au Grand Chef. L'Angleterre est le seul pays de l'Europe où le pouvoir soit partagé entre le Roi & le peuple. Je ne te parle point des républiques, ni d'une quantité de princes qui ont les mêmes droits sur leurs sujets que les Grands Chefs; lorsque je voyagerai dans ces pays, je te dirai ce que j'en pense. Quant



à présent, mon cher Tamar, je persiste dans mon opinion à l'égard des mœurs, des coutumes & des usages du pays que j'habite. Le premier bien de l'homme, suivant moi, c'est la liberté: c'est un don qu'il a reçu de la Nature, & qu'il a perdu ici. C'est pour amasser de l'or ou pour conserver celui qu'il a qu'on le voit se rendre l'esclave & le complice des crimes de ceux qui abusent du pouvoir que leur confie le Grand Chef pour être les tyrans de leur patrie.

J'étois il y a quelques jours dans une société où l'on parloit du voyage du navigateur *Cook*, & des découvertes qu'il avoit faites vers les terres australes. On plaignoit le sort des malheureux qui habitoient ces affreux climats. Ils en sont bien dédommagés, répondis-je, par la liberté dont ils jouissent. C'est un foible dédommagement, me répondit quelqu'un; convenez, m'ajouta-t-il, que notre existence est fort au-dessus de celle de tous vos sauvages. Je l'assurai que je n'étois pas de son avis; & que malgré tous les plaisirs que je goûtois dans son pays, je préférois ma patrie; nous entrâmes en matière. Il prétendit me prouver que l'homme étoit né pour s'instruire & pour dominer sur tout ce qui existe sur le globe; que le Grand Chef de l'univers l'avoit doué d'une intelligence qu'il avoit refusée à tous les autres animaux, &c. . . Voici ce que je lui répondis: qu'étoient les européens avant d'être ce qu'ils sont aujourd'hui? Ce que nous sommes, & peut-être moins encore; ils seroient fort étonnés si l'histoire avoit conservé l'origine de leurs premiers ancêtres, de se trouver les descendans d'hommes aussi stupides que les habitans de la nouvelle Zélande, de la terre de feu ou des pays situés vers les terres arctiques ou antarctiques. Ces hommes ont encore aujourd'hui moins d'instinct que le *singe*, le *castor*, l'*éléphant*, le *chien*, & le *cheval*; ils se nourrissent des productions de la terre comme ces animaux, sans la cultiver; ils n'ont point d'habitation fixe, & la Nature fournit sans cesse à leurs besoins de pre-



mière nécessité: ils ne connoissent que ceux du moment, & ils ne s'occupent jamais de ceux du lendemain. Je suis, dis-je à mon interlocuteur, de l'opinion des Philosophes qui nient les idées innées; & je crois très-certainement que l'homme en naissant n'en a aucune. Son ame alors est comme une glace unie où se réfléchissent tous les objets; mais elle n'a aucune notion de ce qui se présente à elle avant qu'on ne lui en ait donné l'explication. Par cette raison un enfant ne pourra distinguer les couleurs, ni faire la différence d'un arbre, d'une maison, d'un fleuve, ou de la mer.

On pourra lui nommer l'un pour l'autre sans qu'il le contredise. Beaucoup de nations sauvages n'ont aucune idée de la Divinité ni aucun culte qui y soit relatif. Je voudrois, pour être convaincu que nous sommes des êtres fort au-dessus des autres, qu'un enfant en naissant, eût une partie des connoissances qu'il n'acquiert que par l'étude; car si la volonté du Grand Ouonthio de l'univers eût été que l'homme naquît *philosophe, théologien, poète, historien, géomètre* &c. cela dépendoit de sa toute puissance, & il y auroit de l'injustice à lui de n'avoir pas doué tous les êtres pensans de la même intelligence, s'il eût cru que cela fût nécessaire à leur bonheur. Ce seroit donc l'offenser que d'imaginer qu'il soit capable d'avoir plus de prédilection pour les européens, les asiatiques & les africains, que pour les nations nombreuses qui habitent l'Amérique, les Iles de la mer du Sud, & les terres situées aux poles arctiques & antarctiques.

Le Grand Chef de l'univers n'a aucune part, je crois, à la perfection de vos langues, de vos arts ni de vos sciences; les européens ne doivent ces connoissances qu'à une suite de recherches & d'études non interrompues. J'ai l'idée que les pères de toutes les langues ont été les signes; chaque peuple a interprété à sa manière ceux qu'ils se faisoient. Les égyptiens & beaucoup de peuples de l'Asie ont eu pour correspondre entr'eux des hiéroglyphes ou des figures symboliques qui



désignoient ce qu'ils vouloient se dire. Ce sont les égyptiens qui ont tiré les grecs de la barbarie où ils étoient; ce sont les grecs qui ont apporté les arts & les sciences chez les romains, & ces derniers les ont communiqués au reste de l'Europe. La Nature qui a pourvu à tous les besoins des hommes n'a rien fait pour leur éducation; cette dernière est une fille de l'art, & l'art est fils de la Nature. L'homme qui est privé de l'ouïe & de la vue ne peut exister que comme une pure machine; car tout le mécanisme qui sert à former son éducation consiste dans ces deux sens: c'est par des sons qu'on nomme des mots, prononcés par la bouche de l'un qui passent dans les oreilles de l'autre, qu'on lui fait comprendre ce qu'on lui dit: les yeux sont la glace qui représentent l'objet dont on parle, & qui tracent dans le cerveau les différentes figures auxquelles on a donné telle ou telle signification. Si, comme le prétendent les prêtres des chrétiens, le Grand Chef de l'univers a été le créateur & le premier précepteur du genre-humain, pourquoi le langage du premier homme qui a été créé n'est-il plus connu aujourd'hui? Pourquoi cette diversité de dialectes entre toutes les nations? Il me semble que ce seroit faire un outrage au Grand Ouonthio de l'univers, que d'avoir substitué une autre langue à celle qu'il auroit donnée au premier homme. J'avoue, me répondit mon interlocuteur, que les découvertes qu'on a faites depuis un siècle ont changé furieusement nos opinions sur le système du monde & sur l'origine de l'homme. Vous voyez, répondis-je à ce dernier, que l'éducation fait tout. Je suis né Iroquois; mon père, dans la guerre de 1757 eut occasion de vivre avec les françois; il prit du goût pour leur langue; il lut quelques-uns de leurs livres; il m'éleva à la manière européenne, & me destina à voyager lorsque j'aurois atteint l'âge de vingt ans. Il mourut dans cet intervalle; mais il me recommanda, à un de nos Chefs qui a rempli ses intentions. Vous devez juger par ce



que je suis, qu'un sauvage est un homme organisé comme un européen, & qu'il est susceptible de la même éducation. Je n'approuve pas, dis-je à celui auquel je parlois, la fureur qu'ont eue vos européens de vouloir policer & subjuguier les peuples de l'Amérique; l'histoire vous fournit des exemples terribles qui devroient, ce me semble, être sans cesse présents à vos yeux. Les grecs, vainqueurs des perses & de tant d'autres nations, ont été vaincus à leur tour par les macédoniens & les romains; ces derniers l'ont été par des peuples barbares & non policés, (les germains & les gaulois) la grandeur & la gloire des grecs & des romains n'a duré que quelques siècles; il n'y a pas encore deux cents ans que l'Europe joue un grand rôle, & qu'elle est sortie de la barbarie où elle étoit. Je crois, à vous parler vrai, qu'elle touche à sa décadence; l'Amérique a fait le premier pas pour recouvrer sa liberté; les peuples qui habitent ce vaste continent, sont las du joug & des fers que vous leur faites porter. Les treize Etats-unis viennent de donner le signal de l'indépendance; & leur révolte que vous avez favorisée doit justifier celle des autres nations. Qu'un Chef habile se mette alors à leur tête, que fera votre Europe contre nos deux Amériques?..... Cette grande révolution doit nécessairement amener celle de la destruction des puissances européennes... C'est dans nos annales qu'on trouvera l'histoire de votre pays; & nos descendants parleront de vous comme nous parlons aujourd'hui des égyptiens, des grecs, des macédoniens, des perses & des romains. On dira *Paris*, *Londres* étoient deux grandes villes, qui contenoient chacune un million d'ames environ; & les américains iront voir les ruines de ces belles cités, comme on va maintenant visiter celles de la Grèce & de Rome. Les empires sont comme les hommes; ils ont leur adolescence, leur âge viril (c'est celui de leur splendeur) & celui de leur décrépitude. Je n'aime point, dis-je à mon interlocuteur, les grandes armées entretenues par tous



vos Grands Chefs: elles me présentent des milliers de satellites qui sont rassemblés en corps plutôt que des défenseurs de la patrie. Je me souviens d'avoir lu quelque part qu'à la mort de César les armées Romaines ne consistoient pas en vingt-trois Légions; encore étoient-elles toutes incomplètes. C'est cependant avec une pareille milice que cette superbe république avoit donné des loix aux trois parties du monde connu.

C'est, selon moi, un abus de croire qu'un grand état ait besoin pour se soutenir d'une milice permanente. Les anglois n'en ont point, & cependant ils ont été & ils sont encore la première milice de l'Europe. Cette nation a fait trembler votre Grand Chef Louis XIV. sur la fin de son règne. Les suisses & les suédois ont des milices nationales, dans lesquelles j'aurois plus de confiance que dans vos troupes réglées. Voyez, par ce que font les américains, ce que peuvent des hommes qui combattent pour leur liberté? Ces troupes mercenaires, mais braves, vendues par leur Prince pour aller faire la guerre en Amérique, que font-elles? Jusqu'à présent elles ont été vaincues par des hommes qui n'ont point appris l'art destructeur de se faire tuer avec méthode; ils n'ont aucune idée de cette Tactique européenne, ni de ces grandes manœuvres qui occupent dans ce moment tous vos militaires; il n'y a sûrement aucun de ces américains qui ait été dressé au maniement des armes, à marcher par quart de conversion, à se former par Colonne, à se déployer par la droite, par la gauche, ou par le centre, à former cette fameuse ligne oblique; c'est cependant des troupes rompues à tous ces exercices qu'ils avoient à vaincre, & ils les ont vaincues. Les anglois rivaux en valeur & en courage des françois, n'ont pas été plus heureux. Je vois que tout soldat est mauvais lorsqu'il se bat par devoir ou malgré lui; l'honneur seul doit le conduire. Les européens ont fait de la guerre un métier, & leurs armées ne sont plus redoutables qu'à leurs



hôtes; & ruineuses que pour leur patrie.... \*) Mon interlocuteur me dit que j'avois raison, & me parut très-étonné des connoissances que j'avois déjà acquises sur son pays & sur l'Europe en général. Je l'affurai que ma seule occupation étoit celle de m'instruire, que je faisois ensuite mes réflexions pour les communiquer à mes compatriotes, & les empêcher d'enchaîner leur liberté sous quelque prétexte que ce soit.

Je te dirai que les françois ont dans ce moment les yeux fixés sur une grande République & sur la conduite qu'elle tiendra dans la guerre présente; ce sont les hollandois dont je vais te parler. Ces derniers sont gouvernés par des chefs qu'on nomme les Etats-Généraux; ces représentans de la République ont la réputation d'être les plus grands politiques de l'Europe; il y a outre ces Etats-Généraux, un Chef de toutes les troupes de terre & de la marine; celui qui est revêtu de cette dignité est un descendant d'une maison illustre, dont les ancêtres ont combattu pour procurer la liberté aux battaves. Quelques esprits inquiets & turbulens fomentent sourdement le trouble & division parmi les membres de la République, & la fermentation s'accroît de jour en jour; les uns veulent que l'on augmente les troupes de terre, les autres veulent que l'on ne s'occupe que de l'augmentation de la marine. Celui qui a le commandement en Chef des forces navales & de terre insiste pour qu'on augmente l'un & l'autre. "Si vous restez plus longtems sans défense, dit-il à ses concitoyens, vous exciterez de plus en plus l'arrogance & la cupidité de vos voisins, par la

---

\*) L'Iroquois auroit pu citer encore la révolution des Pays-bas, & la guerre qu'ont fait les hollandois à l'Espagne, ces fiers Battaves ont scélé de leur sang la liberté dont ils jouissent aujourd'hui; les cruels espagnols payèrent cher toutes les tyrannies qu'ils exercèrent contre un peuple doux, laborieux qu'on vouloit réduire à l'esclavage; tel est l'effet du despotisme; mais ces exemples malheureusement ne corrigent pas....



„certitude qu'ils auront de l'impunité. C'est „l'intérêt qui gouverne les grands empires ; ils „commencent toujours par mépriser les états „foibles & sans vigueur, & finissent par les sub- „juguer & les partager., \*)

Ces vérités ont produit peu d'effet parmi les membres de cette République ; elles ont trouvé de l'opposition de la part d'une des provinces, qui étant la plus riche entraîne, quand elle veut, le suffrage des autres ; cela mène à des discussions & à des reproches qu'on se fait, tandis qu'on devroit courir aux armes & se mettre en état de défense. Pendant ce tems les anglois ruinent le commerce des hollandois ; les françois menacent d'en faire autant, & les représentans de la République, incertains sur le parti qu'ils doivent prendre, passent tout leur tems à délibérer, lorsqu'il faudroit agir avec vigueur, & prendre des mesures pour se faire respecter de leurs voisins. On dit que les hollandois se sont endormis sur les lauriers qu'ils ont cueillis jadis, ainsi que sur l'or qu'ils ont amassé ; ils se sont accoutumés à ne jouer depuis le commencement de ce siècle qu'un rôle passif dans toutes les affaires de l'Europe. L'Angleterre aujourd'hui veut les forcer de paroître sur la scène comme acteurs ; la France veut qu'ils n'y soient qu'en qualité de spectateurs ; on est impatient de savoir ce qui résultera de tous ces débats. On annonce que les grands évènements viendront du côté du Nord ; qu'une femme célèbre qui règne sur vingt-quatre millions de sujets, & dont le nom passera à l'immortalité, veut pacifier les puissances qui sont actuellement en guerre ; rendre en même tems la liberté au commerce & à la navigation & dégager l'un & l'autre des fers qu'on leur fait porter depuis long-tems. Si ce Grand Chef féminin réussit dans ses projets, toutes les nations de l'univers devront lui

---

\*) L'exemple de la Pologne est une preuve de cette vérité ; & ce pays n'est pas encore à la fin des maux qu'on lui prépare.



élever des autels. C'est de cette souveraine dont je t'ai déjà parlé dans ma cinquième lettre. J'aurai occasion de t'entretenir encore souvent d'elle. On assure ici que deux grands souverains du Nord se proposent d'aller lui rendre visite dans ses états; les devins politiques de ce pays assurent que ces voyages ont pour objet des affaires de la plus grande importance. J'aimerois assez, à te parler franchement, que les Grands Chefs prissent quelquefois la peine de remplir eux-mêmes les fonctions d'ambassadeurs. J'ai l'idée que les choses n'en iroient que mieux.

Le Chevalier de.... m'invita il y a quelques jours à un souper politique qui devoit avoir lieu chez lui. Le Marquis de.... en fera, me dit-il, & nous nous amuserons, car je me propose bien de tourner en ridicule tous les raisonnemens de ceux qui font leur unique étude de gouverner les états, & qui ont l'air d'être les confidens de tous les cabinets de l'Europe. Nous aurons, m'ajouta-t-il, des femmes aimables, qui nous seconderont bien. Je me rendis à cette invitation; je trouvais la compagnie qui étoit déjà rassemblée; on parloit du peu de succès qu'avoit eu la campagne maritime qui venoit de finir; on blâmoit le Comte d'O.... de n'avoir pas forcé l'Amiral anglois de se battre.... il n'avoit point d'ordre, répondit un autre, les principes du ministère ne sont point d'engager une action générale avec les anglois avant d'être assuré du succès.... Oh! répondit un autre, il y a de la contradiction dans ce que vous dites, car le ministre de la marine a écrit au Comte d'O.... lorsqu'il est parti pour Brest une lettre qui prouve le contraire, dans laquelle il dit à cet Officier général, *qu'il rencontrera l'ennemi, qu'il le battra, qu'il reviendra victorieux, & qu'il sollicitera pour lui les grâces du Roi, &c, &c.* Cela est vrai, répondit celui à qui ce propos s'adressoit; mais depuis cette lettre les choses ont changé de face, & il a été décidé dans un Comité secret, que des considérations d'état obligeoient de ne point



chercher à combattre l'Amiral Hardy; qu'il étoit de la politique de la France d'épuiser l'Angleterre sans se mesurer avec elle. Le public ignore toujours, continua le politique, les raisons secrètes qui déterminent les opérations du gouvernement; & il n'appartient pas au vulgaire de la juger sur les apparences.... Une femme assez jolie qu'on nommoit la Marquise de.... se mit à rire; on lui demanda quel en étoit le sujet; rien ne m'amuse autant, répondit-elle, que d'entendre parler *politique, administration, grandes vues du gouvernement, travail & occupation des ministres*. Je vais vous raconter ce dont j'ai été le témoin sans le vouloir. "Il y a quelques mois, „qu'ayant affaire chez un ministre, j'obtins de lui „un rendez-vous pour un tel jour à sept heures du „soir; je m'y rendis; la porte étoit fermée pour „tout le monde, excepté pour moi. Je m'y rendis; „le valet-de-chambre me dit que *Monseigneur* „étoit fort occupé, & qu'il devoit expédier le „soir même un Courier pour Londres; qu'il étoit „dans ce moment à travailler avec ses premiers „Commis, & que je devois attendre. Il me fit „entrer dans un salon qui étoit contigu au Cabinet „du ministre; ce dernier, sans doute, avoit oublié „qu'il m'avoit donné rendez-vous; car on ne se „gêna point pour traiter les affaires importantes „dont il s'agissoit, & l'on parla si haut que „j'entendis toute la conversation. J'avoue que „j'aurois été assez discrète pour me retirer si les „choses dont il s'agissoit n'eussent pas été de ma „compétence; mais comme j'aurois pu donner „mon avis sur les matières dont il étoit question, „je restai: c'étoit des rubans glacés qu'on envoyoit „à Milady B.... un ajustement de perles pour „Milady S.... une Robe en pièce couleur des „cheveux de la Reine pour la Comtesse de.... de „la poudre rousse pour la maîtresse d'un membre „du Parlement. Toutes ces commissions étoient „un commerce d'échange; on faisoit venir en „retour des boucles angloises, des boutons & des



„garnes d'acier pour les chapeaux, &c. la femme  
 „du ministre qui assistoit à ce Comité, avoit eu,  
 „à ce que je compris, un grand courier à faire;  
 „car je l'entendis recommander une quantité de  
 „lettres pour différentes personnes. Le Ministre  
 „sonna; le valet-de-chambre vint prendre les  
 „ordres; on lui dit d'avertir le Courier de venir  
 „aussitôt prendre ses dépêches. J'aurois désiré que  
 „la curiosité angloise, quelque corsaire engageât à  
 „dévaliser ce Courier à son passage à Londres; on  
 „auroit certainement cru que les ministres françois  
 „& anglois correspondoient ensemble par hiérogli-  
 „phes, ou figures symboliques, & cela auroit  
 „donné matière à exercer les talens des déchif-  
 „freurs anglois. Pour vous achever mon histoire,  
 „continua la dame, j'eus mon audience à neuf  
 „heures; le Ministre me fit des excuses de ce qu'il  
 „m'avoit fait attendre si longtems. Je suis, me  
 „dit-il, accablé de travail; & je n'ai pas dans la  
 „journée un moment dont je puisse disposer. Je  
 „lui répondis malignement que je ne concevois  
 „pas comment il pouvoit suffire à tout & que le  
 „Roi ne pouvoit assez récompenser les soins qu'il  
 „donnoit aux affaires de l'état, & à tout ce qu'il  
 „faisoit *pour faire fleurir le commerce malgré les*  
 „*entraves que la guerre y mettoit.* Il n'entendit  
 „point, ou feignit de ne pas comprendre ce que  
 „je voulois lui dire; eut l'air fort distrait en me  
 „parlant; me promit tout ce que je lui demandois,  
 „& l'avoit oublié avant que je fusse remontée dans  
 „ma voiture. D'après ce que je viens de vous  
 „raconter je vous avoue, nous dit la Marquise  
 „de.... que je ne crois point aux grandes occu-  
 „pations de nos ministres, & qu'il faut pour ces  
 „plans plus de charlatanisme que de talens. Je  
 „distingue de ce nombre le Comte de M.... & le  
 „Comte de.... le premier a trop d'esprit pour  
 „vouloir paroître ce qu'il n'est pas. Le second,  
 „s'occupe de sa besogne qui est, je crois, la plus  
 „considérable, & trouve le tems de donner quel-  
 „ques heures à ses délassemens...., Parbleu! dit



le Marquis, vous me rappelez, Madame, une aventure qui est arrivée à un de mes oncles de glorieuse mémoire. Il avoit fait toute la guerre de 148; étant resté à Liège comme blessé après la bataille de Lawfeld, il fit la connoissance d'un descendant du célèbre Mathieu Lansberg. Je ne fais comment il vint à parler de cet homme à M. P.... de M.... Ministre de la marine sous le feu Roi, & qui, par parenthèse, faisoit des almanachs pendant que les anglois détruisoit notre marine. Ce Monsieur P.... de M.... fit aller mon oncle à Liège pour le compte du Roi, afin de s'instruire près de l'astronome liégeois; il y resta environ trois mois, revint à Paris rendre compte de sa mission, & il obtint pour récompense une pension assez forte sur la marine, en considération des services qu'il avoit rendus.... Le ministre à qui il dût ce bienfait, avoit pour habitude de s'enfermer tous les après-midi, & de calculer *le nombre d'or, l'Épacte, le Cycle solaire, l'érudition Romaine & la lettre Dominicale*; il voulut aussi se mêler de faire quelques prédictions; mais l'étude de ces sciences occultes lui dérangèrent heureusement le cerveau, & pour le bonheur de la France on lui donna sa retraite.

Il y a des abus dans tout, répondit celui qui étoit du parti des ministres; mais vous conviendrez cependant que les motifs qui ont déterminé la guerre actuelle sont à l'abri de toute critique, & que nous touchons au moment d'humilier cette superbe Angleterre, qui depuis trop longtems avoit sur nous un avantage qui nous devenoit humiliant. Nous ne pouvions souffrir l'arrogance avec laquelle cette nation traitoit notre pavillon, ni les outrages qu'elle faisoit à nos commandans du Sénégal & de l'Inde.... "Je conviendrai, répondit le Marquis, que les circonstances ont favorisé la guerre que l'on fait actuellement; mais je vous observerai premièrement que le soulèvement des Colonies angloises n'est pas l'ouvrage du ministère actuel; l'auteur de cette révolution, c'est celui qui étoit



à la tête des affaires en 1768. 2. Ce sont les ministres & les courtisans du Roi d'Angleterre qui ont conseillé cette autorité usurpatrice & tyrannique qu'on vouloit exercer contre les Colonies. Je suis donc d'opinion que toute administration cachée & mystérieuse est, & sera toujours désavantageuse aux peuples; car pourquoi cacher ce qu'il doit cependant savoir tôt ou tard? On l'oblige à calculer les opérations futures par celles qui les ont précédées; & rarement il se trompe sur le jugement qu'il porte. Il n'y a pas de gouvernement en Europe où tous les détails soient plus à découvert qu'en Angleterre. Vous voyez cependant combien cette nation a de nerf, & ce qu'elle est capable de faire. C'est au sein de la liberté que naissent les héros; c'est parmi les peuples esclaves que naissent les tyrans. Il est bien certain, & l'histoire en fait foi, que toutes les grandes révolutions qu'ont éprouvées les gouvernements n'ont eu lieu que par le pouvoir arbitraire & la complication des différentes autorités, & de l'abus qu'on en a fait. Le Parlement d'Angleterre aura toujours à se reprocher d'avoir donné les mains aux taxes qu'on vouloit forcer l'Amérique de payer; c'est lui seul qui est comptable à la nation de la perte d'une partie du vaste continent de l'Amérique qu'il pouvoit empêcher, puisque c'est lui qui a le droit de faire des loix, qu'en lui réside la puissance législative, & que le Roi & les ministres ne font, à proprement parler, que les mandataires de la nation, représentée par les chambres hautes & basses du Parlement. C'est enfin cette administration mystérieuse & cachée, des ministres anglois qui a favorisé dans le nouveau monde cette révolution terrible & dont on verra les funestes effets avant cinquante ans.

Je suis maintenant curieux de voir de quelle manière nos politiques & nos publicistes vont traiter cette science qu'ils nomment la balance de l'Europe. L'Amérique va aussi avoir sa balance; Hyder-Ali aura la sienne en Asie; voilà trois



balances qui ne manqueront pas de se disputer le droit de peser leurs intérêts particuliers. Il est dommage que le célèbre *Walpole* soit mort, car il auroit été le grand-maître de ces trois balances, comme il l'étoit de celle de l'Europe; c'est lui qui avoit mis en vogue ces grands mots *de Balance; d'équilibre du commerce*. C'est cette balance & cet équilibre qui sont devenus la base de toutes les négociations de l'Europe, & qui servent de prétexte aux conquêtes, aux injustices & aux usurpations. C'est le talmud de tous les ministres, & la théologie politique adoptée par tous les cabinets de l'Europe. C'est ensuite avec quatre à cinq-cent-mille hommes armés que les souverains argumentent entr'eux, & qu'ils soutiennent des thèses sur des droits imaginaires. Quant aux subtilités politiques, elles ne servent plus aujourd'hui; on en reconnoît l'abus; les ministres n'en font usage maintenant que comme d'un jouet pour amuser les peuples, & fournir matière aux nouvellistes & aux gazetiers de parler & d'écrire sur les évènements qui se passent: c'est le droit canon qui décide aujourd'hui toutes les grandes questions; & la balance politique n'est plus qu'une chimère aussi impossible à établir qu'une monarchie universelle. Il s'en faut de beaucoup que cette *balance*, & cet *équilibre*, aient servi à contribuer au bonheur des peuples qui habitent l'Europe. Je trouve au contraire qu'elle est la cause de leur dépopulation en faisant égorger les nations entr'elles, & qu'elle en favorise le joug & le pouvoir arbitraire sous lesquels une partie des peuples gémissent.,

On combattit vivement, mon cher Tamar, les opinions du Marquis de .... on lui dit que la politique actuelle ne permettoit pas d'informer le public de ce qui se passoit dans les conseils secrets des princes; que ce seroit attenter à leur autorité & au pouvoir dont la nation les avoit revêtus. Qu'un souverain cessoit de l'être lorsqu'il s'arrogeoit un pouvoir qui lui appartenoit de droit par




le consentement volontaire de ses sujets. On cita à cet égard plusieurs exemples, en faveur des gouvernemens monarchiques. Je t'avoûrai que ces européens ont une manière de disputer le pour & le contre avec tant d'adresse & de subtilité qu'il est presque impossible de juger en faveur de l'un ou de l'autre. Je suis tour-à-tour royaliste ou républicain. J'ai l'idée cependant que le gouvernement d'un seul seroit préférable; mais il faudroit que ce fût un bon Roi, qui fît tout par lui-même, & qui pût être immortel. Or, tu conçois que cette dernière chose est impossible. Je crois donc qu'il faut laisser les hommes & les gouvernemens tels qu'ils sont....

Je suis fort impatient de recevoir de tes nouvelles; depuis mon arrivée ici je n'ai encore eu qu'une Lettre de toi. Tu vois qu'au milieu du grand tourbillon où je suis, je trouve le tems de t'écrire. Toi qui ne penses qu'à la chasse pourquoi ne me donnes-tu pas quelques momens? Tu as autant de loisir que j'en ai peu, & je sacrifie une partie de mes veilles à m'entretenir avec toi; la nuit j'écris, & le jour je fais mes observations. Je ne te donnerai point aujourd'hui de nouvelles; le tems ne me le permet pas. Je te dirai seulement que les anglois font de grands préparatifs pour aller secourir Gibraltar & combattre les espagnols; c'est l'Amiral Rodney, qu'on a chargé de cette expédition: cet Officier est aussi brave qu'heureux. La nation angloise paroît avoir beaucoup de confiance en lui. Adieu, Tamar. Je suis toujours ton ami.

Paris, 1 Décembre 1779.

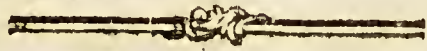




# LETTRE

## VINGT - QUATRIEME.

### DE MATECK à TAMAR.



**J**e t'ai écrit dans une de mes lettres, mon cher Tamar, que le Grand Chef des françois ne harangue point ses sujets comme celui des anglois. Tout ici se traite par correspondance; il n'y a que les grands officiers de la Couronne, ou ceux qui sont attachés à la personne du *Grand Ouonthio*, qui ont la liberté de causer ou de s'entretenir avec lui familièrement. Tous ceux qui ont à se plaindre, ou qui ont des grâces à demander doivent s'adresser à des intermédiaires; ce sont les ministres, quelques favoris, des gens qu'on appelle ici des premiers commis & des femmes. Comme dans ces sortes de sollicitations la faveur l'emporte presque toujours, il se fait souvent des injustices & des passe-droits; cela fait des mécontents; on se plaint quelquefois même, on se permet des propos contre les ministres du Grand Chef; & comme cette liberté de parler est contre le bon ordre des gouvernemens policés, & que cela pourroit tirer à conséquence dans un état monarchique, où l'on ne doit point dire ce qu'on pense.... on soustrait pour quelque tems de la société ceux qui ont été indiscrets. Autrefois on les traitoit avec beaucoup de sévérité; la mort souvent étoit prononcée contr'eux, & leurs accusateurs étoient leurs juges. Aujourd'hui cette peine n'a plus lieu, à moins que le cas ne soit très-grave.

Voici de quelle manière on procède contre ceux qui ont le malheur de dire des vérités contre les ministres ou autres gens en place: le Grand Chef écrit, ou est censé écrire à celui qui a prévariqué,



une lettre assez laconique, dans laquelle il lui ordonne de se rendre dans tel ou tel château, attendu que c'est son bon plaisir. Celui à qui s'adresse cette missive doit obéir : on ne lui dit point la raison qui lui a mérité cette attention du souverain : en attendant qu'on l'en instruisse il est nourri, chauffé, logé, éclairé aux dépens du Grand Chef. Cependant malgré tous ces soins, il n'est aucun françois qui brigue l'honneur d'être les *pensionnaires* de leur souverain, du moins de cette manière. Je t'avoue que je serois assez de leur avis. Je vais te raconter ce que j'ai appris à ce sujet.

Tu te ressouviendras de ce Chevalier de St. Louis, qui fit la route de l'Orient à Paris avec moi, & qui avoit fait la guerre sous le brave *Montcalm*, en Canada. Je ne l'avois rencontré qu'une fois depuis que je suis ici; il m'avoit paru assez mécontent des démarches qu'il avoit faites pour rentrer au service. D'après ce qu'il m'avoit dit, je crus qu'il avoit pris le parti de retourner dans sa province. Je fus il y a quelques jours faire une visite au Marquis de... comme nous étions à causer ensemble, je vis entrer ce militaire. Eh! bon jour, Capitaine. Dites-moi de grâce d'où vous sortez depuis que je ne vous ai vu? Votre famille a été dans les plus vives inquiétudes après avoir fait toutes les perquisitions possibles à votre sujet, sans pouvoir découvrir ce que vous étiez devenu. On vous a cru mort; & vos parens ont pris le deuil pour vous... J'ai appris tout cela, répondit le Chevalier de St. Louis, mais me voilà. Je suis très-vivant, & je n'ai pas quitté Paris; devinez où j'étois? Dans les bras d'une jolie femme sans doute, qui vous faisoit oublier vos amis & les rigueurs que vous fait éprouver la fortune. Vous avez deviné en partie; il n'y a que la jolie femme de trop. J'étois dans les bras de la plus abominable femelle que l'art ait formée pour le repos des humains.... Cette femelle enfin, c'est la Bastille... d'où je ne suis sorti qu'hier à cinq heures du soir.... A la Bastille, s'écria le Marquis! oh! vous plaisantez. Non, parbleu, je ne plaisante pas; c'est la vérité; & je viens vous raconter mon histoire.



Vous savez que je sollicitois pour être employé en qualité de Major dans l'armée qui devoit passer à l'Amérique septentrionale. J'eus le chagrin de voir qu'on donnoit la préférence à des gens qui n'avoient point fait la guerre, & qui étoient en outre mes cadets. Je me plaignis hautement de l'injustice qu'on me faisoit. Vous me connoissez; je suis franc; ma vivacité m'emporta, & je tins quelques propos contre les ministres dont j'avois à me plaindre; on rendit ce que j'avois dit; je l'ignorois. Je fus quelques jours après à l'audience d'un de ces ministres; il me reçut très-bien, me témoigna beaucoup d'amitié, & me promit que je serois placé incessamment avec le grade que je sollicitois. La manière dont je fus accueilli me fit croire qu'il ignoroit les plaintes que j'avois faites, & je me reprochai d'avoir été injuste. Je me promettois intérieurement de réparer mes torts envers lui. Occupé de ces réflexions, je n'étois pas encore à cent pas de son hôtel que je fus abordé par un homme qui me demanda si je n'étois pas M. le Chevalier de.... Oui, répondis-je — *bien fâché de ce que j'ai à vous dire, je suis porteur d'une Lettre de Cachet de la part du Roi, qui m'ordonne de vous conduire à la Bastille. J'espère, Monsieur, que vous ne me mettrez pas dans le cas d'user de voies de fait avec vous, & que les choses se passeront sans bruit.* Je demandai à voir la Lettre, & j'y lus ce qu'il m'avoit dit; il ne me restoit que deux partis à prendre, celui de me battre ou d'obéir; je préfèrai le dernier. Ma voiture qui suivoit le facteur\*) chargé de me remettre cette fatale missive, avoit pourvu à tout; il me fit les honneurs du carrosse, se mit à côté de moi; deux accolites d'assez mauvaise figure se placèrent sur le devant de la voiture; deux autres montèrent à côté du cocher. Avec ce train de prisonnier, non de guerre, mais d'état, nous prîmes la route de la porte St. Antoine; nous arrivâmes très-

---

\*) Ce Facteur est ce qu'on nomme à Paris un inspecteur de Police; ce sont ceux qui signifient les Lettres-de-cachet.



promptement. Le chemin me parut fort court; nous arrê tâmes à un pont-levis, où nous descendîmes de voiture; il n'y eut que celui qui étoit porteur de la Lettre qui entra avec moi. Nous traversâmes deux cours; au bout de la seconde se trouve un assez grand bâtiment, flanqué de deux grandes tours, de chaque côté; nous montâmes quelques degrés, & nous entrâmes dans une grande salle sur la droite. Un Chevalier de St. Louis, déjà sur l'âge faisoit les honneurs du château; je lui fus présenté par mon conducteur; (M. Chevalier est son nom.) il remplit depuis trente ans environ les fonctions de Major dans cette Citadelle; il me fit son compliment de condoléance sur mon arrivée, & me dit qu'il étoit très-fâché de la circonstance qui lui procuroit l'honneur de ma connoissance. Je l'assurai franchement que je pensois de même: il me dit qu'il tâcheroit d'adoucir mon sort autant qu'il le pourroit; que je lui étois recommandé, & qu'il feroit tout son possible pour me rendre le séjour de ma nouvelle demeure agréable. Je le remerciai de son attention; mon conducteur prit congé de moi; & lorsque je fus seul avec le Major, il me dit *"en attendant qu'on prépare votre chambre, nous allons remplir quelques formalités d'usage; vous devez, Monsieur, me remettre, épée, bijoux, montres, argent, ciseaux, couteaux, & papiers si vous en avez.* Je voulus composer pour quelques-uns de ces articles, mais je fus obligé de donner ce que j'avois. On m'assura que je ne manquerois de rien, & qu'on auroit le soin de fournir à tout ce qui me seroit nécessaire. Je me résignai donc, car il n'étoit pas possible de faire autrement. On fit l'inventaire de mes effets; on les enferma dans un carton, après les avoir inscrits sur un registre; on fit un double que je signai, & l'on m'assura que le tout me seroit rendu lorsque je sortirois. On appela celui qui devoit m'installer dans mon nouveau logement; vous aurez soin de Monsieur, lui dit-on; où est-il logé? Dans la cinquième de la liberté, répondit celui qui alloit être chargé du soin de ma per-



sonne — Le Major me salua; je pris congé de lui, & je suivis mon nouveau guide. Je tournai sur la droite, & j'arrivai à une des tours que j'avois vu en entrant. J'étois encore si étonné de tout ce qui venoit de se passer, que je croyois rêver. Tout mon physique agissoit comme une pure machine. Je ne fis aucune question, aucune représentation; je montai un escalier en forme de limaçon. Après avoir gravi environ cent marches, j'arrivai à ma nouvelle demeure. Deux portes très-épaisses en fermoient l'entrée. \*) Deux énormes verroux, avec une plus énorme ferrure s'ouvrirent avec un bruit lugubre que l'écho de la tour répéttoit. J'arrivai par un Corridor fort obscur dans le fatal séjour qui m'étoit destiné; cette chambre étoit de forme octogone, éclairée par une fenêtre enfoncée dans une embrasure de la profondeur de douze pieds environ; elle étoit garnie d'un double rang de barreaux de fer à la distance de trois pieds l'un de l'autre. Pour arriver à cette croisée, il falloit monter trois marches. Comme cette demeure étoit très-haute, la vue dominoit par-dessus les murs des fossés de la Bastille, & je voyois fort avant dans la rue St. Antoine. Les loix somptuaires existent dans cette ancienne demeure des Rois avec toute la rigueur possible; tout luxe quelconque en est banni; les meubles à mon usage consistoient en deux chaises de paille; une troisième pour satisfaire aux besoins de la nature; une table, une cruche remplie d'eau; un gobelet d'étain, cuillère & fourchette du même métal, un lit à tombeau, une ballai, un chandelier de cuivre, & deux grosses pierres pour servir de chenets. Une demi-heure

---

\*) C'est Charles V. qui fit commencer ce redoutable bâtiment de la Bastille; il en fit jeter les fondemens en 1369. Je ne présume pas que ce monarque qui gouverna ses peuples avec sagesse, eût l'intention, en faisant construire ce château, qu'il servît à ses successeurs de prison d'état, pour y persécuter souvent l'innocence. *Note de l'Editeur.*



après mon arrivée dans ce lieu enchanteur, j'entendis le bruit des verroux; mes portes qui avoient été refermées soigneusement se rouvrirent; c'étoit mon dîner qu'on m'apportoit: il consistoit en une soupe, un bouilli, un ragoût, un entremets & du dessert; un pain d'une livre, & une bouteille de vin. Je ne touchai à aucun de ces mets; on les emporta comme ils étoient venus. A six heures du soir on me servit à souper; c'étoit un ragoût, un roti & une salade. Je n'y touchai point; je pris seulement un verre de vin, & mangeai une once de pain. Je me couchai fort tard; je dormis peu, & m'abandonnai à toutes les réflexions que m'inspiroit ma situation.

Comme on est le premier juge dans sa propre cause, je cherchois dans ma tête ce qui avoit pu m'attirer cette disgrâce. J'aimois le Roi; j'avois bien servi ma patrie, & je n'avois aucun reproche à me faire. Mon ame livrée à toutes les idées noires que m'inspiroit le séjour où j'étois en fut distraite par le bruit des verroux; il étoit huit heures du matin. Je vis entrer mon gardien qu'on nomme ici le *Porte-clefs*; il m'apportoit une bouteille de vin & un pain frais; il desservit le souper de la veille, me demanda si je n'avois besoin de rien; je lui répondis que non.... A onze heures & demie on me servit à dîner; je reçus en même tems la visite de M. le Lieutenant de Roi du Château, qui me fut annoncé sous le nom de M. de St. Sauveur; il me témoigna tout l'intérêt qu'il prenoit à ma disgrâce, & m'assura que ce n'étoit qu'un petit séminaire qu'on vouloit me faire; que j'aurois au reste lieu d'être content des soins qu'on prendroit de moi; que je n'avois qu'à demander, & que les ordres étoient donnés de ne me laisser manquer de rien. Il regarda mon dîner, me dit de renvoyer les plats qui ne me conviendroient pas, & qu'on m'en serviroit d'autres. Je l'assurai que j'avois appris à la guerre à être frugal, & qu'au siège de Québec je n'avois pas un aussi bon ordinaire. Je le remerciai au reste de son attention. Je crus pouvoir lui demander s'il



savoit le motif qui me constituoit prisonnier d'état : il m'assura qu'on ne lui rendoit jamais compte de cela ; qu'il ne doutoit pas que je ne fusse instruit avant peu de la cause de ma détention ; que je pouvois écrire aux ministres à ce sujet ; mais qu'il falloit d'abord que je fisse une lettre à M. le N.... pour qu'on m'accordât de l'encre, des plumes & du papier. — Je voudrois aussi écrire à ma famille — Je doute que l'on vous donne cette permission. — Mais, dis-je, faut-il au moins qu'elle sache où je suis — Je ne puis rien vous dire à ce sujet ; je vais vous envoyer ce qu'il vous faut pour écrire à M. le N.... commissaire de la Bastille ; demandez-lui ce que vous desirez d'obtenir, & nous suivrons les ordres qu'il nous donnera. M. de St. Sauveur me souhaita bon appétit, me promit de revenir me voir & s'en fut.

Il y avoit quarante-huit heures que je n'avois mangé ; le besoin me détermina à essayer de la nouvelle cuisine. De toutes les folies la plus grande, à mon avis, c'est celle de se laisser mourir de faim. Je n'avois aucun reproche à me faire du côté de ma conduite ni de l'honneur ; je pris mon parti, & je résolus de m'accoutumer au genre de vie que j'allois mener. Je me mis à table ; je goûtai un peu de tout ce qu'on m'avoit servi. La cuisine, sans être délicate, étoit cependant passable ; j'avois à manger beaucoup plus qu'il ne m'en falloit ; chaque jour de la semaine on varioit le service, & le Dimanche cela recommençoit. On observe dans cet endroit les *Quatre-tems* & les jours de jeûne avec la plus grande exactitude : on ne vous donne alors au souper qu'une collation très-médiocre ; mais j'y suppléois en gardant de mon dîner pour le soir. Le second jour de mon entrée je commençai à me dérider un peu & à chasser cette humeur noire que j'avois. Je me mis au fait de l'historique de mon nouveau logement ; mes prédécesseurs avoient écrit beaucoup de choses sur les murailles ; je m'amusai à parcourir toutes ces productions de l'ennui & de la captivité. Je trouvai des choses plaisantes, qui prouvent combien notre nation, même dans ses malheurs, a un



fond de gaîté qui ne la quitte point; celui auquel j'avois succédé, & qui avoit eu l'attention de mettre la date de son entrée & de sa sortie, me parut être un jeune homme nouvellement marié qui avoit fait quelques pièces de vers contre un ministre; il en avoit tracé d'autres sur les murailles qui s'adressoient à sa femme; il l'invitoit dans quelques-uns à se rendre favorable aux desirs de certains personnages qui pouvoient lui faire rendre sa liberté; dans d'autres il la conjuroit de ne point recevoir dans ses bras ceux qui étoient ses persécuteurs; il lui rappeloit les premiers trois mois de mariage, & combien il étoit dommage que des plaisirs si doux eussent été interrompus! Tous ces vers étoient faits avec beaucoup de facilité; il y régnoit un ton de l'égèreté qui m'amusa beaucoup; il contribua à dissiper mon ennui & à me faire prendre patience. Je trouvai encore beaucoup de noms, & quelques-uns avoient aussi marqué la date de leur sortie; cela servit à me convaincre qu'on ne restoit pas éternellement dans cette triste demeure.

*Le Porte-clefs*, en venant desservir mon dîner m'apporta encre, plume & papier; je lui demandai si je pourrois avoir des livres. Demandez-en la permission dans votre lettre, me répondit-il. Je me mis à écrire; je priai M. le N.... de me faire savoir la cause de ma détention; je lui demandai la permission d'écrire à ma famille, & celle d'avoir des livres. Je remis cette lettre *au Porte-clefs*, qui me fit rendre soigneusement le papier qui me restoit. Je fus quelques jours dans l'attente d'une réponse; je n'en reçus point; l'ordre seulement fut envoyé de me donner des livres; on vint me demander ceux que je voulois; mais ne se trouvant pas dans la bibliothèque, je fus obligé de me contenter de ceux qui y étoient. On m'apporta *l'Histoire ancienne de Rollin*; on me donna ensuite *l'Histoire ecclésiastique*, quelques *Romans* & des *anecdotes secrètes*. Je fis mon cabinet de cette croisée qui contenoit un espace suffisant pour y placer une chaise; & je pouvois voir de ma cellule les heureux mortels qui jouissoient du bonheur d'être libres.



Je lisois une partie du jour; le soir étoit destiné à la promenade dans ma chambre. Je fus quinze jours dans cet état de tranquillité. Je ne faisois aucune demande, & ne parlois pas même à celui qui me servoit. Je reçus un matin la visite du Major qui, me voyant avec une barbe énorme, me demanda pourquoi je ne me faisois pas raser. Mais, lui répondis-je, *j'ai cru qu'on ne rasoit ici que les têtes*.... il se mit à rire. — Vous avez une bien mauvaise opinion de nous, me dit-il; vous êtes ici en sûreté pour votre vie; le Gouvernement n'est plus ce qu'il étoit sous les *Richelieu* & les *Mazarin*. Comme militaire vous connoissez les arrêts, & vous êtes ici comme vous seriez dans une garnison, où votre supérieur vous ordonneroit de garder la chambre.... Je l'assurai que ce n'étoit pas tout-à-fait la même chose. — Écrivez à M. le N.... pour obtenir la permission qu'on vous fasse la barbe; vous pourrez en même tems lui demander celle d'aller à la promenade; on ne vous refusera certainement pas. — Je lui témoignai mon étonnement sur le silence que M. le Noir avoit gardé au sujet de la permission que j'avois demandée d'écrire à ma famille. — Il est obligé de suivre les ordres du Roi: sans doute que cette correspondance vous est interdite; mais je ne doute pas qu'avant peu vous ne soyez instruit du sujet qui vous tient ici, & qu'on ne nomme quelqu'un pour venir vous interroger. Je le desirai avec bien de l'impatience, répondis-je; le Major me quitta, & me dit qu'il alloit m'envoyer ce qu'il me falloit pour écrire. Je fis ma lettre. Je demandai de pouvoir être rasé & d'aller à la promenade. Trois jours après je vis entrer chez moi le matin un homme d'assez bonne mine, qui s'annonça pour être le Chirurgien-major de la Bastille, & qui venoit m'offrir ses services. — Je ne suis point malade — tant mieux, Monsieur; alors je n'aurai affaire avec vous que comme barbier. — Vous faites-là un métier qui dégrade le vôtre; pourquoi n'avez-vous pas quelqu'un qui s'acquitte de cet emploi pour vous? — Je dois le



remplir moi-même ; il se mit en fonctions. — Je lui demandai s'il avoit beaucoup d'occupations ; il me répondit négativement. Je vis par ses réponses qu'il lui étoit défendu de parler, & je jugeai qu'il étoit de la règle de St. Bremon, c'est-à-dire, du silence. Je pris le parti de m'y conformer. L'après-midi de mon jour de barbe, on vint me chercher pour la promenade. Je crus que les prisonniers avoient un jardin pour eux ; mais je fus trompé dans mon attente ; ce jardin étoit la grande cour où étoit la tour que j'habitois. *Mon Porte-clefs* me prescrivit les limites de la promenade. Je ne pouvois user de cette cour dans toute sa largeur ; je n'avois que quatre toises de large sur toute sa longueur. Lorsque quelqu'un d'étranger entroit ou sortoit, on me faisoit passer dans un cabinet contigu à la Chapelle ; cette promenade dure une heure tous les jours. J'eus aussi la permission d'entendre la messe ; on venoit me chercher tous les dimanches & fêtes pour y assister : l'endroit où on la dit est fort petit ; deux tribunes fermées très-soigneusement sont à côté de l'autel ; trois autres sont en face ; chacun de ceux qui peuvent y aller sont enfermés séparément ; ils ne se voient jamais ni en entrant ni en sortant ; on les reconduit l'un après l'autre dans leur manoir. Il y avoit près de trois mois que je menois cette vie contemplative, lorsqu'un jour j'entendis ouvrir mes verroux à quatre heures après-midi ; on venoit me chercher pour parler avec M. le N... Je descendis, & trouvai ce magistrat dans une grande salle contigue à celle où j'étois entré la première fois. Il me demanda comment je me portois, & si je m'accoutumois à ma solitude. Je l'assurai que malgré toutes les attentions qu'on avoit pour moi, je lui avouois franchement que cet azile n'étoit pas de mon goût, & que le Roi & ses ministres étoient bien bons de nourrir comme ils le faisoient des ingrats. — Je ne suppose pas qu'on exige des prisonniers de la reconnaissance ; elle me paroîtroit injuste. Mais pourquoi depuis que vous êtes ici n'avez-vous point écrit à aucun ministre ? — Je



n'avois rien à leur demander, répondis-je. Je me suis adressé à vous, Monsieur, puisque vous êtes le patron bienfaisant, par l'intercession duquel on obtient un adoucissement à son sort, & à l'ennui qu'on respire ici. — Vous avez été un peu vif, & vous avez tenu quelques propos contre un ministre, lesquels étoient déplacés dans la bouche d'un gentilhomme, & d'un militaire qui, par état, doit mieux connoître que personne la subordination. — Je n'imaginois pas, répondis-je, qu'un serviteur du Roi n'eût pas le droit de se plaindre lorsqu'on lui faisoit une injustice. Je pouvois me passer de servir S. M. Sans être riche j'ai de quoi vivre; si j'ai sollicité de l'emploi, c'étoit pour la gloire & pour être utile à ma patrie. Je n'aurois pas imaginé qu'un propos tenu dans un moment de vivacité eût mérité ce qu'on me fait éprouver. Au reste.

*L'honneur de nos ministres est-il si précieux*

*Qu'on n'ose l'entacher sans offenser les Dieux?*

On rend justice, me dit M. le N.... à votre bravoure, à vos talens militaires, à vos services, mais on blâme votre emportement; & lorsque vous avez accusé les ministres d'être injustes, vous auriez dû faire attention que c'étoit attaquer indirectement l'autorité du Roi, puisque ce n'est que par ses ordres que les premiers agissent — Le Roi, répliquai-je, n'est point injuste; c'est toujours le prétexte dont on se sert pour autoriser les tyrannies qui se commettent en son nom. Je suis sûr qu'il désapprouveroit ce qu'on me fait, s'il en étoit instruit, & qu'il connût mes droits & la préférence que je méritois sur ceux qui l'ont emportée — Vous deviez déduire vos raisons au ministre auquel vous aviez à faire; il y auroit sûrement fait droit, & ne point vous plaindre en termes aussi peu mesurés que vous l'avez fait — Le ministre connoissoit mes droits; & pour s'en mieux convaincre il n'avoit qu'à consulter mes chefs & le registre du Bureau de la guerre, où se trouve déposé la conduite des officiers; il auroit vu que j'y suis bien noté, & que je méritois des égards; mais ce sont aujourd'hui des C. de B.... & des femmes qui nomment aux emplois; & je ne suis pas fait



pour obtenir des grâces par un pareil canal — Je vous passe cette humeur, & veux vous servir : adressez-moi un *Précis* sur votre justification, & je vous promets de vous faire rendre votre liberté. Dans le mémoire que vous ferez, évitez de vous plaindre ; tirez le rideau sur le passé ; rappelez vos services ; offrez-les de nouveau, & je vous promets que tout sera oublié ; je prends sur moi de faire le reste — Je remerciai M. le N.... de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à moi : nous parlâmes ensuite de mes occupations dans ma solitude : je lui racontai comment je passois le tems ; que j'étois comme les âmes du purgatoire : je vois, dis-je, de ma croisée les bienheureux qui jouissent de la liberté ; je n'en ai jamais si bien connu le prix que depuis que j'en suis privé, & j'aspire au bonheur de retourner parmi eux. Les officiers de la Bastille se louent beaucoup de votre tranquillité ; si tous les prisonniers vous ressembloient, leur sort seroit heureux ; mais il en est beaucoup d'entr'eux qui cherchent à aggraver leurs peines par leur caractère & leur humeur intraitables ; & l'on est forcé de sévir contr'eux pour les obliger à la subordination qui doit régner ici. Ceux qui se conduisent comme vous le faites n'ont qu'à se louer des attentions qu'on a pour eux — Je vous avoue que si j'avois le goût de la misanthropie, je pourrois me plaire ici ; mais j'aime le monde & les hommes, tout méchants qu'ils sont. Je croyois au reste, d'après les préjugés qu'on a sur la Bastille, que les poisons & les échafauts étoient toujours préparés dans ce château, pour se défaire des malheureux mortels qu'il recèle dans son sein ; mais je suis revenu de l'opinion que j'avois à ce sujet, & je n'ai qu'à me louer des procédés honnêtes de ceux qui sont chargés d'en faire les honneurs. Je pris congé de M. le N.... qui ordonna de me fournir ce qu'il me falloit pour travailler à mon mémoire. Je remontai chez moi fort content de ce magistrat, & je me mis le lendemain à travailler à ce qui devoit me procurer ma liberté. J'y joignis une lettre, & j'adressai le tout à celui qui s'étoit



chargé de solliciter en ma faveur. Je restai deux mois sans avoir de réponse; chaque jour me parut une année. Je commençois à prendre de l'humeur; & ce qui m'en donna davantage, c'est ce qui m'arriva dans cet intervalle. J'étois fort tranquille chez moi, d'où je n'étois pas sorti de la semaine, à cause du mauvais tems, lorsque vers les trois heures après-midi je vis entrer le Major, accompagné du *Porte-clefs*. Je lus sur la figure de l'un & de l'autre un certain air embarrassé; je crus qu'on venoit m'annoncer de mauvaises nouvelles. Le Major me dit que c'étoit un usage établi de faire une visite dans les chambres des prisonniers, pour savoir s'ils n'avoient point de communication entr'eux; on se mit à procéder à cette vérification: on regarda dans tous les coins & recoins de ma chambre; on examina si les barreaux de ma croisée étoient entiers, & si je n'avois pas essayé de les décêler. On en fit de même à ceux de la cheminée qui se croisoient dans le tuyau, afin d'empêcher les prisonniers de s'échapper de ce côté; précaution inutile, car en supposant même qu'on pût passer par ce tuyau, on ne pourroit que se trouver, sur la platte-forme de cette tour qui, étant élevée à cent pieds & plus de hauteur, ne laisseroit au prisonnier que l'espoir de se précipiter dans le fossé, ou d'y descendre au moyen d'une corde; mais les gardes multipliés, qui sont placés sur une galerie pratiquée en-dedans des murs du fossé, auroient bientôt donné l'alarme, & toutes les peines qu'on se seroit données se trouveroient perdues; car la nuit, pour plus de sûreté, on fait des rondes toutes les demi-heures. Or, pour en revenir à M. le Major, & au *Porte-clefs*, après que ce dernier eut bien cherché par-tout, même dans mon lit & dans ma paillasse, il me dit de vider mes poches. Je refusai de le faire: le Major me parla au nom du Roi, car c'est toujours le mot sacré qu'on emploie. Je demandai à voir cet ordre par écrit. — Ma parole doit vous suffire — & la mienne aussi, répondis-je avec humeur; car à moins que je n'aie un pacte avec le diable, qui voulez-vous qui m'ait fourni aucune des choses prohibées



dans ce cruel séjour ? — Les prisonniers, Monsieur, sont ingénieux à trouver des moyens de correspondre entr'eux. — Cela se peut, répondis-je ; mais je ne suis pas de ce nombre. Rendez compte aux ministres de ce que je vous dis ; mais vous ne me fouillerez point, à moins que vous n'usiez de force ; alors je céderai, autrement point ; il faut que le Roi me l'ordonne par écrit. Le Major me parut fâché de ma résistance & se retira. J'imaginois que cette scène auroit des suites , car j'étois sous le joug du pouvoir arbitraire. J'attendis l'évènement avec fermeté ; il n'en fut rien. Je ne voulus plus jouir de la promenade : je ne descendois que pour aller à la messe ; j'y vis une fois le Major, en entrant dans ma tribune ; il me salua froidement ; j'en fis de même. Enfin un jour que j'avois beaucoup de noir dans l'ame, & que je méditois l'affreux projet d'attenter à ma vie, je ne fais pourquoi, j'entendis ouvrir à quatre heures mes verroux extraordinairement fort. Je crus que c'étoit encore une nouvelle inquisition qu'on alloit faire ; car depuis la visite & l'altercation que j'avois eu avec le Major je n'avois vu personne chez moi que le *Porte-clefs* & le chirurgien. Mais je fus bien agréablement trompé ; c'étoit M. de St. Sauveur, Lieutenant de Roi, qui entra avec précipitation, m'embrassa, & me dit : mon cher camarade, vous êtes libre. — Libre ! lui dis-je. Je le ferai dans mes bras... des larmes coulèrent de mes yeux & des siens... Oui, vous l'êtes, me dit-il.... & c'est avec joie que je me suis empressé de venir vous apprendre cette nouvelle. Je m'habillai à la hâte, & je descendis. Le Major m'attendoit dans la salle de réception ; il me félicita à son tour, sur l'ordre qu'il avoit reçu de me rendre ma liberté. On procéda ensuite à la remise de mes effets. J'en donnai une décharge. Le Major me dit que je devois aller faire une visite à M. le N... que c'étoit à lui que je devois ma sortie. Je priai qu'on me fît avancer une voiture ; j'ordonnai au cocher, de me conduire à l'hôtel où je logeois lorsque je fus arrêté. Rien d'aussi plaissant que la réception que me fit mon hôtesse & tous les gens de la maison. On me




prit pour un revenant; on vouloit absolument que  
 je fusse mort. J'eus beau assurer qu'il n'en étoit  
 rien, on ne vouloit pas me croire. — Mais d'où  
 sortez-vous, Monsieur, me demanda la maîtresse  
 de la maison? On vous a dit assassiné; votre  
 famille, vos amis vous ont fait chercher pendant  
 trois mois sans pouvoir être instruits de ce que  
 vous étiez devenu. — J'étois en retraite, répondis-  
 je, pour y expier mes vieux péchés, & faire  
 pénitence. — Je croirois plutôt que vous avez  
 été en faire d'autres; car vous n'avez pas l'air  
 d'avoir jeûné; vous vous portez trop bien. —  
 On s'engraisse à prier comme à faire autre chose,  
 répondis-je. Enfin après quelques autres propos  
 je demandai si on avoit eu soin de mes effets. —  
 Tout a été remis à Madame votre sœur, qui est  
 repartie il y a un mois, après vous avoir fait faire  
 un service & fondé une messe pour le repos de  
 votre ame. — Plaisantez-vous? — Non; & je  
 vous assure que moi-même j'ai assisté au service  
 qui s'est dit pour vous. — On m'a donc cru mort  
 réellement — Oh! très-réellement; mais aussi,  
 Monsieur, quelle imprudence de rester cinq mois  
 absent, sans donner signe de vie! Madame votre  
 sœur est en grand deuil; elle fera bien surprise  
 lorsqu'elle saura que vous êtes ressuscité. Je  
 demandai une chambre; je fis venir tailleur, cor-  
 donnier, lingère, pour me vêtir de nouveau; car  
 je n'avois rien; j'avois laissé à la Bastille tous les  
 effets qu'on m'avoit prêtés pendant mon séjour  
 dans cet endroit. Vous êtes, mon cher Marquis,  
 le premier à qui je fais visite: que dites-vous de  
 mon aventure? Je la trouve plaisante, dit  
 le Marquis de.... mais je n'approuve point le  
 mystère qu'on a fait du lieu où vous étiez, ni de  
 l'inquiétude où l'on a tenu toute votre famille &  
 vos amis. Je vous avoue que moi-même je vous  
 ai cru assassiné. — Que pensez-vous, Monsieur  
 l'Iroquois, de mon histoire? Convenez que dans  
 votre pays prétendu impolicé, on ne connoît point  
*ce pouvoir arbitraire*, & qu'un de vos chefs  
 n'auroit pas le droit de priver un citoyen de sa  
 liberté, comme on le fait ici sur la simple requisi-



d'un ministre, d'un Intendant, d'un Lieutenant de police, ou de tel autre qui peut, quand il lui plaît, abuser de l'autorité qui lui est confiée, en surprenant la signature du Grand Chef pour opprimer un sujet fidèle, qui n'a d'autres torts que ceux de s'être plaint des injustices qu'on lui aura faites. Je répondis au Chevalier de .... que nos chefs n'avoient aucune autorité sur nous qu'à la guerre; que rentrés dans nos cabanes, nous étions tous égaux; qu'on ne connoissoit point dans notre pays l'injuste répartition des richesses; que les biens étoient en commun; la liberté un droit de la Nature, que personne ne pouvoit attaquer; & que c'étoit pour la conserver que nos frères combattoient depuis deux-cents ans ces fiers européens. Vous avez raison, me répondit-il; je me ressouviens encore avec plaisir de la guerre que j'ai faite avec quelques-unes de vos cinq nations. J'ai éprouvé de leur part tous les droits d'hospitalité que je n'aurois trouvés parmi mes concitoyens qu'en payant. Le Chevalier de .... raconta au Marquis notre franchise & notre loyauté envers tous les étrangers; il fit enfin le plus bel éloge de nos frères dont il préféroit les mœurs sauvages à celles des européens toutes policées qu'elles sont.

Je t'avoue, mon cher Tamar, que je suis entièrement de son avis; je persiste à ne point envier les richesses, le bonheur ni les grandeurs des européens. Je trouve qu'ils paient trop cher ce qu'ils appellent les commodités de la vie. Tout ici est esclave; le peuple l'est des grands; les grands le sont du Grand Chef; le Grand Chef l'est des prêtres, des favoris ou des femmes. Cet empire des françois a été très-souvent gouverné par le dernier des sujets, que des Grands Chefs avoient revêtu du pouvoir souverain. Je te parlerai dans ma prochaine lettre des abus de l'autorité qui se commettent ici, & des hommes qu'on foudoie pour être les délateurs de leurs frères. Comme cette Lettre est fort longue, je ne t'en dirai pas davantage aujourd'hui. Toujours point de tes nouvelles! ton silence m'inquiète. Adieu, cher Tamar; pense toujours à ton ami Mateck. Paris, le 3 Janvier 1780.






# LETTRE

## VINGT - CINQUIEME.

### DE TAMAR à MATECK.



Ne m'en veux point, mon cher Mateck; si je ne répons pas aussi exactement à tes lettres que je le voudrois: mais la guerre d'Amérique nous ayant obligés de nous retirer dans l'intérieur des terres, j'ai beaucoup de peines pour faire parvenir les miennes à Québec; car tu fais que ce n'est que par cet endroit que je puis te les envoyer. J'ai reçu celles que tu m'as écrites en date du 24 Juillet, du 3 & du 22 Août. Je t'avoue que je suis on ne peut pas plus surpris de voir les progrès que tu fais, ainsi que des connoissances que tu as déjà acquises parmi les européens. Je ne suis point étonné que tu n'aies encore rien compris aux mystères de leur religion. Je me souviens d'avoir vu autrefois dans nos contrées des prêtres des chrétiens, connus sous le nom de missionnaires; j'ai beaucoup parlé avec eux sur leur croyance, & l'idée qu'ils avoient du Grand Chef de l'univers. Tout ce qu'ils m'ont appris au sujet de ce qu'ils appellent leurs dogmes de foi m'a paru inintelligible. Ils ont raison de dire qu'il faut croire sans approfondir: cette réponse m'a donné des doutes, car je dois entendre ce qu'on veut que je comprenne. Je conçois qu'il faut une religion aux peuples policés; tous ceux qui ont voulu s'élever au-dessus des autres & commander aux hommes, ont eu recours à la divinité, pour en imposer à ceux qu'ils vouloient séduire. Ces Législateurs parlèrent d'abord au nom des Dieux, s'en dirent même quelquefois les descendans ou



les interprètes ; ils osèrent souvent s'égalier à eux ; ils protégèrent les prêtres , afin que ces derniers les aidassent à affermir leur autorité ; l'autel & le trône se sont ensuite disputé le droit de régner : de-là sont venues ces guerres sanglantes de religion qui ont désolé successivement l'Asie , l'Afrique , l'Europe & l'Amérique. Demande à ces chrétiens combien la religion des juifs & la leur ont fait verser de sang. C'est sous le nom du Grand Ouentio de l'univers , que les cruels espagnols sont venus dévaster l'Amérique ; c'est en répandant des torrens de sang qu'ils ont asservi les opinions , subjugué la croyance , enivré la raison & fasciné les yeux de peuples ignorans qui devoient croire ou mourir ; c'est la cupidité seule des espagnols qui les rendit bourreaux & tyrans ; la religion ne fut qu'un prétexte dont ils se servoient ; c'étoit aux richesses des mexiquains qu'ils en vouloient , & non au salut de leur ame. Je ne me persuaderai jamais que le Grand Chef de toutes les nations ait ordonné de massacrer tous ceux qui refuseroient de l'adorer suivant le culte des juifs ou des chrétiens. Je t'observerai d'après mes opinions , & les réflexions que j'ai faites sur les différentes religions , que celle des païens a été la plus tolérante ; ils n'ont été quelquefois persécuteurs que parce qu'on les obligeoit à l'être. Toutes les nations qui ont renoncé à cette liberté qu'ils tiennent en naissant de la Nature ont été malheureuses ; elles ont mérité d'être subjuguées. La religion a pour sœur la superstition ; c'est cette dernière qui a donné naissance au fanatisme & à la tyrannie. Les Caciques avoient abusé longtems de la confiance des peuples en les gouvernant despotiquement , de la part des Dieux *Manitous*, *Theutes* & *Cenis*. C'étoit au nom de ces divinités qu'ils gouvernoient les peuples , & qu'il leur imposoit des tribus & des charges considérables ; cela ressemble assez à ce que tu me dis des prêtres chrétiens à qui l'on donne des offrandes pour obtenir de leurs saints d'être guéris de quelques maladies , ou bien pour avoir de la pluie ou du beau tems. Je suis cepen-



Étant persuadé, Mateck, qu'il y a une puissance invincible qui gouverne cet univers; mais comme il a pourvu au besoin des hommes, je doute qu'il écoute les demandes qu'ils lui font pour les objets superflus dont ils peuvent se passer, & les européens sont dans ce cas. Tous ces mexiquains, victimes des espagnols, étoient eux-mêmes aussi superstitieux que leurs vainqueurs; on leur rendit tout le mal qu'ils avoient fait à leurs frères. Les péruviens, étoient sous le joug du despotisme, mais ce joug étoit supportable; leurs prêtres n'avoient point imaginé de faire des Dieux; le seul qu'ils adoroient, c'étoit le soleil; il n'étoit guère possible d'attribuer à cet astre que de la bienfaisance, sur-tout dans un pays où il n'est presque jamais couvert de nuages, & où il rend la Nature sans cesse féconde. De tous les Dieux à qui les hommes ont imaginé de rendre un culte, celui qui me paroît le plus mériter leur hommage, c'est le soleil; car c'est par lui que nous existons; & je regarde *Manco-capac*, comme le premier & le plus grand de tous les Législateurs.

Je crois, Mateck, que l'origine du despotisme & des rois n'a eu lieu qu'à l'époque où les peuples se sont policés, & lorsqu'ils se sont rassemblés en corps pour former différentes nations; alors ceux d'entr'eux qui avoient le plus d'esprit & d'ambition ont cherché à dominer les autres: cette domination a commencé par les devins, les prêtres & les médecins. Il faut aux hommes du merveilleux pour les séduire. On voit dans l'histoire de tous les peuples que les prédictions, la médecine & la superstition se sont toujours liés ensemble pour séduire les esprits foibles, les subjuguier & les rendre esclaves. Les européens traitent de barbares ceux qui n'ont aucune religion ni culte quelconque; mais quel nom donnerons-nous, ! Mateck, à ces nations civilisées qui avec leur religion & leur morale, viennent nous égorger pour s'emparer de nos richesses, de nos terres, de nos bois & de nos lacs, sans autre droit que celui de la force ou de



la ruse ? Voici mon opinion ; la religion des chrétiens, & la morale que leurs prêtres enseignent sont absolument opposées à la conduite qu'ils tiennent ; & ils se rendent coupables des plus horribles forfaits, en autorisant les persécutions qui se font au nom du Grand Chef de l'univers. S'il est vrai, comme ils le disent, que ceux de leur secte vont après leur mort habiter le séjour du Grand Ouonthio de toutes les nations, je doute que de ce nombre soient ceux qui ont ordonné le massacre de nos frères les américains. Je ne ferois cependant pas étonné que les espagnols ne missent au nombre de leurs saints les *Fernand Cortès*, & les *Valverde*, & qu'on en imposât aux peuples par quelques miracles, comme celui de ce marchand épicier dont tu me parles dans ta lettre du 3 Août. Ne regrette pas, Mateck, de ne point avoir d'avocats ou d'avocates qui intercèdent pour toi près du Grand Ouonthio de l'univers ; adresse lui directement ton culte, & sois certain qu'il recevra ton hommage comme celui des chrétiens ; que ce soit ton cœur qui lui parle & non tes lèvres ; sois tout à lui lorsque tu le pries ; si ton ame est pure, sois sûr qu'il t'écouterà ; si elle ne l'est pas, ne lui demande rien, car tu ne peux le tromper.

Tu me répètes ce que j'ai entendu dire souvent aux prêtres des chrétiens, *que l'homme étoit né dans un état heureux, mais qu'étant devenu méchant, il avoit été puni par le Grand Chef de l'univers.* Je n'ai jamais pu comprendre cette allégorie de l'arbre de vie ; ce fruit défendu ni ce serpent & cette femme qu'il tente. J'imagine que les juifs & les chrétiens n'ont jamais bien compris ce que cela vouloit dire, & qu'ils y ont donné une interprétation contraire à ce que cela doit signifier réellement. Je n'aime de la religion des chrétiens que quelques maximes de leur morale, & je voudrois qu'au lieu de les prêcher ils les missent en pratique.

J'ignorois que ce fût un grand pontife des chrétiens qui avoit disposé en souverain de l'Amé-



rique orientale en faveur des espagnols, & des portugais. Si l'Amérique devient libre, comme il y a lieu de le croire, nous aurons aussi quelques jours nos grands Pontifes qui donneront quelques concessions en Europe. Si je vivois alors, je leur commanderois d'aller à la tête de nos cinq nations conquérir l'Espagne & le Portugal; mais j'agirois en vainqueur généreux; je donnerois à ces deux peuples l'exemple de la modération, & je ne vengerois pas sur les descendans les crimes de leurs ancêtres.

Je vois d'après ce que tu me dis du grand Pontife des chrétiens que cette idole n'est plus révérée comme elle l'étoit jadis; la religion & la royauté, mon cher Mateck, sont, suivant moi, deux jolies femmes qui de tout tems ont été rivales l'une de l'autre; elles se sont d'abord aidées mutuellement pour dominer sur les nations; la première ne faisoit que promettre ses faveurs... la seconde les accordoit à ceux qui la servoient bien. L'homme aime à jouir, & il a préféré le présent à l'avenir. Au reste on peut avoir l'un & l'autre, si ce que disent les prêtres des chrétiens est vrai, que l'homme vertueux obtient après sa mort des récompenses du Grand Chef de l'univers.

Je me souviens, Mateck, que notre frère Montcalm m'a parlé souvent de cette souveraine qui a fait la conquête de l'héritage de ses pères à la pointe de l'épée: elle étoit digne du trône qu'elle occupe par le courage qu'elle a montré dans tous les revers qu'elle a éprouvés. Je suis au reste de ton opinion à l'égard des femmes, & je crois qu'elles sont capables de gouverner ainsi que les hommes; mais il me paroît dangereux qu'elles règnent comme favorites. Celle qui avoit le souverain pouvoir sous Louis XV. notre grand allié & ami, a fait beaucoup de mal à la France. Suivant ce qu'on dit ici de son successeur, il paroît que les femmes n'ont point de part à l'administration: ce Grand Chef est, à ce qu'on assure, austère dans ses mœurs, veut faire le bien, & a donné toute sa confiance à un chef qui a pour lui



l'expérience, le jugement, & une grande habitude des affaires. Les partisans de l'Angleterre me paroissent craindre les suites de cette guerre, & je suis de leur avis; car la Grande-Bretagne n'est plus comme jadis la terreur des mers, & les françois semblent lui en disputer l'empire, de manière à la convaincre que cet élément ne l'a pas choisie pour sa seule souveraine....

Ce que tu me dis de cette Souveraine du Nord me fait craindre que les navigateurs russes ne parviennent un jour à pénétrer dans nos terres par l'Archipel du Nord, & qu'ils ne franchissent l'île *Ataschka* qui les sépare de notre Amérique septentrionale. Il me paroît bien certain, par les observations que j'ai faites, & dont je t'ai communiqué quelques-unes, que nous n'avons été séparés de l'Asie que par une révolution: les îles de l'Archipel du Nord en sont une preuve. La mer du Sud se fit un passage pour se communiquer à la mer glaciale entre le 60. & 70. degré; & ces îles qui forment l'Archipel du Nord ne sont autre chose qu'une continuation des montagnes de *Tchuktshi*. Les russes ont déjà pénétré par le 50. & 60. degré dans notre continent, & ils ont reconnu les terres de *Stachtan-nitada* & *Fonsang*. J'ai eu occasion de voir depuis que tu es parti un navigateur anglois avec lequel j'ai causé sur les différentes révolutions qu'a éprouvées le globe; il m'a dit que d'après les différentes recherches physiques qu'on avoit faites, on étoit convaincu que toutes les îles qui se sont séparées de l'Europe faisoient autrefois partie de son continent; que l'Europe elle-même tenoit à l'Afrique, & que ces deux dernières ont tenu jadis aux continents des deux Amériques. Tous les archipels connus, me dit-il, ne sont que les sommets des pays enfoncés & submergés. D'après cette hypothèse il paroît vraisemblable que la mer a découvert des terres & qu'elle en a couvertes d'autres. Toutes les îles qui se trouvent dans l'Océan, dans la mer des Indes & dans les mers pacifiques ne sont pareillement que des sommets de montagnes



dont les plaines auront été mises sous les eaux par une grande révolution dont l'époque est inconnue. On a l'idée que la terre n'est pas aussi compacte qu'on se l'étoit imaginé; & l'on soupçonne qu'elle a des scissures formées par les volcans dans lesquelles les eaux pénètrent, qui font des excavations, lesquelles excavations au bout de plusieurs milliers de siècles, opèrent une grande révolution dans le globe. Cet anglois m'a dit que d'après les observations de tous les navigateurs de sa nation, on croyoit que les *Lacs*, les *Bayes*, les *Golfes*, ainsi que les Mers *méditerranée*, Mer *noire*, Mer *Caspienne*, Mer *rouge*, Mer *Baltique*, & Mer *Vermeille*, ne sont que des continens submergés. Il me paroît difficile de calculer les différentes révolutions que doit éprouver le globe; on ignore depuis quel tems la mer a couvert de ses eaux les pays immenses qu'elle occupe actuellement; ce secret de la Nature n'est connu que du Grand Chef de l'univers; & nos frères qui habitent les terres australes, seront peut-être un jour ce que sont maintenant les peuples civilisés de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique. Ces nations sauvages seront le germe d'une création nouvelle qui produira peut-être des hommes aussi instruits que le sont les européens. Mais je doute que les progrès qu'on fait ces derniers dans les arts & les sciences puissent être d'aucune utilité aux découvertes que feront ces hommes nouveaux, à cause de la différence de langage. Les égyptiens, les grecs & les romains, ont eu des liaisons entr'eux qui ont servi à perfectionner les connoissances que chacune de ces nations avoient faites. Il n'en est pas de même des européens avec les peuples qui sont vers les terres australes; ces derniers sont encore de la plus grande stupidité; les pays qu'ils habitent sont trop éloignés, & n'offrent pas des richesses capables de tenter la cupidité des européens. Heureux, Mateck, sont les peuples qui n'ont point chez eux des mines d'or, d'argent ou de diamans! on ne cherche point à troubler leur tranquillité; ces funestes



présens de la Nature ont été la cause de la destruction de nations entières, & occasionnent encore aujourd'hui toutes les guerres qui se font.

Je pense comme toi, Mateck, sur les européens, & je trouve que le bonheur dont ils jouissent n'équivaut pas à la perte qu'ils ont faite de leur liberté. Si jamais il prenoit envie à cette Souveraine des russes de venir dominer dans nos contrées, nous la reconnoîtrions comme amie & alliée; mais nous ne consentirions jamais à l'accepter pour maître: on pourra peut-être réussir à nous détruire, mais jamais à nous asservir.

Tu as bien raison de dire *que la cupidité des européens & leur envie d'amasser des richesses détruit en eux tout sentiment de patriotisme*; c'est à cette cupidité & à leur soif pour l'or, que la France doit la perte du Canada; tu fais que j'ai fait la dernière guerre avec les françois sous les braves *Montcalm*, *Vaudreuil* & *Chevalier de Levy*. Nos frères les iroquois firent des prodiges de valeur dans les Campagnes de 1757, 1758, 1759. Ton père nous commandoit: malgré les revers que la Marine des françois avoit éprouvés nous avions battus les anglois par-tout, & nous aurions continué à être vainqueurs, si les secours d'argent & de vivres n'eussent pas manqué à nos alliés. C'est à cette cause qu'on doit attribuer la perte de Québec, & la terrible bataille qui eut lieu le 13 Septembre 1759, où les généraux anglois & françois perdirent la vie. *Wolff* & *Montcalm* s'y comportèrent en Héros, & moururent de même; le brave *Marquis de Vaudreuil*, auroit pu rétablir le combat, & même remporter la victoire, si son avis avoit été suivi, dans le conseil de guerre qui eut lieu après la mort du Général en chef; mais on préféra d'ordonner la retraite. Les administrateurs qui ont été la cause de cette malheureuse campagne, auroient dû être renvoyés en France, car ils étoient convaincus d'avoir partagé entr'eux tous les secours d'argent



& de vivres qu'on avoit envoyés; les derniers avoient été vendus à leur profit, tandis que les braves soldats qui combattoient pour leur patrie manquoient du nécessaire. L'intendant qui étoit le plus coupable, étoit d'ailleurs un homme suspect; sa conduite avoit été répréhensible pendant la guerre de 1745, où il avoit été accusé d'avoir soulevé la garnison de Louisbourg, lorsque cette place fut rendue aux anglois; malgré cette accusation dont il ne se justifia point, il fut nommé intendant à Québec. J'ai vu cet homme, mon cher Mateck, afficher le plus grand luxe avoir une table somptueuse, tandis que l'armée étoit dans la plus grande disette, & que les troupes du Grand Chef des françois manquoient des besoins de première nécessité. Je te dirai que je trouve que les Grands Ouonthios, & ce que tu nommes leurs ministres ne font pas assez d'attention au choix qu'ils font de ceux qu'ils envoient dans les pays éloignés, soit en qualité de généraux ou d'administrateurs; car c'est de l'intégrité de ces hommes, de leurs talens militaires & de leur probité que dépendent tous les succès d'une guerre heureuse ou malheureuse. J'ai vu quelques européens au lac Champlain qui m'ont dit que cet intendant & ses complices, à leur retour en France, ont restitué une partie des biens qu'ils avoient mal acquis; mais je trouve cette punition bien douce; elle ne répare pas le mal que ces hommes ont fait, ni ne rend pas la vie à la quantité de soldats ni autres braves gens qui ont péri dans cette guerre par leur faute. D'après ce que tu m'écris je vois que dans le pays où tu es certains hommes se conduisent encore sur les mêmes principes, que l'intérêt seul les guide dans les secours d'argent qu'ils avancent à leur Grand Chef pour faire la guerre, & que l'amour de la patrie n'y entre pour rien.

Félicitons-nous, Mateck, de ne point connoître ces richesses qui nous rendroient malheureux & perfides envers nos frères; soyons con-



tens des biens que nous offre la Nature, & qui fussent à notre existence; l'époque de l'esclavage est je crois celle où les hommes ont connu les besoins.

Ce que tu me racontes dans ta cinquième Lettre au sujet des femmes européennes m'a beaucoup amusé; nos iroquoises ne sont pas si intéressées; lorsqu'elles accordent leurs faveurs, c'est par goût; elles n'exigent en retour que de l'amitié; il est vrai que nous n'avons point à leur offrir de l'or, des bijoux ou autres objets de luxe comme on l'a fait où tu es; elles se contentent de quelques coliers de verre ou autres bagatelles qui, comme tu le fais, ne sont pas d'un grand prix. Il me paroît que cette espèce de femmes dont tu me parles se vendent à ceux qui leur offrent le plus; cela, j'imagine, ne doit pas flatter beaucoup ceux qui ont la préférence, puisqu'elle n'est donnée qu'à celui qui paie davantage. Je t'avoue que je n'aimerois pas la beauté qui m'accorderoit ses faveurs de cette manière; il me semble que c'est avilir le sentiment délicat qui nous fait désirer la jouissance, & je doute que l'amour préside jamais aux plaisirs que procurent celles qui mettent à prix ceux qu'on goûte dans leurs bras. Il me paroît au surplus qu'il ne faut qu'être riche dans le pays que tu habites pour réussir auprès des femmes; que ces dernières, sans attachement pour celui qui les paie, font publiquement un commerce de leurs charmes. Je trouve au reste qu'elles usent des droits que leur a donnés la Nature de disposer à leur gré d'un bien qui leur appartient. Je ne les blâme que dans le motif qui les détermine. Celle dont tu me parles me paroît avoir de la gaîté, de l'esprit & de la franchise; ce qu'elle t'a dit prouve qu'elle ne vouloit pas te mettre au nombre de ceux qui doivent fournir *aux besoins journaliers & dépenses extraordinaires* pour lesquels on met à contribution *les barons allemands*. Mais, dis-moi, je te prie, il me semble que les prêtres des chrétiens ne peuvent point avoir de



femmes; cependant je vois le contraire, par ce que tu mécris; mais les évêques sont peut-être exceptés de la règle: en leur qualité de chefs de la religion, les chrétiens ont parmi eux des sectes différentes; & malgré qu'ils aient à-peu-près la même croyance sur ce qui fait la base de leur religion, les préceptes & leur morale sont différens. Les prêtres chez les anglois peuvent avoir des femmes, mais il faut qu'ils les épousent; les prêtres chez les françois peuvent, à ce qu'il me paroît, jouir des droits du mariage, sans en contracter l'engagement. J'ai aussi observé que ces chrétiens de deux sectes différentes ne pratiquent pas non plus la même discipline; celle des anglois est beaucoup plus austère que celle des françois; les premiers ne doivent dans leurs jours de prière, se livrer à aucun des plaisirs de la société qui leur sont permis les autres jours, le Dimanche excepté, & une fête qu'ils ont dans l'année; les chrétiens françois au contraire font du Dimanche un jour de plaisirs; les uns vont dans leurs temples le matin, d'autres n'y vont point; ils s'amuse le reste de la journée; le peuple sur-tout est celui qui se divertit davantage, attendu que dans la semaine il a ses occupations qui l'empêchent de penser aux plaisirs. Je voudrois savoir pourquoi ces différentes opinions & ces différentes sectes entre les chrétiens; puisqu'ils reconnoissent tous le même Dieu, il me semble qu'ils devroient être d'accord sur leur croyance, sur leur morale & sur les préceptes de leur religion. Les points qui les divisent entr'eux ne peuvent que nuire aux progrès & à l'augmentation de leurs sectes; car lesquels croire des deux? ils prétendent les uns & les autres avoir raison. Je voudrois que tu pusses m'envoyer quelques livres qui traitent de ces matières, d'une manière claire & intelligible, & point embrouillée de ces raisonnemens méthaphysiques qui parlent de *la substance, de l'accident, de l'immutabilité, & de l'indivisibilité*. Comme tu dois aller dans cet



endroit qu'on nomme la Sorbonne pour y entendre disputer sur la religion, j'attens avec impatience que tu m'instruises de tes opinions à ce sujet. Je crois que c'est une plaisanterie que l'on t'a faite en te disant que les prêtres des chrétiens pouvoient assigner ou échanger des terres du globe que nous habitons, contre d'autres qui étoient dans le séjour qu'habite le Grand Chef de l'univers. Dis-moi comment il est possible de contracter de pareils marchés? ceux qui les font sont bien sûrs que les morts ne viendront pas réclamer contr'eux; mais je suis bien étonné que les vivans ne protestent pas contre ces fortes échanges. Je vois par ce que tu m'écris, que ce commerce est bien tombé aujourd'hui, & qu'on préfère le certain à ce qui me paroît fort incertain.

Les prêtres des chrétiens rejettent tout ce qui ne s'accorde pas avec leur morale, leur bible & leurs livres saints; ils interdisent l'examen que l'on pourroit faire des auteurs qui ont écrit avant les juifs & les premiers chrétiens. Comment comparer les faits si l'on doit s'en rapporter seulement à ceux qui ont intérêt peut-être à cacher la vérité? Je me souviens d'avoir lu quelque part que les égyptiens comptoient trois cents rois depuis *Menes*, & que ces rois avoient commencé à régner plus de quatorze mille ans avant la première Olympiade des grecs; ce fait de l'histoire ne s'accorde point avec l'histoire du déluge ni la création du monde inventées par les juifs; ce qui contredit même ce que ces derniers ont écrit à ce sujet, ce sont ces grands empires & ces grandes peuplades qu'on a découverts peu de tems après cette inondation qui devoit avoir fait périr tous les hommes; on reconnoît même aujourd'hui l'impossibilité physique d'un déluge universel; l'histoire des nations s'oppose aussi à cette inondation générale qui doit avoir couvert toute la terre. Les Ecrivains qui ont transmis les faits peu de tems après ce déluge font mention des em-



pires de la *Chine*, de l'*Egypte*, de la *Sirie*, & de l'*Ethiopie*, dont la population montoit à plus de cent millions d'ames. Je voudrois que les Historiens, lorsqu'ils écrivent, ne cherchassent point à déguiser les faits, afin d'illustrer les nations pour lesquelles ils exercent leur plume, & qu'ils ne sacrifiasent point la vérité au désir de plaire à leurs lecteurs, en avançant des faits qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant dans un passage de l'histoire des juifs qu'un certain roi Josué, arrêta le Soleil pour gagner un Bataille. Est-il possible, Mateck, que des âtomes comme l'homme aient l'amour-propre de croire & d'imaginer qu'ils aient la faculté de pouvoir interrompre le cours & l'ordre qui est établi dans cette machine de l'univers; les erreurs, mon cher Mateck, se sont multipliées à mesure que les peuples se sont éclairés, & les différentes religions n'ont servi qu'à les perpétuer. Je voudrois savoir pourquoi les prodiges n'ont eu lieu que chez les nations policées; ne sommes-nous pas des hommes comme eux? Le Grand Chef de l'univers auroit-il donc une plus grande prédilection pour les peuples qui habitent entre les deux Tropiques que pour ceux qu'il a fait naître aux extrémités des Poles arctiques & antarctiques? Non; Mateck, cela seroit indigne de la grandeur, de la bonté, de la justice du Grand Ouonthio; car nous sommes son ouvrage ainsi que les européens, asiatiques ou africains, pour lesquels on dit qu'il s'est familiarisé, soit en leur parlant ou en leur faisant parler de sa part. L'histoire de tous les peuples n'a d'abord été connue que par la tradition; on a ensuite écrit ce qu'on avoit entendu raconter, afin de le transmettre plus aisément à la postérité. Les prêtres ont fait l'histoire de leur religion; ils ont combattu les Historiens, lorsque les faits qu'ils annonçoient étoient contraires aux principes qu'ils vouloient établir pour affermir leur culte. La paresse des hommes, la stupidité & l'ignorance de quelques-uns d'entr'eux ont été la cause de toutes les



erreurs qui se sont perpétuées & qui se perpétueront toujours. Beaucoup de gens aiment mieux croire que d'approfondir; ils trouvent bien plus aisé, & plus facile de s'en rapporter à ce qu'on leur dit, que de chercher à s'instruire eux-mêmes pour découvrir la vérité. Ne suis pas, Mateck, ce dangereux exemple; si tu veux t'éclairer suis le vulgaire.....

Ne sois pas étonné si le génie & l'esprit de la nation où tu es dégénère; tout commence & tout finit. Vois ce que sont ces peuples qui faisoient jadis l'honneur de la Grèce & de Rome: ils ont eu leurs beaux jours & leur déclin; il en fera de même des européens; déjà leurs beaux-arts passent dans notre pays. La révolution de l'Amérique produira des historiens, des poètes & des écrivains; les uns auront des idées nouvelles, les autres travailleront d'après ceux qui ont écrit avant eux. Les anglois-américains qui combattent aujourd'hui pour leur liberté finiront par se donner des maîtres; le luxe s'introduira parmi eux, des villes & des palais magnifiques s'élèveront de toutes parts; l'Europe se dépeuplera pour venir habiter l'Amérique méridionale & septentrionale; & les descendants de ceux qui ont vaincu nos frères, abandonneront leur patrie pour venir vivre parmi nous. Voilà, Mateck, quelles seront les suites de cette guerre qui doit faire époque dans la partie du globe que tu habites.

Je ne te dirai pas beaucoup de nouvelles; comme nos cinq nations se sont retirées dans l'intérieur des terres, pour ne point se mêler de la guerre actuelle, nous ignorons ce qui se passe du côté du grand fleuve. (la mer) Quelques-uns de nos frères algonkins ont été à Montréal, pour y échanger des fourrures; ils m'ont dit qu'un chef des françois avoit paru devant Boston avec une escadre formidable; qu'il y avoit pris des vivres & des rafraîchissemens, & qu'il en étoit ensuite reparti pour aller chercher le chef des anglois & le combattre;



qu'il l'avoit rencontré, que le choc de part & d'autre avoit été rude, sans que l'avantage se soit déclaré ni pour l'un ni pour l'autre. Les anglois-américains ont voulu faire quelques tentatives du côté de Québec, mais elles n'ont pas réussi ; il leur en a coûté quelques chevelures que les canadiens leur ont enlevées.

Je ne connois la France que par les rapports qu'on m'en a faits : ce que tu m'en dis me persuade que cette puissance est bien formidable ; & je ne conçois pas comment l'Angleterre peut lui résister : ce sont deux nations qui de tous tems ont été rivales en gloire & en courage, & qui ne cesseront de se haïr que par l'anéantissement de l'une ou de l'autre. La première d'après ta façon de penser, a de grands moyens pour continuer la guerre qu'elle a entreprise ; la seconde, suivant ce que tu m'écris, n'a pas les mêmes ressources. Je crois cependant qu'elle les trouveroit si les motifs qui lui ont fait prendre les armes n'étoient pas un abus d'autorité que les représentans de la Grande-Bretagne n'auroient pas dû permettre ; ce sont ces derniers qui sont cause des malheurs dont leur patrie est menacée.

Quant à la politique de la France & les prétextes qu'elle allègue pour justifier sa conduite, ils me paroissent adroits & faits pour colorer la vengeance secrète qu'elle méditoit depuis long-tems contre l'Angleterre, qui l'avoit trop humiliée dans la dernière guerre qu'elle lui a faite. Cette liberté qu'on veut rendre au commerce de toutes les nations ne peut qu'en imposer & retenir la bonne volonté de ceux qui voudroient s'allier à la Grande-Bretagne. Mais ce que je ne conçois pas, c'est que cette dernière ait pu se laisser surprendre comme elle l'a fait, & qu'elle ait pu ignorer les préparatifs qui se faisoient contr'elle. Ce secret des françois, & ces mesures si bien prises, me donnent une haute opinion du jeune Grand Chef, qui conduit cette nation ; s'il est vainqueur, & qu'il




triomphe de ses ennemis, comme il y a apparence, son nom fera époque pour la postérité, & l'on dira: *C'est un Grand Chef espagnol qui donna jadis des fers à l'Amérique; c'est un Grand Chef des françois qui les a brisés.*

Tous tes amis, Mateck, te saluent & t'embrassent: Iska en fait de même; elle est fâchée que tu ne me parles point d'elle dans tes Lettres; elle commence à écrire en françois & se donne beaucoup de peines pour apprendre, afin de pouvoir correspondre avec toi. Adieu, Mateck, je suis toujours ton ami Tamar.

Du Lac Erie, le 25 Février 1779.








# LETTRE

## VINGT - SIXIEME.

### DE MATECK à TAMAR.



Enfin, mon cher Tamar, j'ai reçu de tes nouvelles. Ta lettre, je l'avoue, a calmé mes inquiétudes à ton égard; car je craignois qu'il ne te fût arrivé quelque chose, & j'allois écrire à Québec pour favoir ce que tu étois devenu. Je conviens que j'ai beaucoup plus de commodité que toi pour écrire; la guerre cependant ici, comme où tu es, cause quelques embarras pour la sûreté de la correspondance, & je suis obligé de me servir de différentes voies pour te faire parvenir mes lettres sûrement; je t'en adresse souvent par l'Angleterre à cause des liaisons de cette dernière avec le Canada. Tu es surpris, me dis-tu, des progrès que je fais & des connoissances que j'ai acquises parmi les européens; je le suis bien davantage de celles que tu as, mon cher Tamar, & que tu ne dois qu'à l'étude. Tu parles du pays que j'habite comme si tu avois été élevé parmi les françois, & que tu eusses toujours vécu parmi eux. J'ai communiqué ta seconde lettre au Marquis de... il ne peut concevoir ton extrême facilité à écrire dans une langue qui n'est pas la tienne, & raisonner comme tu le fais sur tous les objets que tu traites: ma foi, m'a-t-il dit, votre ami Tamar est plus que digne d'être admis parmi nos quarante lettrés, comme membre honoraire; & je ne doute pas que nos illustres ne se fassent honneur de le recevoir en qualité de confrère.

Tu auras vu dans mes dernières lettres que je t'ai annoncé comme un savant du Lac-Erie, & l'opinion que tu donnes de toi ne dément pas ce que j'ai dit à ton sujet. Tu as sur la religion des chrétiens les mêmes idées & les mêmes opinions que tous les gens sensés de ce pays. Il est certain que ce n'est pas la religion qu'il faut accuser de tout



le mal qui s'est fait; elle n'a presque toujours servi que de prétexte à l'ambition des grands ou des prêtres pour être persécuteurs. Le fanatisme aujourd'hui n'est plus guère connu que du peuple; les grands chefs, leurs ministres & les pontifes des chrétiens sont devenus tolérans, & l'on ne force plus à croire comme autrefois. Ce sont les philosophes qui ont opéré cette révolution: actuellement ce qu'on nomme ici les gens d'esprit & du bon ton affectent de ne plus avoir de religion. Je ne déciderai point s'ils ont tort ou raison; quelques-uns prétendent que les mœurs ont infiniment perdu depuis les progrès qu'a fait l'incrédulité.

Les femmes de ce pays n'ont pas peu contribué à fixer les opinions; elles ont trouvé bon d'adopter la philosophie & la façon de penser des hommes; elles ont calculé que cette manière de vivre étoit moins gênante & beaucoup plus commode. On ne fait plus aujourd'hui que raisonner sur les mœurs, & l'on n'est pas parfaitement d'accord sur ce qu'on nomme vertu physique ou vertu morale. Je connois des femmes qui ont la première & point la seconde; elles sont méchantes, intolérantes, & & leur ame distille sans cesse le fiel de la calomnie: celles qui ont la seconde seulement sont aimables, d'une société douce & agréable; leur ame sensible les rend compâtissantes aux malheurs des autres; elles ne sont occupées que du soin de plaire, & ces femmes ont beaucoup de ressemblance avec les nôtres. Je suis d'opinion que la coquetterie de ce sexe aimable est dans la Nature; toutes les nations qui ne sont pas policées ne connoissent point ce droit de propriété que s'arrogent les européens, les asiatiques & les africains; c'est l'amour-propre de toutes ces nations qui leur a fait imaginer que la femme ou les femmes qu'ils choisissent devoient seules leur appartenir. Les françoises sont les premières qui aient combattu pour leur liberté; elles en jouissent maintenant en dépit de leurs maris & de leurs amans. Ce bon exemple a passé ainsi que les modes chez tous les autres peuples de l'Europe; mais les françois sont encore les seuls qui traitent gaîment les infidélités de leurs femmes ou de leurs maîtresses.



Je compare, mon cher Tamar, cette grande Ville où je suis à un palais magique, habité par des enchanteurs qui mènent à la baguette toutes les autres nations, en leur faisant adopter leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes, leurs ridicules & leurs folies. Tu auras vu ce que je t'ai dit à ce sujet dans une de mes lettres; c'est ici que les modes, le goût & la frivolité tiennent leur empire, & qu'ils dictent des loix à tous les peuples policés. Les étrangers que la curiosité conduit ici pour s'instruire ou pour s'amuser, blâment entr'eux ce qu'ils appellent les extravagances des françois; & cependant ils font tout ce qu'ils peuvent pour les imiter: *anglois, allemands, italiens, suédois, danois, russes, hollandois, américains*, tous veulent avoir l'air des petit-mâîtres aimables de ce pays; mais il est peu de ces copies qui imitent parfaitement les originaux: ce ne sont que des mannequins dont les attitudes forcées rendent mal les grâces naturelles & la tournure aisée de ceux à qui ils veulent ressembler.

J'ai appris du Marquis à connoître de quel pays est un étranger, lorsqu'il entre dans un cercle, & je me trompe rarement sur le jugement que j'en porte. Il faut convenir, mon cher Tamar, à la louange des françois qu'on ne peut qu'être étonné de voir toutes leurs folies avoir autant de suite & de succès; ici on ne veut plus qu'être amusé & distrait; on ne court point après la réalité du bonheur; il suffit qu'on croie être heureux; on cherche la jouissance du moment; voilà quelle est la philosophie actuelle. Quelques censeurs austères prétendent que la nation marche à grands pas vers son déclin; qu'aux études solides & aux productions de génie a succédé la frivolité dans tous les genres; mais enfin ne penses-tu pas qu'il faut se répéter lorsque l'on a tout dit? Pour moi je crois que plusieurs nations européennes sont dans ce cas; aussi je te dirai que les auteurs en sont réduits à faire des extraits; on ne voit plus aujourd'hui que des *Abrégés sur l'Histoire; l'Esprit de Corneille; l'Esprit de Racine; l'Esprit de Voltaire; l'Esprit de l'Encyclopédie*, &c. Les libraires ne font que changer le titre des livres, & ils les redonnent au public



comme des ouvrages nouveaux. On n'a plus de Bibliothèque pour s'instruire; elles ne sont que des objets de luxe qui décorent un cabinet, comme les magots de Chine, les vases de porcelaine de Saxe ou de Séve décorent le dessus d'une cheminée.

On est inondé dans cette capitale de *Prospectus* pour des ouvrages centenaires qu'on a rajeunis. On proposoit il y a quelques jours au Marquis de.... une souscription pour l'Histoire de *Gargantua*, nouvelle édition avec figures. Tu ne connois certainement pas cet ouvrage imprimé il y a plus de deux cents ans. La même société typographique propose encore par souscription *Pantagruel* \*) avec des notes par une société de gens de lettres. L'Edit d'Amour *Jonas Xénophon Almerinde & Simandre, Coloandre, Charlemagne & Clélie.* \*\*) Tous ces livres que personne n'a jamais lus depuis cent cinquante ans qu'ils sont imprimés, vont reprendre un air de nouveauté sous les heureuses mains d'un libraire adroit, qui aura à ses gages trois à quatre Journalistes qui feront les extraits de ces productions, qui en rajeuniront les pensées, qui assureront le public que ce sont des ouvrages divins, & qu'on n'a jamais mieux écrit. Comme ce dernier ne lit plus maintenant, il s'en rapporte à ceux qui lisent pour lui, de manière que le succès ou la chute d'un ouvrage dépend de la protection que lui accordent les rédacteurs de tel ou tel Journal périodique; ces derniers trempent leur plume dans un fiel qu'ils ont composé; ensuite ils écrivent, mais ils reçoivent quelquefois des coups de férule de la part d'un rival redoutable, qui les combat

---

\*) Cet ouvrage de Rabelais eut beaucoup de succès dans son tems; dans cet heureux âge d'or on nommoit toutes les choses par leur nom; à cette manière naïve de parler & d'écrire a succédé le bel-esprit & l'équivoque. On écrit aujourd'hui avec plus de pureté, mais aussi plus gaiment. Je voudrois que nos moralistes écrivissent moins sur les mœurs & qu'ils en eussent davantage. Les femmes autrefois portoient à leur cou les marques de la génération; maintenant c'est dans des Boudoirs qu'on ose leur parler en tête-à-tête de ce qu'elles feignent de ne pas entendre en public.

\*\*) Ce sont tous ces livres qui ont servi d'armes pour combattre aux héros dont parle le *Lutrin*.



avec une arme qu'on nomme les *Annales politiques*. Les juges du camp (le public) ont toujours prononcé en faveur de ce dernier. Il est certains auteurs qui ont jusqu'à présent bravé ces critiques, & dont les ouvrages passeront avec leurs noms à la postérité; tels sont le célèbre *Buffon*, l'*Abbé Raynal* & quelque autres écrivains distingués, à qui le public rend justice, malgré les satyres & les critiques peu judicieuses qu'on a faites & qu'on fait encore de leurs productions.

Je fus rendre il y a quelques jours une visite au Marquis de.... Je le trouvai de fort mauvaise humeur; je lui en demandai la raison; la voilà, me dit-il, en me donnant une brochure intitulée: *Examen impartial de l'art poétique de Boileau Despréaux*. On peut juger par cette diatribe, m'ajouta le Marquis, jusqu'à quel point le bon goût est tombé. Voilà une critique qui veut nous persuader que le plus beau poète qu'ait eu la France manquoit d'enthousiasme, de délicatesse & de sensibilité; il ne fait de cet homme célèbre qu'un froid rimeur qui ne connoissoit que le mécanisme des vers, mais qui ignoroit l'art qui donne du charme à la poésie, tandis qu'on doit à cet auteur divin la plus grande reconnoissance, pour avoir fixé le bon goût, la pureté du langage, & donné lui-même l'exemple de la clarté & de la précision dans les ouvrages qu'il a faits.

Quelques-uns de nos écrivains modernes sont semblables à ces corbeaux, qui croassent après les morts. Si Boileau vivoit encore, il terrasseroit ces furies littéraires qui ne doivent la vie qu'au souffle empoisonné de l'envie & de la calomnie: il leur faut une pâture quelconque; & lorsqu'ils ne peuvent tourmenter les morts, ils exercent leur bec vorace sur les vivans.

Je voudrois que le public fût moins paresseux, & qu'il se donnât la peine de juger quelquefois lui-même; car depuis le tems qu'on le trompe il devroit être en garde contre ceux dont il est la dupe. C'est la jalousie qui divise les gens de lettres les uns contre les autres; la haine qu'ils se portent mutuellement ne vient que de leur amour-propre blessé; ils envient les succès de l'écrivain



dont on accueille les ouvrages, & ils cherchent à le dégouter de ses travaux littéraires en affligeant sa vie par toutes sortes de persécutions. Les plus grands hommes n'ont pu s'empêcher d'être sensibles aux critiques qu'on a faites de leurs ouvrages; j'aurois voulu qu'ils eussent quelquefois fermé l'oreille, & qu'ils la fermaient encore aux libelles qu'on fait contr'eux.

On peut à ce que j'imagine, sans être taxé d'amour-propre, anticiper sur sa gloire future; & le public raisonnable annonce d'avance à l'auteur qui écrit la place qu'il lui destine dans le temple de l'immortalité. Nous avons aujourd'hui, pour arbitres de la littérature, du génie & de l'esprit, de jeunes petit-mâtres bien confians, qui ont un protocole de phrases pour condamner ou approuver un ouvrage; ils déraisonnent sur le goût comme les novellistes sur la politique; le matin ils parlent équitation, le soir ils protègent quelques auteurs qui leur ont adressé des vers, & déchirent l'homme de mérite qui n'a pas mendié leurs suffrages. Nous avons aussi nos femmes savantes & d'une intégrité à toute épreuve; elles s'emparent avec l'aide de leurs *esprits familiers* de la balance des réputations; & du fond de leur sanctuaire, elles font couronner les discours académiques; elles font asseoir sur le fauteuil des quarante lettrés; elles donnent la réputation aux ouvrages qu'elles ne connoissent que de nom; elles sont enfin les *Jockels* de nos philosophes modernes, & les juges du siècle.

Je vous avoue que malgré le respect que j'ai pour les lumières, la délicatesse & le tact de ces dames, il m'est arrivé souvent de les contredire, & d'être d'un avis contraire au leur; aussi me garderai-je bien de me faire *poète*, *orateur*, ou *historien*, car on ne tarderoit pas à me rendre la victime de ma franchise.

Je dis au Marquis de .... que j'étois étonné d'après tout ce qu'il me disoit, qu'on trouvât encore des hommes qui voulussent écrire, attendu les persécutions & les injustices qu'on leur faisoit éprouver. Ces persécutions & ces injustices ont existé de tout tems, me répondit-il; les grecs &



les romains ont été ce que nous sommes : toutes les nations se ressembloient ; & les hommes de génie ont été par-tout les martyrs de l'envie & de la calomnie. Tu vois, Tamar, ce que l'on gagne à vouloir instruire les autres ; restons dans notre ignorance pour ne pas être ingrats.

Je te dirai que les françois en sont réduits à charmer leurs ennuis ; & pour varier leurs plaisirs ils ont adopté maintenant ceux des anglois ; on a ici des courses de chevaux comme à Londres, & aussi un Vauxhall : mais tout passe comme les modes. Je suis arrivé un peu tard pour voir ces nouveaux amusemens ; ils touchent actuellement à leur déclin ; cette vie monotone de se promener en long & en large, de se heurter les uns les autres, ne pouvoit plaire longtems à une nation qui aime à s'agiter sans cesse, & qui n'a pas ce flegme des anglois. Outre ce Vauxhall on avoit imaginé de faire un Colisée à l'imitation des romains, dans lequel on donnoit des joûtes & des fêtes qu'on nommoit *Plébésiennes*. On m'a dit que j'avois beaucoup perdu de n'avoir pas vu ce spectacle qui m'auroit enchanté, & donné une haute idée du bon goût de ceux qui avoient présidé à ces jeux. Je demandai si cela étoit plus beau que les *Tournois*, les *courses de Bague*, les *jeux du Cirque*, de l'*amphithéâtre* & des fameuses *Naumachies*. \*) Ainsi que les *combats des gladiateurs*. Ce n'étoit pas tout-à-fait la même chose, m'a-t-on répondu ; nous ne sommes pas faits pour copier les autres. Voici en quoi consistoient ces amusemens : „des nautoniers, armés de bâtons qu'on appeloit des lances, étoient montés sur la poupe „de bateaux qu'on nommoit des vaisseaux ; ils „s'abordoient l'un & l'autre & s'attaquoient ; le plus „adroit des deux renversoit son adversaire dans „une mare d'eau qu'on appeloit la mer. Au lieu „de *Consuls Romains*, de *Questeurs*, de *Prêteurs*,

---

\*) Les Naumachies étoient des batailles navales simulées, où l'on apprenoit les manœuvres, & où l'on formoit des généraux pour la marine, comme le Roi de Prusse le fait dans les camps de Potsdam. Tout chez les romains avoit un but ; leurs plaisirs même servoient à les instruire. *Note de l'Editeur.*



„& de *Légions*, on voyoit des abbés, des commissaires, des animaux amphibies, des monstres marins, des marsouins, & un char de Neptune traîné par des je ne fais quoi; mais on prévenoit le public que ce devoit être des chevaux. Oh! tout cela étoit fait pour élever l'ame de la nation, & la marine royale n'auroit pu que profiter à ces évolutions navales, si elle n'avoit pas été occupée ailleurs. „ Que penSES-tu, Tamar, de ces plaisirs?

Tu auras vu dans mes précédentes lettres ce que je t'ai dit sur les spectacles de la nation. On est maintenant dégouté des chef-d'œuvres des *Corneille*, des *Racine*, des *Molière*, des *Crébillon* & des *Voltaires*. On ne va plus qu'aux Boulevards; la Comédie françoise est déserte, tandis qu'on s'étouffe chez *Nicolet*, à l'*Ambigu comique*, aux *Variétés amusantes* & au *Spectacle des associés*; tous ces endroits sont remplis & souvent de la meilleure compagnie. Le Marquis m'a forcé d'aller avec lui chez tous ces histrions; je ne conçois pas comment il est possible de s'amuser de pareilles choses; tu ne peux te former une idée de ces spectacles; auteurs, acteurs, actrices, tout y est détestable: cependant j'ai vu applaudir avec fureur les platitudes d'un *Janot*; & l'on ne fait que répéter dans les sociétés, ce que ce comédien prétendu inimitable dit sur la scène; & pour l'honneur de la nation, mon cher Tamar, je ne veux pas te répéter ce qui excite son admiration; j'ai assez bonne opinion d'elle pour croire qu'elle ne tardera pas à rougir d'avoir pu applaudir à de pareilles sottises.

Je t'annonce que je me dispose à quitter la France. J'avois résolu d'abord de passer en Angleterre; mais je crois que ce n'est pas le moment d'aller dans ce pays. Le Chevalier de... m'a proposé de l'accompagner en Allemagne, où il a quelques affaires; je profiterai de sa compagnie, car j'ai beaucoup d'envie de connoître le successeur des Césars. On dit un bien infini de ce Grand Chef; il a beaucoup voyagé pour s'instruire & connoître les mœurs des différentes nations; il doit aller voir incessamment cette Souveraine du Nord, qui se rend si célèbre par toutes les grandes choses qu'elle exécute. J'aimerois assez que les



souverains allaient ainsi les uns chez les autres ; & que pour voyager, ils gardaient le plus grand incognito ; c'est le vrai moyen de juger les hommes, & de savoir quelquefois des vérités qu'on ne leur dit point lorsqu'ils veulent toujours être Rois ou Empereurs.

Je t'écris en confidence qu'on m'a prévenu qu'il étoit dangereux de dire tout ce qu'on pense comme je le fais, & que tout étranger que je suis il pourroit m'arriver d'aller habiter le même château que le compagnon de voyage dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Je t'avoue que j'aime les françois ; mais je trouve leur gouvernement bien imparfait. Fais-toi l'idée, mon cher Tamar, d'une nation qui ne jouit que d'une liberté idéale ; il n'y a pas un citoyen de cette capitale qui puisse être assuré de coucher chez lui ; une Police nécessaire, mais trop défiante, entretient à grands fraix des milliers de délateurs qui sont occupés jour & nuit à savoir tout ce qui se passe ; il y en a qui sous un extérieur honnête s'introduisent dans les premières maisons, & qui trahissent les secrets des familles ou de leurs meilleurs amis. Cela est cause qu'on est ici généralement soupçonneux ; obligé de s'observer, on a beaucoup moins de franchise ; & lorsqu'on entre dans une société où l'on n'est pas connu, on voit des gens se parler à l'oreille & se demander quel est cet homme ? Que fait-il ? d'où est-il ?

Il m'est souvent arrivé de me trouver en compagnie, & l'on me prévenoit d'être très-réservé, à cause de telle ou telle personne qui étoit suspecte. Tu vois combien il est dangereux d'habiter un pays où votre liberté dépend du rapport, que fera un de ces agents soudoyé pour aller rendre compte de ce que vous aurez dit ; il ne tient qu'à cet homme de vous calomnier. Il est vrai qu'on laisse quelquefois la liberté de se justifier ; mais on n'a jamais de recours contre ceux qui vous ont accusé, on a même grand soin de cacher leurs noms. On m'a raconté à ce sujet des choses abominables qui se sont passées sous le dernier règne. On est un peu plus juste sous celui-ci ; mais ces lettres d'invitation du Grand Chef qu'on nomme *des Lettres-de-cachet* s'expédient toujours,



& sur-tout contre ceux dont la plume indiscrette s'amuse à faire la censure des ministres ou autres gens en place qui n'aiment pas à entendre dire des vérités.

Je voudrois que le Grand Chef & les ministres essayassent de laisser écrire tout ce qu'on pense, & qu'on ne punit que les calomniateurs. Il me semble qu'il y a de l'injustice de sévir contre quelqu'un qui a le droit de se plaindre; & l'on doit auparavant le convaincre qu'il a tort. La liberté & la vie nous sont données par le Grand Chef de l'univers; aucun homme quelqu'il soit ne peut nous priver de l'une ni de l'autre, à moins que son semblable n'ait prévariqué contre l'ordre de la société, & qu'il ne se soit rendu homicide. Dans ce seul cas la nation & les chefs ont le droit de prononcer la peine de mort contre lui.

Je suis occupé maintenant, mon cher Tamar, de la lecture de l'ancien gouvernement des gaulois & des germains; je trouve que les loix de ce tems, qu'on traite de barbares, l'étoient beaucoup moins que celles qu'on leur a substituées. Je te ferai part de mes réflexions à ce sujet dans la suite de notre correspondance, & je crois que tu feras de mon avis.

Les nations européennes, mon cher Tamar, sont absolument sous le joug; ce qu'on nomme le peuple n'ayant que ses bras pour subvenir à ses besoins, il est obligé d'être l'esclave des gens riches; il est forcé de travailler pour ces derniers, dont quelques-uns lui prêtent de l'argent à gros intérêts, ou lui fournissent des marchandises; il s'engage de rendre l'un & l'autre dans un terme qu'on lui prescrit; s'il y manque, on s'empare de tout ce qu'il a, & on le prive de sa liberté jusqu'à ce qu'il ait pu payer la somme qu'il doit. On ôte par cette formalité injuste les moyens à ce malheureux de pouvoir s'acquitter, & l'on exige cependant qu'il rende à ses créanciers ce qu'ils lui ont prêté. Ceci me paroît d'une contradiction étonnante; car, comment & de quelle manière veut-on qu'il paie, lorsqu'on le tient enfermé entre quatre murailles, & qu'on l'empêche de vaquer à ses affaires & aux occupations qui pourroient le



mettre dans le cas de s'acquitter? On m'a dit qu'à cet égard les loix angloises étoient beaucoup plus sages; les créanciers chez cette nation ne peuvent tenir leurs débiteurs enfermés que pendant sept ans; au bout de ce terme les derniers sont libres, sans que ceux qui les ont détenus prisonniers puissent les faire arrêter de nouveau: ils reprennent leurs travaux, & n'ont point à craindre leurs anciens débiteurs pour la sûreté de leur personne. Il n'en est pas de même ici; un homme reste en prison toute sa vie, si c'est le bon plaisir de celui ou de ceux qui l'y ont fait mettre. Il arrive souvent que ce citoyen est un père de famille dont la femme & les enfans se trouvent réduits à la plus affreuse misère par la détention du chef de la maison. Tu frémirois, Tamar, si je te faisois le tableau des séjours affreux où sont enfermés ces victimes, qui n'ont commis d'autres crimes que celui de n'avoir pu satisfaire un créancier dur, ou un usurier intraitable qui a vendu son or le double de ce qu'il valoit à celui que le besoin a forcé de l'acheter au prix qu'on y a mis. L'air infecté des prisons où l'on met les débiteurs en fait mourir au moins un tiers, \*) les autres languissent dans l'espérance d'être un jour délivrés, ou ils doivent attendre qu'ils aient soixante-&-dix ans accomplis, alors ils sont libres. Je ne dois pas oublier de te dire qu'il y a ici des ames sensibles & compâtissantes, qui disposent d'une certaine somme tous les ans pour délivrer quelques-uns de ces prisonniers; mais ces bonnes œuvres ne s'étendent que sur ceux dont les dettes ne sont pas trop considérables. On procure, autant que l'on peut, la liberté à ces malheureux payans qui n'ont pu

---

\*) Le jeune Grand Chef des françois, touché sans doute des rapports qui lui auront été faits sur la barbarie avec laquelle on traitoit les prisonniers, s'occupe, dit-on, des moyens d'adoucir le sort de ces malheureux, & de les loger au moins d'une manière plus commode & plus salubre pour leur santé. C'est bien assez de priver un citoyen de sa liberté, sans y ajouter encore la cruauté de le faire périr dans ces lieux abominables, en lui interceptant même jusqu'à l'air qu'il respire, & où il manque souvent des besoins de première nécessité. *Note de l'Editeur.*



payer leur taille ou les mois de nourrices de leurs enfans; à l'égard des autres, on en délivre aussi quelques-uns: mais la mort souvent vient à leur secours avant que leur tour arrive pour sortir de l'endroit affreux où on les tient en captivité. On compte ici, mon cher Tamar, sept prisons qui sont toutes remplies, sans compter la *Bastille*, *Vincennes*, & le *château de Bicêtre*. Je ne puis sans frémir penser à tous ces lieux d'horreur. Je t'avoue, que j'évite autant qu'il m'est possible de passer devant tous ces endroits, où l'innocence est confondue avec des hommes accusés, & souvent convaincus des plus grands crimes.

Si j'étois le Grand Chef d'une nation européenne, je voudrais proposer un prix qui seroit d'une valeur assez considérable, qu'on adjugeroit à celui qui me résoudroit les questions & les propositions suivantes.

1. *Pourquoi les nations policées sont-elles enclines à des vices, & commettent-elles des crimes qui sont inconnus chez toutes les nations sauvages?*
2. *Leurs loix sont-elles meilleures que celles qu'ont eues les Gaulois & les Germains?*
3. *Quels seroient les moyens d'empêcher le vol, les assassinats, les délateurs & l'usurpation du pouvoir arbitraire de la part de ceux à qui les Grands Chefs confient une partie de leur autorité?*
4. *Quelle seroit la meilleure manière de conduire les hommes, & de les rendre bons sans avoir recours aux châtimens & aux peines afflictives?*

Tels sont les objets que je voudrais que l'on traitât dans les académies; ils me paroissent plus importans que ceux dont s'occupent les savans qui composent ces assemblées, & qui ne tendent nullement à perfectionner l'espèce humaine.

Il me semble que la France pourroit mieux que toute autre puissance travailler au bonheur de ses concitoyens; je voudrais qu'au lieu d'enfermer ou de faire mourir, comme elle le fait, ceux qui sont vicieux ou méchans, elle les bannît de son sein, & qu'elle en peuplât ses colonies. Ici l'homme qu'on a puni pour quelques crimes, & à qui l'on rend la liberté ne tarde pas à reprendre ses anciennes habitudes, & rarement il échappe au supplice que les



loix font forcées de prononcer contre lui. Le besoin de vivre l'emporte sur la crainte de la mort; accablé de misère, & sans aucune ressource, il ne lui reste d'autre parti à prendre que celui de se la donner ou de faire un métier qui tôt au tard la lui procure.

Il y a, mon cher Tamar, dans cette Europe, un petit coin de terre, dont je t'ai déjà parlé qu'on nomme la Suisse; les peuples qui habitent ces contrées ont encore les mœurs simples & douces du premier âge; ils sont à-peu-près divisés comme nous par tribus; ils ont des chefs dont ils dépendent; la culture des terres, la chasse & la pêche sont leur unique occupation. La Nature semble avoir pris plaisir à rendre leur pays inaccessible aux nations qui seroient tentées d'en faire la conquête. Des montagnes dont le sommet touche aux nues, sont les seules forteresses qui les défendent, & leur courage les rend redoutables à tous leurs voisins. Il y a plus de trois cents ans que ce peuple jouit de sa liberté; il ne connoît presque point la misère ni les besoins de première nécessité. Le luxe n'a jamais eu d'accès chez lui; il n'a point de spectacles, de Vauxhall, ni de Colifés; il ignore tous ces amusemens dont on jouit ici; & malgré cela il est heureux. On parle avec enthousiasme de la Suisse, de la beauté de son local, du bonheur, dont jouissent ses habitans, mais personne ne propose de les imiter. Les françois & les françoises vont en Suisse pour rétablir leur santé seulement; ils reviennent ensuite à Paris pour s'y rendre de nouveau malades, par la bonne chère, les veilles & le jeu. Les hommes & les femmes de ce pays à qui la fortune permet de jouir de la vie sont déjà vieux à trente ans; les êtres forts & robustes ne se trouvent que parmi le peuple ou les payfans. Il semble que la Nature prodigue à ces derniers, ce qu'elle refuse aux autres; il ne me paroît guère possible que cela soit autrement. Les nations du quartier de St. Germain & du quartier de St. Honoré ne font nul exercice; elles ne sortent que dans des chars de triomphe, soit pour aller faire des visites ou pour se rendre aux spectacles & aux promenades. Les femmes ont



adopté la mode des chinoises pour avoir le pied petit; elles le resserrent dans une espèce de chaussure faite en pointe qui leur croise les orteils les uns sur les autres; & qui les empêchent absolument de marcher. Tout est art maintenant dans leurs ajustemens; celles qui sont jolies déparent les dons qu'elles ont reçus de la Nature par des habillemens bisarres, qui loin d'ajouter à leurs charmes les défigurent & les rendent méconnoissables. On commence cependant à revenir à cette simplicité qui sied si bien à la beauté; cette révolution ne sera pas favorable à celles qui sont laides, mais les autres gagneront beaucoup.

A propos je ne dois pas oublier de te dire que je suis retourné avec le Marquis de faire une visite à cette Dame qui veut le faire recevoir académicien honoraire; je lui ai donné ta lettre à lire; elle en a paru contente; elle trouve que tu as du bon sens, & plus que n'en ont ordinairement les gens de province. Le Marquis de..... voulut lui vanter quelques ouvrages anciens qu'il avoit lus; mais elle prétendit lui prouver qu'on n'avoit jamais écrit comme on le fait maintenant. „Nos vieux auteurs, lui dit-elle, ne sûrent que „raisonner; mais ils étoient prolixes & fort ennuyeux; leurs ouvrages se ressentent du tems où ils „ont travaillé; ils n'ont osé avancer que des faits „dont ils étoient certains; aujourd'hui on „hazarde tout; il ne suffit que d'être nouveau „pour plaire & se faire lire. Que m'importe „qu'une pensée soit fautive pourvu qu'elle m'amuse?

„J'aime ces éclairs de génie qui doivent leur „naissance au travail d'une journée; qu'on lit dans „un moment & qui nous égayent sans occuper „notre imagination, ni mettre notre esprit à la „torture pour entendre ce que l'auteur a voulu dire. „L'ennui me prend & mes maux de nerfs recommencent, lorsqu'on me parle seulement de ces „ouvrages scientifiques sur la morale ou la physique „j'imagine de voir un pédant de collègue qui ordonne „à ses écoliers de l'écouter. L'esprit n'est agréable „qu'autant qu'il est vif & fémillant; une idée „neuve, une saillie fine, une équivoque gazée avec „adresse; voilà ce que j'appelle écrire. Oui, mon



„cher Marquis, c'est à nos soins & à notre bon goût que vous devez tous ces ouvrages nouveaux qui paroissent; nous avons accoutumé le public à se nourrir de l'extrait qu'on fait des livres des anciens, comme les abeilles se nourrissent du suc des fleurs du printems.”

Vous conviendrez cependant, Madame, répliqua le Marquis, que les auteurs modernes ont quelques obligations à ces auteurs anciens; & je crois qu'ils feroient fort embarrassés d'y suppléer par leur génie. Vous vous trompez, répondit-elle, n'auroient-ils pas assez d'originaux dans les prétendus beaux-esprits modernes, qui leur donneroient matière à exercer leurs talens littéraires? Trouvez-vous rien de plus plaisant que certaine *épître à Nicolet*. \*) Peut-on être méchant avec plus d'esprit? N'est-ce pas une vraie jouissance que ce *Mercur de France* qui a le droit de dire avec privilège \*\*) du mal de qui bon lui semble? Croyez-moi, Marquis, notre nation cessera d'être aimable, lorsqu'elle cessera d'être frivole. Les bons livres endorment; la satire éveille; tout le monde a de l'esprit maintenant; nos financiers étoient autrefois des automates qui ne savoient que signer leurs noms; aujourd'hui ce sont des favoris d'Apollon; & j'en connois plus d'un qui cultivent les arts & les muses avec succès. Nous n'avons plus de peintres, mais nous avons des poètes qui peignent à l'ame. Lisez le *Mière*; vous aurez devant les yeux les tableaux des écoles des plus grand maîtres. Lisez Colardeau; il vous retracera les vers charmans d'Ovide & de Tibule. Peut-on écrire avec plus de finesse, de délicatesse & de goût que le Chevalier de Boufflers? J'avoue,

\*) Cette épître à Nicolet est une méchanceté & une Satyre contre quelques citoyens estimables qu'on a voulu tourner en ridicule. La vraie jouissance actuelle est de calomnier & de médire; on n'en connoît plus d'autre. Cette épître a eu beaucoup de succès; on la trouvoit par-tout.

\*\*) Le *Mercur de France* est un ouvrage périodique autorisé par le Gouvernement; il est dédié au Roi; c'est un crime de lèse-Majesté au second chef que d'en attaquer le rédacteur. Le célèbre auteur des *Annales politiques* est une des victimes immolées à cet illustre confrère.



Madame, répliqua le Marquis, que vous me citez-là des auteurs pour lesquels j'ai de l'estime, & je pense comme vous sur leurs ouvrages; mais je ne suis pas tout-à-fait de votre avis sur ce que vous m'avez dit auparavant.

La conversation fut interrompue par un petit-maître qui entra; il répandit dans tout l'appartement une odeur très-forte. Madame de..... lui dit qu'elle craignoit de sentir l'ambre.... Je vous jure, répondit-il, que je n'en ai point sur moi; je viens de chez *du Lac*; il m'a donné de l'esprit de bergamotte de Chine qu'il venoit de recevoir en droiture *de Canton*. Les chinoises s'en servent pour les vapeurs hystériques, & je vais en porter à la Duchesse de..... à propos Madame, mon valet-de-chambre vous apportera un opiat pour les dents; voyez les miennes de quelle blancheur elles sont depuis que je m'en fers..... Ce Bourdet (fameux dentiste du Roi qui a gagné plus d'un million de bien,) est un homme admirable; personne ne connoît comme lui le mécanisme d'une machoire; il voit aux gencives de quelle maladie on mourra..... Savez-vous, nous dit-il, qu'il avoit prédit la maladie de Louis XV, & que ce Prince feroit peut-être encore en vie si on l'avoit cru? Le Marquis demanda au petit-maître des nouvelles; il nous fit dans un instant l'histoire & la Chronique du jour; il nous parla des acteurs, des actrices, des danseurs & des danseuses de tous les spectacles, des filles entretenues, quittées, reprises, ruinées, ou ruinant leurs amans; il nous fit rire aux larmes. Je remets à te parler dans une autre lettre de tout ce qu'il a raconté.

La poste qui part, mon cher Tamar, me prive du plaisir de causer plus longtems avec toi; je suis comme toujours ton ami,

Paris le 27 Mars 1780

*Mateck.*

P. S. Je n'ai pas le tems de te parler nouvelle aujourd'hui; il y a de grands projets pour la campagne prochaine; les françois vont envoyer des forces considérables dans l'Amérique septentrionale, & la paix paroît éloignée plus que jamais.

---





# LETTRE

## VINGT-SEPTIEME.

### DE MATECK à TAMAR.

---

On a tant de choses à observer ici, mon cher Tamar, on y est dissipé par une quantité d'objets si différens, qu'il n'est pas possible de tout dire dans une lettre; je n'épargne cependant pas le papier, ainsi que tu l'auras vu. Il y a longtems que je ne t'ai parlé nouvelle; je vais te mettre un peu au courant. Je t'ai écrit dans mes précédentes que les flottes françoises, espagnoles & angloises sont rentrées dans leurs ports sans s'être fait du mal. Les françois qui sont toujours gais, soit qu'ils battent ou qu'ils ne battent pas, ont représenté le Comte d'Orvillers en figure colassale, & l'Amiral Hardy lui passe entre les jambes. L'allusion n'étoit pas difficile à deviner; cela a fait rire, & cette plaisanterie a consolé la nation du peu de succès de la campagne maritime de l'année dernière.

Les espagnols, après la déclaration de guerre qu'ils ont faite à l'Angleterre, ont formé comme je te l'ai marqué, le blocus de Gibraltar. La Grande-Bretagne n'a pas fait grande attention à cela pour le moment; mais vers le mois de Novembre dernier on s'occupa d'un armement considérable dans les ports de Portsmouth & de Plymouth. L'Amiral Rodney eut le commandement en chef d'une flotte de trente vaisseaux de ligne environ qui devoit escorter une quantité de navires chargés de munitions de guerre & de bouche. Un fils du grand chef des anglois servoit comme volontaire dans cette armée navale. On fut bientôt instruit ici que la destination de cette flotte étoit d'aller secourir Gibraltar; mais on ne fit rien



pour l'empêcher; on s'en rapporta aux espagnols qui gardoient l'entrée du Détroit, & l'on eut tort, comme tu le verras. Pendant que ceci se passoit, les affaires se brouilloient entre l'Angleterre & la Hollande. L'Ambassadeur de cette première faisoit ce qu'il pouvoit pour déterminer Leurs Hautes-Puissances à se déclarer en faveur de la Grande-Bretagne. Il rappeloit aux Etats-généraux les anciens traités, les liaisons intimes qui avoient subsisté entre les deux; enfin il prioit, il menaçoit. Mais le flegme des bataves les faisoit toujours temporiser; ils vouloient d'un côté éluder les secours qu'on leur demandoit, & de l'autre éviter une rupture avec la France. La crise étoit terrible. La Hollande n'ayant pas eu de guerre depuis 1748, avoit négligé sa marine; son état militaire de terre n'étoit pas en meilleur ordre. Les anglois s'étoient emparés de plusieurs navires & menaçoient de continuer; leurs hautes puissances résolurent d'accorder des escortes à leurs vaisseaux marchands. Le Comte de Byland fut nommé pour accompagner un convoi de munitions navales, qui étoit destiné pour le port de Brest. L'Ambassadeur d'Angleterre résidant à la Haye, donna avis à sa cour du départ de cette flotte. On fit partir dans l'instant des ports de la Grande-Bretagne le Capitaine Fielding avec six vaisseaux de ligne, & quelques frégates; il rencontra le convoi hollandois, & demanda au Comte de Byland la permission de faire la visite; elle lui fut refusée. Sur le champ il y eut de part & d'autre deux bordées de lâchées, qui ne tuèrent personne. L'Amiral Byland amena pavillon; tout se passa ensuite en politesses de part & d'autre; on se salua réciproquement de treize coups de canon, & les deux escadres arrivèrent ensemble à *Sphithead*. Comme les anglois avoient besoin des munitions que les hollandois portoient aux françois, il les garderont en les payant; ils prétendent qu'il importe peu aux vendeurs quels sont les acheteurs, pourvu que l'argent leur soit compté. Il y a cependant dix navires hollandois qui se sont sauvés. Sur l'un des ces bâtimens étoit un certain *Paul-Jones*, homme très-brave, & que l'Angle-



terre réclame comme rébelle. On regrette beaucoup ici la perte de ce convoi dont la marine du Roi avoit le plus grand besoin. On auroit voulu que l'Amiral Byland se fût battu; mais il ne pouvoit le faire, attendu qu'il étoit trop inférieur en force aux anglois: on dit que cette affaire aura des suites, & que la France forcera les hollandois de se déclarer en sa faveur. C'est une terrible nation, mon cher Tamar, que ces anglois; ils ne craignent pas d'augmenter le nombre de leurs ennemis.

L'Amiral Rodney ne fut pas moins heureux que le Capitaine Fielding. On prétend que le Dieu Neptune dont il est le favori, l'enveloppa d'un nuage lorsqu'il arriva au Détroit. *Don Langara* qui en gardoit le passage, fut combattu, vaincu & fait prisonnier; plusieurs de ses vaisseaux amenèrent pavillon: la forteresse de Gibraltar fut secourue malgré le feu terrible des espagnols, qui ne tua personne; & Rodney victorieux salua en passant le port de Cadix, & les vaisseaux de guerre qui s'y trouvoient. Voilà un vilain début pour les espagnols. Il y a des paris que Gibraltar ne sera pas pris: suivant le récit qu'on m'a fait de cette forteresse je serois assez de cet avis. Les françois qui sont experts dans l'art de faire des sièges, prétendent qu'elle est imprenable, qu'on ne peut la réduire que par la famine; mais ce dernier moyen est impossible à cause de la facilité qu'ont les assiégés de recevoir des secours par mer, malgré toute la vigilance des espagnols. Le gouverneur à qui la défense de cette place est confiée est un brave homme, & sur la fidélité duquel on peut compter: il voit d'un œil tranquille tous les préparatifs qui se font pour l'attaquer. Lorsque les ennemis ont avancé leurs travaux à une certaine distance, les anglois détruisent dans un instant l'ouvrage de plusieurs jours. Le Roi d'Espagne veut, dit-on, que Gibraltar soit pris. Comme ce n'est pas l'usage chez les européens de contredire les grands chefs, on a répondu à Charles III. qu'il seroit obéi; mais cette promesse n'engage point ceux qui l'ont faite; il en coûtera beaucoup d'argent & beaucoup d'hommes; (quant à la perte de ces derniers on compte cela pour rien) & l'on finira par lever le siège.



Les anglois sont, à ce qu'on assure, très-contens que la cour de Madrid s'amuse à cette forteresse du Détroit. Elle auroit pu employer plus utilement ailleurs ses troupes & ses forces navales; mais les amis de la cour de Londres ont persuadé aux ministres espagnols qu'il falloit évincer les anglois de leur pays, & que c'étoit une tache pour l'honneur castillan d'avoir l'ennemi à leur porte. On ne peut qu'être étonné de la crédulité du cabinet de Madrid, qui auroit dû sentir que ce n'étoit qu'un piège qu'on lui tendoit. Enfin quoiqu'il en soit l'Amiral Rodney victorieux est rentré dans les ports d'Angleterre avec plusieurs vaisseaux de ligne qu'il a pris à l'ennemi, & l'on se dispose maintenant à frapper les grands coups dans l'Amérique septentrionale. Les nouvelles que l'on reçoit de ce pays, disent que le Général Clinton & l'Amiral Parker sont dans une mauvaise position, & qu'ils ont tout à craindre des françois qui sont réunis dans ces contrées sous les ordres des chefs d'escadre, *Comte de Guichen, la Motte Piquet & de Grasse*. Je t'avoue, Tamar, que je n'ajoute pas grand foi à ces nouvelles; car jusqu'à présent toutes celles qu'on a débitées ici se sont trouvées fausses.

Je t'ai parlé dans ma dernière d'un voyage que l'Empereur doit faire à Pétersbourg. L'entrevue de ce Grand Chef avec la Souveraine de toutes les Russies doit avoir lieu dans un endroit qu'on nomme Mohilow, On forme ici beaucoup de conjectures à ce sujet, & l'on paroît craindre qu'il ne résulte quelque grande alliance entre les deux cours dont les souverains se sont donné rendez-vous.

On a renouvelé encore ici pendant quelques instans le projet d'une descente en Angleterre; mais ce n'étoit que pour faire peur à cette dernière. On ne croit point que la France veuille jamais tenter une pareille expédition, dont le succès est trop incertain. Le cabinet de Versailles a un autre moyen plus sûr de faire du mal à ses ennemis, c'est celui de leur susciter des querelles intestines; en mettant le parti de l'opposition aux prises avec les ministres de St. James. Ces derniers viennent d'avoir du dessous, & les



Anti-royalistes ont remporté une victoire complète.

Je t'ai parlé, je crois, dans une de mes lettres d'un jeune Comte de . . . . dont j'avois fait la connaissance. Son esprit me plaisoit beaucoup; il étoit fort instruit, & j'aimois à causer avec lui, lorsque je le rencontrois en société. C'étoit le favori de plusieurs ministres du grand chef; on le regardoit ici comme un homme très-important, & que l'on destinoit à jouer un grand rôle. Mais chez ces européens la chute suit presque toujours de près l'élévation de ceux qui ne savent point mettre de bornes à leur ambition . . . . Ce Comte de . . . . voyoit hier autour de lui une foule de courtisans & de flatteurs qui briguoient l'honneur de sa protection; il est aujourd'hui renfermé dans ce terrible château de la Bastille \*) . . . Ses prétendus meilleurs amis assurent qu'ils ne le connoissent pas; ses ennemis triomphent, & l'accusent d'avoir commis des crimes abominables. Voilà, Tamar, ces peuples policés! . . Ils se réjouissent quand il arrive quelques malheurs à un de leurs frères; & ces françois dont les mœurs sont si douces, & la société si agréable ont entr'eux un égoïsme qui me révolte; ils sont amis chauds dans la prospérité, amis froids dans l'adversité, & deviennent même souvent ennemis dangereux, lorsque quelques-uns d'eux tombent dans l'infortune.

Les femmes ont plus de caractère; j'en ai vu, qui m'ont paru très-affectées de la catastrophe arrivée au Comte . . . . & qui cherchent à le justifier. Cette aventure occupe ici la cour & la ville. Chacun parle diversement de cette affaire, mais personne ne sait & n'en saura peut-être jamais ce qui en est; car je dois t'observer que l'on ne rend point compte au public des causes de la détention d'un prisonnier d'état. Il n'est pas même interrogé par les juges nés de la nation; (les Parlemens) ce sont des commissaires particuliers nommés par les ministres du grand chef qui sont chargés de l'examiner, de l'absoudre, ou de

\*) C'est sans doute ce Comte de Parudes dont l'Iroquois veut parler, & dont le public ignore encore la vraie naissance.



le condamner. Les représentans de la nation ont fait & font encore des remontrances sur ces fortes de commissions & ce pouvoir arbitraire ; mais ils n'ont pu réussir à faire changer ce système adopté par le gouvernement. Je t'avoue que ce dernier n'entend pas ses vrais intérêts, & qu'on l'accuse avec quelque raison d'être injuste envers ceux qu'il prive ainsi de la liberté. On m'a assuré, que ces crimes d'état n'étoient souvent qu'une vengeance particulière de quelques hommes en place, contre lesquels on s'étoit permis de dire ou d'écrire quelques vérités. Je t'ai dit dans une de mes lettres que les françois étoient idolâtres de leur Grand Chef ; ils ne l'accusent jamais du mal qu'on leur fait, mais ils s'en prennent à ses ministres ou à ceux qui sont chargés du pouvoir législatif. Si les françois se sont policés du côté des mœurs, je trouve que leurs loix sont devenues barbares, & moins bonnes qu'elles n'étoient sous les premiers Grands chefs qui ont régné sur cette nation. J'ai lu dans un abrégé de l'histoire de France, que sous Clotaire on regardoit comme nuls tous les ordres qui n'étoient pas conformes aux loix, & qui auroient été surpris aux grands chefs. On ne connoissoit point alors ce pouvoir arbitraire. Il étoit défendu de condamner un accusé s'il n'avoit pas été entendu, & jugé suivant les loix & les constitutions de la nation. Les francs, sous un grand chef qu'on nommoit Clotaire II. défendirent leurs droits contre les entreprises tyranniques de deux femmes \*) qui avoient la régence du royaume. Ils secouèrent le joug du despotisme qu'on vouloit établir, rendirent aux loix toute leur vigueur, & limitèrent l'autorité de leurs grands chefs. Dans ces tems qu'on nomme ceux de barbarie, on ne se permettoit pas de priver un citoyen de sa liberté sur la simple requisiion d'un particulier qui auroit été offensé, & le souve-

---

\*) Ces deux personnages sont sans doute Brunehaut & l'abominable Frédégonde, qui pendant leur régence commirent des crimes atroces qui révoltèrent toute la nation & lui ouvrirent les yeux sur les dangers dont elle étoit menacée. Il s'opéra alors une grande révolution dans le gouvernement des françois.



rain défavouoit toutes violences commises en son nom. Les annales de ce tems offrent une quantité d'ordonances de la part des grands chefs, qui défendent d'obéir à tous ordres injustes, qui auroient été surpris contre aucun de leurs sujets, & obtenus par importunité ou par intrigue. Enfin, mon cher Tamar, les premiers grands chefs des françois, ne faisoient point usage de ces Lettres de cachet, ni de ces ordres secrets, comme on le fait maintenant. La nation avoit conservé cet esprit d'indépendance, qui la rendoit redoutable à ceux qui auroient voulu l'affervir. On ne connoissoit point alors les richesses, ni ces droits injustes de propriété; la chasse ou la guerre étoient les seules occupations des francs. Leurs loix étoient aussi simples que leurs mœurs; ils avoient peu de besoins, n'avoient aucune idée des arts & du luxe. Enfin ils menoient ainsi que nous une vie errante & vagabonde, & je crois qu'ils étoient plus heureux. Il se commettoit peu d'injustices. Ceux qui étoient les gardiens des loix avoient un pouvoir très-borné, attendu que par une suite de cette indépendance dont les francs étoient si jaloux, ils s'étoient réservé le droit de pouvoir se venger eux-mêmes de l'insulte ou des affronts qu'ils avoient reçus; mais aucun de leurs magistrats n'eut le pouvoir de faire arrêter un homme, ni de lui infliger aucune peine quelconque. J'ai l'opinion, Tamar, d'après tout ce que je vois, que la sévérité des loix ne sert qu'à rendre les hommes plus méchants. Il se commet ici tous les jours des crimes que nous ne connoissons point. La république romaine étoit heureuse sous la loi *porcia*, qui exemptoit de mort les citoyens de Rome; lorsque les empereurs firent des loix sévères & ordonnèrent des punitions corporelles, ces maîtres du monde ne tardèrent pas à être vaincus. Ces châtimens, ces tortures, ces inquisitions, ces peines de mort annoncent la crainte & la foiblesse d'un gouvernement. Un état bien gouverné, & où les sujets sont heureux, n'a pas besoin d'avoir recours à de pareils moyens; mais dans cette Europe, mon cher Tamar, c'est une poignée d'hommes qui se jouent de la vie & de la liberté de leurs semblables;



& cela durera autant de tems que les esclaves qui sont sous le joug, ne pourront pas briser les fers qu'on leur fait porter. Il ne faut qu'un seul homme pour changer la face de l'Europe, comme Franklin a changé celle de l'Amérique septentrionale. Cependant je ne crois pas, à te parler franchement, que les américains aient gagné beaucoup en se séparant de l'Angleterre; & je crois qu'ils auroient mieux fait de rester unis, & de se contenter d'avoir des représentans dans le Parlement de la Grande-Bretagne pour y discuter leurs intérêts. Le motif de la révolte des américains a été le pouvoir arbitraire que le Roi & le Parlement exerçoient contre les Colonies. Je voudrois savoir si les chefs que les treize Etats-unis ont choisis, n'abuseront pas aussi de leur autorité. On reproche aux gouvernemens monarchiques le despotisme des grands chefs ou de leurs ministres, l'instabilité des loix, l'incertitude où l'on est sur sa liberté & même sur sa vie, puisqu'il dépend du despote à vous ôter l'un ou l'autre quand il lui plaît. L'Angleterre n'est pas dans ce cas, dit-on; la loi seule commande, & le Roi ne peut rien sans la Chambre-basse; car c'est dans cette dernière que réside toute la puissance législative. Cependant on doit accuser toute la nation d'être la cause de la guerre qui se fait actuellement, & d'avoir nécessité cette révolution qui, suivant toutes les apparences, la séparera pour jamais des anglo-américains. La France de son côté donne un mauvais exemple à ses propres sujets; car ayant favorisé l'indépendance des colonies angloises, elle autorise les siennes à faire la même chose, & cela ne tardera pas d'arriver. Mais ce qu'on a de la peine à concevoir, c'est que l'Espagne se soit mêlée de cette querelle, cette puissance ayant le plus grand intérêt à conserver ses possessions, puisque c'est d'elles seules qu'elle tient son existence. Il me semble que la politique du cabinet de Madrid auroit dû l'engager à garder la plus exacte neutralité, & même il étoit de sa politique de favoriser secrètement les moyens à l'Angleterre de soumettre ses colonies révoltées, pour empêcher les siennes de suivre cet exemple.



Enfin, mon cher Tamar, c'est du milieu de l'Amérique qu'on va voir s'élever une puissance formidable qui donnera avant un demi-siècle des loix à l'Europe. Les vastes territoires que possèdent déjà les Etats-unis ne tarderont pas d'être augmentés par les conquêtes ou par la défection des colons qui habitent les Antilles; & les européens de maîtres qu'ils étoient de toutes ces îles, en deviendront les tributaires. J'ai vu ici un anglois qui m'a dit que les peuples du Mexique & du Pérou n'attendoient que le moment de se rendre indépendans; que si l'Angleterre étoit forcé de reconnoître ses colonies comme libres elle y consentiroit, mais que le projet du cabinet de St. James, étoit de se joindre aux mexiquains & aux péruviens pour faire la conquête de toute l'Amérique méridionale, & la soustraire pour toujours à la domination espagnole.

Les ministres du Grand Chef des françois qui sont bien sûrement instruits des projets futurs de l'Angleterre, ne sont occupés dans ce moment que des moyens de saper la puissance de cette dernière jusque dans ses fondemens; & tandis que toutes les forces britanniques sont employées dans l'Amérique méridionale, le cabinet de Versailles cherche à détacher l'Irlande de la Grande-Bretagne; & des nouvelles qui viennent d'arriver de ce pays assurent que tout y paroît disposé pour effectuer la même révolution qu'à Boston. Il est question de faire partir une escadre, qui doit porter des munitions de guerre & des armes aux irlandois, pour favoriser leur rébellion.

L'ouverture de la troisième campagne d'Amérique aura lieu de bonne heure. On fera passer aux treize Etats-unis un renfort de dix mille hommes, qui seront commandés par des officiers de mérite. Le Comte de Rochambeau est nommé Général en Chef de cette armée, & le baron de Viomenil sert sous ses ordres. Ce dernier que j'ai eu occasion de voir ici, est un excellent militaire; il est brave & heureux; il m'a communiqué ses idées sur la guerre actuelle, & m'a parlé en homme instruit; je ne doute pas qu'il réussisse dans ses projets. D'après ce qu'il m'a dit, je crois à l'indépendance de



l'Amérique, & les anglois font de vains efforts pour l'empêcher. Les puissances qui sont spectatrices de tout ce qui se passe, profitent de la circonstance pour augmenter leur commerce. Le Grand Chef de l'empire d'Allemagne est un de ceux qui s'occupe le plus des moyens de le faire fleurir dans ses états héréditaires. Ce fameux port d'Ostende, à qui on avoit interdit la navigation, est actuellement le rendez-vous de toutes les nations, & il a repris toute son activité, ainsi que les autres ports de mer des Pays-Bas autrichiens. Trieste & Fiume en Italie deviennent les riveaux du commerce des vénétiens, la Russie, la Suède & le Dannemark ont augmenté considérablement leur marine marchande; les bénéfices qui résultent pour elles de cette navigation, les déterminera à continuer après la paix d'exporter eux-mêmes leurs denrées & matières premières en Amérique & ailleurs; & cette liberté de commerce ne pourra qu'être funeste à la France, qui doit renoncer pour jamais à celui qu'elle faisoit dans le Nord, & qui partagera celui de l'Amérique avec les autres nations.

Voilà, Tamar, quelles sont mes idées sur les suites de la guerre actuelle avec l'Angleterre. Il y a bien des gens ici qui voient les choses comme moi, & je crois qu'ils ont raison. C'est assez te parler nouvelles & politiques; je veux, avant de fermer ma lettre, t'entretenir de Paris.

La guerre, mon cher Tamar, n'influe point ici sur le luxe. Cette capitale s'embellit chaque jour par des palais magnifiques; & il semble que des enchanteurs soient chargés du soin de les bâtir par la promptitude avec laquelle on les voit s'élever. On n'entend nuit & jour de toute part que le bruit du marteau & du ciseau, & cette ville n'offre aux étrangers que des pierres que l'on taille de mille formes différentes & qu'on entasse les unes sur les autres pour élever des bâtimens jusqu'aux nues. Le marbre & les autres pierres précieuses sont employées à décorer l'intérieur de ces maisons, qui ne sont ensuite occupées que par une ou deux personnes. Des esclaves en grand nombre logent aussi dans ces palais. Les meubles



qui servent dans ces appartemens sont comme les modes, on en a pour toutes les saisons; on en imagine tous les ans de nouveaux, & l'on doit mettre ceux de l'année précédente au rebut sous peine d'être regardé dans la société des petites-maitresses comme antiquaire. . . . Les femmes ont imaginé d'avoir des boudoirs qui ressembtent à ces temples où l'on alloit adorer jadis les divinités; c'est dans ces lieux charmans que l'on sacrifie au dieu d'amour. Je t'avoue, Tamar, que ces endroits sont faits pour provoquer le plaisir, & que les françoises possèdent cet art de séduire & de faire naître les desirs plus que nos iroquoises. Ne dis point ceci à la chère Iska, elle se fâcheroit contre moi.

Je m'amusai beaucoup il y a quelques jours dans une société où j'étois. Une duchesse, femme de beaucoup d'esprit, mais déjà sur l'âge, faisoit la guerre à un petit-maitre. „ Dans ma jeunesse, lui dit-elle, les hommes & les femmes n'étoient pas les esclaves de la mode comme ils le sont aujourd'hui; on ne connoissoit point cette variété de frisures, ni tous ces habillemens ridicules que l'on voit maintenant; les têtes de nos femmes ne servoient point à faire époque, & l'on ne portoit pas de coiffures à la Belle poule, à la d'Estaing, à la Grenade. Si cela continue, j'espère avant peu que l'on verra nos marchands de modes inventer des bonnets sur lesquels on placera des vaisseaux de ligne, des frégattes & des brulots. „ Ma foi, Madame la Duchesse, répondit le petit-maitre, vous me donnez une idée; je veux envoyer chercher mon tailleur pour qu'il me fasse broder un habit; d'un côté je mettrai toute la flotte combinée des françois & des espagnols, & de l'autre celle des anglois commandée par l'amiral Hardy. Je suis persuadé que cela aura du succès. Les historiens pourront avec l'aide de ma garde-robe faire un fort bon ouvrage sur la guerre présente. D'abord je vous promets d'être exact dans les faits, & je n'augmenterai ni ne diminuerai point le nombre des vaisseaux. Vous devriez, Madame la Duchesse, suivre mon exemple, & vous faire broder une robe qui représentât le combat de Rodney contre Don Langara. Comme ceci est plus sérieux que deux flottes qui



se promènent sur le grand Océan, cela conviendrait à votre âge . . . Si vous le voulez, je ferai faire le dessein par *Vernet*. Je crois d'honneur que cette robe auroit des imitateurs. La proposition est plaisante, répondit la Duchesse, mais je craindrois de déplaire à Monsieur l'ambassadeur d'Espagne; car toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, & encore moins à faire entendre de cette manière; cette robe auroit l'air de faire l'épigramme de la bravoure des espagnols. Comme ils sont nos alliés je ne veux point me faire de querelle avec la cour; sans cela l'idée est si folle que j'en aurois fait usage. La Duchesse & le petit-maître continuèrent ensuite de se railler. On parla de la rue St. Honoré; Paris, dit-on, n'existe que dans cette rue; c'est là que la folie tient son empire, & quelle voit chaque jour une foule de sujets de toutes les nations venir lui rendre hommage, & y apprendre les noms de tous les enfans nouveaux nés que la mode fille de la frivolité a mis au jour. Convenons cependant, dit le petit-maître, que nos folies sont une vraie jouissance, & cette révolution de modes nous fait passer notre vie très-agréablement. Je n'ai pas encore vingt-cinq ans, & j'en ai vécu plus de cent par tout ce que j'ai déjà vu. Il n'y a pas de plus grand plaisir selon moi que toutes ces nouveautés qu'on offre chaque jour à nos yeux. Des milliers d'hommes & de femmes sont employés toute l'année à prévenir nos goûts & à satisfaire nos desirs; je jouis lorsque je parois au spectacle ou dans une promenade publique, & que je me vois entouré d'une quantité d'amateurs qui vantent le bon goût d'une coëffure ou d'un habit que j'ai imaginé; il pensa même m'en coûter la vie il y a quelques tems au Palais Royal; la foule qui m'entoura étoit si grande que j'aurois été étouffé sans trois de mes amis qui me dégagèrent du cercle étroit dans lequel j'étois pressé. Vous seriez mort au champ de la victoire, répondit la Duchesse, & je vous aurois fait élever un monument pour perpétuer votre mémoire à la postérité la plus reculée. Chacun rit beaucoup du malheur qui avoit pensé arriver au petit-maître. La conversation devint alors générale; on parla du *tems*, de *migraines*, de



*rhumes, de vapeurs, d'indigestions*; on m'interrogea sur mon pays, sur la manière de vivre de nos femmes. On n'écoutoit point mes réponses: c'est une habitude que l'on a contractée ici, & les grands sur-tout ont cette manière. Le caractère des françois, mon cher Tamar, c'est la frivolité & la légèreté. Il n'est pas possible avec eux de suivre une conversation sérieuse. Je suis tous les jours le témoin que dans une heure de tems on a parlé de *politique* & de *bals*, de *combats navals* & de *comédie*, d'*économie*, de *rubans* & de *modes*, de *religion* & de *courses de chevaux*, de *poètes*, d'*écrivains célèbres* & d'un *angola*. ou d'une *jolie perruche*. C'est en plaisantant que l'on traite les affaires les plus sérieuses, & la galanterie doit toujours y être mêlée pour quelque chose. Les sociétés de ce pays sont un miroir; une quantité d'objets s'y réfléchissent tous à-la-fois, & l'on n'a pas le tems de s'arrêter sur un seul; tout cela passe comme un éclair. On n'a plus ici le fanatisme de la religion; c'est celui de la nouveauté qui lui a succédé, & les françois redeviendroient dévots, si l'on imaginoit une nouvelle manière d'honorer le Grand Chef de l'univers. Le culte des chrétiens est déjà trop ancien, & l'on voudroit pouvoir le changer comme on fait de modes; je t'assure que si cela étoit possible, cette nation seroit la plus religieuse de toutes celles qui habitent sur ce globe.

Enfin, mon cher Tamar, la mode influe ici jusque dans le langage. On a actuellement des mots particuliers pour exprimer telle ou telle chose; on préfère l'élégance, & certains tours de phrases inintelligibles à cette manière claire & précise de s'énoncer & qui est à la portée de tout le monde. C'est la mode aujourd'hui de ne lire que des ouvrages périodiques; on les trouve par-tout, dans les boudoirs, les toilettes, & sur les cheminées, ainsi que dans les cafés, & autres endroits publics. Toutes ces productions éphémères ne durent qu'autant de tems qu'elles ne sont pas remplacées par d'autres plus nouvelles: alors les premières meurent sans espoir de jamais résusciter. Ce sont les beaux-esprits & les petits-mâtres qui sont chargés de faire valoir cette marchandise; ils s'aquittent à merveille de



cet emploi. Chaque cercle protège son journaliste, & prend parti dans la guerre que ces écrivains se font entr'eux; mais c'est le public qui juge en dernier ressort toutes ces querelles littéraires en dépit des protecteurs & des protégés.

Depuis quelques années on a la manie d'écrire sur l'éducation de la jeunesse, & sur la manière de leur former un tempérament robuste. Rien de plus plaisant, mon cher Tamar, que de lire & d'entendre tout ce qu'on dit à ce sujet. C'est au milieu d'une capitale où les mœurs sont corrompues, où le luxe & la mollesse énervent les jeunes gens avant qu'ils aient atteint l'âge de vingt ans, qu'on veut former des hommes semblables aux anciens lacédémoniens. J'ai vu de ces éducations nouvelles qui ne répondent pas à l'idée qu'on m'en avoit donnée, & j'ai trouvé cent fois plus d'esprit dans de simples payfans, que dans ces nouveaux élèves qu'on m'avoit tant vantés. Le tempérament des premiers est fort & robuste, celui des seconds n'a qu'une existence factice; il n'est point formé à la peine ni à la fatigue; lorsque ces derniers sont sortis des mains de leurs instituteurs ou de leurs parens, ils se livrent à tous les excès, les uns par goût, les autres parce qu'ils y sont entraînés par leurs amis. Il est donc impossible d'après cela de pouvoir réussir dans l'objet qu'on se propose. Une infinité d'autres raisons s'y opposent encore, mais la principale selon moi c'est l'inégalité des conditions. Fais-toi l'idée, mon cher Tamar, d'un jeune homme de la cour qui est le fils d'un *Prince*, d'un *Duc*, d'un *Comte* ou d'un *Marquis*. Dès le berceau il est entouré d'une quantité d'esclaves qui ne sont occupés qu'à flatter ses goûts, & à prévenir tous ses desirs; il n'est jamais contrarié sur rien; ses volontés sont des ordres absolus auxquels on doit obéir, n'importe qu'il ait tort ou raison. On lui apprend ensuite à regarder avec mépris ceux qui ne sont pas d'une naissance illustre comme lui; il croit ce qu'on lui dit, & s'élève avec ces principes. Je t'avoue que je suis même étonné d'après cette éducation, que ce qu'on appelle les nobles européens, soient encore aussi bons qu'ils le sont. C'est à-peu-près de la même manière qu'on élève



ceux qui sont nés dans la classe des gens riches. L'éducation à la mode (car tout ici, comme je te l'ai dit plus haut est mode) consiste donc à simplifier leurs études, à les accoutumer aux intempéries des saisons, à ne point mettre leur corps à la torture comme on faisoit jadis; mais on prévient d'ailleurs tous leurs besoins; ils ne sont point accoutumés à la fatigue ni à tous ces exercices propres à leur donner une constitution forte & robuste comme la nôtre. Remercions, mon cher Tamar, le Grand Chef de l'univers de ce qu'il nous a fait naître tous égaux. Les seuls titres que nous connoissons, c'est le courage; nous ne sommes ni les esclaves de nos chefs, ni de nos frères; nous apprenons en naissant que l'homme est né libre & indépendant, qu'il n'a au-dessus de lui que le Grand Chef de toutes les nations. Je t'ai déjà dit, & je te le répète, ces peuples policés ne sont plus que des êtres factices qui n'ont conservé de leurs ancêtres que la figure. Je t'avoue que si les loix de ces européens avoient contribué à les perfectionner, & à les rendre heureux que je n'hésiterois pas d'engager nos frères d'adopter leurs mœurs, leurs coutumes & leurs usages; mais d'après ce que je vois je me garderai bien de rendre ce mauvais service à ma patrie. Préférons, mon cher Tamar, de jouir en commun de nos terres de nos lacs & de nos bois, & faisons le serment de punir de mort le premier de nos frères qui osera dire tel champ ou telle contrée est à moi. C'est ce partage des terres, ce sont ces droits de propriété qui ont rendu ces germains, ces gaulois & ces francs malheureux. Il n'existe actuellement parmi toutes ces nations aucuns vestiges de leur ancien gouvernement qui étoit à-peu-près semblable au nôtre. Leurs chefs dont quelques-uns avoient le nom de rois, étoient subordonnés à la nation. Ce titre leur donnoit simplement le droit de conseil & de représentation, mais point celui de commander. Ces peuples choisissoient leurs chefs comme nous choisissons les nôtres, & c'étoit à leur seul courage qu'ils devoient l'honneur de les conduire à la guerre. L'obéissance des germains, des gaulois & des francs étoit volontaire; mais les choses ont bien changé. On force



maintenant toutes ces nations à se battre souvent malgré elles. Ce n'est plus l'amour de la patrie qui conduit aujourd'hui ces armées nombreuses, c'est la crainte, sur-tout chez quelques puissances du Nord. Les anglois ont encore conservé une ombre de liberté; & l'on pourroit dire de cette nation que c'est un peuple roi qui marche à la guerre. Chez les françois c'est l'amour de la gloire & l'attachement qu'ils portent à leur Grand Chef qui les fait aller au combat. Chez les germains c'est la discipline militaire & la subordination qui les a rendu & qui les rend encore redoutables à leurs voisins.

Les grands chefs ou leurs ministres ne font pas selon moi assez d'attention aux suites qui peuvent résulter de cette autorité arbitraire de leur gouvernement. C'est du sein de l'esclavage & de la tyrannie que naissent les sentimens de la liberté. Je trouve que le despotisme militaire a fait de trop grands progrès, & qu'il ramènera nécessairement les nations européennes à ces tems d'anarchie & de barbarie d'où on a voulu les tirer. Depuis deux à trois cents ans environ on a fait accroire aux hommes qu'ils étoient faits pour obéir & pour être dépendans; mais la révolution de l'Amérique septentrionale vient de leur donner une preuve du contraire. Cet exemple doit défiller les yeux des européens, & leur apprendre qu'ils peuvent secouer le joug de leurs grands chefs & des ministres, lorsque les uns ou les autres abusent de leur autorité pour les gouverner. Je ne peux encore concevoir les motifs qui ont pu déterminer la France à soulever les colonies angloises contre leur mère-patrie, car cela est absolument opposé au système de son gouvernement & à sa politique. Il me semble qu'elle auroit dû préférer d'entretenir la mésintelligence entre les anglois & les américains, fournir même des secours à ces derniers, mais ne point coopérer à leur faire accorder l'indépendance. L'amour de cette indépendance chez les nations policées n'est suivant moi qu'un sentiment vague qui présente une idée fautive. Tous les peuples qui seront soumis aux loix, doivent nécessairement être dépendans, tout homme cesse d'être libre dès le moment qu'il est assujetti à payer des taxes, & à marcher à la guerre, lorsque les chefs qu'il s'est choisis, lui ordonnent de prendre les armes. Le Congrès américain sera tout aussi despote que le Parlement d'Angleterre, & même peut-être encore davantage. . . .

J'aurois encore bien des choses à te dire, mon cher Tamar, à ce sujet; mais je les réserve pour la suite de notre correspondance. Je termine cette lettre en t'assurant, que Mateck au milieu de ces européens a conservé les mœurs pures d'un sauvage. Adieu Tamar, je t'embrasse.

Paris le 24 Avril 1780.

---





# LETTRE

## VINGT - HUITIEME.

### DE MATECK à TAMAR.

---

Chez nous, mon cher Tamar, nous faisons les honneurs de nos femmes ; chez les européens on ne pense pas ainsi ; les hommes ont seul la liberté d'être infidèles, & ils exigent que celles qu'ils choisissent pour épouses soient chastes & vertueuses. Les loix de tous ces européens ont fait un joug de l'union de deux cœurs qui s'engagent souvent malgré eux. Un prêtre des chrétiens dit quelques mots, fait quelques cérémonies ; on appelle cela le mariage ; rien ne peut rompre ensuite cet engagement qu'on a contracté ; & si les deux caractères ne sympatisent pas ensemble, ce qui arrive très-souvent, on doit malgré cela vivre l'un avec l'autre. Tu imagines aisément combien de pareils ménages sont unis. Comme ce sont les hommes qui ont fait les loix, ils avoient tout prévu en leur faveur ; & pendant longtems ils ont persuadé aux femmes qu'elles n'étoient que leurs esclaves, mais les charmes de ces dernières leur ont fait rendre l'empire qu'on avoit voulu leur ôter.

Ce fameux législateur Moïse, qu'on prétend avoir été en liaison intime avec le Grand Chef de l'univers, étoit, suivant les apparences, un peu jaloux, car dans les différentes loix qu'il a données aux juifs, il avoit prononcé la peine de mort contre les femmes qui seroient infidèles à leurs maris ; on nommoit ce prétendu crime *l'Adultère*. Depuis que les nations se sont policées on a révoqué cette loi injuste, & l'on a bien fait ; car il y auroit peu de femmes aujourd'hui en Europe. . . . . La religion des chrétiens qui a beaucoup pris de celle des juifs conserve encore actuellement une quan-



tité des préceptes de la loi judaïque; il y en a quelques-uns qu'elle a rejetés, qu'elle auroit dû au contraire adopter de préférence: de ce nombre est le divorce. Le prophète Moïse dans ses ordonnances dit — *que celui qui aura pris femme, peut la renvoyer, si elle ne trouve pas grace devant lui; il écrira, dit-il, une lettre de divorce à celle qu'il répudie, & la fera sortir hors de sa maison.* \*) Je ne fais pourquoi les prêtres des chrétiens ne permettent pas la même chose, car cette loi me paroît fort sage. J'ai lu, Tamar, ce fameux livre de la Bible; il m'a amusé. Je t'avoue qu'il faut de la patience pour parcourir en entier un pareil ouvrage. J'y ai trouvé une infinité d'histoires galantes, & les femmes israélites avoient beaucoup de ressemblance avec les européennes. Il y a eu aussi un certain grand chef, nommé *David*, & son fils *Salomon* qui ont été de très-grands héros en amour; le dernier avoit six cents femmes à sa disposition, & l'on prétend qu'il n'en avoit pas trop. Il en aimoit une suivant les apparences plus que les autres; car il composa pour elle une élégie charmante que les chrétiens appellent le *Cantique des Cantiques*: ce morceau respire la volupté, & il pourroit être mis en parallèle avec *l'Art d'aimer d'Ovide*. Les prêtres des chrétiens qui ont été un peu scandalisé de l'oeuvre libertine

---

\*) Lisez le chapitre XXIV du Deuteronomie; vous y trouverez que le divorce est permis; qu'un homme pouvoit répudier sa femme lorsqu'il le vouloit, & qu'il trouvoit en elle quelque chose d'infâme. Cette femme conservoit le droit de se remarier; mais si elle devenoit veuve elle ne pouvoit retourner avec son premier époux ni s'engager avec lui de nouveau. Moïse dit — *que ce seroit une abomination devant l'Eternel*. Ce prophète étoit au reste un Législateur fort complaisant; car dans le même chapitre il ajoute *quand quelqu'un prendra une nouvelle femme, il n'ira point à la guerre, on ne lui imposera aucune taxe, mais un an durant il sera exempt dans sa maison, & il réjouira la femme qu'il aura prise..* Le lecteur se doute bien de ce que cela veut dire, car il n'y a qu'une seule manière de réjouir les Dames. . . . Le Législateur des chrétiens ne dit pas la même chose, & la religion des juifs est plus gaie. . . .

(Note de L'Editeur.)



du grand chef Salomon, ont prétendu que le poète hébreux avoit voulu parler de l'église des chrétiens qui devoit s'élever sur les ruines du temple de Jérusalem. Je crois qu'il n'est guère possible de prédire des malheurs plus gaîment & plus agréablement. Je voudrois que tu traduisisses ce Cantique des Cantiques dans notre langue, pour le lire ensuite à nos iroquoises.

J'ai encore trouvé dans cette Bible des intrigues amoureuses; une de celles qui m'a le plus amusé, c'est *Ruth*. Ce devoit être suivant les apparences une fort jolie fille; elle avoit une belle-mère nommée *Nahomi*. *Ruth* étoit simple & peu intéressée, car elle alloit coucher avec les hommes pour du froment. *Nahomi* la formoit à ce métier; elle l'envoya un jour trouver un nommé *Booz*, & lui expliqua de quelle manière elle devoit s'introduire dans son lit; la jeune fille fit ce qu'on lui ordonna; tu devines le reste. . . . Eh! bien Tamar, tu te trompes. . . . *Ruth* sortoit vierge des bras de *Booz*. . . . Cela paroît difficile à croire, qu'en penses-tu? . . . Il y a ici beaucoup de *Nahomi*, & beaucoup de *Ruth*; mais peu de ces dernières sont vierges, parce qu'on ne trouve plus de *Booz*. Il seroit trop long de faire l'extrait de tout ce que contient la Bible; il me suffira de te dire que les juifs & les chrétiens regardent depuis longtems comme apocryphes, beaucoup de faits annoncés dans cet ouvrage. Quant à moi cela m'a fort amusé; j'y ai vu la création du monde, un déluge, des guerres, des perfides; & rapprochant tous ces faits les uns des autres, j'ai calculé que les hommes ont toujours été les mêmes, & qu'ils ne changeront point.

Les prêtres des juifs ont joué un grand rôle dans leur tems. C'étoit de la part du Grand Chef de l'univers qu'ils parloient aux prétendus enfans d'Israël. Le grand *Ouonthio* de toutes les nations, mon cher Tamar, qui a fait le ciel, la terre, le soleil, la lune & cette immensité de globes suspendus dans l'air, auroit pu faire de même par sa toute puissance un temple magnifique, où toutes les nations auroient pu l'adorer; rien ce me semble, n'eût été plus propre à donner une idée de sa gran-



deur & de sa majesté qu'un édifice construit par lui ; l'or, l'argent, l'azur & les pierres précieuses l'auroient orné au-dedans comme au-dehors. Une loi écrite dans l'intérieur de ce temple auroit appris à toutes les nations de quelle manière on devoit y adorer le Grand Architecte de l'univers ; au lieu de cela Dieu, disent les juifs, *commande à Moïse, d'exorter le peuple à contribuer pour la construction d'un tabernacle ; il donne le modèle de l'arche ; elle devoit être faite de bois de sittim ; les proportions étoient de deux coudées & demi de longueur, sa largeur d'une coudée & demi, & sa hauteur d'une coudée & demi.* Ce petit édifice devoit être couvert d'or très-pur à l'intérieur & à l'extérieur, & couronnée de même métal. Le Grand Chef de l'univers devoit occuper ensuite ce petit réduit ; il faut convenir qu'il se logeoit bien à l'étroit. Ceux qui ont réfléchi sur les dimensions de cette arche prétendent, avec assez de raison, que les juifs étant un peuple grossier, leur législateur Moïse avoit été obligé, pour les attacher à un culte, de leur prescrire de quelle manière le Dieu des juifs vouloit être adoré, & qu'il avoit été forcé de s'accommoder aux idées du tems & des hommes qu'il devoit conduire pour les empêcher de suivre le penchant qu'ils avoient à l'idolatrie. La forme du culte de Moïse étoit assez imposante ; il avoit un extérieur qui frappoit, & il étoit accompagné d'une certaine pompe & de quantité de cérémonies qui étoient faites pour en imposer alors.

Les juifs furent gouvernés par des chefs qu'ils appeloient juges ; ils eurent ensuite des rois. L'Histoire des conquêtes du peuple d'Israël n'offre qu'une suite de crimes atroces, de trahisons & d'assassinats. Je passe aux hommes, mon cher Tamar, d'être méchants ; mais je trouve affreux qu'ils aient osé commettre tant d'horreurs au nom du Grand Chef de l'univers. Les prêtres juifs ordonnèrent le massacre d'une quantité de nations, comme les prêtres des chrétiens ordonnèrent qu'on égorgeât nos frères les américains. Un certain *Josué* fut le premier conquérant chez les juifs ; ce fut lui qui, suivant la tradition, arrêta le cours du soleil. Je ne peux me dispenser de te rendre ce passage tel



qu'on le trouve dans la Bible "alors *Josué* parla à „l'Eternel le jour que l'Eternel livra les amoréheens „aux enfans d'Israel, & il dit en présence d'Israel; „soleil arrête-toi à Gabaon, & toi lune arrête-toi „dans la vallée d'Ajalon; & le soleil s'arrêta; & la „lune aussi jusqu'à ce que le peuple se fût vengé „de ses ennemis. Le soleil donc s'arrêta au milieu „des cieux, & ne se hâta point de se coucher, „environ un jour entier. „ Crois-tu, Tamar, que l'homme, cet être foible & craintif, ait jamais eu le pouvoir de parler en maître au soleil comme l'a fait *Josué*, & qu'il ait pu arrêter son cours à sa volonté? & ne trouves-tu pas étonnant que des nations entières aient cru à ces délires d'imagination, & qu'elles y croient encore? Les chrétiens racontent aussi quelques prodiges dans ce genre; mais ces derniers au moins sont plus croyables, parce qu'ils n'interrompent point l'ordre établi dans le cours de la nature. Ce sont des hommes ou des anges qui ont combattu dans les airs, & qui n'ont été vus que de quelques-uns de leurs amis; c'est une liqueur apportée du ciel pour oindre la tête de quelques grands chefs. Toutes ces petites historiottes ne tirent point à conséquence & les croit qui veut. Le culte des juifs & leurs cérémonies religieuses n'étoient qu'un assemblage de celui des égyptiens & de quelques autres peuples de l'Asie. Le veau d'or dont parle la Bible n'étoit autre chose que le Dieu *Apis*. Le peuple d'Israel qui étoit inquiet, turbulent, vindicatif & méchant, fut vaincu par les babyloniens qui les retinrent pendant longtems dans l'esclavage. Les guerres de ce tems ne furent, comme aujourd'hui, que des guerres de religion ou d'ambition. Les juifs étoient un peuple pauvre qui voulut faire des conquêtes; mais il eut des nations belliqueuses à combattre, qui les vainquit presque toujours, & qui finirent par les asservir. Ce prétendu peuple chéri du Grand Chef de l'univers cessa d'exister en corps de nation sous l'empire d'Auguste, & depuis ce tems il a toujours été errant & vagabond, dans les quatre parties du monde. Cependant malgré le mépris qu'on a pour lui il espère que ses malheurs finiront, & que



toutes les nations de l'univers fléchiront un jour le genouil devant lui. Je doute que jamais les bons israélites voient leur espoir se réaliser, ou ils doivent imaginer quelque chose de plus vraisemblable que leur *Genèse*, leur *Exode*, leur *Lévitique*, leurs *Nombres*, leur *Deutéronomes*, & leur histoire de *Josué*.

Dans le dernier envoi que je t'ai fait de livres, mon cher Tamar, j'ai joint une Bible revue & corrigée sur le texte original; tu pourras t'amuser à lire cet ouvrage; tu y trouveras des morceaux de génie dont la lecture te fera plaisir. Moïse n'étoit pas un homme médiocre; le grand chef *David* fut fort brave. *Salomon* étoit plus politique que guerrier; ses sujets furent heureux pendant son règne. Les rois successeurs abjurèrent souvent la religion juive pour retourner à l'idolatrie; & le règne des grands chefs des juifs finit à *Sédécias* qui fut vaincu par *Nébucadnetzar*. Jérusalem, capitale de l'empire des juifs fut assiégée, prise, pillée & brûlée; & le malheureux *Sédécias* emmené prisonnier par son vainqueur. Voilà quelle a été la fin de ce peuple habitant un très-petit coin de terre dans l'Asie, & qui s'étoit imaginé que le Grand Chef de l'univers avoit pour lui une prédilection particulière. Ces enfans de Judas étoient superstitieux, & leur fanatisme a causé leur ruine; il en sera de même de toutes les nations qui seront intolérantes, & qui voudront forcer de croire tout ce qui répugnera aux lumières de la raison.

Les païens furent en général moins persécuteurs; mais ils avoient aussi une fausse idée de la Divinité; les dieux qu'ils adoroient étoient des êtres aussi vicieux que les hommes; leur Jupiter s'étoit servi de la ruse pour chasser son père du trône qu'il occupoit; il se méthamorphosa sous mille formes différentes pour tromper les femmes. Il ne défendit point l'adultère comme le Dieu des juifs; son plus grand plaisir au contraire, c'étoit d'aller coucher avec celles qui lui plaisoient. L'astrologie judiciaire avoit beaucoup d'empire sur les païens. L'apparition des comètes, les éclipses du soleil ou de lune, les météores & autres évènements de la nature étoient regardés comme des



présages qui annonçoient la colère des dieux. Les prêtres alors consultoient les entrailles palpitantes des animaux qu'on égorgeoient; les devins & les sybilles rendoient des oracles; ces derniers se traitoient réciproquement de fourbes & d'imposteurs. Le peuple prenoit parti pour les uns ou pour les autres; mais il finissoit toujours par être trompé. Je voudrois, Tamar, que ces européens qui ont poussé si loin la recherche des connoissances humaines s'occupassent des moyens d'établir un culte uniforme pour toutes les nations de l'univers; car autant de tems qu'il y aura diversité de religion, les hommes ne seront jamais heureux; le fanatisme armera toujours le bras des ignorans & des superstitieux pour combattre ceux qui ne voudront pas penser comme eux. J'aimerois assez que les grands chefs européens imitassent l'exemple de César, & qu'ils fussent pontifes & rois en même tems; ce sont ces deux autorités que les européens nomment *spirituelle* & *temporelle*, qui ont causé une partie des guerres qui ont eu lieu depuis l'établissement de la religion des chrétiens. Les pontifes de Rome, qui ne furent d'abord que de simples particuliers qu'on ne connoissoit que sous le nom d'évêques, s'arrogèrent, par l'ignorance des peuples un pouvoir sans bornes; ils disposèrent des empires & des couronnes, & firent trembler les grands chefs. La milice redoutable du souverain pontife (les prêtres & les moines) électrisoit les esprits & les portoient à la rébellion lorsque les grands chefs vouloient restreindre l'autorité du grand prêtre, ou forcer les ministres de la religion des chrétiens d'obéir aux ordres des souverains dont ils étoient les sujets. Les évêques, les prêtres & les moines ont prétendu & prétendent encore être indépendans de la juridiction des grands chefs; ils s'arrogent le droit de se juger entr'eux; mais depuis le commencement de ce siècle on a porté souvent atteinte à leurs privilèges, & l'on finira pas les assujettir aux loix comme tous les autres citoyens de l'état.

Je rencontrai il y a quelques jours chez le Marquis le Chevalier de . . . dont je t'ai parlé quelquefois dans mes lettres; notre conversation tomba



tomba sur le Grand Chef de l'empire d'Allemagne & sur les prêtres; le Chevalier nous assura que Joseph II n'auroit pas pour ces derniers les mêmes égards que son auguste Mère. Ce Prince, nous dit-il, médite dans le secret une révolution totale dans ses états; j'ai eu occasion pendant le séjour que j'eus à Vienne de causer souvent avec quelques favoris du Monarque, qui m'ont dit en confidence que l'Empereur n'approuvoit point cette intolérance de religion, ni ce pouvoir absolu que s'étoient arrogé les prêtres: qu'il vouloit rétablir dans tous les pays qui étoient dans sa domination la liberté de conscience, supprimer tous ces pieux fainéans, & rentrer dans tous les droits, que les pontifes de Rome avoient usurpés sur ses ancêtres. . . . . Mais, dit le Marquis au Chevalier, l'Empereur ne craint-il pas d'irriter contre lui le Pape, & ces milliers de satellites qu'il peut armer de sa foudre pour défendre les droits de l'autel & du trône? Je crois, dit le Chevalier, qu'il est résolu de braver les foudres du Vatican; l'élévation de son ame le met au-dessus de ces craintes pusillanimes qui ont rendu les souverains les esclaves de Rome. Son intention n'est pas d'attaquer la religion; il prétend seulement corriger les abus qui s'y sont introduits; il veut, suivant les préceptes de l'Evangile, que l'on rende à *César ce qui appartient à César*. C'est la cause de tous les grands chefs qu'il défend, & son règne fera époque à la postérité. . . . Je voudrois, dis-je au Marquis & au Chevalier, que ce Grand Chef de l'empire d'Allemagne eût le projet de se faire reconnoître comme pontife des chrétiens, & qu'il réunît à l'autorité temporelle celle du sacerdoce; la religion ne pourroit que gagner à cette révolution, & la tranquillité des peuples ne seroit plus troublée par ces deux pouvoirs qui ne peuvent jamais être d'accord. . . . Il se pourroit bien, dit le Chevalier que, le tems amenât ce grand événement; mais il n'est question dans ce moment que d'en préparer les moyens. Je ne connois, mon cher Tamar, de la France que Paris; mais on dit que les provinces sont remplies d'une quantité de moines qui ont des richesses immenses; il en est de même dans tout le reste



de l'Europe ; ces hommes n'ont d'autres devoirs à remplir que ceux de quelques prières qu'ils sont obligés de dire tous les jours ; ils font des vœux de chasteté & de pauvreté ; mais ils ne sont ni l'un ni l'autre. L'Espagne, le Portugal & une partie de l'Italie sont encore gouvernés despotiquement par ces *Derviches*, qui ont un tribunal où l'on condamne au feu tous ceux qui refusent de croire aux dogmes de la religion des chrétiens, ou qui parlent avec irrévérence de la sainte inquisition.

Les espagnols, me dit le Marquis, feroient un peuple très-éclairé sans le joug sous lequel on les tient. Il est défendu dans ce pays d'écrire & de penser ; le peuple y est d'une ignorance affreuse ; les grands sont plus instruits, mais ils doivent se cacher pour lire les ouvrages qui sont défendus ; & si par malheur ils sont surpris en lisant quelques livres proscrits, ils sont punis avec la plus grande sévérité. La France & l'Angleterre sont les seuls pays où l'on ait secoué les préjugés ; ce sont ces deux nations qui ont osé les premières éclairer l'univers.

Les premiers ouvrages qui ont paru, continua le Marquis, étoient ou pour ou contre la religion ; ces livres étoient une controverse qui devoit servir à éclairer la vérité ; mais comme chacun des auteurs vouloit favoriser le parti de ceux pour lesquels ils écrivoient, ils n'ont fait que se dire des invectives sans jamais traiter la matière à fond, d'une manière satisfaisante. Cette licence qu'on s'étoit permise dans plusieurs écrits sur les différentes religions occasionna des troubles & des guerres civiles. On attribue à certains ouvrages calomnieux les assassinats de Henri III, & du plus grand Roi qu'ait eu la France, Henri III. Pour convaincre les françois il ne faut pas leur parler sérieusement ; leur esprit ne peut s'amuser d'ouvrages de controverse ; cela leur donne des vertiges. Le seul homme qui ait su saisir l'esprit de sa nation, c'est Voltaire ; il a traité les objets les plus sérieux en plaisantant ; il s'est rendu clair & intelligible, en se mettant à la portée de tout le monde ; il a dit tout ce qu'on pouvoit dire d'une manière à ne laisser à ses adversaires aucuns



moyens de faire revenir sur les opinions qu'il a données sur la religion & sur les prêtres. Les armes que ces derniers ont employées pour se venger du mal qu'il leur a fait ont été impuissantes, & le nom de cet écrivain célèbre passera avec ses ouvrages à la postérité la plus reculée. Le Marquis appelle cet auteur le flambeau de son siècle, & il le compare aux plus grands philosophes qu'aient eu les grecs & les romains. Dans cent ans d'ici, me dit-il, on rendra aux talens de Voltaire la justice qu'ils méritent, & que ses contemporains lui ont refusée pendant qu'il vivoit.

Quant à moi, me dit le Marquis, l'amour de la vérité, & non pas de la nouveauté, m'ont déterminé en faveur de Voltaire. J'aurois rendu à cet écrivain l'hommage qu'il mérite de quelque nation qu'il eût été; la patrie d'un philosophe c'est l'univers. Je n'admire pas Voltaire dans toutes ses productions; j'ai même très-souvent combattu quelques-unes de ses opinions; mais je n'hésite pas à me ranger sous l'étendart de ce grand homme, & de le regarder comme le plus beau génie qu'ait eu la France. Les dévots & les prêtres ne feront pas de mon avis; les uns & les autres ne se contentent pas de déclamer contre ces écrits; ils outragent encore ses cendres; mais c'est le sort de ceux qui se sont élevés au-dessus des autres d'être persécutés même après leur mort.

Il faut que l'amour de la gloire, mon cher Tamar, ait bien des attrait pour ces européens; car, grands chefs, ministres, guerriers, poètes, historiens sont sans cesse en butte à la critique de ceux pour lesquels ils ont sacrifié leur vie ou leurs veilles. Je serois tenté de croire d'après cela que l'ingratitude & l'envie naissent avec l'homme, & que certains philosophes ont raison d'ajouter foi aux idées innées. Les grecs & les romains ont été aussi ingrats que les nations modernes; les premiers firent mourir le sage Socrate, les seconds ont proscrit plusieurs de leurs héros, à qui ils devoient le salut de leur patrie. J'ai observé que tous les peuples policés ont été ingrats envers ceux qui ont cherché à les instruire, ou qui ont combattu pour eux. L'Histoire ancienne & nou-



velle fourmille de persécutions qu'ont éprouvé ceux qui avoient le mieux mérité de leur patrie. Certains hommes ont trop vécu pour la reconnaissance qu'on leur devoit ; mais ils ont vécu trop peu pour le bonheur de leur pays.

Je trouve, Tamar, que la vie de l'homme est trop courte ; il n'a pas le tems de perfectionner ses connoissances. L'étude des sciences demanderoit des siècles ; & l'homme qui vieillit le plus voit à peine huit lustres. Les philosophes anciens étoient bien moins contents d'eux-mêmes que les philosophes modernes ; les premiers doutoient de tout, les seconds ne doutent de rien. *Empédocle & Pythagore* se sont toujours plains que la voie des sens étoit trop bornée & trop circonscrite pour nous conduire à la vérité ; *Xénophon* avoua de même l'incertitude où il étoit à l'égard des connoissances qu'il avoit acquises. *Démocrite* ne rougissoit pas de convenir que les causes de certaines choses étoient impénétrables à l'homme : beaucoup de philosophes étoient de son sentiment, & *Socrate* sur-tout qui mérite le nom de sage, en disant qu'il ne savoit rien. On ne trouve point ici, mon cher Tamar, de ces hommes modestes ; certains beaux-esprits, des femmes savantes & des petits-mâtres, paroissent très-contents d'eux-mêmes ; ils jugent & décident hardiment de tout, & traitent d'ignorans & d'imbéciles, ceux qui ont la bonne foi d'avouer qu'ils doutent de leurs propres lumières & des connoissances qu'ils ont acquises.

Quelques lettrés de ce pays ont adopté une manière de disputer, qui me paroît peu propre à perfectionner les recherches sur la vérité ; ils abandonnent presque toujours le vrai pour courir après l'incertain ; ils se servent de certaines règles pour argumenter, dont ils abusent, & d'où il résulte qu'ils se trompent eux-mêmes en trompant les autres. Prévenus en faveur de leur opinion, ils veulent les soutenir par de faux principes ; ils enveloppent la vérité dans le manteau du sophisme, & l'ajustent de paradoxes & d'antithèses ridicules pour en imposer à ceux qui ne se contentent pas des mots, & qui veulent des preuves. Il y a ici beaucoup de gens qui prétendent qu'on doit pré-



féer d'errer suivant les règles plutôt que de l'instruire par les lumières de la raison, & l'assemblage des idées claires & distinctes que nous fournit notre propre jugement. Nous sommes bien heureux, Tamar, de ne point connoître toutes ces règles; car je ne vois pas que ces européens jouissent d'un grand bonheur depuis qu'ils ont perfectionné leur dialecte, ainsi que toutes leurs sciences; leurs lettrés sont sans cesse en guerre les uns avec les autres. Leurs prêtres ne sont point encore d'accord sur leur croyance; ils ont assujetti leur art militaire à certains tours de force qui diminuent la bravoure du soldat; le canon gagne seul aujourd'hui les batailles, & les hommes sont des victimes qu'on immole en les plaçant horizontalement ou obliquement sur plusieurs lignes, & leur ordonnant de serrer les rangs à mesure que les boulets moissonnent leurs frères. Depuis que le Grand Chef des prussiens a perfectionné la Tactique européenne, on voit paroître tous les jours des livres sur la guerre, & tous les militaires françois vont apprendre dans les camps de Berlin & de Potzdam, cet art sublime de se faire tuer ou de tuer les autres. Il faut espérer qu'à force de perfectionner l'art de se battre on ne se battra plus; mais quand cela arrivera-t-il? Jamais, car l'ambition des grands chefs ou de leurs ministres trouvera toujours des prétextes de faire la guerre, & la révolution de l'Amérique en fournira plus d'un....

Les espagnols veulent se venger de l'affront qu'ils ont reçu devant Gibraltar, & l'on fait les plus grands préparatifs pour attaquer cette forteresse par mer & par terre. Le Gouverneur anglois qui est chargé de la défendre, ne paroît pas fort effrayé de toutes les machines infernales qu'on invente pour le forcer à se rendre. Il paroît être dans la plus grande sécurité; il laisse brûler beaucoup de poudre à ses ennemis & ménage la sienne pour l'employer utilement lorsqu'il s'agira de se défendre sérieusement. On dit qu'il a écrit à la cour de Londres qu'il s'engageoit de conserver cette place encore quelques années, & qu'il regardoit comme un amusement la défensive qu'il opposoit à ses adversaires.



Ce fier Amiral Rodney va partir pour les Antilles; il aura le commandement en chef d'une escadre de trente vaisseaux de ligne: on le dit chargé d'une expédition secrète contre les possessions des hollandois. Le Comte d'Orvilliers a remis son commandement; on ne fait pas encore qui lui succédera. Le public desire que ce soit le brave de la Motte Piquet; mais ce n'est pas toujours ce dernier que l'on consulte dans le choix que l'on fait des officiers généraux.

L'on vient de recevoir ici une déclaration du grand chef des anglois qui en annulant toutes les traites faites avec les Etats-généraux suspend jusqu'à nouvel ordre tous les privilèges accordés aux hollandois pour la navigation & le commerce avec la Grande-Bretagne. Cet acte de vigueur à laquelle on ne s'attendoit pas ici de la part de l'Angleterre a donné lieu à plusieurs conférences chez le Comte de Maurepas, ministre favori du Grand Chef. On assure qu'il y a en Hollande un parti considérable qui est encore attaché à la Cour de Londres, & qu'il pourroit arriver bien des variations dans le système de la république avant qu'elle ait pris un parti décisif.

Ce fameux Lord North, premier ministre de l'Angleterre, vient encore de remporter une victoire complète sur le parti qui lui est contraire; (l'opposition) il a réuni tous les suffrages en sa faveur dans deux motions très-importantes; & le voilà de nouveau l'arbitre & l'oracle de la Grande-Bretagne. Les troubles qui s'étoient élevés en Irlande n'auront pas les suites qu'on s'en promettoit; & le cabinet de St. James paroît résolu de céder pour le moment à tout ce qu'on exige de lui.

Le projet qu'on avoit supposé à la France de tenter une descente en Irlande ne paroît pas fondé; ce ne sont que des bruits que l'on fait courir pour donner de l'inquiétude aux anglois & les obliger de diviser leurs forces. Les armemens formidables qui se font à Brest, sont destinés pour l'Amérique septentrionale, où les françois veulent avoir des forces considérables pour obliger leurs ennemis à reconnoître l'indépendance des américains.



On parle, mon cher Tamar, d'un grand évènement qui va opérer une révolution dans le système de la politique de l'Europe, tandis que la France, l'Angleterre & l'Espagne se battent & s'épuisent par les sommes que leur coûtent la guerre; la Russie vient de faire inviter la Suède, le Dannemark, la Hollande & quelques autres puissances à s'unir à elle pour une confédération qu'on nommera la neutralité armée. Ce projet est digne de la Souveraine qui l'a conçu; mais certains politiques de ce pays craignent qu'il ne soit désavantageux à la France. Le but de cette neutralité armée, c'est de protéger le pavillon des neutres; ces derniers vont augmenter leur marine, & participer seuls aux bénéfices considérables qui résulteront du commerce qu'ils feront en leur qualité de facteurs des nations actuellement en guerre. On sait que la Russie veut devenir puissance maritime; la Suède & le Danemark sont résolus de secouer le joug sous lequel on les a tenus asservis. Ces trois puissances peuvent avoir une marine respectable en très-peu de tems, laquelle fera pencher la balance du côté où elles se mettront. Les cours de Pétersbourg & de Copenhague n'aiment pas la France; elles favorisent en secret l'Angleterre. Lorsqu'il s'agira de faire la paix, cette confédération voudra intervenir comme médiatrice & comme partie intéressée; car il est vraisemblable qu'elle ne renoncera pas aux avantages que lui a procurée le commerce, & qu'elle voudra continuer. On assure que les ministres du Grand Chef des françois sont fort occupés dans ce moment des moyens d'empêcher cette union entre les cours du Nord, à moins qu'ils ne soient bien certains que l'intention de ces dernières n'est point de favoriser leurs ennemis directement ou indirectement. Je te dirai quelles seront les suites de cette affaire. J'ai l'opinion que d'autres puissances se joindront encore à cette confédération, & que les suites en seront funestes à la France, à l'Espagne, à l'Angleterre & à la Hollande.

Depuis le commencement de la guerre les anglois ont déjà pris ou détruits à leurs ennemis onze vaisseaux de ligne & vingt-deux frégates; les françois n'ont pris de leur côté qu'un vaisseau de ligne



& vingt-sept frégates; dix-sept de ces dernières ont été brûlées ou coulées bas. Cependant malgré ces avantages qu'ont remportés les anglois & le nombre des vaisseaux qu'ils ont pris, la marine françoise conserve toujours une parfaite égalité; il est vrai qu'ils ont joint à leurs forces navales celles des espagnols; mais jusqu'à présent ces alliés ne leur ont pas été d'une grande utilité.

On calcule, mon cher Tamar, que la guerre actuelle a déjà coûté à la France cinq cens millions. On commence à fronder ouvertement les opérations de celui qui est à la tête des finances, & dont je t'ai déjà parlé dans quelques-unes de mes lettres; ceux qui n'ont rien à faire ici qu'à censurer la conduite des autres se sont amusés à faire le calcul des intérêts que le Grand Chef des françois doit payer pour les emprunts qu'il a faits: on dit que cela monte à plus de vingt-cinq millions par an. On eût préféré l'imposition à toutes ces opérations de lotteries & de rentes viagères; mais on dit que le directeur des finances n'y auroit pas aussi bien trouvé son compte que dans les emprunts qu'il a faits. . . . . L'intérêt, mon cher Tamar, est le motif qui fait agir dans ce pays-ci; l'or est le cri de ralliement; & dans ce métal on trouveroit peu d'officiers généraux, & de ministres; la basse classe du peuple sont les seuls citoyens & les défenseurs de l'état; mais ce ne sont pas ceux qui sont les mieux récompensés.

Cette politique des européens, mon cher Tamar, est suivant moi une arme bien dangereuse lorsque les ministres des grands chefs savent l'employer à propos. On m'a dit il y a quelques jours que ceux du cabinet de Versailles avoient formé le projet de policer les turcs, & de rendre à cette nation cette énergie qu'elle a perdue depuis des siècles. Ce projet seroit beau, s'il n'avoit pour objet que d'éclairer les ottomans; mais ce n'est pas celui qui détermine la France. La Russie depuis quelque tems lui porte ombrage; elle craint avec raison que cette puissance ne devienne trop formidable en Europe; & le moyen de l'empêcher, c'est de lui opposer les turcs qui seront pour elle des ennemis redoutables lorsque leurs mœurs seront civilisées & leur Tactique perfectionnée. Les ottomans sont braves, mais indisciplinés; leur gouvernement est vicieux, il faut les recréer & en faire un peuple nouveau. Si la France réussit dans son projet, les enfans de



Mahomet seront des voisins dangereux pour la Russie, & peut-être pour l'Europe entière. . . . .

Ce siècle, Tamar, est celui des grands évènements; l'indépendance d'une partie de l'Amérique va changer la face de l'univers; les richesses du commerce vont s'ouvrir de nouveaux canaux; la liberté va devenir le vœu de toutes les nations, & des milliers de victimes peut-être seront immolées pour opérer la même révolution dont les treize Etats de l'Amérique ont donné le signal.

Voilà des nouvelles de la Martinique qui arrivent dans le moment; tous les novellistes sont en mouvement. Le Comte de Guichen, commandant les forces françoises aux Antilles écrit, que l'Amiral Rodney est arrivé dans ces parages, & qu'il se dispose pour attaquer la flotte françoise; mais il paroît que cette dernière évitera d'en venir à une action, attendu qu'elle attend du secours qui la mette en état de se mesurer à forces égales avec les anglois. Le Comte de Guichen se plaint du mauvais état des vaisseaux dont on lui a donné le commandement. Les françois craignent Rodney; c'est, disent-ils, un rusé marin qui profite de tous les moyens pour vaincre. Je te dirai dans ma prochaine lettre ce que j'apprendrai à ce sujet.

Adieu, Tamar; je me dispose toujours à faire le voyage dont je t'ai parlé dans mon avant-dernière. Je t'écirai le jour qui sera fixé pour mon départ. Aime-moi toujours, & fois sûr que Mateck te paîra d'un retour sincère.

Paris le 19 Mai 1780.

---

*Fautes à corriger :*

Dans la 22 Lettre, page 128, ligne 31, lisez Byron au lieu de Washington.

Lettre 23, page 139, ligne 18, supprimez je m'y rendis.

Page 140, ligne 9, lisez engageât quelques corsaires anglois au lieu de quelques corsaires anglois engageant.

Lettre 24, page 14, ligne 31, ma voiture; lisez la voiture, même page, ligne supprimez de la voiture.

Page 148, ligne 3, nous descendions de voiture; lisez nous descendions de notre équipage.

Même page, ligne 9, grandes tours, lisez deux hautes tours.

Page 150, ligne 11, je n'y touchai point, lisez je n'en goûtai point.

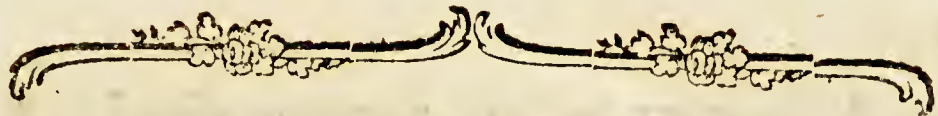
Page 154, ligne 5 St. Brema, lisez St. Bruno.

Page 155, ligne 15, je n'aurois pas imaginé, lisez je n'aurois pas cru.

Page 156, ligne 39, pour travailler à mon mémoire, lisez pour faire mon mémoire.

---





# LETTRE

## VINGT-NEUVIEME.

### DE MATECK à TAMAR.

---

**L**e siècle de Louis XIV, mon cher Tamar, a été brillant; les françois sous le règne de ce Grand Chef ont été ce qu'étoient les grecs depuis la bataille de Marathon jusqu'à la mort d'Alexandre, & ce qu'ont été les romains sous Auguste. La France eut alors de grands hommes dans tous les genres; on vit naître tout à-la-fois des poètes, des historiens, des orateurs, des artistes & de grands capitaines. Les germains, les anglois, les espagnols, les bataves éprouvèrent ce que pouvoit la valeur des françois, lorsqu'ils étoient commandés par des chefs habiles. On vit un Turenne à la tête d'une armée composée de trente mille hommes au plus, faire les campagnes les plus glorieuses, & mettre en fuite des armées nombreuses. Une marine formidable couvrit les mers, avant qu'on fût à peine instruit que la France faisoit construire des vaisseaux. Les flottes ennemies furent dispersées aussitôt qu'elles parurent; enfin le Grand Chef Louis XIV. eut un instant l'empire des eaux, & il enchaîna, pour ainsi dire, les flots & les vents. Cette prospérité ne fut pas de longue durée; la fin du règne de ce Prince ne répondit point à son commencement. Les femmes & les prêtres s'emparèrent de lui; il devint dévot superstitieux & persécuteur; il fit une guerre de religion qui priva la France de trois à quatre millions de citoyens; ces derniers portèrent leurs richesses & leur industrie chez les autres nations. La Hollande, l'Angleterre, & l'Empire se liguerent contre la France, & lui firent une guerre terrible en 1689.



Louis XIV. ayant fait des pertes considérables sur le Rhin, fut obligé de traiter avec les ennemis d'une manière humiliante, & de renoncer à cette fierté qu'il avoit eue jusqu'alors avec toutes les puissances de l'Europe. Ce règne est l'époque des armées nombreuses qu'on a mises sur pied, & celui de l'esclavage où l'on tient aujourd'hui douze à quinze cents mille hommes qu'on nomme des soldats.

On est fort partagé maintenant sur la réputation de ce Grand Chef; on dit qu'il ne la doit qu'à ses ministres & à ses généraux. Son palais & cette capitale sont remplis de monumens qu'on a élevés à sa gloire; mais le Grand Chef Henri IV. qui n'en a qu'un, reçoit encore chaque jour les hommages de la nation, tandis qu'on regarde à peine ceux de Louis XIV. Le tems & la postérité, Tamar, sont deux juges intègres contre lesquels l'adulation & la flatterie ne peuvent rien.

Le successeur du Grand Chef Henri, fut un prince foible, qui laissa gouverner un ministre sous son nom. Ce dernier prépara l'esclavage des françois; il détruisit le pouvoir des nobles, il les attira à la cour sous l'espoir d'obtenir des grâces du souverain, il les enchaîna par l'appas des richesses, & il parvint à leur faire renoncer à leur liberté pour les faire ramper au pied du trône. Ce ministre cependant doit être regardé comme un grand homme; car il sacrifia sa vie & sa tranquillité au maître qu'il servoit; il employa des moyens horribles pour réussir dans ses projets, mais qui n'offrent point cependant le tableau affreux des atrocités qui se sont commises sous les règnes de Charles IX. & de Henri III. Ce Richelieu n'immola que quelques victimes, & les prêtres des chrétiens firent périr des milliers d'hommes au massacre de la St. Barthélemi...

Le siècle de Louis XIV. où l'on étoit déjà fort éclairé, offre une guerre des Cévennes, qui fait horreur; & l'on ne conçoit pas qu'il se soit trouvé des hommes assez lâches pour obéir aux ordres qui leur furent donnés d'aller exterminer des citoyens vertueux qui avoient combattu peu de tems avant pour l'honneur de la patrie, & qui ne devoient



pas s'attendre à une pareille récompense pour les services qu'ils avoient rendus. Enfin pour le bonheur de l'humanité c'est sous ce règne que les guerres de religion ont fini. Les prêtres des chrétiens ont encore effayé depuis de les renouveler; ils n'ont pu y réussir. Notre grand allié Louis XV. a été un prince foible, adonné à ses plaisirs, & aimant les femmes; mais il fut tolérant à l'égard de la religion. Son successeur paroît être pénétré des mêmes principes; & les françois seront heureux sous son gouvernement, si le système actuel n'éprouve point de variation.

Je crois, Tamar, qu'on devroit opérer une grande révolution chez les européens pour les rappeler aux devoirs de patriotisme & de citoyens qu'ils n'ont plus. Il faudroit qu'il nâquît parmi eux un Grand Chef législateur, qui changeât toutes les loix & leur en substituât de nouvelles. Pour entreprendre cette réforme, il seroit nécessaire de commencer par celle des mœurs, qui seule peut maintenir l'exécution de toutes les autres; ensuite renoncer à ces palais magnifiques, à cette somptuosité, à ce luxe ruineux, à tous ces plaisirs qui énervent le corps, détruisent les facultés de l'ame, & ôtent cette énergie si nécessaire à toute nation qui veut être guerrière. Athènes, Sparte & Rome ont été riches lorsqu'elles ont ignoré la valeur de l'or & de l'argent; elles avoient avant deux trésors qui étoient inépuisables (la modestie & la frugalité;) dès l'instant qu'elles ont eu renoncé à l'une & à l'autre elles ont été vaincues. Une nation qui n'a rien que ses vertus & son courage ne tente pas la cupidité de ses voisins. Ce peuple dont je t'ai déjà parlé, qu'on nomme les suisses, offre l'exemple d'un pareil gouvernement. Le luxe & la mollesse ne sont point connus dans ce pays; chaque citoyen, à ce qu'on m'a dit, remplit sa journée par le travail qui répond à son âge & à sa force; loin de fuir l'occupation il la cherche, parce qu'il la regarde comme honorable pour l'homme qui est vraiment libre; les enfans même sont occupés à des travaux de leur âge. Les suisses parlent peu; ils n'ont



point chez eux d'académies pour perfectionner leur langage; mais ils ont une manière claire & concise de s'exprimer, qui vaut mieux & qui n'ôte rien à leurs pensées qui n'en ont que plus d'énergie. Leurs loix sont simples; il en faut peu à des hommes qui vivent comme eux. La sagesse de leur gouvernement a interdit les plaisirs du théâtre; ils y sont rigoureusement proscrits. On a cru devoir éloigner de leurs yeux ce que la loi condamne, ni ne point accoutumer leurs oreilles à entendre le récit & l'apologie des passions & des crimes. Cette austérité de mœurs, si contraire à celle des autres européens, a cependant tourné en habitude chez cette nation helvétique. L'éducation qu'elle reçoit, la garantit du mauvais exemple que lui donnent ses voisins. Elle ne croit pas trop payer par le sacrifice qu'elle fait de tous ces plaisirs, la liberté dont elle jouit dans la vie laborieuse & frugale qu'elle mène. (Oh, l'heureuse nation, Tamar! c'est la seule parmi ces européens dont j'envie le bonheur.) La loi chez eux règne sur le pauvre comme sur le riche; leurs chefs & leurs magistrats n'ont pas le droit de l'éluder quand il leur plaît; ces derniers au contraire s'y soumettent, & donnent l'exemple par l'obéissance la plus exacte. \*) Mais comme il n'est point de prospérité durable ni de bonheur sans fin, je crains, Tamar, que cette tranquillité des suisses ne soit troublée, & qu'on ne cherche à rompre l'union que l'amour de la liberté a formée. Quelques-uns de leurs treize cantons se livrent à la jalousie, l'ambition de quelques chefs fomentent secrètement cette mesintelligence. Si les plus sages de la nation ne terminent pas ces divisions, elles engendreront des guerres intestines, qui se termineront par donner des maîtres à ce peuple libre.

Cette politique européenne est plus redoutable que des milliers d'hommes armés; on peut com-

---

\*) Ce que dit l'iroquois des suisses est très-vrai. Il n'est pas de gouvernement plus sage, & où les peuples soient plus heureux; cette nation est encore dans l'âge d'or, & elle y fera longtems si elle conserve la pureté de ses mœurs. (Note de l'éditeur.)



battre ces derniers & quelquefois les vaincre; mais il n'en est pas de même de la politique; elle prépare dans le secret les plus grandes révolutions, elle gagne des batailles par surprise, & elle enchaîne les peuples avant qu'ils aient eu le tems de prendre les armes pour se défendre.

On pourroit demander à l'Angleterre pourquoi elle est embarrassée & entraînée dans une guerre qui occupe toutes ses forces, & où elle se trouve sans alliés, tandis que dans les guerres précédentes elle dépensa des sommes énormes pour augmenter la puissance de certains états qui sont aujourd'hui ses ennemis. Les ministres d'Angleterre répondront à cela : nous avons cru que la France n'étoit pas en état de nous disputer l'empire de la mer, & nous avons calculé nos succès futurs sur nos succès passés. O peuple anglois ! la politique de vos chefs n'a pas cru devoir conserver pendant la paix des alliés qui vous étoient nécessaires; votre amour-propre vous a fait mépriser un ennemi redoutable, & dont la politique, bien supérieure à la vôtre, lui préparoit depuis la dernière paix les moyens de vous vaincre sans vous combattre.

La France, mon cher Tamar, doit une partie de sa puissance actuelle à la politique de son cabinet. Cette nation frivole & légère a parmi elle des hommes de mérite qui réparent les fautes des autres. La dernière paix ne fut pas si honteuse pour les françois qu'elle auroit dû l'être; le ministre qui l'a fit prévint quelles en seroient les suites; il prépara pendant le tems de son administration la révolution de l'Amérique; on ne lui donna pas le tems d'achever son ouvrage; son successeur dédaigna de marcher sur ses traces, parce qu'il n'étoit pas l'auteur du projet; & les anglois seroient encore les maîtres de l'Amérique sans la mort du Grand Chef des françois. Il étoit écrit au livre des destinées, mon cher Tamar, que nos frères, les américains, redeviendroient un peuple libre, & c'est à la politique de la France qu'ils devront ce bonheur inattendu. La sécurité des anglois au sujet de ce grand événement qui se préparoit sous leurs yeux,



me semble une chose incroyable. Ils avoient un ambassadeur ici, qui ne pouvoit pas ignorer ce qui se tramoit contre sa patrie; on fit passer à la cour de Londres des avis sur les projets futurs du cabinet de Versailles; rien ne put réveiller les ministres de la Grande-Bretagne du sommeil léthargique où ils étoient plongés; & pour le bonheur de la France l'oracle de l'Angleterre (le fameux Lord Chatam) ne fut pas plus écouté que celle qui prédit les malheurs de Troie. La plus grande faute qu'aient fait les anglois dans la dernière guerre, c'est la conquête du Canada; ils l'ont encore aggravée par la cession qu'ils s'en sont fait faire à la paix. Il étoit au contraire de la politique de la cour de Londres de rendre cette colonie à leurs ennemis, afin d'entretenir la méfintelligence entre les deux nations dans ces contrées, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver. Alors les états unis de l'Amérique ne se fussent jamais séparés de la mère-patrie. Ce fameux *Duc de Choiseul*, \*) mon cher Tamar, dont nous avons tant entendu parler dans notre pays, est celui à qui la France doit ses succès actuels contre l'Angleterre. C'est sa politique qui prépara à sa patrie des moyens sûrs de se venger. Il fut mal récompensé de ses services; ses ennemis le peignirent comme un homme dangereux; une femme le perdit: mais son siècle & la postérité le placeront, malgré l'envie, dans le temple de l'immortalité. Je comparerois presque la France à une courtisane qui aime à changer de favoris, qui n'est pas quelquefois délicate sur le choix de ceux dont elle fait ses amans, mais qui ne se laisse jamais maîtriser par eux; son inconstance ne la rend point l'esclave de leurs volontés; la faveur cesse dès le moment qu'ils abusent de l'autorité qui leur est confiée. Mais il est arrivé souvent que pour une juste disgrâce il y en eut mille qui ont été injustes.

La réputation du mérite éclatant d'un ministre, d'un général d'armée, ou d'un chef des loix offense

---

\*) Il y a bien des françois, & sur-tout les plus éclairés, qui savent apprécier le mérite de cet ex-ministre comme le fait notre iroquois; mais ils n'osent en parler, crainte d'irriter les esprits moins patriotiques. (Note de l'éditeur.)



ces esprits jaloux; ils ne peuvent approuver dans les autres des qualités ou des vertus qu'ils n'ont pas; ils imaginent être faits pour commander, & point pour obéir. Le Grand Chef Louis XV. eut souvent la foiblesse d'exiler ses ministres plutôt pour calmer les hommes défiants & envieux qui l'entouroient, que pour punir des coupables. Cette raison fut la seule cause de la disgrâce du Duc de Choiseul. On m'a dit que ce ministre n'avoit jamais paru si grand que dans sa retraite. J'eus avec le Marquis de . . . . un entretien fort long sur cet homme célèbre. Voici ce qu'il me dit: "on reproche au „Duc de Choiseul d'avoir prodigué les trésors de „l'état & de s'être enrichi. Quant au premier grief „ses ennemis n'ont pu le convaincre de ce qu'ils „l'accusoient; quant au second il ne doit la fortune „qu'il a, qu'à son épouse & aux bienfaits du Roi. „Son ministère fera époque dans nos fastes par la „paix de 1763, par la conquête de la Corse, par le „rétablissement de la marine, par la prépondérance „qu'il donna à la politique de la France sur tous les „cabinets de l'Europe, enfin par son projet de 1770 „pour faire la guerre à l'Angleterre, & qu'on a „suivi depuis. Voilà tous ses torts envers sa patrie.

„Examinez, m'ajouta le Marquis, ces hommes „nouveaux contre lesquels on ne dit rien, dont les „uns ont passé de la misère à l'opulence, les autres „de la dernière obscurité aux emplois les plus „éclatans. Regardez les palais qu'ils ont bâtis, „dont la richesse & la magnificence insulte aux „édifices du Grand Chef & des princes de son sang. „On voit ces hommes s'enrichir aux dépens de la „classe du peuple sans rechercher les causes de ces „fortunes mal acquises. C'est cependant à eux seuls „qu'on doit imputer ce désordre qui règne dans les „finances de l'état, & qui auroient hâté la chute „de l'Empire, si la forte constitution de ce dernier „ne l'eût empêché de succomber.

„L'Angleterre, me dit le Marquis, est à-peu-près „dans le même cas. Autrefois ce peuple avoit le „courage de servir dans ses armées; il ne soudoyoit „point des troupes étrangères pour le défendre; il „tenoit les représentans de la nation dans la dépet-



„dance, & son Grand Chef n'étoit que son manda-  
 „taire. On vend tout aujourd'hui; les ministres sont  
 „les seuls dispensateurs des graces, lorsqu'il s'agit  
 „de faire des élections ou d'élever aux charges &  
 „aux dignités, ils achettent les suffrages, & sous  
 „l'ombre de la liberté ils exercent un pouvoir despo-  
 „tique. Le peuple anglois, sans allié, accablé sous  
 „le faix des impositions, n'a plus de part au gou-  
 „vernement; il n'est plus consulté que pour la forme,  
 „il fait retentir les voutes de Westminster du cri de  
 „liberté, & il épuise ses trésors pour combattre ses  
 „frères qui veulent se rendre libres. On a peine à  
 „concevoir de pareilles conséquences dans un  
 „siècle aussi éclairé que celui où nous sommes. Les  
 „françois dans la guerre présente se sont rendu  
 „dignes d'eux-mêmes; ils ont rétabli la réputation  
 „de leurs armes dans les différens combats qu'ils  
 „ont eu à soutenir contre leurs ennemis. Les  
 „anglois ont eu du dessous par-tout où ils avoient  
 „confié leur défense à des troupes étrangères, ils  
 „ont balancé les succès où ils ont combattu eux-  
 „mêmes. Des soldats vénals se battent mal pour  
 „une patrie qui n'est pas la leur. Je les compare  
 „à ces avocats qui s'escriment au barreau, & qui  
 „font payer cher à leurs cliens la perte du procès  
 „dont ils ont été les défenseurs. „

Ce tableau rapide de la France & de l'Angleterre  
 m'a fait le plus grand plaisir; je crois, mon cher  
 Tamar, qu'il t'en fera aussi. Je voudrois que le  
 Grand Chef des françois employât les talens d'un  
 pareil citoyen. Mais le Marquis semble préférer la  
 vie tranquille qu'il mène; il a de la fortune, s'occupe  
 des Belles-lettres & des sciences. Il dit qu'il ne  
 veut point servir des ingrats, ni être souvent forcé  
 à des injustices soit comme militaire ou comme  
 ministre. Je trouve que c'est une entreprise pénible  
 que celle de vouloir gouverner les hommes; & elle  
 exige d'abord qu'on sache se gouverner soi-même.

Je me trouvai en société, il y a quelques jours,  
 avec un homme de beaucoup d'esprit nommé M.  
 de . . . . qui avoit résidé pendant quelques années à  
 Constantinople en qualité de secrétaire d'ambassade  
 d'une puissance européenne. Je le priai de me don-



ner une idée de cette nation turque, & de me dire si cette religion mahométane étoit telle qu'on la diroit. Il m'assura que c'étoit la vérité, & que les préjugés de ce peuple sur leur prophète étoit une chose incroyable. Il me fit le récit de toutes les absurdités qui sont renfermées dans l'Alcoran, & ne concevoit pas comment des hommes qui d'ailleurs n'étoient pas dépourvus de bon sens, pouvoient ajouter foi à toutes les rêveries qui servent de base à leur religion. L'histoire du paganisme étoit plus propre, me dit-il, à faire des prosélytes, malgré les fables dont le culte des païens étoit rempli. Ce Mahomet cependant n'étoit pas un homme sans génie; il sentit que sa religion ne pourroit pas être approfondie, & que les hommes en s'éclairant n'auroient pas de peine à démontrer la fausseté de sa doctrine, & à faire sentir tout le ridicule des préceptes qu'elle enseigne. C'est pourquoi il ordonna de croire aveuglément, il défendit les disputes, & les théologiens turcs ne peuvent argumenter que le sabre à la main. \*) Mahomet proscrivit les beaux-arts, il prit pour prétexte qu'un sculpteur qui auroit fait une belle statue de marbre, de pierre ou de bois, seroit obligé après sa mort de donner une ame aux figures inanimées qu'il auroit faites pendant son vivant. Cet ordre du législateur est la cause de la destruction de tous ces chefs-d'œuvres antiques qui étoient dans la Grèce, & dont les européens ont sauvé avec beaucoup de peine quelques fragmens. La religion des turcs contribue à les rendre braves & bons soldats. Ceux qui meurent à la guerre sont persuadés qu'ils vont habiter le séjour de leur prophète, où rien ne manque à leur bonheur. De jolies femmes qu'ils nomment *houris* leur procurent des plaisirs qui durent mille ans. Il n'y a point de nations qui aient plus de fanatisme que les turcs.

---

\*) Si le législateur des chrétiens avoit obligé les prêtres de se battre eux-mêmes pour défendre la religion, il n'y auroit pas eu autant de sang versé. Des pères de l'église & ces moines qui ont prêché les croisades, ordonnèrent pieusement dans leur cellules qu'on allât s'égorger pour défendre leurs opinions & pour forcer de croire aux dogmes qu'ils enseignoient.



Je dois avouer cependant que malgré toutes les fables dont cette religion est remplie, elle renferme des préceptes pleins de morale, de justice & d'équité. Nous autres chrétiens ne faisons que croire aux maximes de notre religion, mais les turcs mettent en pratique les maximes de la leur. L'hospitalité y est exercée avec une exactitude incroyable; les villes, les villages, les routes ont des monumens publics pour recevoir les voyageurs de quelque nation & de quelque religion qu'ils soient. \*) L'argent que les turcs emploient en aumones est considérable. La piété des musulmans a fondé des hôpitaux dans plusieurs villes de l'empire pour les pauvres qui sont atteints de maladies incurables. Les turcs ont des vertus qui sont inconnues à quelques nations de l'Europe. La bonne foi chez eux n'est jamais violée; ils sont esclaves de leur parole; les traités qu'ils font sont sacrés; il n'y a pas d'exemple qu'ils les aient rompus les premiers; ils sont les mêmes en affaire de commerce ou d'intérêt, & jamais la religion ne leur a servi de prétexte pour éluder de remplir les engagements qu'ils avoient contractés.

La médisance & la calomnie sont presque inconnues chez les turcs: ils doivent cette vertu au peu de société qu'ils ont entr'eux; ils ne se rassemblent que dans les mosquées; ils n'ont de liaisons que pour leurs affaires; lorsqu'ils se rendent dans les endroits publics, c'est pour y fumer & boire le forbet; ils parlent peu; c'est cette raison sans doute qui les préserve de médire & d'observer ce que font les autres.

J'ai cherché à deviner la cause de ce caractère apathique des turcs, & je crois qu'il vient du peu de fréquentation qu'ils ont avec les femmes. Ces dernières sont séquestrées de la société. Il ne règne point entr'elles, comme en Europe, de haine, de jalousie, & d'envie de plaire pour s'enlever leurs

---

\*) A la honte des chrétiens, ils ne font la charité qu'à ceux qui professent leur religion; ils sont intolérans & peu charitables envers ceux qui ne suivent pas le même culte; leurs prêtres sur-tout sont d'une dureté pour les pauvres qui révolte toute ame sensible. (Note de l'éditeur.)



amans; elles sont réduites à vivre seulement avec celui qui les a choisies pour femmes ou pour concubines. Elles ne peuvent tout au plus qu'intriguer dans l'intérieur des palais ou des maisons où elles sont renfermées. Le seul endroit où elles aient quelque pouvoir, c'est dans le sérail du Grand-Seigneur; là elles réussissent souvent à renverser les ministres, & à opérer des révolutions qui ont été plus d'une fois funestes à l'empire.

Je demandai à mon instructeur de quelle considération jouissoient les prêtres turcs, & s'ils avoient autant de pouvoir que ceux des chrétiens.

Le Mufti, me dit-il, ainsi que les dervis & les imans, sont les oracles du peuple. Lorsqu'ils parlent au nom de Mahomet, tout tremble; & si le Grand-Seigneur lui-même offensoit le Mufti dans ses fonctions sacerdotales, il seroit déposé & livré à la fureur du peuple. Les prêtres mahométans ont encore beaucoup plus de pouvoir que ceux des chrétiens, & sous le voile de la religion ils peuvent commettre tous les crimes; ils sont presque sûrs de l'impunité.

Les moines musulmans sont enthousiastes; j'en ai vu plusieurs pendant la dernière guerre qui sont morts dans les mosquées à force de jeûner, de veiller & de prier. Ils invoquent le ciel avec des hurlemens & des cris horribles. Ces hommes ont souvent excité ma compassion; car ils m'avoient l'air de bonne foi. Lorsqu'on apprit la défaite totale de la flotte turque dans l'Archipel, les mosquées furent remplies de ces dervis dont plusieurs se vouèrent à la mort pour appaiser la colère du prophète Mahomet qui avoit rendu les russes victorieux, pour punir les musulmans de tous les péchés qu'ils avoient commis. M. de.... me parla ensuite du gouvernement turc; il m'assura qu'il ne pouvoit plus subsister longtems dans cet état, & qu'il falloit qu'il changeât son système politique ou qu'il seroit subjugué par les russes.

Il est bien étonnant, Tamar, que les peuples aient été de tout tems si faciles à séduire & à tromper, & qu'ils soient si difficiles à éclairer. Pourquoi n'est-il pas possible d'accoutumer l'homme à hono-



rer le Grand Chef de l'univers par les simples lumières de la raison ? Ce soleil qui l'éclaire, cette terre qui le nourrit, ces fleuves qui servent à le désaltérer, ne suffisent-ils pas pour le convaincre qu'il existe un être au-dessus de tous les autres ? Pourquoi veut-il du merveilleux dans les fables inventées par les prêtres, tandis qu'il est le témoin que la nature opère chaque jour des merveilles en sa faveur ?

Je vois, mon cher Tamar, qu'il est absolument nécessaire de tromper les hommes pour les gouverner, & qu'il faut avoir recours aux prodiges pour leur en imposer. Ils sont indifférens sur tout ce qu'ils voient & comprennent, & ils n'admirent que les choses qu'ils n'entendent & ne comprennent pas. Les prêtres de toutes les religions se sont joués, se jouent & se joueront toujours de la crédulité des hommes. Ceux qui les ont gouvernés, peuvent être comparés à des joueurs de gobelets qui ont amusé les peuples par des tours de passe-passe, en leur escamottant leur liberté....

Les Grands Chefs, les prêtres & les nobles ont imaginé ces considérations sociales pour conserver le pouvoir qu'ils avoient usurpé, ainsi que les propriétés, & les immenses richesses qu'ils ont acquises. Tous les avantages sont à leur faveur. Ils ne sont point soumis aux loix ; la justice n'ose prononcer contr' eux ; elle n'a d'autorité que sur la classe du peuple ; un coupable illustre est toujours sûr de l'impunité ; un citoyen pauvre est puni avec la plus grande rigueur pour la faute la plus légère. \*)

Le vol est permis chez les européens comme il l'étoit à Lacédémone ; mais les grands & les gens en place jouissent seuls de ce privilège. Un esclave qui dérobe à son maître la valeur de cinq sols selon les loix des françois est condamné à la mort ; un noble qui enlève adroitement la fortune d'un particulier, ou un homme en place qui vole avec adresse le trésor de l'état pour s'enrichir, jouissent ici des mêmes honneurs qu'on rendoit à sparte aux fripons adroits qui avoient fait un larcin sans être

---

\*) Lorsque l'iroquois ira en Angleterre, il y verra que dans ce pays les grands sont sujets aux loix comme le peuple.



découverts. Que penſes-tu, Tamar, de cette diſtinction, où l'on permet aux uns ce qu'on défend aux autres? \*) J'ai lu quelque part que dans le tems où la cour de Philippe, Roi de Macédoine, n'étoit peuplée que d'eſclaves & de vils flatteurs; que pour plaire à leur maître, ils ſe faiſoient gloire d'imiter tous ſes défauts & d'adopter tous ſes vices. Il y avoit parmi eux un certain Clifophe qui les ſurpaſſa tous en ſ'aſſerviffant à reſſembler parfaitement au deſpote... Clifophe ne vit plus que d'un œil, lorsque Philippe devint borgne; le courtiſan traîna une jambe quand ſon maître devint boiteux. Lorsque Philippe buvoit ou mangeoit quelque choſe qui étoit aigre, auſſitôt le front de Clifophe ſe ridoit. Les courtiſans du jeune Grand-Chef des françois qui ne ſont pas moins adulateurs, n'auroient point d'incommodité à copier dans leur ſouverain, mais des vertus à imiter.

Les françois ſont généralement très-complimenteurs. Ce n'eſt pas toujours le vrai mérite qui détermine leur louange; c'eſt l'eſpoir qu'ils ont d'obtenir des bienfaits de celui qui eſt en place. Ce dernier reçoit leurs hommages en proportion des

---

\*) Ce que dit l'iroquois ſur la contradiction de notre jurisprudence eſt très-vrai, ainſi que ſur les fortunes mal acquiſes. Il eſt certain que les étrangers voient avec ſurpriſe que la juſtice prononce la peine de mort contre des malheureux que le beſoin a ſouvent forcés de voler, tandis qu'elle tolère les fripponeries de ceux qui par leur luxe & leurs débauches, ruinent les marchands ou les particuliers, en employant toute ſorte de ruses pour prendre leurs biens. Il en eſt de même de ceux qui ont amasſé des richesses immenſes aux dépens de l'état: on les laiſſe jouir paſſiblement de leur fortune; ils contractent les plus grandes alliances, & l'on a pour eux la plus haute conſidération. C'eſt en France ſurtout où de pareils abus ſont tolérés. On n'eſt point avare ici de la vie des citoyens. Chez preſque toutes les nations de l'Europe le vol n'eſt puni que par une correction ou une priſon momentanée, mais jamais pour ce ſeul cas on n'a fait mourir quelqu'un! O françois! que vos loix ſont encore barbares! Imiter *Frédéric* & *Cathérine*; faites un nouveau code, & n'employez vos bourreaux qu'à punir les grands crimes. (Note de l'éditeur.)



services qu'il peut leur rendre; & tel étoit hier l'horreur de la nation qui élevé aujourd'hui au rang de ministre en devient l'idole. Tous ses vices se changent en vertus; mais cet enthousiasme ne dure pas, car la légèreté de cette nation ne peut se fixer sur le même objet.

Sous le dernier Grand Chef on avoit souvent le spectacle de la disgrâce d'un ministre; cela est moins fréquent actuellement. On parle cependant de la chute de celui de la marine, il est en rivalité avec son collègue qui est à la tête des finances. Ce dernier est dans la plus haute faveur; des gens qui connoissent la cour, assurent que cela ne durera pas, & que l'ambition perdra ce grand trésorier de l'empire. Jusqu'à présent il a conservé tous ses admirateurs; mais on dit que ses détracteurs se préparent à lui déclarer la guerre. Il aura affaire à des braves qui se proposent de ne lui pas faire de quartier. Toutes les opérations qu'il a faites jusqu'à présent passeront à la censure; on dit qu'il y en a quelques-unes qui ne sont pas claires. Le directeur des finances veut, à ce qu'on assure, prévenir l'intention de ses ennemis, & il se propose de rendre compte à toute la nation de l'ordre qu'il a remis dans son département, des épargnes qu'il a faites, & de l'augmentation des revenus du Grand Chef. On dit que ce sera une pièce d'éloquence digne des orateurs grecs & romains; plusieurs Académiciens sont occupés à la rédaction de cet ouvrage. L'épouse du directeur des finances, qui est une savante, préside à ce travail. On raconte que cette Dame à la première séance qui se tint chez elle à ce sujet, dit à ses premiers commis littéraires: "Messieurs, „le Roi ayant honoré mon mari de toute sa confiance, „il doit à la nation de justifier le choix que le „Monarque a fait de lui, pour lui confier l'emploi „le plus important de l'administration. Vous savez „que M. *Necker* & moi abhorrons la flatterie, & ce „monotonisme fatiguant de complimens & de louanges, langage ordinaire de la cour. Lorsque M. „*Necker* parle au Roi, ce n'est pas pour lui donner „des éloges bassément circonspects qui craignent „d'en trop dire. Il eut toujours pour la vérité une



„passion presque imprudente & incapable de ménage-  
 „ment, & son orgueilleuse naïveté ne se soutient à  
 „la cour que par ses grands talens. Je peux dire  
 „qu'il s'est ouvert les portes des grandeurs par cette  
 „douce violence que le mérite fait à l'honneur. M.  
 „*Necker*, semblable à Démosthènes, a quelques em-  
 „barras dans les organes de la voix, qui n'ont com-  
 „mencé à se désobstruer que depuis qu'il est à la  
 „cour. Il peine cependant encore un peu en par-  
 „lant; cela vient de ce qu'il pense trop & que la  
 „dose des choses qu'il a dans sa tête y est beaucoup  
 „trop forte par rapport à la dose des paroles....  
 „Voici les idées de M. *Necker*. Il s'agit de les  
 „mettre en ordre, & d'en composer un ouvrage  
 „lumineux qui étonne la nation & même l'Europe  
 „entière, en développant d'une manière claire &  
 „précise les opérations qui ont été faites, & tous  
 „les avantages qui doivent en résulter pour le bien  
 „de l'état, la gloire du Roi & le bonheur des fran-  
 „çois..... Chacun applaudit à cette harangue que  
 „veroit de prononcer Madame *Necker*; on lui promet  
 „de faire de son mieux pour seconder ses intentions;  
 „on procéda ensuite à la distribution du travail; les  
 „uns se chargèrent de la partie oratoire, les autres  
 „de la partie politique, & les troisièmes de celle des  
 „calculs. On dit que cet ouvrage sera long à faire,  
 „mais qu'il fera époque; je te l'enverrai, Tamar, s'il  
 „est rendu public, & qu'il me paroisse mériter ton  
 „attention. Je t'avouerai cependant que ce directeur  
 „des finances s'est fait un peu de tort dans le public,  
 „en faisant arrêter & enfermer à la Bastille un parti-  
 „culier qui s'étoit permis de censurer ses opérations.\*)  
 „Il me semble que ce n'est pas de cette manière qu'on  
 „prouve qu'on a raison. Cet acte d'autorité a déplu  
 „ici; il entache la réputation de celui qui s'est  
 „permis cette vengeance contre un étranger, qui  
 „doit avoir le droit de dire ce qu'il pense, sur-tout  
 „lorsqu'il n'attaque point l'autorité du Grand-Chef.

\* ) Ce particulier est un Monsieur Pélissier, homme qui n'est pas sans mérite, & qui a fait un assez bon ouvrage sur la finance. M. *Necker* s'est fait beaucoup de tort en persécutant cet écrivain. Si ce dernier avoit tort, il falloit n'y pas faire attention; s'il avoit raison, on devoit lui savoir gré de son zèle.



Je t'avoue, Tamar, que je ne peux m'accoutumer à ce despotisme & à ce pouvoir arbitraire que certains hommes s'arrogent sur les autres. L'abus qu'ils font de l'autorité qui leur est confiée, me paroît une tyrannie. Chez toutes les nations policées anciennes & modernes, on avoit le droit d'écrire & de dire ce qu'on pensoit: cette liberté en Angleterre n'a point de bornes. Ce peuple en est-il moins grand? C'est le choc des opinions qui me semble le plus propre à éclairer ceux qui sont à la tête de l'administration; le titre de ministre ne donne pas celui de l'infailibilité. Ces hommes choisis pour gouverner les autres peuvent souvent se tromper, & cette manière de soustraire de la société ceux qui cherchent à les instruire me paroît injuste & barbare.

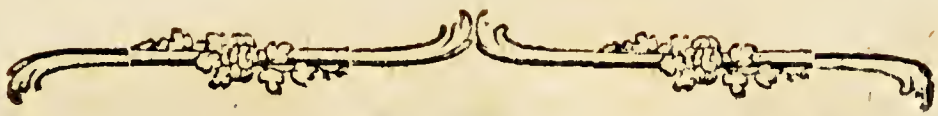
Il y a ici, mon cher Tamar, un tribunal qui tient registre de la vie & des mœurs des citoyens & même des étrangers qui habitent cette capitale. Certains individus connus sous le nom de *robegrise* s'introduisent par-tout; ils se travestissent de mille formes différentes, & sous ces déguisemens ils sont quelquefois admis dans les meilleures sociétés. Leur emploi c'est d'écouter ce qui se dit, & d'observer ce qui se fait, pour aller ensuite en rendre compte à leur chef. C'est d'après le rapport de ces lâches délateurs qu'on vous incrimine sur le journal national & qu'on peut, quand on le veut, nuire à la réputation d'un citoyen vertueux qu'on aura calomnié. On peut dire que la liberté ici est enchaînée de toute part, & des milliers d'Argus sont sans cesse occupés à lui forger des fers. Cependant malgré cette police vigilante, il se commet tous les jours des crimes atroces. D'un côté la sévérité des loix n'en impose point à ceux qui sont nés méchants; de l'autre elle n'empêche pas le malheureux de chercher à exister. Le premier besoin de l'homme c'est de vivre; & lorsqu'il n'a rien, tous les moyens lui semblent bons pour se procurer ce qu'il regarde chez les autres comme un superflu, & qu'il leur enlève de force lorsqu'il ne peut l'obtenir de bon gré.

Ma plume se refuse, Tamar, à tracer le tableau de la dissolution qui règne ici. Avec de l'or on a le droit de faire ce qu'on veut; sans ce métal il faut se résoudre à être esclave. C'est un funeste présent que notre Amérique a fait aux européens: que deviendront-ils lorsque nos frères rentreront en possession des trésors qu'on leur avoit enlevés?

Adieu, Tamar. Rien de nouveau sur la guerre. Les nouvelles dont je t'ai parlé ne se sont pas confirmées. Les françois auront cette année une armée de vingt mille hommes dans l'Amérique septentrionale; tu seras à portée de savoir avant moi ce qui se passera dans nos contrées. Les anglois font un dernier effort pour tâcher de conquérir ceux qu'ils ont forcés à se révolter; mais leurs tentatives sont vaines; la France a trop de moyens pour les empêcher de réussir dans leurs projets. Il faut que la Grande-Bretagne reconnoisse l'indépendance. La peste part, & ne me laisse le tems que de t'embrasser. Je suis ton ami, Mateck.

Paris, le 26 Juin 1780.





# LETTRE

## TRENTIEME.

DE MATECK à TAMAR.

---

**L**a France est un des plus beaux pays de l'Europe ; le climat y est tempéré, l'air y est pur, la situation est belle & agréable ; le pays est fertile, il abonde en toutes sortes de grains & de fruits délicieux ; il contient des mines en abondance, à l'exception de celles d'or & d'argent. La population y est très-considérable ; elle le feroit encore davantage si le gouvernement y avoit été plus tolérant. Cet empire feroit le premier de l'univers, si ceux qui l'habitent, n'étoient pas aussi inconstans. Les françois n'admirent que ce qui vient de chez eux ; ils sont enthousiastes de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs usages ; ils ne se plaignent que dans leur pays, & cependant il n'y a pas de nations qui courent davantage, & qui donnent plus à se plaindre d'elles chez l'étranger que les françois. Cette règle cependant n'est pas sans exception ; il y en a parmi eux, qui font honneur à leur patrie, & qu'on distingue par leur esprit, leur politesse, & l'usage qu'ils ont du monde & de la société.

Les oisifs de ce pays trouvent que la France ne suffit pas à charmer & à promener leur ennui. Depuis un nombre d'années, on a imaginé des maladies à la mode. Les femmes ont des *maux de nerfs*, des *vertiges*, & des *vapeurs sentimentales* ; les hommes ont des *anxiétés*, des *inquiétudes*, & des *insomnies*. Ces incommodités ont une marche réglée ; elles arrivent ordinairement vers la fin de Mai ou de Juin. Le seul moyen de guérir, c'est d'aller à Aix-la-Chapelle ou à Spa. Le premier endroit est une ville impériale, où il y a des bains chauds ; le second est un village fort désagréable où l'on a



forcé l'art d'embellir la nature. C'est là où toutes les nations de l'Europe se donnent rendez-vous. Il est bon que tu sois instruit que ces *vapeurs*, ces *maux de nerfs* & ces *anxiétés* sont un mal épéidémique dont les *anglois*, les *hollandois*, les *allemands*, les *russe*s, les *suédois* & les *italiens* ne sont pas exemts. Ces bains & ces eaux qu'ils vont prendre, opèrent des cures merveilleuses; elles ruinent ceux qui jouissoient d'une fortune considérable, elles enrichissent ceux qui n'avoient rien. Beaucoup de gens s'y rendent avec un cortège de valets nombreux & des équipages magnifiques; une seule nuit voit disparoître tout cela. Celui qui en est le propriétaire, après avoir perdu ce qu'il avoit, joue sur une carte, chevaux, voitures, esclaves, & même quelquefois sa femme ou sa maîtresse; & lorsqu'il est privé de ces dernières ressources, on le voit passer dans un clin d'œil de la plus grande opulence à la plus affreuse misère. C'est à Spa que la souveraine des jeux tient son empire, & que ses grands-prêtres lui immolent chaque jour des victimes. On compare les trois fontaines d'eaux minérales de ce village aux trois Grâces, mais on les accuse de faire payer cher leurs faveurs.

Les habitans du pays n'ont rien épargné pour attirer chez eux les étrangers, vauxhalls, théâtres, promenades; tout y offre l'idée du plaisir; mais le desir d'amasser de l'or est le seul motif qui y conduit les voyageurs.

Suivant ce qu'on m'a raconté, la seule chose qui pourroit flatter mon goût & le tien, c'est qu'on y jouit de la liberté. Les grands chefs, les princes, les nobles, le clergé, le bourgeois, & l'esclave, tout y est égal; on n'y connoît point de distinctions, de rangs; les premiers sont incognito, les derniers avec de l'or sont leurs égaux. Celui qui a le plus de ce métal, fixe tous les regards, il est reçu par-tout, il est désiré, révéé & fêté de tous côtés. Les honneurs sont pour lui seul, ses titres c'est le trésor qu'il a avec lui ou ses effets payables au porteur. Il jouit de tous les égards autant de tems que la fortune lui est favorable; mais si elle lui devient contraire, il rentre alors



dans la classe des citoyens ordinaires, jusqu'à ce qu'il ait réparé les torts qu'il a eus de perdre son argent. Les anglois & les françois se sont livré souvent des combats meurtriers; ils ont été tour-à-tour vainqueurs ou vaincus. Mais cette guerre ne fait point répandre de sang; c'est l'or seulement que l'un des deux a perdu qui décide la victoire.

Les joueurs ont aussi parmi eux leurs troupes légères; elles sont composées de vétérans qui ayant perdu tout ce qu'ils avoient, dans les campagnes qu'ils ont faites, s'amuse à la petite guerre. Ils dévalisent adroitement les voyageurs qui ont été comme curieux voir les camps *du Creps du Pharaon, du Trente & quarante, & du Passe-dix.*

Enfin, mon cher Tamar, Spa est un assemblage de toutes les nations; on y voit des malades, des mourans, de jolies femmes, des laides, des prodigues, des avarés. Les uns viennent pour rétablir leur santé, les autres pour faire fortune ou chercher des aventures. Les matinées se passent soit à prendre les eaux, à promener son ennui, ou à réfléchir sur les moyens de faire ressource. Une société bienfaisante prête de l'argent à ceux que la fortune a mal traités, pourvu qu'ils déposent la valeur au double de la somme qu'on leur fournit. Si cet argent n'est pas rendu dans un court espace de tems, le gage est perdu. Ce qu'on nomme les amusemens *de Spa*, dure environ trois mois. On quitte ce pays vers la fin de Septembre. Une partie des citoyens de la république des joueurs viennent passer leur quartier d'hiver ici; ils s'y forment aux exercices de guerre en attendant l'ouverture de la campagne suivante.

Cette république a beaucoup d'ennemis; on dit que le Grand Chef des françois va interdire l'exercice de leur culte dans cette capitale, & qu'il leur sera défendu de s'assembler dans leurs temples. Comme ces républicains ont beaucoup d'amis parmi les gens de la Cour, ils espèrent qu'on ne sévira pas contre eux à la dernière rigueur, & qu'on leur permettra de célébrer leurs mystères dans des endroits cachés. Si j'étois souverain en



Europe je défendrois rigoureusement tous les jeux; les maux & les abus qui résultent de ces amusemens sont terribles. Cette passion étoit inconnue chez les grecs & les romains. Ce vice énerve les facultés du corps, il ôte à l'ame cette sensibilité, & détruit cette union & cette bonne foi qui doit régner parmi les hommes. Je t'ai parlé dans une de mes lettres de ces endroits où l'on s'assemble pour se ruiner; j'y ai vu des amis, ou du moins se disant tels, se dépouiller, & réduire au désespoir celui qui avoit tout perdu. Le vainqueur regardoit d'un œil sec sa victime, & lui disoit: "vous avez joué de malheur; la figure vous „a été funeste; vous avez eu tort de la suivre; „vous m'auriez enlevé la banque si vous aviez été „plus heureux.,, Voilà de quelle manière on console celui qui a tout perdu, & à qui il ne reste souvent d'autre ressource que celle de s'ôter la vie; aussi cela arrive-t-il souvent.

On m'a dit que beaucoup de ces joueurs avoient le talent de se rendre la fortune propice, & qu'ils avoient une certaine manière d'arranger leurs cartes qui les faisoient gagner quand ils vouloient. Ils s'exercent dans le secret à ces tours de dextérité, & ils n'en font usage que dans les parties considérables où ils voient beaucoup d'or à gagner. On appelle cela, en termes de joueurs, *corriger la fortune*. Ce sont de ces *Lacédémoniens* dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. On ne punit point les vols qu'ils font lorsqu'ils y mettent beaucoup d'adresse; mais s'ils sont découverts on les bannit pour quelque tems de la société. S'ils ont de l'argent ils ne tardent pas d'y reparoître. L'or chez les européens régénère ceux qui ont commis les plus grands crimes, comme le baptême des chrétiens régénère ceux qui en naissant sont coupables du péché commis par leur premier père, qu'ils nomment Adam....

Je crois, Tamar, que les françois, après avoir épuisé tous les plaisirs, seront forcés malgré eux de reprendre la manière de vivre de leurs ancêtres. On se lasse de tout; & l'oïveté dans laquelle on vit ici doit avoir un terme. Le luxe ne peut être porté plus haut qu'il l'est maintenant; & sa déca-



dence fera l'époque de la révolution qui se fera en France. L'Amérique rendue libre n'offrira plus aux européens de guerre à faire dans nos contrées, ni de pays à conquérir; le commerce prendra une route nouvelle; l'or & l'argent du Mexique & du Pérou, ne passera plus chez eux; le manque de ce numéraire les obligera de renoncer à toutes leurs fantaisies, & la nécessité les forcera de retourner à leurs anciennes mœurs; ils redeviendront guerriers. L'Asie & l'Afrique offriront à leurs grands chefs de nouvelles conquêtes à faire; & une nation oubliée (les grecs) est peut-être à la veille de reparoître avec éclat sur le théâtre de l'Univers.

Je lisois, il y a quelques jours, un écrivain célèbre qui comparoit la durée des empires à la vie des hommes. Le premier âge de la France, dit-il, comprend depuis Pharamond jusqu'à Charlemagne, le second depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint, le troisième depuis Charles-Quint jusqu'à la révolution de l'Amérique, & le quatrième est celui où nous sommes maintenant. Il ne s'explique pas sur ce dernier âge, mais il ne paroît pas en avoir bonne idée.

L'amour-propre des européens les empêche absolument de croire qu'ils ont été aussi barbares & aussi rustiques que le sont les sauvages de la mer du Sud & des terres antarctiques. Il paroît cependant bien prouvé, que tous ces peuples qui sont rassemblés en corps de nation, ne connurent d'abord ainsi que nous que la loi du plus fort. Ils ignoroient l'agriculture, & se nourrissoient de glands & d'herbes. On fait le respect que tous les peuples du Nord avoient pour les chênes; cet arbre étoit respecté par eux comme une divinité. Les grecs, nation qui est devenue si fameuse, brouilloient l'herbe comme les animaux lorsque les égyptiens vinrent les tirer de la barbarie où ils étoient. Ce fut un nommé *Pélasgus* (Phénicien, à ce que l'on croit) qui leur apprit à se nourrir de glands; ils furent si contens de cette découverte qu'ils rendirent des honneurs divins à celui qui leur avoit appris à connoître ce mets délicat. C'est aux colonies égyptiennes & phéniciennes



que les grecs durent les premiers élémens de leur civilisation ; c'est aux colonies angloises que l'Amérique doit sa liberté. Observe, Tamar, cette marche. La navigation & le commerce introduisit en peu de tems le goût des sciences & des arts dans la Grèce, & les peuples qui l'habitoient y firent des progrès si rapides, qu'ils surpassèrent bientôt leurs maîtres ; & lorsqu'ils furent arrivés à ce degré de splendeur où on les a vus, ils eurent l'ingratitude de traiter de barbares les nations auxquelles ils devoient ce qu'ils étoient. Crois-tu que les états-unis de l'Amérique seront plus reconnoissans envers ceux qui les ont aidés à se rendre indépendans ? Non. . . Si ces grecs, qui n'étoient qu'une poignée de citoyens, ont résisté contre ces souverains d'Asie qui faisoient marcher contre eux des armées composées d'un million d'hommes, juge, mon cher Tamar, de ce que pourra faire l'Amérique, lorsqu'elle voudra employer ses forces, & que l'esprit de conquête se fera emparé de quelques-uns de ses chefs. Je voudrois que la politique des Etats-unis leur suggérât de rétablir les jeux pythiques des grecs, que l'on célébreroit tous les quatre ans à l'honneur de l'indépendance ; des députés de chacun de ces treize Etats-unis, feroient commis pour discuter les intérêts de la république, & pour entretenir l'émulation parmi la jeunesse qu'on devroit toute former à la guerre ; on l'accoutumeroit à tous les exercices du corps propres à leur donner l'agilité, la souplesse & la force ; enfin pour lui inspirer le desir de vaincre, on fonderoit des prix pour récompenser la valeur de ceux qui auroient combattu avec plus de courage. Un peuple qui veut être libre ne doit jamais négliger pendant la paix les moyens qu'il a de se former pour la guerre. Il faut qu'il ait une école pour l'apprentissage militaire, afin d'être toujours prêt d'entrer en campagne lorsque les circonstances l'exigent. Si les américains, Tamar, se conduisent sur ces principes, ils deviendront bien redoutables ; il ne dépendra que d'eux ensuite d'être les maîtres & les arbitres des trois autres parties du monde. Les deux Amériques gouvernées & policées com-



me elles peuvent l'être, auront une population de cent cinquante millions d'ames au moins. Il ne s'agit que de pouvoir établir la subordination parmi cette multitude; c'est ce qui me paroît le plus difficile, mais non pas impossible. On ne connoît que les chinois qui aient cette constance, cette subordination, & cet attachement inviolable pour leur gouvernement, qui est permanent depuis des milliers de siècles. La plupart des européens ne peuvent souffrir que l'on fasse devant eux l'éloge des chinois: cependant, quoiqu'ils en disent leurs loix, leurs mœurs & leur administration ne valent pas celles de ces peuples asiatiques. J'eus une longue conférence à ce sujet, il y a quelques jours, avec quelqu'un qui est employé dans le ministère. Voici ce que je lui dis: les vainqueurs des européens ont assujéti les peuples qu'ils ont subjugués, à prendre leurs loix, leurs mœurs, leurs coutumes & leurs usages. Les vainqueurs des chinois au contraire se sont conformés à celles qu'ils ont trouvées établies. Certains ordres de moines européens de la secte des chrétiens ont voulu propager leur religion dans l'empire de Chine, mais ils n'ont pu y réussir. Ils ont fait, suivant leur coutume, répandre beaucoup de sang, qui a coulé en pure perte; car les chinois sont restés attachés à leur ancien culte. Je ne suis pas de votre avis, me répondit celui à qui je parlois; & la durée de l'empire chinois ne prouve pas la bonté de son gouvernement. La législation des chinois n'est qu'un despotisme tempéré par la crainte que le peuple inspire quelquefois à son souverain. La plus grande sûreté des chinois, c'est leur population immense, qui fait redouter à l'empereur, que ces millions de bras ne s'arment contre lui dans ces momens de disette qui sont assez fréquens dans cet empire. Vous avez, me dit-il, l'opinion de bien des gens qui veulent prouver l'excellence de la constitution des chinois, par le respect que les tartares qui les ont vaincus, ont eu pour leurs loix & leurs mœurs qu'ils ont adoptées. Voici ma réponse: Les tartares sont un peuple vagabond qui n'a que peu ou point de loix. Lorsqu'un de leurs



chefs parvint par son courage à se faire reconnoître empereur de la Chine, il trouva plus aisé & plus simple de suivre la législation établie que d'en substituer une nouvelle. Le triomphe des tartares sur les chinois est une preuve du vice qui existe dans la constitution de ces derniers, & nous démontre leur lâcheté; des hommes braves & courageux ne se feroient pas laissé vaincre par une poignée d'aventuriers qui étant rassemblés tous ensemble ne feroient pas la centième partie de ce peuple innombrable qu'ils ont vaincu. Je suis donc d'opinion, malgré les enthousiastes partisans du gouvernement chinois, que la constitution de cet empire est vicieux dans toutes ses parties, qu'il n'est propre qu'à former des hommes sans énergie, sans ame & sans esprit, destinés à devenir tour-à-tour les esclaves des nouveaux conquérans qui entreprendront de les subjuguier. Que penfes-tu, Tamar, de la façon de juger de cet européen? Je trouve qu'il a raison à quelques égards; mais cependant il ne m'a pas encore convaincu, & je me réserve de discuter cette matière plus à fond. Ce qu'il m'a dit sur le despotisme du grand chef des chinois, existe chez la plupart des européens, mais sous une forme différente. A la Chine les peuples y sont esclaves de droit, en Europe ils le sont de fait. . .

Je voudrois que les grands chefs, ainsi que leurs ministres, se fissent rendre compte & remettre sous les yeux par des extraits, toutes les révolutions qu'ont éprouvées les empires & les républiques, ainsi que les causes qui les ont occasionnées; ils y trouveroient des rapports frappans avec tout ce qui se passe actuellement; ils y verroient que le luxe & la dissolution des mœurs ont détruit les égyptiens, les grecs & les romains; ils apprendroient que bien rarement les guerres injustes ont été couronnées du succès. \*) Lorsque les romains

---

\*) *Elie* en parlant de la guerre & de la fameuse bataille que *Xerxès* perdit à *Platée* contre les grecs, assure que l'une & l'autre n'eurent lieu que pour satisfaire la fantaisie de la femme de *Xerxès*, nommée *Atossa*, qui vouloit avoir à son service des femmes d'*Attique* & d'*Ionie*. Les motifs qui ont déterminé la plupart des guerres en Europe depuis quelques siècles n'ont pas été mieux



n'opposèrent à leurs ennemis que des légions disciplinées qui défendoient une cause légitime, ils ont presque toujours été vainqueurs; mais lorsque l'ambition, l'avarice & la soif de l'or leur ont fait prendre les armes, pour aller combattre des nations afin de s'emparer de leurs richesses, alors ce peuple roi est devenu tyran; la concorde & l'unanimité ont cessé de régner parmi ses chefs, on n'a plus combattu pour la gloire ni pour la liberté. César a donné le signal de l'esclavage, Auguste son successeur l'a établi. Pour y réussir, il congédia les légions qui l'avoient aidé à se rendre despote; il forma un militaire permanent. Voilà l'époque de la décadence de l'empire romain. Dès ce moment il commença à décheoir; & ces nations gauloises & germanes qui avoient été vaincues tant de fois, vainquirent à leur tour, & renversèrent le trône de ces maîtres du monde. Si les hommes, Tamar, qui sont chargés de gouverner les autres ne s'éclairent pas, ce n'est point faute de moyens; il y a ici des établissemens où l'on peut trouver de quoi s'instruire dans tous les genres; le Grand Chef a une bibliothèque publique, où chacun est le maître d'aller quand il lui plaît. La quantité des livres qu'on trouve dans cet endroit est immense; elle ne laisse rien à désirer aux lecteurs. En outre de tous les ouvrages imprimés, on trouve encore des manuscrits précieux des auteurs anciens les plus estimés. J'en ai vu une quantité d'arabes dont les savans font le plus grand cas. C'est le Marquis de... à qui je dois la connaissance de ce Muséum. Nous y allons très-souvent, il a la complaisance de me faire communiquer les livres les plus rares, & nous faisons ensemble des extraits. Croirois-tu que ce lieu n'est pas aussi fréquenté qu'il devroit l'être, & qu'à la honte de cette nation qui aime les belles-lettres & les arts, il n'y a que quelques

---

fondés; mais il n'y a que la postérité qui fera les vraies causes qui ont fait périr autant de braves gens. Toutes ces grandes entreprises déshonoreront ceux qui les ont faites, lorsqu'on connoîtra les vraies raisons qui les ont déterminés. Je mets de ce nombre la guerre de 1778.



savans, ou des étrangers qui s'y rendent ? On préfère ici l'oïveté au plaisir de s'instruire avec ceux qui ont laissé à la postérité des moyens de ne jamais s'ennuyer. Je demandai au Marquis de . . . , la raison de cette indifférence des françois pour l'étude. Voici ce qu'il me répondit :

“Nos ministres sont trop occupés pour pouvoir lire ; leurs sous-ordres aiment trop leur plaisir pour sacrifier les momens qu'ils ont de reste à l'étude ; nos magistrats ne s'attachent qu'à l'étude des loix & à bien connoître *Cuias* & *Bartole*, & négligent l'étude des nations. Notre noblesse n'a de goût que pour les armes, la chasse, les spectacles & les femmes ; elle protège les petits auteurs & les comédiennes ; les gens riches ne sont occupés qu'à jouir, & à satisfaire toutes leurs fantaisies ; les palais magnifiques, les jardins anglois & les filles, voilà leurs plaisirs ; nos oisifs sont trop paresseux pour fatiguer leur imagination & se nourrir l'esprit par la lecture des anciens ; le peuple doit travailler pour vivre ; les prêtres argumentent en Sorbonne dans un langage inintelligible (la théologie scolastique) & condamnent tous les écrivains qui ont osé ou qui osent éclairer les peuples par les lumières de la raison. Certains de nos philosophes modernes veulent régir l'univers à leur manière ; ils se croient trop au-dessus de ceux qui les ont précédés pour les imiter ou pour les consulter ; ils préfèrent l'honneur de faire de mauvais ouvrages à celui de copier de bons. Cependant je dois rendre justice à quelques-uns de nos hommes de lettres qui méritent notre reconnaissance. Ils ont fait & font encore ce qu'ils peuvent pour éclairer leur siècle & ramener la nation au bon goût de la littérature ; mais il est à craindre qu'ils ne réussissent pas. L'empire de la mode préfère ces jolis riens à ces ouvrages solides, fruit du génie & de l'étude qui instruisent, mais qui n'amusent point.

Parmi ceux que vous avez vus, me dit-il, à la bibliothèque du Roi, il y avoit des gens qui passent leurs vie à faire des extraits des meilleurs auteurs de l'antiquité, & qui de tems à autre font part au public de leur travail. C'est à de pareilles recher-



ches que nous devons l'immortel ouvrage de l'*Encyclopédie*, qui fera passer les noms de ceux qui en ont été les rédacteurs à l'immortalité. Mais ce livre a fait un tort réel à la littérature ; il a rendu les françois paresseux. A l'aide de ce Dictionnaire ils ont appris à parler de tout sans rien approfondir. Cela a produit des milliers de demi-savans qui par le ton d'assurance avec lequel ils débitent ce qu'ils ont appris par cœur, se font une réputation ; mais ils n'en imposent qu'à ceux qui se contentent de juger sur les apparences.

La facilité qu'on a aujourd'hui de s'instruire, fait qu'on ne s'instruit plus. Notre nation a de l'esprit naturel qui n'auroit besoin que d'être cultivé ; mais l'envie de jouir l'emporte sur tout le reste. Ce qui a le plus contribué, je crois, chez nous à la décadence des belles-lettres, c'est la manie qu'ont eu nos femmes de devenir auteurs. Elles ont efféminé notre génie, comme elles ont énervé notre courage. Nos poètes & nos héros modernes, sont des Hércules filant aux pieds de leurs Omphales. Depuis que nos guerriers cultivent les muses, & que les poètes enseignent l'art de la guerre, on fait de mauvais vers, & l'on se bat mal. J'excepte du nombre des premiers quelques écrivains agréables, à qui la nature a prodigué l'heureuse facilité de parler le langage des dieux. Il n'appartient qu'à ce Héros du Nord d'être à-la-fois le favori d'Apollon & de Bellone ; il cultive les muses par délassément. On l'a vu souvent au milieu des combats chanter les héros que la mort avoit frappés de sa faux ; mais la guerre & la politique ont toujours été ses principales occupations. Sa vie offre aux grands chefs un modèle de ce qu'ils doivent être pour régner avec gloire. Les ans n'affoiblissent point en lui ce courage qui l'a rendu tant de fois vainqueur. Aussi bon politique que bon guerrier, il a su toujours conserver par une paix glorieuse les lauriers qu'il avoit cueillis à la tête de ses armées. „

Je suis, Tamar, entièrement de l'avis du Marquis ; je rends justice à sa nation, qui pourroit être, si elle le vouloit, la première de l'univers ; mais la réforme qu'il faudroit qu'elle fît sur elle-même, me paroît difficile à opérer. Comment se résoudre de renoncer



à toutes ces commodités de la vie? . . On passe aisément du mal au bien; mais on consent avec peine à abandonner l'existence voluptueuse dont on jouit, pour en adopter une qui soit absolument contraire. Ceux à qui je raconte la manière de vivre de nos frères, la trouvent délicieuse, charmante, admirable. Ils s'exstasient sur le bonheur que nous avons d'être libres; mais quand je leur propose de m'accompagner, lorsque je retournerai dans ma patrie, ils ne me répondent que par monosyllabes.

En outre de la bibliothèque du Grand Chef dont je t'ai parlé plus haut, il y en a encore plusieurs qui sont aussi publiques. Quelques-unes renferment des manuscrits précieux dans tous les genres; mais ce qui me paroît singulier, c'est que tous les livres défendus se trouvent dans ces bibliothèques. Ces endroits sont un dépôt où l'on peut consulter l'histoire sur les bons & mauvais grands chefs qui ont régné. En parcourant un vieux manuscrit sur l'histoire de France, j'y vis quel fut le premier grand chef des françois qui imagina de vendre la noblesse, & de créer de son autorité des ducs & pairs. C'est sous la régence de Philippe le Bel, que ces sortes de marchés se font entre le souverain & le peuple pour la première fois. C'est ce Philippe le Bel qui perfectionna la science fiscale, & qui mit des impositions sans consulter les représentans de la nation. Ces derniers avoient alors quelque pouvoir, & restreignoient l'autorité de leurs grands chefs, lorsqu'ils ne gouvernoient pas suivant les loix. Mais ils ne firent point usage de leur droit. Philippe le Bel fit tout ce qu'il voulut; il altéra les monnoies, mit des taxes sur le clergé, ordonna la suppression d'un ordre de templiers, dont il persécuta ensuite les membres cruellement sous divers prétextes; mais le véritable étoit pour s'emparer des richesses qu'il leur supposoit. Il paroît d'après l'histoire que ce grand chef fut injuste & tyran. Il souleva contre lui ses sujets; vers la fin de son règne les grands firent une confédération contre lui, & vouloient le déposer; mais la mort qui l'enleva le sauva des humiliations que la nation outragée lui réservait. L'histoire offre une suite de règnes atroces, dont ma plume refuse de te



tracer le tableau. Un grand chef, Charles VI, déshérita son fils & légua l'empire aux anglois. L'amour des françois pour le sang de leurs rois, remit sur le trône celui qui avoit été proscrit par son père, & Charles VII. ne dûť sa couronne qu'à la valeur de ses sujets ; aussi n'a-t-il jamais dit *qu'il ne tenoit sa puissance que du Grand Chef de l'Univers*. Il ne fut pas reconnoissant envers la nation de ce qu'elle avoit fait pour lui. C'est sous ce règne qu'elle perdit le droit de se taxer elle-même, qu'on lui ôta une partie de sa liberté, & qu'on établit les troupes réglées, qui ont servi depuis pour affermir le despotisme. Rien de plus intéressant, mon cher Tamar, que d'observer cette gradation qui a rendu ces grands chefs les souverains maîtres des peuples qu'ils gouvernent. C'est en corrompant ceux qui avoient été choisis pour représentans des nations qu'on est parvenu à les asservir. Je t'écrirai dans mes suivantes les réflexions que je ferai à ce sujet.

Tandis que la France, mon cher Tamar, s'occupe des moyens d'établir la tolérance, les anglois par contradiction semblent vouloir renouveler chez eux les persécutions de religion. Il y a quelque tems que le Parlement de la Grande-Bretagne rendit un bill pour permettre le libre exercice de la religion des catholiques romains en Angleterre. Un certain Lord Gordon fort turbulent, dit-on, a été invité par quelques inquiets de se mettre à la tête des chrétiens protestans pour défendre la religion dominante à laquelle le bill du Parlement en faveur des chrétiens romains portoit atteinte, & mettoit l'état en danger. Dans la circonstance, où se trouve la Grande-Bretagne, elle doit éviter toutes guerres intestines, & faire ce qu'elle pourra pour appaiser ces troubles avant qu'il n'en résulte des suites fâcheuses pour sa tranquillité. Je suis fâché que cette nation, si grande d'ailleurs, ait encore parmi elle des hommes assez aveugles pour se laisser conduire par le fanatisme.

La ville de Londres contient, à ce qu'on prétend, plus de trente sectes différentes, qui toutes ont le droit d'y suivre librement la religion qu'ils professent. Il n'y a que les chrétiens romains qui soient persécutés, & à qui l'on veut empêcher de suivre



leur culte. On accuse ces derniers de vouloir faire des profélytes, & de chercher à dominer comme ils ont fait jadis; mais je crois que c'est une terreur panique de la part des anglois, & qu'ils n'ont plus à redouter ces tems de barbarie, où la crédulité des peuples leur faisoient regarder les volontés des prêtres comme des ordres du Grand Chef de l'Univers.

La Hollande est le seul pays de l'Europe où la tolérance soit sans bornes. On y professe toutes les religions; chacun y suit le culte qui lui plaît. Les prêtres de ces différentes sectes y enseignent les dogmes de leur croyance publiquement sans que cela cause jamais de trouble dans l'état; & si la Hollande éprouve quelques divisions intestines, ce n'est point pour cause de religion. Ces émeutes populaires n'ont lieu que dans les factions & les intrigues qui se font entre les chefs de la république & les officiers municipaux des villes. Les premiers veulent quelquefois augmenter leur pouvoir, les seconds maintenir leurs droits & leurs privilèges; mais comme le parti aristocratique & démocratique se surveillent & s'observent sans cesse l'un & l'autre, c'est ce qui contient cette république dans cet état de tranquillité dont elle jouit depuis qu'elle a secoué le joug du despotisme.

La ville d'Amsterdam, d'après ce qu'on m'a dit, est une des plus grandes villes & des plus peuplées de l'Europe, après Paris & Londres. C'est le refuge de toutes les nations de l'univers; & cependant c'est l'endroit où il se commet le moins de crimes, malgré la liberté dont on y jouit. Le droit de citoyen bourgeois y est sacré; on ne peut le priver de sa liberté avant qu'on ne l'ait convaincu qu'il est réellement coupable de ce qu'on l'accuse, il est ensuite jugé légalement: ce n'est point une procédure ténébreuse qu'on fait contre lui; il est condamné ou absous publiquement. Sous un pareil gouvernement, mon cher Tamar, tous les citoyens sont égaux: on n'y craint point l'autorité des grands, ni l'oppression de ceux qui sont chargés du pouvoir exécutif. Ces derniers sont les gardiens des loix, & sous leur puissance civile la plus basse classe du peuple est assurée de trouver un asile contre la persécution.



On reproche aux hollandois la mort d'un de leurs concitoyens connu sous le nom de *Barneveldt* ; mais les hollandois répondent pour se justifier, que le supplice de ce vertueux républicain étoit nécessaire pour sauver l'état & empêcher une guerre civile qui étoit prête à éclater, dont les suites auroient pû être funestes, & que c'étoit le cas de sacrifier la vie d'un seul pour empêcher la mort de plusieurs milliers de citoyens.

On ne connoît point en Hollande cette foule d'hommes employés comme on le fait ici pour surveiller les actions des autres, ni tous ces infâmes délateurs qui empoisonnent par de faux rapports les propos les plus innocens. Chacun peut faire & dire ce qu'il veut, pourvu qu'il ne trouble point la société, qu'il n'agite point de questions sur la religion, & qu'il ne cherche point à faire des prosélytes. La puissance des prêtres dans ce pays est entièrement subordonnée à celle de l'état ; ils ne sont point persécuteurs ; parce qu'ils n'ont aucun intérêt à l'être ; la crainte qu'ils ont des loix les oblige malgré eux d'être tolérans.

On prétend que dans ce moment la liberté politique des hollandois est près d'être détruite ; mais je crois que celle de la nation se conservera encore longtems. Le peuple de quelques villes de la Hollande, & sur-tout celui d'Amsterdam fait ressouvenir quelquefois ses magistrats de leurs devoirs, & lorsqu'il se fâche ou se hâte de lui accorder ce qu'il demande, afin de l'empêcher de se porter à des excès contre ceux qui veulent attenter à leur liberté. Comme je n'aime pas, mon cher Tamar, à parler d'un pays où je n'ai pas été, je remets à m'entretenir avec toi sur la Hollande, lorsque je l'aurai vue, car je veux observer moi-même, & je me défie des idées transmises.

Voilà les anglois qui ont choisi un troisième amiral pour commander leurs forces navales. Celui sur qui le sort est tombé se nomme Geary. Comme les flottes de la Grande-Bretagne ne font plus maintenant que des promenades sur l'Océan, on dit qu'ils ont raison de ne pas employer à ces parties de plaisir leurs meilleurs amiraux. Ils ont des *Rodney*, des *Howe*, des *Kempelfeld* & des *Hooke*, qu'ils réservent pour des expéditions importantes, & ils font bien. Les françois persistent à ne point donner le commandement en chef au meilleur de leurs marins, (le brave la Motte Piquet) & qui de l'aveu des anglois leur auroit fait beaucoup de mal, si on l'avoit chargé de certaines expéditions.

Des nouvelles qui viennent d'arriver de l'Amérique septentrionale assurent que les américains, après avoir opposé une foible résistance aux anglois, ont rendu Charles-Town. Ils étoient au nombre de quatre mille hommes environ ; ils ont capitulé pour sortir avec tous les honneurs de la guerre, mais cette demande leur a été refusée ; ils ont dû mettre bas les armes & se rendre prisonniers de guerre. Les françois



espèrent que M. le Comte de Guichen réparera sur mer cet échec que les alliés de la France ont reçu par terre.

On paroît craindre de nouveau une guerre en Allemagne; en voici le motif. Il y a en Europe, mon cher Tamar, des souverains que l'on prend dans l'ordre des prêtres des chrétiens; on les nomme des Electeurs; d'autres sont de simples évêques ou des abbés. Comme ils ne peuvent se marier, ils ne laissent point d'héritiers pour leur succéder; lorsqu'ils meurent leur petit trône est vacant. La forme du gouvernement germanique a autorisé l'établissement de plusieurs chapitres nobles qui ont le droit de choisir entr'eux & de s'élire un grand chef, ou de désigner d'avance un successeur à celui qui règne. La souveraine de la Bohême, de la Hongrie, de l'Autriche & d'une quantité d'autres principautés situées en Allemagne, en Italie & en Flandres ne pouvant disposer de ses pays héréditaires qu'en faveur de son fils aîné, elle a voulu pourvoir à l'établissement de trois autres princes. Il y en a deux à qui elle a donné des appanages en Italie; & pour que le troisième puisse en avoir un digne de sa naissance, elle lui a fait prendre l'état ecclésiastique, afin que par ce moyen il soit élu comme électeur de Cologne & prince évêque de Munster, c'est-à-dire, désigné comme successeur; car celui qui occupe ces deux places vit encore. Comme la maison d'Autriche est déjà très-redoutable en Allemagne, on craint de voir un prince de cette maison obtenir les suffrages pour cette coadjutorerie, & le Grand Chef des prussiens fait tout ce qu'il peut pour l'empêcher. Cette affaire se traite dans ce moment très-sérieusement. D'un côté on prodigue l'argent pour s'assurer des voix, de l'autre on menace. Mais l'or est un vainqueur, auquel on ne résiste pas facilement, & suivant les apparences la victoire se déclarera en sa faveur. Celui qui est chargé de cette mission est, dit-on, un négociateur adroit, qui possède l'art de manier les esprits à son gré, & de subjuguier les opinions. On ne doute pas d'après cela qu'il ne réussisse, malgré les difficultés qu'il paroît avoir à vaincre. La politique de la France qui ne veut point voir renouveler la guerre en Allemagne, a refusé de se mêler de cette affaire; elle favorise en secret cette élection, attendu que le Prince qu'elle regarde est le frère de la Reine des françois.

Adieu, Tamar; je ne fais pas encore quand je partirai pour l'Allemagne. En attendant je continuerai d'observer ici. J'ai encore bien des choses à te mander sur ce pays; mais pour te rendre un compte exact il faudroit t'écrire des volumes. Je t'embrasse & suis ton ami, Mateck.

Paris, le 29 Juillet 1780.





# LETTRE

TRENTE - ET - UNIEME.

DE MATECK à TAMAR.



On a amusé, mon cher Tamar, ces nations policées avec des promesses, comme on a amusé les enfans avec des jouets : ceux qui se sont emparé de l'autorité ont adopté pour principes *qu'il étoit permis de tromper les hommes & d'enfreindre les loix lorsqu'il s'agissoit de régner.* Que penSES-tu de cette maxime ? Il n'est pas possible de douter, d'après cela, que les grands chefs qui ont gouverné avec gloire aient pu le faire sans être injustes ; & j'en suis même convaincu d'après ce que j'ai appris & d'après ce que je vois. Tous ces héros & ces souverains si vantés, ont eu des défauts & des vices, des talens & des vertus. L'ambition fit naître les conquérans, & ces empires européens offrent mêmes dérèglemens, mêmes injustices & mêmes faiblesses. L'avarice & la cupidité ont attiré & attirent encore autour du trône des grands, des prêtres, des magistrats, des courtisans, des flatteurs qui se prosternent aux pieds du dispensateur des grâces ; (le Grand Chef) les uns sollicitent pour être employés dans l'administration, les autres pour avoir le commandement des armées ; le clergé pour être nommé à des bénéfices ; les hommes de loix pour présider dans le

Tome II.

R



temple de Thémis; les courtisans pour obtenir par la souplesse de leur esprit ce qui leur seroit refusé si on les jugeoit d'après leur mérite personnel. Les flatteurs enfin, qui sont l'espèce la plus dangereuse, ne sont occupés qu'à garder tous les passages qui pourroient donner un libre accès à la vérité de parvenir près des grands chefs; & ces derniers ne peuvent voir ce qui se passe qu'à travers une lorgnette magique, qui leur présente les objets d'une manière absolument différente de ce qu'ils sont. Presque tout ici se donne à la faveur & à l'intrigue; & la volonté des grands *Ouonthio* est toujours subordonnée à celle de leurs ministres ou de leurs favoris. Le pouvoir arbitraire dans les états monarchiques est multiplié à l'infini; si un ministre est injuste, tout ce qui l'entoure l'est aussi: commis, sous-commis, secrétaires, sous-secrétaires, sont autant de petits tyrans qui exercent une autorité despotique contre ceux qui osent leur résister. On a vu sous le dernier règne les funestes effets qui ont résulté de la puissance absolue de ceux qui gouvernoient sous le nom du Grand Chef. Ces prétendus représentans de la nation furent avilis; ils voulurent réclamer les loix en leur faveur; mais ils furent punis de celle du talion. Comme c'étoit leurs prétendus droits qu'ils défendoient, la nation vit d'un œil indifférent la guerre qui se faisoit entre les deux souverains; elle ne voulut prendre aucune part à cette querelle. Comme on rit ici de tout, on se contenta de ridiculiser le nouvel Aréopage, & l'on plaignit quelques-uns de ceux qui composoient l'ancien. L'existence, mon cher Tamar, de l'empire françois doit être regardée comme un prodige. Depuis trois siècles il a éprouvé des secousses violentes sous chaque règne; cependant il n'en est devenu que plus fort & plus robuste. Sous Henri III. il fut divisé en plusieurs factions qui devoient l'anéantir. Henri IV seul héritier de droit, en fit la conquête à la pointe de son épée. Son successeur qui n'avoit aucune des qualités brillantes de son père, régna par un ministre qui possédoit éminemment l'art de conduire les hommes. Son ame ferme & son caractère inflexible, abaissa le pouvoir des grands, & posa les premiers fondemens du



despotisme. Louis XIV. qui succéda trouva une route frayée pour marcher fièrement à la gloire sans rencontrer d'obstacles; il n'aimoit que les voies éclatantes, & dédaigna des moyens plus sûrs, mais moins brillans, parce qu'ils lui parurent annoncer une sorte de foiblesse & de timidité indigne de lui. Son caractère impérieux & hautain ne voulut jamais céder à la nécessité, ni s'accommoder au tems; hardi, bouillant, impétueux, tout devoit fléchir devant lui. L'Europe étonnée de ses succès voulut s'opposer à ses victoires; toutes les puissances se liguerent contre lui; il les combattit, fut vainqueur, & se vit un instant la terreur de toutes les nations. Le Ministre Richelieu avoit, pour ainsi dire, recréé la monarchie françoise. Louis XIV. sembla vouloir l'étendre d'un bout de l'univers à l'autre; il fut arrêté dans ses projets. . . . à de pareils revers, Tamar, tous les conquérans sont en bute. Cependant malgré les malheurs que la France éprouva sur la fin de ce règne, sa puissance ne fait époque dans les fastes de la nation que depuis ce moment. Louis XIV. mourut peu regretté de ses sujets, & n'a laissé de souvenir de lui que les monumens qu'il a fait élever à sa gloire; mais il a trop vécu pour que son nom soit gravé dans le cœur des françois, & qu'il passe à la postérité comme celui du Grand Chef Henri IV.

La France est aujourd'hui une des premières puissances de l'Europe; son gouvernement n'est occupé qu'à maintenir sa grandeur actuelle; sa politique peut la conserver encore longtems dans cet état. Elle ne doit plus penser à faire des conquêtes; ses voisins l'observent de trop près; des armées nombreuses qu'on soudoie à grands fraix sont les gardiens de chaque empire; elles servent au-dedans pour affermir le despotisme des grands chefs; on les emploie au-dehors contre ceux qui veulent en troubler la tranquillité; & la sûreté de chaque état est garantie par une confédération qui se forme aussitôt contre celui qui veut étendre les limites qui lui ont été assignées; c'est ce que les européens appellent la balance politique de l'Europe. Autrefois les peuples étoient consultés



lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre ou la paix, aujourd'hui ils ont perdu ce droit. L'Angleterre, si fière de sa prétendue liberté, doit s'en rapporter comme les autres à ce que lui disent ses ministres. Une nation, mon cher Tamar, composée de vingt millions d'hommes est représentée par cinq ou six. L'assemblée où se décident les affaires de la plus grande importance se nomme le Conseil d'état. Le public n'est point instruit de ce qui se passe dans ces comités; on ne lui communique que les objets qui regardent l'imposition, & ce qu'il doit payer. On a conservé une ancienne coutume qui est d'envoyer toutes les taxes nouvelles au Parlement pour y être enrégistrées; ce dernier s'amuse quelquefois à faire des protestations, mais ce n'est que pour la forme; il finit par faire ce qu'on exige de lui. Je demandai au Marquis de... pourquoi l'on conservoit cet antique usage, puisque le Grand Chef avoit seul le pouvoir législatif, & qu'en outre il me paroissoit que les parlemens n'avoient d'autre mission à remplir que celle de rendre la justice, & que leurs prétentions d'être les représentans de la nation étoient absurdes, puisqu'ils n'étoient point élus par le peuple, & qu'ils n'exerçoient leurs fonctions que sous l'autorité du grand *Ouonthio*. Vous avez raison, me dit-il; mais ici on aime tout ce qui tient à la forme; il seroit dangereux de ne pas remplir cette petite formalité. La basse classe du peuple paie volontiers, pourvu qu'on l'amuse par quelques remontrances *de nos Seigneurs de la Grand Chambre*. Ces sortes de harangues font toujours leur effet, attendu que ceux qui en sont les auteurs se permettent souvent quelques sarcasmes contre les ministres; & c'est une jouissance que d'entendre médire ou calomnier contre ces derniers. Les écrivains qui font de ces sortes de pamphlets sont privilégiés, & ne craignent point la Bastille. Il en est de nos orateurs parlementaires comme de nos prédicateurs; on les écoute, mais on fait ce qu'on veut. D'ailleurs ces Messieurs sont si complaisans.... Nos ministres pour les apprivoiser ont toujours quelques emplois à donner; & de tems à autre on gratifie un des membres de ce Sénat auguste d'une place de



premier Président, d'Intendant, de Contrôleur-général & même de Ministre. Avec de pareils moyens, le Roi pourroit faire dépouiller toute la nation s'il en avoit envie, & seroit assuré d'avance d'obtenir le suffrage de tout l'Aréopage, s'il vouloit payer les voix. Les parlemens des provinces sont un peu plus difficiles à gagner; mais on les met à la raison par des *Lettres-de-cachet*....

Je suis étonné, dis-je au Marquis, que votre nation qui enfante chaque jour des volumes, en traitant des matières frivoles, n'ait pas encore pensé à faire l'analyse du pouvoir qui les gouverne, & comment elle a perdu tous ses droits. Il me semble qu'un sujet aussi important mériterait bien d'être médité. Pourquoi étiez-vous libres étant gaulois? Pourquoi ne l'êtes-vous plus? Quel est l'époque où les françois ont perdu leur liberté? Quelle est celle où ils ont revêtu leur Grand Chef de l'autorité souveraine?.... L'habitude, me dit le Marquis, a fait le droit des rois; la basse classe du peuple obéit sans savoir pourquoi.... Les gens qui habitent les villes, pour conserver leurs propriétés.... Nous autres gens de la cour, c'est pour obtenir des honneurs & des richesses, notre soumission aux volontés d'un maître n'est fondée que sur des motifs d'intérêt. Cette heureuse aisance dont nous jouissons, ces plaisirs que nous goutons, ces palais qui nous servent d'asyles, voilà les chaînes qui nous rendent les esclaves des grand chefs.... Des héros à qui nous payons très-peu de chose doivent nous défendre, & aller se faire tuer pour nous. Si nous étions comme vous autres iroquois, il faudroit marcher nous-mêmes & combattre. Je connois beaucoup de mes concitoyens qui ne seroient pas d'humeur de quitter leurs foyers pour marcher à la guerre. Je vous avoue que je regarde comme une folie le goût que notre noblesse a pour les armes, surtout depuis que les guerres qui se font n'intéressent plus que foiblement la nation. Celle qui a lieu aujourd'hui est purement commerçante; on se bat pour rendre les américains indépendans & le com-



merce libre ; mais que nous importe à nous l'un & l'autre ? Je voudrois que nos législateurs eussent prévu le cas, & distingué les guerres nationales de celles de religion, & de celles de commerce. La première, toute la nation auroit dû prendre les armes pour défendre la patrie. La seconde, les prêtres seuls auroient dû combattre pour soutenir leurs opinions. La troisième, les marchands auroient dû entretenir des troupes mercenaires qui se feroient battre pour eux. Lorsque nous avions une Compagnie des Indes, elle avoit des troupes à sa solde qui défendoient ses possessions, faisoient des conquêtes sans que le gouvernement se mêlât de tous ces objets purement de commerce. La Hollande nous offre encore un exemple de cette législation ; les troupes de l'état sont distinguées de celles de l'Amirauté ; les premières ne sont jamais employées qu'à la défense du pays ; les secondes ne le sont que dans les colonies pour soutenir & protéger le commerce de la République en Asie, en Afrique & dans l'Amérique. Toutes les guerres mercantiles que la France a voulu soutenir lui ont toujours été funestes. Les momens de gloire de notre nation sont ceux où elle a combattu pour la patrie, ou pour maintenir ses maîtres sur le trône ; un même esprit animoit alors tous les citoyens de l'état ; on ne voyoit point régner parmi les troupes & leur chefs cet esprit d'indépendance ni d'insubordination qui y règne aujourd'hui. Les préjugés s'opposent toujours à faire des françois un peuple de marchands ; tous ceux qui ont acquis de la fortune veulent être nobles, & ces deux états ne sont absolument point compatibles. J'ai toujours vu à cet égard notre gouvernement en contradiction avec lui-même.... Sous le dernier règne la marine fut détruite & rétablie deux fois ; le système actuel, c'est d'en avoir une qui soit aussi formidable que celle des anglois, mais pourquoi ? Si l'Amérique est reconnue indépendante & que le commerce soit rendu libre, je ne vois pas la nécessité d'une marine royale. La France favorisée des dons de la Nature renferme un sol qui abonde en tout ; il contient des productions



utiles & agréables qui peuvent être portées à tous les autres peuples de l'univers pour y être échangées contre des comestibles, & ces objets de luxe dont nous ne pouvons plus nous passer. Je voudrois donc que nos ministres reconnussent tout le faux de l'administration qui les a précédés, & que renonçant à courir les aventures & à toutes les idées gigantesques qu'on leur met dans la tête, ils ne fassent plus de ces guerres ruineuses où les lauriers frivoles que l'on cueille sont chèrement achetés par les pertes réelles qu'il en coûte tant en hommes qu'en argent. La France ne doit plus songer à faire des conquêtes en Europe, pour se dédommager des pertes qu'elle fera en Asie, en Afrique ou en Amérique. Toutes les puissances de l'Allemagne & de l'Italie ont les yeux fixés sur elle, & se réuniroient aussitôt pour la combattre au moindre soupçon qu'elles auroient qu'elle voulût augmenter sa puissance dans le continent. Cette foule de grands & de petits souverains, qui sont sans marine & sans côtes maritimes, ne pourront que difficilement partager cette liberté de commerce que la France veut ou feint de vouloir établir, mais qui dans le fait n'a d'autre objet que d'affoiblir sa rivale (l'Angleterre.) La Suède, le Danemarck & la Russie veulent entrer dans ce partage; mais la seule puissance qui puisse réellement en retirer des avantages, c'est la maison d'Autriche, qui par la nature de sa position pourroit devenir l'égale de la France, de l'Espagne & de la Hollande. Mais je suis bien assuré que ces trois derniers ne tarderont pas de s'opposer à l'aggrandissement de ce commerce, dès qu'elles verront la Cour de Vienne s'en occuper sérieusement. Je ferois même le pari que cette neutralité armée, si elle a lieu, déterminera la paix entre la France & l'Angleterre. La politique a cela d'avantageux, qu'elle offre les moyens de réparer les fautes qu'on a faites. Je ne serois point du tout étonné de voir les puissances actuellement en guerre se réunir au besoin & s'allier ensemble pour renverser le commerce naissant d'Ostende & des autres villes des Pays-bas. Elles ont trop de raisons d'en craindre le succès pour chercher à le protéger; ainsi cette liberté de navigation



n'aura été qu'un beau rêve que le réveil de ceux qui l'ont fait détruira; mais le mal que ce songe produira & qui est irréparable, c'est l'indépendance de l'Amérique; l'Espagne en fera la première victime, & la politique du cabinet de St. James ne manquera pas de s'occuper à la paix des moyens de vengeance, que lui fourniront les peuples du Mexique & du Pérou fatigués depuis longtems du joug de leurs vainqueurs.

Je suis, Tamar, de l'avis du Marquis. Vois ce que je t'ai dit à ce sujet dans plusieurs de mes lettres. Tu auras trouvé parmi les livres que je t'ai envoyés, *l'Histoire philosophique & politique de l'établissement & du commerce des européens dans les deux Indes*. L'auteur de cet ouvrage est actuellement en Angleterre; on dit qu'il fait un supplément, où il blâme la guerre que la France fait à l'Angleterre, & qu'il se permet à ce sujet des réflexions de la plus grande force. On craint qu'il ne se fasse une affaire avec le gouvernement; car ici on n'aime point les donneurs d'avis, & cet écrivain célèbre pourroit bien aller habiter ce château redoutable, où l'on met ceux qui osent penser & dire publiquement la vérité. Ici lors que les auteurs gardent l'anonyme on procède contre eux par contumace. Je fus il y a quelques jours le témoin de l'exécution d'un ouvrage littéraire qui fut condamné à être brûlé; je demandai au Chevalier de .... qui se trouvoit là par hasard, s'il pouvoit me dire la raison qui avoit pu mériter à ce livre le supplice qu'on lui faisoit éprouver. C'est, me répondit-il, parce qu'il contient des vérités qui ne sont pas orthodoxes; il traite de métaphysique & de l'origine de l'ame d'une manière contraire au sentiment de nos théologiens. Or voici le secret. L'assemblée du Clergé va se tenir incessamment; & comme nous avons besoin d'argent, on fait le sacrifice à nos évêques de cette victime. Cette petite complaisance vaudra quelques millions au Roi de plus pour le don gratuit; mais cela fera d'un autre côté la réputation de l'auteur; car il est bon que vous sachiez que parmi les gens de lettres c'est un



honneur que de voir ses productions condamnées au feu. Je vous dirai en confidence, m'ajouta le Chevalier de.... que je suis un peu complice dans cette affaire: celui qui a fait ce livre est un de mes amis; il me confia son manuscrit pour le lire; cet ouvrage me plut, je l'engageai à le faire imprimer; il s'y refusa; je l'envoyai à son insçu en Hollande, j'en fis tirer un bon nombre d'exemplaires; je m'en suis fait adresser une assez grande quantité par une voie sûre; ils me sont parvenus sans accident malgré tous les alguasils de la police & de la librairie que j'aime à tromper, & qui depuis longtems m'aident sans le savoir à faire entrer une correspondance littéraire & prohibée. Je me fers de M. le Lieutenant-Général de Police lorsqu'il s'agit de faire passer des livres de quelque importance; il me rend le service de les cacher dans sa voiture lorsqu'il revient de Versailles à Paris; & tandis qu'il fait faire des perquisitions chez ces malheureux colporteurs ou chez les libraires, je le rends, sans qu'il le sache, le complice de la fraude & de l'introduction d'une partie de ces livres défendus qui entrent dans la capitale. Je veux cependant, pour l'acquit de ma conscience, lui faire quelque jour la confidence de cette espiéglerie dont j'espère qu'il rira.

Je ne peux concevoir, dis-je au Chevalier, cette bizarrerie de votre gouvernement; il protège les arts & les sciences, & fait tout ce qu'il peut pour s'opposer à leurs progrès. Comment veut-il que les hommes s'éclairent, s'il empêche les rayons de lumière de parvenir jusqu'à eux? Pourquoi mettre des entraves au génie & à l'esprit? Pourquoi ne pas imiter les autres nations, & sur-tout les anglois? Ces derniers sont les admirateurs de la vérité; ils la recherchent avec le plus grand empressement; personne à ce qu'on m'a dit ne récompense comme eux toutes les découvertes utiles. On peut écrire à Londres sur toutes les matières possibles sans craindre de déplaire au Grand Chef, à ses ministres ni aux prêtres. Votre pays seroit le premier de l'univers si l'on y jouissoit



de cette liberté. Nous en jouissons de fait si nous n'en jouissons pas de droit, me dit le Chevalier; nos meilleurs écrivains ont recours aux imprimeries étrangères pour avoir la liberté de dire tout ce qu'ils pensent; & le gouvernement se prive par cette gêne qu'il donne à la presse d'une circulation de numéraire considérable dont les autres nations profitent; il résulte encore de cette contrainte perpétuelle, que nos académies ne sont remplies que d'hommes médiocres. Ceux qui sont en état d'écrire, (& il y en a quelques-uns) n'osent le faire, dans la crainte de déplaire à leurs corps s'ils plaisent au public. Des gens de lettres d'un mérite distingué, n'ont jamais pu être de l'Académie françoise, parce qu'ils avoient faits certains ouvrages un peu libres, & qui furent condamnés par les quarante lettrés: aussi depuis environ cent vingt ans que cette académie existe on n'a encore vu de ses œuvres, que des discours de félicitation & de réception, quelques sentences prononcées sur une syllabe ou sur un mot qui n'a pas eu le bonheur d'avoir son approbation, enfin un Dictionnaire très-imparfait dont le public ne fait pas grand cas.

Que penfes-tu, Tamar, de ces hommes de lettres qui persécutent ceux qui cherchent à faire tomber le bandeau de l'ignorance? Je t'ai déjà parlé de cette assemblée des quarante lettrés; je t'avouerai que je n'en eus pas une bien grande opinion lorsque je vis parmi eux des prêtres des chrétiens. L'intérêt de ces derniers exige que les peuples ne soient point éclairés, & je ne serois pas étonné qu'un jour cette Académie s'occupât de matières de religion, & que dans ses assemblées publiques elle régât ses auditeurs de questions théologiques.

Il vient de se passer ici une aventure assez plaisante. Un prêtre des chrétiens alloit souvent rendre visite à une fort-jolie femme, sous le prétexte de travailler au salut de son ame, & de la préparer à jouir du bonheur de voir après sa mort le Grand Chef de



l'univers face à face. Cette femme avoit un mari fort-honnête homme, qui croyant à la fidélité de sa chaste épouse, ne cherchoit point à la troubler dans ses méditations. Cependant ce mari gênoit, & l'on s'occupoit en secret des moyens de s'en défaire; pour y réussir on imagina de le faire passer pour un homme dangereux, & on le rendit suspect au gouvernement. Ici le plus léger soupçon suffit pour priver un citoyen de sa liberté. Le prêtre des chrétiens obtient l'ordre pour faire enfermer celui dont il vouloit avoir la femme; heureusement que l'exempt qui fut chargé de le mettre en exécution étoit l'ami du mari; il envoie chercher ce dernier, lui fait différentes questions, lui demande s'il n'a point parlé contre le Roi ou contre ses ministres; l'autre répond que non, qu'il ne s'est jamais mêlé des affaires d'état, qu'il a assez des siennes, & qu'il n'a pas tenu le moindre propos contre qui que ce soit — Mais n'avez-vous point d'ennemis, demanda l'exempt? — Je n'en connois point — qui va chez vous? — Personne, c'est-à-dire, très-peu de monde. Ma femme est dévote & vit fort retirée — Mais enfin elle voit quelqu'un? — Personne autre que son confesseur; c'est un brave homme qui édifie toute la Paroisse — Que va-t-il faire chez vous? — Il lit avec ma femme des livres de piété — hem! ne fait-il que cela? — Il lui donne aussi des leçons de théologie mystique — ah! ah! — mais pourquoi me faites-vous toutes ces questions? — Pourquoi? c'est que j'ai ordre de vous arrêter — arrêter! eh par quelle raison? C'est ce que j'ignore; mais soyez tranquille; avant vingt-quatre heures j'en ferai instruit. Allez chez vous; ne soufflez pas le mot de tout ceci. Dites que des affaires vous obligent d'aller à la campagne pour quelques jours, & vous reviendrez chez moi; vous y coucherez jusqu'à ce que les choses soient éclaircies; cela ne fera pas long. Le mari va chez lui; joue bien son rôle, prend congé de sa femme, monte à cheval & feint de partir pour quelques jours. L'exempt de police avoit déjà mis ses troupes légères en campagne avec ordre de venir lui rendre compte de tout ce qui se



pas seroit à chaque demi heure. Vers les six heures du soir on vient l'avertir que le confesseur venoit d'arriver chez la dame; à sept heures une autre vint donner l'avis qu'on avoit commandé le souper pour deux; à huit heures troisième avis qu'on alloit se mettre à table; à huit heures & demie quatrième avis qui annonçoit que le souper étoit fort-gai, & qu'on buvoit à la santé de l'absent. A neuf heures cinquième avis qui disoit qu'on s'étoit levé de table; à neuf heures & demie sixième avis qui annonçoit grand silence dans l'appartement; enfin à dix heures septième avis qui disoit que les lumières étoient éteintes, que l'on étoit couché, & que le confesseur n'étoit pas sorti. L'exempt part avec sa troupe & va chez la dame; il monte à son appartement, frappe à la porte; on demande d'une voix tremblante qui est là? — C'est quelqu'un qui veut parler à Monsieur... Il n'y est pas; il est parti pour la campagne — Ouvrez toujours — Je ne puis, je suis seule; il est trop tard — Ouvrez ou j'enfonce la porte; c'est de la part du Roi — On ne répond plus; on fait attendre quelques minutes, enfin on obéit. L'exempt entre, fait perquisition, & dit qu'il a ordre d'arrêter le maître du logis; on l'assure qu'il n'y est pas. On cherche toujours; enfin on trouve dans une grande armoire le directeur de conscience qui étoit *in naturalibus*. L'exempt feint de le prendre pour le mari, ah! ah! Monsieur, vous vouliez m'échapper! Allons, habillez-vous & suivez-moi. Voilà la femme en pleurs qui demande grace; on offre de l'argent, on prie; on avoue tout ce qui en est; mais l'exempt a l'air de croire que ce n'est qu'un prétexte; on lui dit que la preuve qu'on ne veut pas le tromper existe dans les habits, la soutane, le manteau & la perruque à tonsure; mais il est inexorable; il ne donne que le tems de remettre le tout à la hâte; fait monter son prisonnier dans un fiacre qui l'attendoit, & le conduit chez le Lieutenant de Police. Voilà, dit-il, en le présentant, celui que vous m'avez ordonné d'arrêter. Comment, répond le magistrat! qu'avez-vous fait? Monsieur est le V... de la paroisse de — Je ne fais pas



ce qu'il est; je l'ai trouvé couché chez Madame de... à mon arrivée il s'est caché dans une armoire, je l'ai cru le maître du Logis, & je me suis assuré de sa personne — Retirez-vous, dit le magistrat; remettez-moi l'ordre que vous avez, & ne parlez à personne de cette affaire — Monsieur, elle se fait déjà, car on a fait des difficultés pour m'ouvrir; j'ai été obligé de faire du bruit, & des voisins ont vu sortir Monsieur dans le négligé où vous le voyez. L'exempt retourna chez lui, raconta au mari ce qui s'étoit passé; on fut le lendemain toutes les démarches qui avoient été faites par le confesseur pour priver de sa liberté un homme dont on avoit séduit la femme. Qu'imagines-tu, Tamar, qu'on a fait à ce prêtre? On l'a envoyé dans un endroit qu'on nomme séminaire; il en fera quitte pour quelques jours de jeûne & de continence. La femme est enfermée dans un couvent où elle restera tant que son mari voudra, & où elle aura le tems de se rappeler les oraisons mystiques... Je trouve que cette dernière est trop punie; mais comme on la dit très-jolie, elle trouvera le moyen d'attendrir ses juges & d'abrégier le tems de sa retraite. Je pardonnerois aux prêtres comme aux autres hommes d'aimer les femmes; mais le procédé de ce confesseur me paroît abominable; ses confrères sont furieux de cette aventure qui les compromet. On doit en général leur rendre justice; & ce qu'on nomme ici le bas clergé est fort-austère dans ses mœurs.

Après les prêtres il y a ici une espèce d'hommes qui ont beaucoup de pouvoir sur l'esprit du peuple, ainsi que sur celui des gens de la cour; on les nomme des médecins. Ces Messieurs jouent ici un très-grand rôle; & comme les européens ont la foiblesse de croire qu'on peut prolonger la vie, les médecins leur ont persuadé qu'ils avoient l'art de retarder l'arrêt fatal qui condamne tous les mortels à rentrer dans le néant & rendre à la matière ce qu'ils ont reçu d'elle. Un membre de la faculté de médecine est un oracle qu'on n'ose contrarier sous peine de la vie... Mais ce que je trouve de plaisant, c'est que ces messieurs se contredisent perpétuellement entr'eux, qu'ils ne sont



jamais d'accord sur leurs opinions, & qu'ils font continuellement des essais sur les vivans. Ceux qui ont le malheur de recourir à eux lorsqu'ils sont malades sont toujours les victimes du schisme qui règne entre les disciples de Gallien & d'Hippocrate. Un médecin feroit plutôt mourir dix mille de ses patients que de renoncer au système qu'il a adopté. Les physiciens prétendent que la mort n'est autre chose qu'une cessation de la chaleur naturelle qu'Hippocrate nomme *ladium innatum*. Cette chaleur est dans notre sang; elle le fait circuler, & donne la vie à toutes les autres parties du corps. Je doute que la médecine ait des moyens de ralumer ce feu divin lorsqu'il s'éteint, & ce secret impénétrable n'est connu que du Grand Chef de l'univers. Les médecins au reste jouissent ici de fort-beaux droits; ils ont accès chez toutes les femmes, peuvent quand il leur plaît les entretenir tête-à-tête, voir... toucher... &c, &c. rien de plus agréable, selon moi, que ce privilège, & souvent j'ai eu envie de jouer le rôle de docteur.... Il y a parmi ces derniers des hommes aimables qui badinent eux-mêmes sur leur état & sur l'incertitude de leur art. Ils avouent que le hazard les sert presque toujours dans les guérisons qu'ils font, & que la crédulité fait toute leur réputation. Ils ne parlent pas tous avec cette même bonne foi; les vieux sur-tout sont très-vains; ils se croient des demi-dieux; & lorsqu'ils rendent leurs oracles on doit attendre en silence l'arrêt de mort qu'ils prononcent.... Les prêtres des chrétiens ont le pouvoir, dit-on, de chasser les démons.... Les médecins ont celui de congédier les maladies, tels que, les *fièvres, tierces, quartes, & continues*. La *pulmonie, la pleurisie, l'apoplexie, &c, &c*. Malgré l'exemple continuel qu'on a de leur ignorance pour la guérison de ces sortes de maux, on a toujours recours à eux, & la mort vient à propos à leurs secours; alors c'est cette dernière qu'on accuse de s'être opposé à la honte des remèdes qui souvent n'ont fait que hâter la fin de celui qui a eu le malheur d'en faire usage.



S'il étoit possible, mon cher Tamar, de s'en rapporter à tout ce que disent les empiriques de ce pays, les habitans de cette capitale feroient immortels; cependant il y meurt dans un jour plus de monde qu'il n'en meurt dans quarante lunes parmi nos frères.

Il y a encore ici une autre sorte de médecins dont je fais beaucoup plus de cas; on les nomme des chirurgiens: ces derniers font une étude particulière de l'anatomie; ils s'attachent à connoître la structure du corps humain. Cet art n'est pas soumis aux hazards comme celui de la médecine; il a des règles sûres, & les françois ont fait des progrès dans cette science que n'ont point encore atteints les autres nations de l'Europe. \*) Si j'avois le malheur d'être malade ici, c'est à un chirurgien que je donnerois toute ma confiance. Si j'étois las de vivre je m'adresserois à un médecin. . . .

Il faut, mon cher Tamar, à ces européens des prêtres, des devins & des médecins; il n'y a que ce moyen pour contenir cette classe du peuple qui ne raisonne point; je m'amuse souvent à voir ces fortes des gens qui écoutent bouche béante & d'un air stupéfait tous les contes que fait un charlatan sur les merveilles qu'il a opérées avec son orviétan, ou sur les vertus d'un saint qui guérit de telle ou telle maladie. Les nations policées ne craignent que la mort; ils

---

\*) C'est un éloge mérité que celui de l'Iroquois à l'égard des chirurgiens françois. Il est certain que cette nation l'emporte sur toutes les autres de l'Europe pour les opérations de la main. Paris, Lyon & Rouen ont produit des hommes à qui on devoit élever des autels. C'est à leurs études sur l'anatomie que l'on doit la conservation de l'espèce humaine; il n'est plus maintenant de fractures telles dangereuses qu'elles soient qu'un habile chirurgien ne puisse guérir. Tandis qu'il est bien peu de maladies internes dont les médecins connoissent les vraies causes.



n'ont que deux passions réelles, celles d'amasser des richesses & l'autre de vivre longtems. Je trouve que les gouvernemens ont tort d'empêcher la publication de certains ouvrages philosophiques. Tous ces écrits ne peuvent rien sur cette multitude dont les organes ne sont pas préparés à recevoir le germe propre à les former; on peut comparer leur génie & leur pénétration à ces terres sèches & arrides où la culture est inutile. On pourroit donc en toute sûreté montrer & faire lire aux ignorans toutes ces nudités d'esprits des philosophes, sans craindre de les tenter ni que cela puisse les éclairer & changer leur façon de penser. Ici la sévérité des loix sert d'Egide à la religion; la vanité fait croire à l'immortalité de l'âme & la crédulité fait la science des prêtres de toutes les sectes.

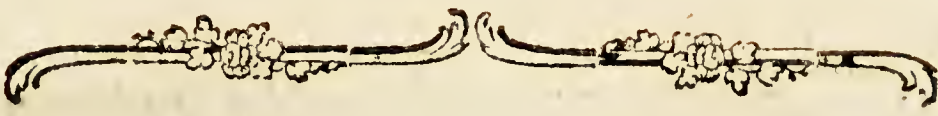
La morale de la nature, mon cher Tamar, me paroît la meilleure de toutes; celle des européens & des autres nations policées me semble incompatible avec cette première, que nous suivons, ce qu'on nomme chez eux vertus feroit des vices chez nous, & l'analyse de leurs loix, de leurs coutumes & de leurs usages feroient honteusement humiliés si on les soumettoient au jugement & aux lumières de la raison.

Adieu, Tamar; Mateck t'embrasse. Dis mille tendres choses pour moi à la chère Iska.

Paris, le 23 Août 1780.







# LETTRE

## TRENTE-DEUXIEME.

### DE MATECK à TAMAR.

---

Les françois, mon cher Tamar, disputent avec gloire l'empire de la mer à leurs rivaux. (les anglois) Le Comte de *Guichen* & l'Amiral *Rodney* se sont battus à trois différentes reprises aux Antilles, sans que la victoire se soit déclarée ni pour l'un ni pour l'autre. Le Général anglois en rendant justice à son adversaire, dit que *c'est un officier brave, courageux, & qu'il a eu l'honneur d'être noblement secondé durant l'action par ceux qu'il avoit sous ses ordres.* Les flottes françoises & angloises qui sont dans ces parages paroissent avoir été fort-maltraitées dans les différens combats qui ont eu lieu ; trois vaisseaux de ligne françois ont attaqué le *Sandwich* commandé par *Rodney* ; mais ce dernier est sorti vainqueur de l'action après avoir soutenu seul le feu des ennemis pendant une heure & demie. Dans ces différentes affaires il n'y a point eu de vaisseaux de pris ni de coulé-bas ; chacun s'est retiré de son côté pour réparer ses dommages. Si cela continue on se battra encore longtems avant de mettre bas les armes.

L'Amiral anglois *Geari* qui commande pendant cette campagne la grande flotte dans l'Océan a intercepté & pris une partie des navires qui composoient une flotte marchande françoise ; onze bâtimens sont tombés dans son pouvoir. Ce petit succès est de peu d'importance ; il n'influe que sur les particuliers : cela ressemble à la petite guerre que les troupes légères font sur terre.



Les escadres combinées françoises & espagnoles ont porté un échec aux anglois beaucoup plus considérable; ils ont rencontré & pris une flotte consistant 1. en treize bâtimens de transport, garnis de troupes & de munitions de guerre, destinés pour la Jamaïque, 2. dix-huit autres navires chargés d'agres & de munitions navales pour l'Amiral *Rodney*, 3. vingt-cinq bâtimens destinés pour New-York & Charles-Town, 4. cinq navires richement chargés qui devoient faire route pour les Indes orientales. Les vaisseaux de guerre qui escortoient ce précieux convoi ont seuls échappé. C'est une perte considérable qu'ont fait les anglois. On accuse le capitaine qui étoit chargé de protéger cette flotte de n'avoir pas manœuvré comme il auroit dû le faire; mais dans ces sortes de cas il faut toujours que quelqu'un ait tort. Ceux qui jugent de cet événement avec impartialité trouvent qu'il étoit difficile aux anglois de pouvoir échapper à la vue de soixante vaisseaux de ligne, & d'une quantité de frégattes. Ce que la marine Britannique regrette le plus, c'est la perte de sept à huit cents matelots qui dans ce moment sont des hommes précieux pour la Grande-Bretagne, & dont elle commence à manquer. On auroit préféré ici d'apprendre la nouvelle d'un combat naval; mais il paroît que les françois & les anglois se sont donné le mot pour ne pas se rencontrer l'un l'autre. Cette troisième campagne maritime se passera comme les deux premières. La classe politique des gens de ce pays qui s'amuse à calculer la durée de la guerre prétendent qu'elle cessera dans deux ans, & qu'avant ce terme la France, l'Espagne & l'Angleterre seront obligées de faire la paix, faute de moyens pour continuer à se battre. La France aura dépensé environ huit cents millions, l'Angleterre un peu plus; elle perdra en outre l'Amérique. L'Espagne pour le moment ne perd que de l'argent & des vaisseaux; mais la Grande-Bretagne ne lui pardonnera pas de s'être mêlée de cette guerre.... & ne tardera pas à se venger....



J'ai oublié, Tamar, de te parler dans ma dernière lettre des suites funestes qu'a eu cette émeute arrivée à Londres au sujet de la religion. Le Lord qui avoit été nommé le général & le président de cette association a été arrêté & son procès va être instruit. On regarde ce chef de parti comme un homme qui a la tête dérangée, & qui n'avoit sans doute pas prévu toutes les conséquences de la démarche qu'il faisoit. La ville de Londres s'est vue sur le point d'être réduite en cendres. Vois ce que peut le fanatisme chez les nations, même celles qui sont les plus éclairées ! Toutes les religions des européens, mon cher Tamar, sont persécutrices. Quelques anglois, pour justifier ce qui vient d'arriver, ont voulu donner à entendre que des étrangers avoient fomentés ces troubles secrètement ; mais ce qui prouve le contraire, ce sont des lettres interceptées du Lord Président, qui cherchoit à soulever les esprits en Ecosse, & dans d'autres endroits de la Grande-Bretagne contre la secte des chrétiens romains. Depuis longtems ce Lord avoit présenté des mémoires à la Chambre des communes pour supprimer le Bill passé en faveur de ces premiers ; on ne fit pas grande attention à tous ces écrits ; & le gouvernement anglois crut devoir mépriser les avis qui lui furent donnés sur l'association qui se formoit ; il eut tort. Cinquante mille hommes, la plupart écossois, furent convoqués par leur compatriote le Lord Président. Le lieu du rendez-vous fut le camp de St. George. Le Général de cette troupe d'enthousiastes les harangua, & leur donna ses instructions. Cette armée de fanatiques se partagea ensuite en deux bandes, qui après avoir traversé la ville, vinrent se camper devant les Chambres du Parlement. Tous les membres qui s'y rendoient pour délibérer sur les affaires de l'Etat, furent soumis à l'examen ; ceux qu'on soupçonna de n'être pas favorables au parti, durent promettre de changer d'opinions, & qu'ils donneroient leurs voix pour la révocation de l'acte qui leur avoit fait prendre les armes. Quelques-uns de ces



membres furent fort-maltraités par cette troupe effrénée. Tout ceci n'étoit que le prélude de ce qui devoit se passer le soir; les temples des chrétiens romains furent pillés & brûlés: ceux qu'on crut les partisans de cette secte ne purent éviter la fureur de ces forcenés. Le Parlement fit courir aux armes; l'arrivée des gardes fit cesser le tumulte, & l'on arrêta quelques-uns des séditieux. Cela n'a pas empêché que le désordre n'ait continué pendant six jours. La ville de Londres a été plusieurs fois à la veille d'être la proie des flammes; tous les citoyens ont pris les armes pour se défendre & pour rétablir la tranquillité.

Vois, mon cher Tamar, quelle contrariété parmi cette nation qui se pique d'être la seule où il soit permis de penser ce qu'on veut, & où la basse classe du peuple renferme autant d'esprits-forts qu'il s'en trouve parmi la secte des philosophes des autres nations. La religion n'a été que le prétexte de cette émeute, & les anglois n'ont rien à redouter aujourd'hui du Pontife de Rome, qui ne pense certainement pas à les obliger de lui payer de nouveau le denier de St. Pierre.

Ce que je trouve cependant d'admirable dans cette constitution du gouvernement anglois, c'est que ces troubles qui menaçoient la Grande-Bretagne d'un anéantissement total, aient été apaisés en huit jours, sans répandre de sang; quelques-uns des mutins seulement ont été, suivant les loix, punis de mort, & tous les autres sont rentrés dans le devoir. Le Lord Président, chef de cette association, est enfermé dans la tour de Londres, où il a déjà été interrogé; il témoigne, dit-on, un vif regret sur-tout ce qui s'est passé, ainsi que des suites funestes qu'ont eu ses démarches imprudentes. J'aime, mon cher Tamar, cette douceur des loix d'Angleterre; c'est le seul moyen de ramener les hommes à leur devoir. Dans ce pays c'est la nation qui juge ses concitoyens; on n'y connoît point ces tribunaux particuliers qui reçoivent leur pouvoir de l'autorité arbitraire, & qui privent, quand bon leur semble, de la liberté & de la vie,



ceux qui ont eu le malheur de déplaire aux grands chefs ou à leurs ministres. Ce Lord Président a la permission de voir sa famille, & de conférer avec des avocats pour produire au Parlement ses moyens de défense. Le Grand Chef des anglois a été obligé d'instruire la Chambre des Communes, des motifs qui l'ont obligé de faire arrêter le Lord ; c'est cette Chambre qui nommera la Commission pour faire le procès du coupable. Ce dernier est connu pour un fanatique, qui plus d'une fois s'est porté à des excès dans le Parlement ; lorsqu'il y a été question de matière de la religion, son enthousiasme ne lui permettoit jamais de conserver ce sang froid si nécessaire dans les affaires publiques. De pareils hommes sont toujours dangereux lorsque leur rang les met dans le cas de dominer ou de commander aux autres. Cependant comme la démarche du Lord Président n'a eu pour objet que de maintenir la religion dominante, & qu'il ne paroît point d'avoir été le complice de ceux qui se sont rendus coupables des excès commis dans Londres, on croit que la loi l'absoudra, & qu'il en sera quitte pour une réprimande, avec ordre à lui d'être plus circonspect.

Le Grand Chef des françois a été, à ce qu'on dit, très-affecté de ce qui s'est passé en Angleterre ; il a répondu à quelqu'un qui lui parloit de ces divisions : *je n'approuve point ces esprits turbulens qui cherchent à troubler le repos de leur patrie ; Et l'Angleterre n'est pas le seul pays où se trouvent de pareils hommes qui ne se plaisent qu'à fomenter les divisions....* Je t'écrirai, mon cher Tamar, quel sera l'issue du jugement qui aura lieu contre ce Lord Duc & Pair de la Grande-Bretagne.

Il y a des gens qui prétendent que la puissance législative confiée au peuple dégénère en abus, & qu'elle est souvent plus dangereuse que le pouvoir monarchique ou despotique. Je ne suis pas de cet avis ; les états républicains n'offrent point de ces persécutions, de ces injustices ni de ces crimes atroces que se sont permis quelques souverains de l'Europe ou leurs ministres. Il y a, dit un *auteur*



*françois, un commerce ou un retour des devoirs du souverain à ceux de ses sujets, & de ceux-ci aux souverains. Quels sont les plus assujettissans & les plus pénibles? Je ne les déciderai pas. Si c'étoit un anglois qui eût écrit ceci, il auroit prononcé en faveur du peuple. Il me paroît impossible que les grands chefs soient aussi justes qu'ils voudroient l'être. Pour opérer le bien il faudroit que leurs ministres y concourussent avec eux; & ces derniers s'y opposent toujours, soit par jalousie ou par quelques autres motifs particuliers. Tu ne peux te former une idée, mon cher Tamar, de ce qu'on nomme ici les intrigues de Cour; ceux qui sont à la tête de l'administration ne s'occupent que des moyens de se conserver dans leurs places, & à se faire des amis; ils ne donnent les emplois qu'à la sollicitation, & rarement au mérite; les favoris ou leurs créatures sont souvent préférés aux autres. Il y a de ces ministres qui font entendre à leurs maîtres que la dureté est nécessaire, que trop de bonté est foiblesse, & leur sévérité tient de la tyrannie. Les Princes sont d'autant plus à plaindre qu'ils font souvent le mal sans le vouloir; ceux qui les entourent ont trop d'intérêt à leur cacher la vérité pour chercher à les désabuser, ministres; favoris, courtisans, prêtres, tous sont plus attentifs à conserver leur faveur qu'à encourir une disgrâce en parlant avec cette noble franchise faite pour rappeler les souverains à leurs devoirs.*

*On donne aujourd'hui le titre de *Grand, d'Auguste, d'invincible*; de *juste* aux grands chefs lorsqu'ils sont encore dans le berceau. Quand Louis XVI. monta sur le trône, la nation ne cessa de l'accabler de louanges outrées; on le comparoit à tous les princes qui avoient régné avec le plus de gloire. Toutes ces adulations lui déplurent. *Méritons, disoit-il à un de ses favoris, ce qu'on dit de nous; on veut m'instruire sur mes devoirs, & l'on me compare d'avance à ceux qu'on veut que j'imité.* Je crois que les bons ministres font les bons rois; mais rarement les uns & les autres se trouvent ensemble. Tu conçois, Tamar, avec*



quel étonnement je regarde la crédulité de ces européens qui imaginent que le Grand Chef de l'univers a désigné une certaine race d'hommes pour commander aux autres. Les anglois sont les seuls qui ne soient pas convaincus de cette vérité; ils se sont arrogés quelquefois le droit de déposer leur Grand Chef, lorsqu'il ne les gouvernoit pas suivant les loix....

Les arcadiens condamnèrent à mort leur roi Aristocrate, qui avoit trahi sa patrie; ils érigèrent ensuite un monument dans le temple de Jupiter Licéen, où ils firent graver l'inscription suivante.

„Les rois parjures sont punis tôt ou tard avec  
„l'aide de Jupiter; on a enfin découvert la perfidie  
„de celui qui avoit trahi *Messine*, tant il est difficile  
„aux méchans d'échapper à la vengeance des  
„Dieux! Grand Jupiter, louanges & actions de  
„graces vous soient rendues! protégez l'Arcadie.,,

Les grands chefs aujourd'hui ne craignent plus cette émancipation de leurs sujets; & trois à quatre cent mille hommes armés, & bien payés, sont les plus fermes appuis de leur trône contre ceux qui voudroient les en faire descendre.

Nous n'adulons point nos chefs comme font les européens; avant de les choisir pour nous commander, il faut qu'ils aient donné des preuves de leur courage, & qu'on trouve dans leur cabane des chevelures pour trophée des victoires qu'ils ont remportées sur nos ennemis. Parmi ces nations policées, mon cher Tamar, il y a des généraux qui n'ont jamais été à la guerre, & qui ont gagné ce grade à faire manœuvrer des troupes de comédiens & de danseurs sur les théâtres de la Comédie ou de l'Opéra....

Chez les européens ce sont les soldats qui gagnent les batailles, & quelques officiers généraux seulement ont les honneurs de la victoire. Je conçois aisément pourquoi les anglois défendent avec le plus grand courage leur patrie; ils ont un intérêt personnel à se battre, puisque leur liberté, leurs droits & leurs privilèges résident dans sa conservation; mais je ne comprends pas que dans



ces pays où règne le despotisme le plus absolu, où il n'y a point de patrie, où le Grand Chef est tyran & contempteur des loix, & qui n'ayant que des esclaves pour ses sujets trouve cependant le moyen d'en faire au besoin des soldats qui se battent souvent aussi bien que ceux qui ont une patrie à défendre. L'amour de la liberté conduit les uns, & la crainte fait marcher les autres. Je ne peux encore juger par comparaison; on m'a dit que les soldats françois étoient les mieux tenus de l'Europe; malgré tout l'avilissement qu'on a jeté sur cet état, cette milice a toujours conservé une certaine fierté qui l'a empêché de s'affervir à cette discipline sévère qu'on a voulu introduire parmi elle, & qui n'a lieu que chez les germains. L'amour que les françois portent à leur Grand Chef, & le désir de la gloire fait sur eux le même effet que l'amour de la liberté chez leurs rivaux les anglois.

La basse classe du peuple ici ne raisonne point; elle n'a que des idées fausses sur le mot patrie; il lui suffit que le Grand Chef lui dise de se battre pour qu'elle obéisse; elle se permet quelquefois de murmurer contre ses ministres; mais il n'y a pas un de ses sujets qui ne donnât sa vie pour lui. Oh l'heureux souverain, Tamar, que celui qui commande à de pareils hommes!

Je voudrois que les souverains pussent réfléchir sur les droits prétendus légitimes qu'ils se sont arrogés sur les peuples, & combien leur puissance seroit précaire, si ces derniers venant tout-à-coup à s'éclairer demandoient à leurs grands chefs d'où ils tiennent leurs pouvoirs; si les américains ont été en droit de secouer le joug de l'Angleterre, pourquoi les autres nations ne seroient-elles pas dans le même cas ?\*) Le Marquis de.... appelle l'indépendance de l'Amérique un barbarisme politique qui fera époque dans l'histoire.

---

\*) Parce que sans doute elles attachent un grand prix à l'esclavage. Il est bien plus commode d'être gouverné que de se gouverner soi-même. (Note de l'Editeur.)



Je crois, & je suis même intimement persuadé qu'il n'est point de forme de gouvernement qui n'ait son bien & son mal. Je ne connois encore de monarchie que le royaume de France, & par tradition celui d'Angleterre. La République de Hollande me paroît conduite par une administration sage; l'Allemagne offre à la fois des gouvernemens républicains, monarchiques & despotiques. Je ne peux te dire encore mon opinion à ce sujet: comme sauvage j'aime la liberté; la puissance absolue me paroît contraire au droit de la Nature. Mon égal quel qu'il soit n'a pas le droit de me commander; les grands & ce qu'on appelle les nobles ne jouissent que d'un pouvoir usurpé; l'ignorance les a faits ce qu'ils sont; & la force les maintient. \*) Au reste tous les hommes sont des animaux d'habitude. Je n'aime point la vie agitée & tumultueuse des européens, & ces derniers n'aimeroient pas davantage la vie monotone que nous menons. Ce pays-ci a des charmes à certains égards. Je m'y plaisois assez; mais tous ces plaisirs qu'on y goûte sont un foible équivalent du sacrifice qu'il faut leur faire de sa liberté.

J'ai grande envie de faire mon voyage d'Allemagne; le tems de mon départ n'est pas encore déterminé; cela dépend de mon compagnon de route. J'aurois été charmé de voir les camps de l'Empereur; mais il y a apparence que nous y arriverons trop tard: à propos de ce Monarque, il a été voir cette Souveraine du Nord; on dit qu'elle a beaucoup goûté ce Grand Chef. L'entrevue a eu lieu à Mohilow; on s'est donné ensuite rendez-vous à Pétersbourg; l'Impératrice s'est montrée à ce dernier endroit dans toute sa gloire. On a donné à l'illustre Voyageur des fêtes magnifiques, qui n'ont pas empêché, qu'on ne traitât des affaires de la plus grande importance. On voudroit bien

---

\*) Peste, Monsieur l'Iroquois! Vous nous en dites plus en quatre mots que nous n'en avons pu apprendre en 4 siècles.



les savoir ici; mais il paroît que les deux Souverains n'ont mis personne dans leur secret. Cela n'empêche pas cependant que les nouvellistes de cette capitale ne paroissent instruits de tout ce qui s'est dit & ce qui s'est fait. On assure que le partage de la Turquie européenne est décidé; que la Pologne aura un grand chef héréditaire; que le gouvernement d'Allemagne changera de forme, & qu'il s'opérera en Italie une grande révolution. J'ai parlé de tout cela au Marquis, qui m'a dit que ce n'étoit encore que des conjectures, dont certaines étoient fondées, & qu'avec le tems on verroit tous ces grands projets se développer.

On fait, à n'en pouvoir douter, que la Souveraine de Russie veut partager avec les turcs le commerce du Levant; on ajoute même qu'à l'exemple de la France, elle est dans l'intention de faire accorder l'indépendance à tous les grecs qui habitent ces anciennes villes de l'Archipel, & qui jadis étoient si renommées. La liberté, mon cher Tamar, paroît vouloir venir de nouveau habiter parmi ces européens; mais ce que je trouve de singulier, c'est que ce sont les ennemis de cette liberté qui aident à briser ses fers. Quelque soit le motif qui détermine cette politique nouvelle, on ne peut qu'y applaudir. Deux hommes illustres *Luther* & *Calvin* ont porté un coup sensible à la religion des chrétiens il y a environ deux cents cinquante ans. La France opère la même révolution dans la politique que ces premiers ont opéré dans l'église. Je trouve, mon cher Tamar, une grande ressemblance dans ces deux évènements. Je vais te les expliquer, & tu feras de mon avis. Tu fais, je crois, que les moines avoient inventé d'envoyer les âmes des hommes dans un endroit qu'on nomme le *purgatoire*; c'est dans ce lieu qu'on expioit certains péchés que le Grand Chef de l'univers punissoit par quelques siècles de tourmens; on en sortoit ensuite pour aller habiter avec lui le séjour céleste. Les dervis des chrétiens ont imaginé, pour gagner de l'argent, de persuader aux peuples



qu'ils étoient les souverains dispensateurs des graces de l'autre monde; qu'ils pouvoient faire aller aussitôt les ames de ceux qui mourroient dans le paradis. Tous les gens riches s'empressèrent de traiter pendant leur vie de leur demeure spirituelle, afin de ne point brûler pendant cent ou deux cents ans après leur mort; car il est dans la nature de l'homme d'éviter autant qu'il lui est possible de souffrir. Les moines gagnèrent des sommes immenses en accordant des dispenses pour le *purgatoire*. Quelques dervis se brouillèrent avec leurs confrères, & révélèrent le secret; plusieurs nations sensées ouvrirent les yeux, virent qu'on les avoient trompées; elles ne payèrent plus de passe-port pour l'autre monde; elles n'entretinrent plus à grands fraix des luminaires dans les temples; elles ne fondèrent plus de couvens ni de chapelles, & les revenus des dervis diminuèrent considérablement. Le Pontife de Rome voulut soutenir la croyance du *purgatoire*, attendu que c'étoit pour lui & ses milices des mines d'or & d'argent inépuisables; il intéressa dans sa cause des souverains puissans; on fit la guerre, mais le coup étoit porté; il ne fut pas possible de faire revenir des milliers d'hommes sur leurs opinions. Les chrétiens se partagèrent en trois sectes différentes; celle qui est restée attachée au Pontife de Rome est l'aînée, mais elle n'est pas la plus raisonnable; cependant elle l'est plus maintenant qu'elle ne l'a jamais été; les européens ont un proverbe entr'eux, *qui dit, que tout bien mal acquis ne profite pas*. Il y a grande apparence que celui dont jouissent les moines ne restera plus longtems dans leur pouvoir; les souverains qui ont toujours des besoins, ne tarderont pas de s'emparer des propriétés & des trésors appartenant aux ames du purgatoire, qui depuis le tems qu'on intercède pour elles ont sûrement obtenu ce qu'elles desiroient du Grand Chef de l'univers. Le peuple n'est plus aussi crédule qu'il l'étoit jadis; il n'ajoute plus foi à toutes les fables avec lesquelles on a amusé ses ancêtres



pendant treize à quatorze siècles. Deux hommes, comme je te l'ai dit plus haut, ont fait tomber le bandeau qui cachoit la vérité; & c'est à eux qu'on doit les progrès qu'ont faits la Physique & la Métaphysique, depuis que la religion ne s'oppose plus à leurs succès.

Les anglois s'étoient rendu depuis longtems les souverains des mers, comme les moines s'étoient rendu jadis les souverains des ames; l'Amérique étoit le nouveau monde physique, où l'on ne pouvoit plus aller qu'avec leur permission. *Le Docteur Francklin & le Comte de Vergennes* sont les *Luthers* & les *Calvins* de la politique; ils ont prêché aux nations les dogmes de la liberté; ils ont soutenu leurs opinions avec des armées. La cause des anglois est mauvaise; ils la perdront ainsi que les moines des chrétiens ont perdu la leur. La route du paradis est actuellement ouverte pour tout le monde, comme celle de l'Amérique va l'être pour toutes les nations. Tu vois, mon cher Tamar, qu'il y a quelques rapports entre le pouvoir usurpé par les moines & celui que les anglois avoient usurpé sur les mers. On peut comparer le manifeste qu'a donné la France en 1778. aux croisades prêchées contre les sarazins. On pourroit reprocher aux anglois ce que *Démotènes* reprochoit aux athéniens; les représentans du Parlement n'assistent plus aux délibérations que pour toucher la rétribution qu'on leur promet. S'ils donnent leurs voix pour faire passer les projets du ministère, il est certain que les Chambres hautes & basses du Parlement Britannique ont l'air de ne prêter attention aux évènements qu'autant de tems qu'ils demeurent assis sur les bancs de Westminster. On rapporte qu'un de leurs membres dit un jour en entrant dans l'auguste Sénat, *Dieu des richesses, c'est pour l'amour de toi que nous nous assemblons si souvent; je te prie de continuer à nous favoriser de tes dons.*

L'unité de sentimens & d'intérêt lie indissolublement toute une nation; mais aussitôt que le chef cherche à corrompre les membres représen-



tans de l'association, alors toute confiance est détruite. Je trouve que le Grand Chef des anglois est dans ce cas; il donne de la défiance à ses alliés & à ses sujets. Cette harmonie si nécessaire dans le corps politique ne règne plus en Angleterre; cet empire ne doit pas se flatter de faire équilibre, & de l'emporter seul dans le cours d'une guerre; l'état de foiblesse qu'on lui prépare ne peut que le faire succomber, s'il ose tenter de nouvelles entreprises. L'Angleterre par ses guerres passées, par ses expéditions hardies, & par tous les exploits qui l'ont couverte de gloire, n'a acquis cette grandeur & cet éclat qu'en sacrifiant des sommes énormes qui enchaînent la nation sous le joug des impositions. La domination républicaine qui opprime fait autant de rebelles & de mécontents que le pouvoir monarchique ou celui du despotisme. Les empires, mon cher Tamar, peuvent être comparés à ces tempéramens forts & robustes, qui ont la force de résister à plusieurs maladies dangereuses; mais s'ils ne vivent point alors de régime, plusieurs parties du corps affectent à la fois, la santé se dérange de nouveau; le mal devient incurable, & les remèdes sont inutiles. Voilà, d'après mes observations, l'image que je me fais de ces royaumes, de ces empires, & de ces républiques de l'Europe; tant qu'ils prospèrent on les admire, on chante leurs triomphes & le peuple qui ne réfléchit jamais, ne les voit toujours que d'un beau côté, sans faire attention à celui qui menace ruine. Mais il ne faut qu'un seul revers pour mettre en évidence tous les maux dont cet état est travaillé au-dedans; & sa situation florissante au-dehors en apparence ne fait qu'en préparer la chute. Les sommes, Tamar, que coûtent déjà cette guerre à la Grande-Bretagne sont innombrables, sans que les dépenses qu'elle a faites aient encore rien opéré en sa faveur. La nation ne se bat qu'à contre-cœur avec les Colonies; & tandis qu'elle paie d'un côté pour fournir aux frais de la campagne, elle fait de l'autre passer des secours



aux américains pour se défendre. Je ne comprends pas la raison qui détermine la Grande-Bretagne de continuer une guerre aussi ruineuse pour elle, les ministres veulent éloigner autant qu'il leur sera possible le moment d'humiliation, où ils devront reconnoître l'indépendance; mais s'il faut qu'ils avouent leurs torts, pourquoi attendre qu'on les y force? Plus ils retarderont, & plus ils trouveront de difficultés de la part de leurs colonies. Les efforts que fait la France pour soutenir les Etats-unis, engagent à la reconnoissance de ces derniers, & les oblige à ne jamais se séparer de celle à laquelle ils devront leur liberté, n'importe par quel motif....

On parle, Tamar, de la disgrâce prochaine d'un ministre du Grand Chef des françois à qui l'on attribue le peu de succès des flottes maritimes; il est vrai que celui qui occupe cette place fut employé auparavant dans une partie qui étoit absolument opposée à la marine. Chez ces européens on fait des hommes de guerre & des ministres, comme le pontife des chrétiens fait des saints; avec cette différence que ces derniers ne font ni bien ni mal, & que les premiers en font souvent beaucoup. On raconte que dans la dernière guerre de la Souveraine du Nord contre les turcs, elle nomma pour commander ses forces navales un amiral qui n'avoit jamais vu de vaisseaux de guerre: il fut cependant vainqueur & brûla la flotte des ottomans dans le port de *Tzeme*. Ces sortes d'essais réussissent quelquefois; mais je crois qu'il est toujours dangereux de les tenter. Si les russes avoient eu à combattre les anglois ou les françois, jamais la victoire ne se fût déclarée en leur faveur. Si la France donnoit aujourd'hui le commandement de ses armées à des prêtres, comme elle le faisoit autrefois, je doute que de pareils généraux gagnassent souvent des batailles. Le métier de la guerre sur mer comme sur terre est devenu un art très-difficile; & ce n'est point à des magistrats faits pour rendre la justice qu'on doit confier de pareils emplois. On



peut-être un très-grand homme dans l'administration de la police d'un royaume; mais de pareils talens n'ont aucuns rapports avec la marine. Le Marquis de... à qui j'ai fait part de mes réflexions à ce sujet m'a dit que chez les autres nations on n'en agissoit pas ainsi; que c'étoit presque toujours des gens du métier que l'on faisoit ministres de la guerre ou de la marine; & les grands chefs qui gouvernent ces différens états n'imaginent pas pouvoir, par leur toute puissance, créer des ministres, des généraux d'armée ou des amiraux, comme le Grand Chef de l'univers a créé le ciel & la terre.

Je fus rendre visite, il y a quelques jours, à un fameux \*) médecin arrivé depuis peu dans cette capitale, & dont la réputation y fait beaucoup de bruit; il guérit toutes les maladies possibles; il distribue gratis des élixirs & des essences pour les différens maux dont on est attaqué: les succès qu'il a déjà eus ici lui ont attiré des ennemis de la part de la faculté de médecine; & comme il n'est point agréé à ce corps, il ne lui est point permis d'exercer son art. On l'obligera d'aller ailleurs faire usage de ses talens. J'ai beaucoup causé avec lui; il m'a avoué qu'il ne devoit ses connoissances qu'à ses recherches sur la Botanique. „J'ai, m'a-t-il dit, fait toute ma vie une étude „particulière des plantes; les sucres qu'elles ren- „ferment contiennent des remèdes spécifiques „pour les différentes maladies dont les hommes „sont attaqués. Je ne prétends pas d'avoir trouvé „le secret d'empêcher de mourir; mais je crois „avoir trouvé celui de guérir certains maux qu'on „avoit regardé jusqu'à présent comme incurables. „Je suis d'opinion qu'il y a une grande analogie „entre le règne animal & le règne végétal; que „les plantes contiennent quantité de liqueurs „propres à réparer les différens accidens qui „auroient attaqué le principe de vie, & à donner „du ressort à la machine. La fin de notre existence

---

\*) C'est sans doute le Comte de Calioistro dont l'Iroquois veut parler.



„n'est autre chose qu'un feu qui manque d'aliment  
 „& qui s'éteint; il est des cas où il n'est pas  
 „possible de le rallumer. L'homme est comme  
 „un arbre ou une plante qui n'a plus de sève; il  
 „faut qu'il périclisse, & tout l'art de la médecine  
 „ne peut rien sur lui. La Physique nous démontre  
 „qu'il n'y a point d'autre ame du monde que Dieu  
 „& le mouvement; d'autre ame des plantes que  
 „la chaleur. L'homme privé de cette chaleur  
 „meurt; il en est ainsi de la plante; le germe de  
 „vie pour l'un & pour l'autre est le même: ainsi  
 „je suis d'opinion que le règne animal & le règne  
 „végétal ne diffèrent pas autant entr'eux qu'on se  
 „l' imagine. L'homme comprend tout, excepté ce  
 „qui n'a point eu de commencement & qui n'aura  
 „jamais de fin. Tous les raisonnemens qu'on a  
 „faits à ce sujet sont encore bien imparfaits; on  
 „ne peut se former l'idée d'une chose qui a existé  
 „de toute éternité....“

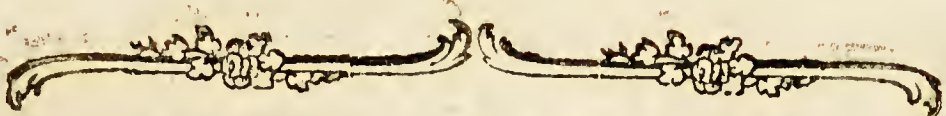
J'ai été assez content, mon cher Tamar, de la manière dont on m'a parlé de ce médecin; je n'ai aucunes connoissances de Botanique; mais je crois cependant que les plantes contiennent beaucoup de remèdes qui sont inconnus, & que la médecine pourroit en retirer de très-grands avantages, si elle savoit les employer à propos. On m'a dit que les anglois & les allemands avoient poussé ces recherches beaucoup plus loin que les françois.

Je dois aller voir le jardin des plantes du Grand Chef des françois; on dit qu'il en contient plus de huit mille de différentes espèces, & que c'est un des plus complets qui soit en Europe. Ici, Tamar, il ne faut que l'envie d'acquérir des connoissances, & le gouvernement a formé des établissemens de toute espèce, où le Public est le maître d'aller s'instruire. Je te parlerai dans une autre lettre de ce que j'aurai vu, si cela peut intéresser ta curiosité. Adieu, mon cher Tamar, Mateck t'embrasse.

Paris, le 26 Septembre 1780.

---





# LETTRE

## TRENTE-TROISIEME.

### DE MATECK à TAMAR.

---

Comme il faut tout voir & tout observer, mon cher Tamar, ayant entendu parler, depuis que je suis ici, de ces audiences de ministres, j'ai voulu juger par moi-même si ce qu'on me disoit étoit vrai; mais n'ayant point d'affaires ni d'emploi à solliciter, je ne savois trop comment m'y prendre pour être introduit chez ces vizirs, qui passent leur tems à accorder des graces ou à les refuser. Je communiquai mon projet au Chevalier de . . . Rien n'est plus aisé, me dit-il, je serai votre conducteur; je suis malheureusement obligé de voir ces Messieurs quelquefois, & je vous mènerai avec moi. Demain à dix heures je dois aller chez le ministre de la guerre, j'irai vous prendre, & nous nous amuserons à examiner les originaux que nous trouverons: comme c'est une audience publique il y aura foule. Je me tins prêt pour le rendez-vous; le Chevalier fut exact, & nous nous rendîmes chez le Prince de M. . . deux grandes salles étoient remplies de monde. Le Chevalier fut abordé en entrant par un gentilhomme de sa province. Eh! bon jour, mon ami, lui dit le Chevalier; par quel hazard vous rencontraï-je ici? Qu'y venez-vous faire? -- Chercher fortune. -- Comment! auriez-vous éprouvé quelque malheur? -- Non, mais il me semble que vous avez de quoi vivre honnêtement -- Oui; mais depuis la guerre mes fermiers ne me paient point; j'ai voulu les poursuivre, j'en ai été pour mes fraix; ces malheureux sont insolvables. L'argent est devenu d'une rareté étonnante depuis tous les emprunts que le Roi fait, soit en lotterie ou en rentes viagères; chacun ne vit plus que pour soi; on cherche à augmenter son revenu en plaçant une partie de son bien à fonds perdus; & l'agriculture ne trouve plus les ressources qu'elle avoit il



y a quelques années. J'ai des terres qui peuvent me rendre vingt mille livres de rentes, si j'étois bien payé. Je vis avec beaucoup d'économie, & malgré cela je m'endette; je suis donc résolu de vendre mes biens, & de faire valoir mon argent. On m'a dit qu'avec la protection du ministre, je pourrois avoir un intérêt dans les différentes entreprises qui se font pour les fournitures de la guerre. J'ai des amis près du Prince de M... & j'espère de réussir. — Je ne vous conseille pas, dit le Chevalier, de courir de pareils hazards, & de renoncer au certain pour l'incertain. L'entreprise que vous voulez faire ne convient qu'à ceux qui n'ont rien à perdre, ou à ces traitans qui n'ont été occupés toute leur vie que de ces spéculations de finances; mais vous qui n'y entendez rien, vous serez la dupe, si vous faites mal vos affaires. Le Roi ne vous saura aucun gré des pertes que vous aurez éprouvées; car c'est votre propre intérêt qui vous conduit, & non pas celui de l'état. Croyez-moi, réfléchissez à ce que vous voulez faire. J'irai vous voir, répondit le gentilhomme, & je ne conclurai rien avant de vous avoir consulté; il nous quitta. Dans le moment un autre s'approcha de nous; je suis charmé, Monsieur le Chevalier, d'avoir l'honneur de vous voir, & je voulois passer chez vous pour vous prier de m'aider de vos conseils — De quoi s'agit-il? — Depuis que ce directeur des finances est en place on ne fait plus que faire de son argent; il a supprimé les receveurs-généraux & les trésoriers; c'étoit une ressource pour placer avantageusement les fonds qu'on avoit. J'ai été remboursé de trois cent mille écus dont on me payoit l'intérêt à six pour cent; j'en ai mis cent mille à la caisse de compte; & le reste est dans mes coffres; depuis trois mois cet argent est à ne rien faire. On m'a proposé de m'intéresser dans différentes entreprises; mais il y a trop de dangers à courir; & toute réflexion faite je préfère d'aller vivre en province & d'y acheter une terre; il ne s'agit que d'en trouver une qui me convienne, car je suis ruiné si je ne trouve pas à faire l'emploi de mes fonds. On m'avoit dit que le ministre avoit besoin de sept à huit cent mille livres pour une acquisition qu'il vouloit faire; j'étois venu ici pour les lui offrir;



mais son intendant lui a trouvé cette somme dont je suis très-fâché. On voudroit que je plaçasse mon argent chez le Roi; mais j'ai des héritiers que j'aime, & je ne veux pas les frustrer de ce que j'ai amassé en augmentant mon revenu par des rentes viagères — Sous quelques jours, lui répondit le Chevalier, je pourrai peut-être vous indiquer une terre que l'on veut vendre, & qui vaudroit à-peu-près l'argent que vous voulez y mettre; venez me voir, & je vous en dirai davantage. Que pensez-vous, me dit le Chevalier, de ces deux hommes? L'un veut vendre sa terre pour s'intéresser dans les entreprises; l'autre, plus sage, préfère d'en acheter une pour mettre la fortune qu'il a à couvert & à l'abri des événemens; mais vous n'êtes pas au bout; nous allons voir des originaux d'une autre espèce: en voilà un que j'apperçois en habit de costume, (l'habit noir) c'est un faiseur de projets; allons à lui. Eh bon jour! mon cher D . . lui dit le Chevalier; je suis ravi de vous voir; il y a un siècle que je ne vous ai rencontré; qu'êtes-vous donc devenu? — J'ai été chargé par le gouvernement de grandes opérations, & je viens remettre sous les yeux du ministre le travail que j'ai fait — De quoi êtes-vous occupé maintenant? — De la guerre, & j'espère que dans un an elle sera terminée à notre gloire — Comment cela? Je prouve que toutes les mesures qu'on a prises pour vaincre les anglois ont été mal combinées, que nous avons perdu trois années qu'on auroit pu employer mieux qu'on a fait; j'ose avancer que je connois mieux l'Amérique que le Docteur Franklin; & ces insurgens que nous protégeons ne seront jamais reconnoissans de tout ce qu'on fait pour eux. Ce n'est point à Boston, ni à Philadelphie qu'il faut chercher à vaincre les anglois, c'est à Londres même qu'il faut les combattre, & les obliger de déposer dans nos mains la souveraineté des mers, & leurs sentimens d'orgueil qui leur a fait croire pendant longtems qu'ils étoient le premier peuple de l'univers. Le sort en est jeté, la France ne doit plus poser les armes qu'après la soumission entière de l'Angleterre; il faut détruire cette superbe Albion, ravager toute cette île, &



que ces fiers anglois tombent sous le fer meurtrier de nos soldats, s'ils nous opposent la moindre résistance. L'étendart de la révolte en Amérique est notre ouvrage; il faut soutenir ce que nous avons si bien commencé, & que la Grande-Bretagne subisse le même sort qu'eut jadis Carthage. La France doit déployer cette puissance qui s'est fait redouter jadis de l'Europe entière, & reprendre une partie de cette monarchie universelle qui lui a appartenu, & qu'elle n'a perdu que par la faute de ceux qui l'ont gouvernée — Vous avez sans doute des moyens sûrs d'opérer toutes ces grandes choses? — J'ai tout prévu, & l'exécution de mon projet est inmanquable. Je fais construire pour les troupes deux mille batteaux plats, & vers le mois de Juin prochain je débarque en Angleterre deux mille hommes; je marche droit à Londres; & lorsque je suis le maître de cette capitale, je le suis de tout le reste du royaume. Le ministre de la marine a vu mon projet, il l'a fort-goûté, & je viens m'aboucher avec le ministre de la guerre, pour qu'il me fournisse toutes les troupes dont j'ai besoin pour mon expédition. — Je ne doute pas qu'il ne vous l'accorde; je trouve votre entreprise sublime, & jamais on n'en a conçu une pareille; mais si vous réussissez comment reconnoîtra-t-on un service aussi important? — Ce que je demande ne fera point à charge à l'état; on m'accorde la Mairie de Londres ma vie durant, avec douze mille livres sterling d'appointemens par an. — Mais que faites-vous de toute la famille royale? — Je leur assure des pensions viagères; & comme il y a beaucoup d'enfans, on les forcera d'embrasser la religion romaine, & on les placera dans l'église. Quant au Roi & à la Reine d'Angleterre on les enverra à Chambord, où ils conserveront les honneurs de la Royauté. Une compagnie de nos gardes du corps sera chargé de leurs personnes, & les surveillera pour qu'ils ne cherchent pas à remonter sur le trône. — Vous avez pensé à tout, à ce qu'il me paroît — Oh! je n'ai rien oublié, jusqu'à la nouvelle législation qu'on devra établir, tout est prévu; mais je vous demande le secret sur tout ce que je viens de vous dire. — Je vous promets de



le garder. Le ministre sortit de son cabinet; le faiseur de projets nous quitta; le Chevalier me demanda ce que je pensois de cet homme. Si tout ce qu'il a dit est vrai, répondis-je, la Grande-Bretagne est à la veille d'éprouver une terrible révolution; & je serois fâché qu'une aussi brave nation fût annéantie. — Ne craignez rien, me dit le Chevalier; le Roi & ses ministres sont trop sages pour écouter de pareilles rêveries, & ce futur Maire de Londres ne sera jamais qu'un misérable barbouilleur de papier qui sera fort-content d'obtenir quelques Louis pour récompense de ce beau projet; mais voici un frondeur, approchons-nous de lui. A-t-on reçu des lettres de Monsieur de Rochambeau, lui demanda le Chevalier? — Oui, répondit avec humeur un grand homme sec, & nos troupes de terre sont comme nos flottes, elles ne font rien. Si on avoit voulu suivre mon avis, Gibraltar seroit pris, & nous serions les maîtres de la Jamaïque; mais nos ministres ne savent prendre aucun parti. Il faut un changement dans l'administration, forcer les espagnols à se battre, & à garder le Détroit lorsque les anglois viennent ravitailler cette forteresse, qu'on ne prendra jamais de la manière qu'on l'attaque — Vous devriez, lui dit le Chevalier, solliciter pour qu'on vous donnât le commandement de ce siège. — C'est au ministre à venir me chercher; s'ils ont besoin de moi, on connoît mes talens, il ne tient qu'à eux de les employer. Nous quittâmes cet homme caustique, & nous fûmes parler à un autre. Le Chevalier lui dit; voilà Monsieur (en parlant de moi) qui voudroit faire ses preuves pour monter dans les carrosses du Roi; mais tous ses titres ont été brûlés; ne seroit-il pas possible par vos talens d'y suppléer? Rien de plus aisé, répondit celui à qui ce propos s'adressoit; de quelle famille, Monsieur veut-il descendre? — Mais, dit le Chevalier, d'une famille illustre, des Courtenay, par exemple, ou des Baufremont; ces maisons sont prêtes à s'éteindre, & ce seroit leur rendre un service que de leur donner un rejeton. — Je vais m'occuper de ce travail, & je vous promets de réussir; vous savez que c'est moi qui ai fait la généalogie de



Marquis de P. . . s'il n'étoit pas mort ma fortune étoit faite, car j'étois le seul qui connût à fond l'origine de sa naissance. Je suis occupé maintenant des moyens d'illustrer un homme en place qui veut devenir ministre; il n'a aucuns titres à me fournir, & j'ai déjà beaucoup de renseignemens sur ce qu'ont été ses ancêtres; il est d'une famille allemande, & je crois pouvoir réussir à le faire descendre de Frédéric, fils cadet d'Albert, Duc de Poméranie, des Cassubes & des Vandales, qui a formé la branche de Brandebourg Ansbach. — Vous êtes admirable; nos Rois ne peuvent donner la noblesse qu'au premier degré, & vous, vous la transmettez même aux ancêtres les plus reculés; vous feriez votre fortune en Allemagne, où l'on ne connoît que les trente-deux quartiers. — Vous vous trompez, Monsieur le Chevalier; ce pays ne vaut rien pour moi; les titres y font toute la fortune des familles; il nous faut à nous autres de ces riches financiers qui aient besoin d'être décaissés; & ce n'est qu'en France que nous pouvons exercer nos talens avec succès. M. Necker fait beaucoup de tort à notre art; il encourage par les rentes viagères l'état de célibataires, & ceux qui ont de l'argent préfèrent d'augmenter leurs revenus à l'honneur d'être comtes, ducs ou marquis, puisqu'ils n'ont point d'héritiers pour transmettre leurs noms. Je viens apporter au ministre la généalogie de deux maisons qui veulent faire entrer leurs enfans à l'école militaire; ce travail ne m'a pas donné beaucoup de peine; j'ai eu une lacune de cent ans à remplir, & c'est un jeu pour moi que de substituer dans un arbre quelques degrés lorsqu'ils manquent. Le ministre qui s'approcha du Chevalier de . . . . . interrompit la conversation; ils parlèrent un moment ensemble dans l'embrasure d'une croisée, & nous sortîmes de l'audience. Nous remontâmes en voiture le Chevalier & moi; il me demanda ce que je pensois de tous les originaux avec lesquels il avoit parlé: je lui dis que cela m'avoit fort-amusé. Il ne tient qu'à vous, me dit-il, de vous faire naturaliser françois; vous voyez qu'ici on peut tout faire avec de l'argent; ce



généalogiste est le plus adroit menteur que je connoisse ; il a un talent incroyable pour son métier , & pour donner des aïeux à ceux qui ont le moyen de le payer. Je veux pousser la plaisanterie que je lui ai faite à votre sujet , & voir comment il s'y prendra pour vous faire descendre des maisons illustres que je lui ai nommées.

Le Chevalier m'a assuré qu'à l'exception de quelques officiers généraux ou autres qui avoient des affaires réelles avec le ministre pour le service du Grand Chef, tout ce que j'avois vu étoient des gens à projets ou des sollicitateurs qui bâtissoient leur fortune sur les promesses vagues que leur faisoient le ministre pour se débarrasser d'eux. Il arrive cependant quelquefois, m'ajoutait-il, que dans la quantité de mémoires qu'on lui présente sur différens objets , il s'en trouve quelques-uns qui offrent des idées neuves, dont ont fait usage ; alors on fait récompenser ceux qui en sont les auteurs ; c'est par cette raison que le Prince de M. . . . accueille tout le monde, & qu'il sacrifie tous les mois une journée pour recevoir chez lui & entendre ce qu'on a à lui dire.

Je ne conçois pas, dis-je au Chevalier, comment il est possible que vos ministres puissent répondre à tant de monde, & se ressouvenir de tous ces objets différens dont on les entretient. — C'est affaire d'habitude, me dit le Chevalier ; il suffit d'avoir une mémoire locale, & cette besogne n'est pas aussi difficile qu'on se l' imagine. Je remerciai le Chevalier de m'avoir procuré le plaisir de voir une audience, & nous fûmes ensemble dîner chez le Marquis de . . . . à qui nous racontâmes ce qui s'étoit passé, & les originaux que nous avions vus. Nous lui parlâmes du Maire futur de Londres & du généalogiste ; il rit beaucoup de ce dernier, & engagea le Chevalier à pousser la plaisanterie aussi loin qu'il seroit possible. Comme nous étions à table, le Marquis reçut un billet qui lui annonçoit la disgrâce du ministre de la marine ; le Grand Chef lui avoit écrit une lettre dans laquelle il



lui marquoit ; qu'il étoit satisfait de son zèle, mais qu'à l'avenir ses services lui étoient inutiles. Celui qui donnoit cette nouvelle mandoit que l'ex-ministre n'avoit pas reçu en héros sa disgrâce, qu'il avoit fait fermer sa porte pour tout le monde, afin de pouvoir se livrer à sa douleur tout à son aise dans les bras de son épouse, qui de son côté étoit inconsolable de ne plus pouvoir paroître à la cour & nommer à quelques emplois de la marine . . . . On raisonna beaucoup sur cette disgrâce & sur les motifs qui l'avoient occasionnée ; on ne paroît pas regretter l'ex-ministre ; on lui donne pour successeur un homme de mérite, & qui s'est distingué dans le commandement des armées ; il ne connoît pas la marine, mais comme il a de l'esprit & qu'il est grand travailleur, on croit qu'il ne tardera pas à se mettre au fait de son département, & qu'il conduira mieux les expéditions maritimes que son prédécesseur, qui n'avoit aucune idée du service de terre & de mer. On parle encore de la retraite prochaine du ministre de la guerre ; mais ce dernier ne veut pas attendre que le Grand Chef lui écrive ; il se propose d'offrir sa démission. Je trouve qu'il a raison ; car c'est toujours une espèce d'humiliation que d'être congédié, tels termes honnêtes que le Grand Chef emploie en écrivant pour annoncer qu'il n'a plus besoin de vos services.

Je t'ai parlé, mon cher Tamar, dans plusieurs de mes lettres d'un journaliste qui avoit déclaré la guerre à des espèces de *sousmandarins* qu'on nomme ici *avocats*, ainsi qu'à quelques gens de lettres qui lui avoient donné sujet de se plaindre d'eux. Il fut obligé de s'expatrier pour éviter les persécutions qu'on exerçoit contre lui ; il jouissoit en paix dans la retraite qu'il avoit choisie de sa liberté, & le public accueilloit avec empressement la continuation d'un ouvrage périodique, où il se permettoit de dire des vérités qu'on aimoit à entendre par la manière dont elles étoient écrites. Je ne fais par quelle raison ce journaliste vint ici ; on dit qu'il y fut attiré par des gens qu'il croyoit ses amis, & qui le



trahirent. On l'arrêta le 27 du mois dernier, & on le conduisit dans ce château redoutable (la Bastille) on parle diversement des causes de sa détention ; ses ennemis l'accusent d'avoir écrit & fourni des mémoires contre sa patrie ; les personnes qui le connoissent assurent qu'il en est incapable, malgré les motifs qu'il a de se plaindre des injustices qu'on lui a faites. Ceux qui paroissent les mieux instruits attribuent sa disgrâce à un homme de la cour contre lequel il s'est permis quelques réflexions. Voilà, Tamar, ces gouvernemens monarchiques ; les grands chefs souvent sont injustes pour servir la vengeance de leurs favoris : cependant à leurs yeux tous leurs sujets devroient être égaux. . . . . Le Lord, dont je t'ai parlé dans ma dernière, étoit sûrement bien plus coupable que ce journaliste ; cependant il jouit dans sa prison de la plus grande liberté ; il peut voir sa famille, consulter des avocats pour sa défense ; enfin il peut employer tous les moyens qu'il croira propre à justifier la levée de bouclier qu'il a faite à la tête de cinquante mille hommes. Celui qui est enfermé dans la Bastille est privé de tous secours ; il est sous l'autorité du pouvoir arbitraire ; sa famille & ses amis ne peuvent le voir, & ses accusateurs sont ses juges. Sous un règne moins juste que celui du jeune Grand Chef, il courroit les risques de perdre la vie. Eh ! n'est-ce pas la perdre que d'être privé de sa liberté, ainsi que de la société des hommes, & d'ignorer le tems que durera la captivité dans laquelle on vous tient ? Si la faute de cet écrivain étoit aussi grave qu'on veut le faire entendre, on ne manqueroit pas d'en instruire le public, & ce dernier est autorisé à croire que c'est plutôt une vengeance qu'une punition méritée, attendu le secret que l'on garde sur le crime dont on accuse ce journaliste.

Je t'avoue, Tamar, que je n'aime point ces actes de despotisme des ministres françois ; & les grands chefs qui règnent sur cette nation ne sauront jamais la vérité, si les hommes qui ont assez de courage pour la dire ou pour l'écrire



sont punis par ceux qui ont interdit de le cacher, & de l'empêcher de parvenir aux pieds du trône. Je crois qu'il dépend des souverains de se faire aimer ; sous les bons rois & les bons ministres les peuples l'ont été aussi. J'ai lu dans l'histoire grecque, que Philippe, roi de Macédoine, fut conseillé par quelqu'un de ses courtisans de chasser de sa cour un poëte qui avoit mal parlé de lui. *Je m'en garderai bien*, leur répondit-il, *car alors il iroit par-tout médire de moi*. Il fit encore une autre réponse aussi sage à l'égard d'un homme qui l'accusoit d'être injuste, & qu'on vouloit qu'il punit. *Prenons garde auparavant*, dit Philippe, *si nous ne lui avons pas donné sujet de se plaindre* ; il prit des informations, & sur le rapport qu'on lui fit que c'étoit un fidèle serviteur qui n'avoit jamais reçu de bienfaits de lui, il le combla de largesses. Il est beau, suivant moi, de savoir pardonner. Je suis d'opinion que les grands chefs ou leurs ministres doivent quelquefois oublier les injures ; l'indulgence vaut plus qu'elle ne coûte, & le mépris venge mieux que la colère. . . .

En France on protège les arts, les sciences & les belles-lettres ; on accueille, on caresse, on flatte ceux qui écrivent ; mais ces derniers n'obtiennent les suffrages qu'autant qu'ils savent aduler leurs protecteurs ; les historiens doivent tronquer les faits s'ils veulent plaire ; les orateurs vanter les injustices des gouvernemens ; les poëtes changer en vertus les vices des héros qu'ils chantent, les hommes justes ne craignent pas la censure.

J'aime l'Angleterre à cause de cette liberté dont on y jouit. Les ministres doivent écouter les avis qu'on leur donne ; ils n'ont pas le droit d'envoyer à la tour de Londres ceux qui se permettent quelquefois de critiquer leur administration. Chaque citoyen, même celui de la plus basse classe du peuple est sous la protection des loix ; on ne peut jamais les enfreindre sous quelque prétexte que ce soit ; elles servent d'égide contre l'injustice & la tyrannie. Le Grand Chef de cette nation a les droit de



pardonner, mais il n'a pas celui de punir qui bon lui semble. . . . .

Tous ces gouvernemens d'Europe ont des mœurs, des coutumes, des loix & des usages différens ; on croiroit que chaque empire ou chaque royaume sont éloignés de mille lieues l'un de l'autre : le fond de caractère national s'est conservé parmi tous ces peuples malgré les liaisons qu'ils ont entr'eux. Les françois & les anglois sont les seuls dont on cherche à imiter les ridicules ; si ces deux nations deviennent jamais raisonnables, l'Europe ne sera plus habitée que par des hommes sages ; je doute que cette révolution puisse jamais s'opérer ; qu'en penses-tu, Tamar ? Je suis d'opinion que si le Grand Chef de l'univers avoit jugé nécessaire de rendre parfaite cette postérité nombreuse qu'eut, dit-on, cet asiatique nommé *Adam*, il n'auroit tenu qu'à lui de le faire. C'est donc aller contre sa volonté que de vouloir perfectionner son ouvrage ; & cela me paroît aussi ridicule, que si je voyois un européen s'occuper des moyens de blanchir la peau d'un africain. L'arbre qui croit de travers se redresse difficilement ; l'homme qui naît vicieux rarement devient vertueux. J'ai eu à ce sujet une grande dispute il y a quelques jours avec un prêtre des chrétiens ; il prétendoit que l'homme étoit bon ou méchant suivant l'éducation qu'il recevoit dans sa jeunesse. Je lui demandai pourquoi *Alexandre*, élevé par le philosophe *Aristote*, troubla le repos de l'Asie, & fit périr des millions d'ames pour acquérir le surnom de grand ? Pourquoi *Néron*, élève du philosophe *Sénèque* fut un monstre qui fouilla son règne par les crimes les plus atroces ? Enfin pourquoi les princes dont l'éducation avoit été la plus négligée étoient devenus les meilleurs rois ? Votre Grand Chef *Henri IV*, lui dis-je, en est une preuve. Il ne répondit à mes questions que par des syllogismes ; je terminai la querelle en lui disant que je n'entendois rien aux règles d'argumentation données par *Aristote*, que je ne connoissois point les catégories *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison*, que nous autres sauvages n'avions aucune



notion des formes syllogistiques, qu'enfin nous jugions d'après les faits, & qu'il falloit pour nous convaincre des vérités & non des mots. Nous serions bien malheureux, mon cher Tamar, si pour raisonner nous étions obligés d'avoir recours à ces règles imaginées par les grecs, & perfectionnées par certains *mandarins* de ce pays-ci, qu'on nomme des *Docteurs de Sorbonne*. Suivant les principes de ces savans, le Grand Chef de l'univers n'auroit fait pour nous autre chose que de nous donner deux pieds pour nous distinguer des autres animaux quadrupèdes, & le soin de nous rendre raisonnables étoit réservé au philosophe *Aristote* ou à ses successeurs. Un auteur anglois qui a écrit sur toutes ces rêveries prouve que les hommes ont la faculté d'appercevoir la convenance ou la disconvenance des idées, & de les mettre en ordre sans avoir recours à toutes ces subtilités ridicules de la logique & du syllogisme. Les romains ont eu comme les grecs leurs sophistes, qui se faisoient un plaisir dans les disputes qu'ils avoient de soutenir leurs opinions par de faux principes, & qui s'applaudissoient ensuite de l'abus qu'ils avoient fait de certains mots pour déguiser la vérité, & la masquer de manière à ne pouvoir être reconnue. Le philosophe *Sénèque* s'est élevé avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens, auxquels on a donné des noms différens. \*) Locke, auteur anglois, étoit du même avis du philosophe romain. Je veux t'envoyer, mon cher Tamar, le livre qu'il a composé sur

---

\*) L'Iroquois auroit pu citer ce que dit Sénèque à ce sujet, si l'on demande (écrit ce philosophe) à quelqu'un s'il a des cornes, fera-t-il assez sot de se tâter le front, & ne saura-t-il pas qu'il n'a point des cornes, quoique par quelque argument cornu on lui ôte le moyen de prouver le contraire? Il en est de toutes les subtilités philosophiques, comme des tours de gobelets, dont les mensonges de ceux qui en jouent divertissent; de même aussi les argumens, les syllogismes, les sophismes, (car quels autres noms pourrai-je leur donner) ne nuisent point à ceux qui les ignorent, & ne sont d'aucune utilité à ceux qui les savent. L. ÆNNI Seneca Epist. Lib. Epist. XLV.



l'entendement humain. Quelques philosophes modernes sont comme ces médecins empiriques; leurs préceptes sont aussi dangereux pour l'esprit que les remèdes de ces charlatans le sont pour le corps. J'ai voulu entendre de ces disputes théologiques; je t'avoue que je me suis imaginé voir deux hommes ivres qui avoient perdus l'usage de la raison. Depuis que la géométrie s'est perfectionnée, cette dernière a donné la solution de tous les problèmes qui sont encore en question parmi les scolastiques & les théologiens. Les prêtres des chrétiens veulent qu'on croie à la révélation, les géomètres rejettent tout ce qui ne peut être démontré par les preuves. Un, disent-ils, ne peut jamais faire trois, ni trois ne faire qu'un: un tout peut être divisé dans une infinité de parties; mais chacune de ces parties ne sera jamais égale au tout qui les a produites. On ne peut rien faire de rien, & tout doit avoir un commencement; je ne conçois pas ce qui a été de toute éternité. Je crois au Grand Chef de l'univers; je ne cherche point à le pénétrer, & pour dire ce qu'il est il faudroit être lui-même. Les prêtres des chrétiens, mon cher Tamar, sont les seuls sans doute qu'il a pris pour confidens; ils savent sur le bout des doigts ce qui se passe dans le séjour qu'il habite; ils ont dans leurs temples des tableaux qui représentent les plaisirs du paradis (c'est le lieu où réside le Grand Chef de l'univers) si l'on croit ce qu'ils en disent, cela doit être fort-gai; il y a une musique continuelle; on chante & l'on danse devant l'Eternel depuis des millions d'années. Quand le monde finira, les uns iront en haut, les autres en bas; la compagnie sera très-nombreuse dans ce dernier endroit, & suivant les apparences elle sera composée de la meilleure société; les françois fourniront eux seuls plus de monde que toutes les autres nations de l'Europe; car il en est bien peu entr'eux qui suivent les préceptes que la religion leur enseigne, & qui doivent les conduire en paradis. Quant à nous, Tamar, on dit que nous serons dans les antichambres de la cour céleste; nous n'aurons point de lumière, nous entendrons la musique de loin, mais nous ne pourrons participer



à aucuns des amusemens de ces bienheureux. Je crains beaucoup de m'ennuyer dans cet endroit, & je n'y irai que le plus tard possible.

Il y a ici, mon cher Tamar, certains prêtres des chrétiens qui sont les plus heureux des hommes; on les appelle des directeurs de conscience. Le Chevalier de . . . me mena souper il y a quelques jours à la campagne chez une de ses cousines; c'est une veuve charmante, qui n'a que vingt-trois ans; qui joint à beaucoup de modestie une gaieté aimable, & qui met à son aise tous ceux qui vont chez elle. Le Chevalier me présenta comme un iroquois qui avoit quitté sa patrie pour venir s'instruire chez les nations policées de l'Europe. Elle me fit beaucoup de questions sur notre pays; elle me demanda si nous avions quelque idée de religion; je lui répondis que nous rendions intérieurement nos hommages au Grand Chef de l'univers, mais que nous n'avions aucun culte extérieur. Elle avoit auprès d'elle un homme d'assez bonne mine, que je reconnus d'abord pour un Abbé; son habillement étoit modeste quoique recherché; il parloit agréablement; & m'interrogeant à son tour il me demanda ce que je pensois des cérémonies religieuses des chrétiens: je lui dis naïvement quelle étoit mon opinion à ce sujet. Ma franchise lui plut, & nous rentrâmes en matière; il avoit une éloquence persuasive; il me parla sur la religion, non pas en théologien, mais en philosophe; & je t'avoue que tout ce qu'il m'a dit m'a fait grand plaisir. Le Chevalier nous interrompoit quelquefois par des faillies fines; cela mettoit de la gaieté dans la conversation, & sa jolie cousine cherchoit à les convertir. Nous fûmes interrompus par un homme qui entra; je vis à son ton & à ses manières que ce n'étoit pas un étranger de la nation du quartier St. Germain. On l'attendoit pour souper; il avoit son château dans le voisinage; nous nous mîmes à table peu après son arrivée. Il nous parla pendant tout le repas des fêtes qu'il avoit données aux grands de la cour, de ses liaisons avec les princes, les ducs & les ministres. Comme il ne portoit aucune décoration, je cherchois dans ma tête qui ce pouvoit être,



mais il se décela lui-même en me parlant. Comme on lui dit que j'étois iroquois, il me fit beaucoup de questions, me demanda de quelle manière on administroit les finances dans mon pays. Je lui dis que nous ne connoissions point ce mot dans notre langue, — Comment ! me répondit-il, votre gouvernement n'a point de finances ! & comment y perçoit-on les revenus de l'état ? — Nous n'avons point de revenus. — Eh ! de quoi vivez-vous ? — de la chasse & de la pêche. — ah ! ah ! ah ! ah ! le pauvre pays ! mais avec quoi entretenez-vous la cour de votre Roi ? — nous n'avons point de Roi. — Point de Roi ! oh ! mais cela est fort-plaisant, — Votre nation est donc une république ? — Non, — comment non ! qu'êtes-vous donc ? — Nos maîtres ; nous ne dépendons de personne ; on ne connoît point chez nous de propriété ; tous les biens sont en commun. — Oh ! voilà, selon moi, une mauvaise maxime dans un état bien policé ; il faut qu'il y ait des pauvres & des riches. — Je n'en vois pas la nécessité, — je ne suis pas de votre avis. Eh ! qui nous serviroit si tous les hommes étoient égaux ? — Vous-même, Monsieur ! Comment ! vous voudriez que je pensasse mes chevaux, que je labourasse mes terres, que je fauchasse mes grains, que je... ah ! si donc ! moi seigneur de quatorze paroisses, cela feroit un bel effet vis-à-vis de mes vassaux. — Ce feroit au moins un bel exemple à leur donner. La Comtesse de ... chez laquelle nous étions, le Chevalier & le directeur de conscience rioient aux larmes du sang froid que je mettois avec celui contre lequel je disputois, que je reconnus pour être un financier. On approuvoit tout ce que je disois ; & chacun assuroit que la manière de vivre des iroquois étoit préférable à celle de toutes les nations européennes, M. V. ... se fâcha beaucoup ; il vanta le bonheur des richesses : on s'étoit donné le mot pour ne pas être de son avis ; il prit de l'humeur, & le Chevalier le plaifanta avec toute cette finesse & cette légèreté dont les gens de la cour sont capables. Le seigneur de quatorze paroisses prit tout ce qu'on lui dit pour des compliments ; nous devînmes amis, & il m'assura que si je n'étois pas d'un pays si éloigné, il feroit venu me voir lorsque je serois de retour dans ma



patrie. Nous sortîmes de table; nous laissâmes la Comtesse de . . . avec son directeur; le financier prit la route de son château; le Chevalier & moi celle de Paris. Je lui demandai quel étoit cet homme; que je l'avois jugé être un financier; vous ne vous êtes pas trompé, me répondit-il; tout son mérite consiste dans sa richesse. Je ne parle pas de sa naissance qui est fort-obscur; je pense comme vous que tous les hommes sont égaux; vous avez entendu par tous ses propos qu'il a la meilleure table & la meilleure cuisine de Paris; je voudrois seulement qu'il chargeât quelqu'un de faire les honneurs de chez lui, & qu'il n'y mangeât jamais lorsqu'il invite compagnie. — Expliquez-moi, dis-je au Chevalier, ce que fait ce prêtre chez votre charmante parente? C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui a des talens pour la Chaire; c'est le confesseur de la Comtesse; elle a la plus grande confiance dans cet homme; il ne l'a pas quittée depuis son veuvage; il connoît ses foiblesses, il la console, il est d'une humeur douce & point cagot. On dit dans le monde que la Comtesse mêle à l'amour de Dieu, quelque goût pour celui qu'il a créé à son image; je n'en crois rien: cependant si cela étoit, quel mal y auroit-il? Il lui faut un consolateur dans la vie retirée qu'elle mène. Cette société fait le bonheur de sa retraite; & je serois fâché de troubler la tranquillité d'ame dont elle jouit.

Les prêtres, mon cher Tamar, dans ce pays ont les plus beaux droits. Leur habit leur donne celui d'être admis par-tout. Si j'étois françois l'état militaire ou ecclésiastique sont les seuls que je choisirois; l'un pour acquérir de la gloire, l'autre pour vivre paisiblement: je serois un moraliste sévère en public, & l'amant le plus tendre auprès de celles dont je dirigerois la conscience. Fais-toi l'idée d'une femme charmante qui se prosternerait à tes genoux, qui t'avoueroit ses foiblesses: comment résister à de pareilles confidences?

Adieu, Tamar, Mateck t'aime toujours, & ne cessera d'être ton ami.

Paris le 2<sup>me</sup> Novembre 1780.

Fin du Tome second.







31889-



E 781

L 651 i

vol. 2



